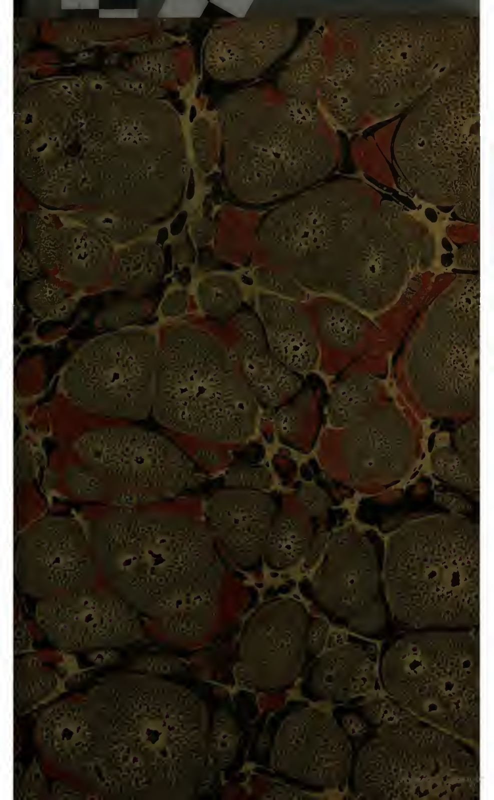
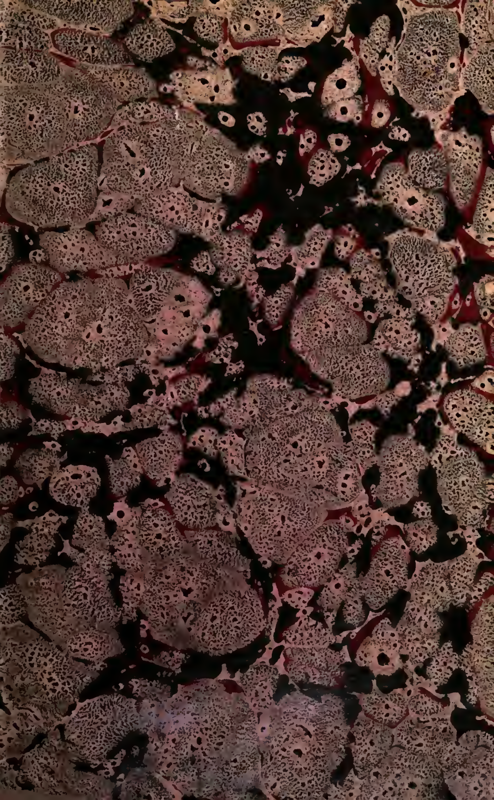



BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI
N.° d'inventario
Sala
Scansia
Palchetto
N.° d'ord.



VICTOIRES,

CONQUÊTES,

DÉSASTRES, REVERS ET GUERRES CIVILES

DES FRANÇAIS.

VICTOIRES,

CONQUÊTES,

DÉSASTRES, REVERS ET GUERRES CIVILES

DES FRANÇAIS,

DE 1792 A 1815,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE MILITAIRES ET DE GENS DE LETTRES.

Suum cuique decus posteritas rependit.
TACITE, *Annales*, liv. IV, 35.



TOME DIX-NEUVIÈME.

PARIS,
C. L. F. PANCKOUCKE, ÉDITEUR,
Rue des Poitevins, n°. 14.

1820.

PLANS

CONTENUS DANS LE TOME DIX-NEUVIÈME [1].

Le Tome dix-neuvième est accompagné de six planches, dont trois triples et trois doubles; ce qui forme quinze planches.

Pages.

[1] Tous ces Plans sont dressés par M. Ambroise TARDIEU, d'après le texte ...me, et d'après les meilleurs matériaux.

TABLE

DES

CHAPITRES DU DIX-NEUVIÈME VOLUME.

LIVRE V.

CHAPITRE V.

LIVRE VI.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES DU TOME DIX-NEUVIÈME.

TABLE

ALPHABÉTIQUE

De tous les noms de Français ou étrangers, et de tous les corps désignés dans le dix-neuvième volume.

C

Z

ARMÉES FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

Armée française.

Troupes étrangères faisant partie de l'armée française.

Armées étrangères.

MARINE FRANÇAISE.

FIN DE LA TABLE DES NOMS DU DIX-NEUVIÈME VOLUME.

VICTOIRES,

CONQUÊTES,

DÉSASTRES, REVERS ET GUERRES CIVILES

DES FRANÇAIS,

DE 1792 A 1815.

LIVRE CINQUIÈME.

GUERRE D'ESPAGNE.

CHAPITRE V.

SUITE DE L'ANNÉE 1809.

Le maréchal Soult entre en Portugal; combat de Monterey; prise de Chavés; bataille de Carvalho-da-Este; combat de Guimaraens; combat et prise d'Oporto; combat d'Amarante, etc. — Suite des opérations militaires en Espagne; bataille de Medellin; combat de Ciudad-Real, etc. — Suite des opérations en Portugal; l'armée anglaise s'avance sur Oporto; retraite du maréchal Soult sur la Galice, etc.

AUCUNE autre époque de la guerre de la révolution française, le gouvernemement anglais n'avait déployé autant d'activité et d'énergie que dans la circonstance présente, où il s'agissait d'arracher les Espagnes au joug du vainqueur des coalitions; jamais aussi les démarches et les intrigues du 1809.

1809. cabinet de la Grande-Bretagne n'avaient eu de prétextes plus spécieux, plus légitimes en quelque sorte, pour appeler l'attention nationale sur les projets gigantesques de Napoléon, et provoquer les efforts de l'Europe entière contre cet imprudent violateur des droits des peuples et des souverains.

L'ouverture du parlement britannique avait eu lieu le 19 janvier; de vives discussions s'y étaient élevées au sujet des secours infructueux accordés à la Suède dans le cours de l'année précédente, de l'expédition de Portugal, de la convention de Cintra, des désastres de l'Espagne, et du bill du congrès américain, par lequel l'entrée des ports des Etats-Unis était interdite à tous les bâtimens appartenans à l'Angleterre, à la France, ou aux pays soumis à l'influence de ces deux gouvernemens, et naviguant sous les restrictions imposées, soit par le décret de Berlin, soit par l'ordre du conseil britannique. Les plus intéressans de ces débats furent relatifs aux affaires de Portugal et d'Espagne. Dans la chambre haute, les lords Saint-Vincent, Moira et Grenville, parlèrent contre l'envoi d'une armée en Portugal, tandis que l'Espagne se trouvait dans un danger aussi imminent. Le premier observa qu'il était dérisoire de faire débarquer des troupes à l'extrémité méridionale de la Péninsule, lorsqu'il s'agissait de porter des forces au nord, où un prompt secours était devenu urgent pour les Espagnols. Lord Moira chercha à démontrer que l'indépendance de l'Angleterre, menacée par Napoléon, devait être décidée en Espagne; que la chute de cette dernière puissance ne pouvait qu'entraîner celle de la Grande-Bretagne; qu'enfin si le ministère se fût hâté d'envoyer, en temps utile, un habile négociateur pour se concerter avec la nation espagnole, et s'expliquer franchement sur la conduite que la Grande-Bretagne désirait tenir à l'égard d'un pays si injustement envahi, les insurgés n'auraient jamais douté de l'efficacité

des secours qu'on leur avait offerts trop tard. Lord Grenville soutint que ce n'était qu'au nord de l'Espagne, sur les frontières des Pyrénées, qu'une armée anglaise eût pu réellement être utile; et que si, après l'évacuation de Madrid par les Français (au mois d'août 1808), et leur retraite au-delà de l'Ebre, il eût été possible d'envoyer une armée anglaise sur ce point avant l'arrivée des renforts de la grande armée d'Allemagne, peut-être fût-on parvenu à chasser Joseph et ses troupes au-delà de la Bidassoa, et même à ouvrir aux Espagnols l'entrée de la France. M. Ponsomby parla dans le même sens à la chambre des communes. Le ministère répondit, par l'organe des lords Hawkesbury et Castlereagh, qu'en envoyant une armée en Portugal plutôt qu'en Espagne, on avait agi conformément au désir manifesté par les diverses juntes espagnoles. M. Canning, autre orateur ministériel, s'efforça de justifier les motifs qui avaient déterminé les ministres du roi, en exposant la situation des choses en Espagne au commencement du premier mouvement insurrectionnel. « Lorsque toute la nation espagnole, dit-il, se leva spontanément et avec un accord pour ainsi dire surnaturel, on vit se former différentes autorités locales indépendantes, et jalouses à l'excès de toute tentative que l'une aurait pu faire pour obtenir quelque suprématie sur l'autre. » La junte suprême n'avait été établie, comme nous l'avons dit, qu'à la fin de septembre, et c'est à ce retard dans la concentration du gouvernement insurrectionnel, que M. Canning attribuait la direction donnée à l'expédition anglaise, et la lenteur de la marche de sir John Moore depuis Lisbonne. 1809.

Les événemens venaient de prouver la justesse des observations faites par les orateurs du parti de l'opposition.

Cependant la consternation et l'effroi s'étaient répandus dans tout le Portugal, lorsqu'on y avait appris qu'à la suite d'un grand nombre de succès sur les armées espagnoles, les

1809. Français, marchant d'un côté sur l'armée anglaise commandée par sir John Moore, avaient contraint ce dernier à se retirer précipitamment sur la Galice, et que, s'avançant de l'autre vers la Haute-Estramadure, ils avaient complétement battu et dispersé l'armée du général Galluzzo, dont la position sur le Tage couvrait Lisbonne. Les troupes anglaises que le général Moore avait laissées dans ce royaume, ne songèrent alors qu'aux moyens d'échapper plus promptement et plus sûrement au danger qui les menaçait. La garnison d'Almeïda abandonna cette place; tous les magasins formés dans l'intérieur furent évacués à la hâte; les forts et les batteries sur le Tage furent démantelés, et tous les différens corps se concentrèrent autour de Lisbonne pour s'y embarquer sans délai.

Toutefois, cette terreur, qui provenait, en grande partie, de la certitude acquise que Napoléon dirigeait en personne la guerre de la Péninsule, diminua sensiblement lorsqu'on fut informé que cet empereur était parti précipitamment d'Astorga pour retourner en France.

Cette circonstance, heureuse pour les Portugais, ranima l'énergie de la junte de gouvernement établie à Lisbonne depuis l'évacuation du royaume par l'armée française du général Junot : elle eut assez de présence d'esprit pour juger que tout n'était point encore désespéré. Convaincue de la faiblesse de ses ressources, et comptant toujours sur le constant appui du ministère britannique, elle lui remit avec confiance et sans restriction le soin de réorganiser et de guider ses forces nationales. Le général Beresford, qui commandait le petit nombre de troupes anglaises restées en Portugal après le départ du général Moore, fut nommé, en février, avec l'agrément de sa cour, maréchal et chef suprême de l'armée portugaise. Les grades supérieurs, dans chaque corps de cette même armée, jusqu'à celui de capitaine inclusive-

ment, furent donnés aux officiers anglais. Cette mesure salutaire introduisit promptement un système général de discipline et de subordination, qui pouvait seul donner aux forces nationales une consistance formidable. On suivit en cela l'exemple déjà donné par le colonel sir Robert Wilson. Cet officier, au moment même où régnait la plus grande épouvante dans le royaume, était le seul qui n'eût point cédé au sentiment d'effroi qui portait tous ses compatriotes à se rapprocher de Lisbonne pour s'y embarquer. Il était resté dans la province de Beira pour y organiser une légion nationale de deux mille cinq cents hommes, auxquels il joignit bientôt environ cinq cents traîneurs de l'armée de sir John Moore, qui, pour échapper à la poursuite des Français, s'étaient jetés vers cette partie de la frontière portugaise. Sir Robert, en réoccupant de son propre mouvement Almeïda abandonnée par la garnison anglaise, avait ainsi conservé cette place importante à la nation portugaise. 1809

Dans le courant de février, l'armée nationale montait déjà à plus de quarante mille hommes, qui, réunis aux dix à douze mille Anglais alors rassemblés près de Lisbonne, présentaient une masse assez imposante pour retarder les progrès de l'invasion combinée des Français au nord et à l'est du royaume[1].

D'après le plan de Napoléon, deux armées étaient destinées à envahir le Portugal : l'une, aux ordres du maréchal Victor, devait y pénétrer, en descendant le Tage et traversant la Haute-Estramadure; l'autre, conduite par le maré-

[1] C'est ici le lieu de rappeler ce que nous avons déjà dit en parlant de l'embarquement de l'armée anglaise à la Corogne. Si le général Moor eût fait directement sa retraite sur la province de Tras-los-Montes, comme il en avait la facilité en quittant Benavente, le maréchal Soult n'eût point osé envahir le nord du Portugal avec son faible corps d'armée, puisque alors les Anglais auraient eu à lui opposer, indépendamment des troupes nationales portugaises, une armée de plus de trente-cinq mille hommes.

1809 chal Soult, devait passer le Minho à Tuy, et s'avancer ensuite dans l'intérieur du royaume par Braga et Oporto.

Nous allons d'abord présenter le détail des opérations de cette dernière armée, et nous dirons plus tard quels furent les obstacles qui arrêtèrent la marche du maréchal duc de Bellune.

Portugal. Avril. *Le maréchal Soult entre en Portugal; combat de Monterey; prise de Chavés; bataille de Carvalho-da-Este; combat de Guimaraens; bataille et prise d'Oporto; combat d'Amarante, etc.* — Le maréchal Ney, étant arrivé en Galice avec son corps d'armée, dans les derniers jours du mois de janvier, occupa successivement Lugo, la Corogne, le Férol et Sant-Yago. Le maréchal Soult put alors concentrer ses troupes vers Vigo, et s'occuper immédiatement des préparatifs de l'expédition qui lui était confiée. Il avait établi son quartier-général à Tuy, point sur lequel devait s'effectuer le passage du Minho; mais la difficulté de réunir les embarcations nécessaires, et plus encore le danger d'une pareille opération, sous le canon de la forteresse portugaise de Valencia, située en face de Tuy, sur la rive gauche du fleuve, firent prendre au duc de Dalmatie la résolution de remonter le Minho jusqu'à Orensé, pour tenter, dans ce dernier endroit, un passage plus facile et moins périlleux. L'armée commença ce mouvement le 17 février.

Cependant le marquis de la Romana, après avoir évité habilement la rencontre des colonnes françaises, en abandonnant aux Anglais la grande route de la Galice pour effectuer leur retraite, s'était jeté, par un mouvement de flanc, dans les montagnes situées à gauche du cours de la Sil, pour tâcher de gagner Orensé. Ce mouvement hardi avait dérobé le corps espagnol à la poursuite du maréchal Ney, et avait mis le marquis de la Romana à même, en réorganisant l'insurrection des Galiciens, de préparer au maréchal dont nous

parlons assez de besogne pour l'empêcher de prêter aucun 1809.
secours au duc de Dalmatie dans la campagne difficile qui Portugal.
allait s'ouvrir sur le territoire portugais.

Le maréchal Soult avait ordonné à une forte colonne de cavalerie de longer la rive droite du Minho, pour flanquer la marche du corps d'armée qui suivait la grande route de Tuy à Orensé.

Arrivés près de Maurentan, les Français furent informés qu'un rassemblement considérable de paysans galiciens se disposait à leur disputer le passage. Pour parvenir jusqu'au village que nous venons de nommer, il fallait traverser un défilé étroit bordé de haies, coupé par des rochers, et terminé par la rivière torrentueuse de Sachas, qui, en cet endroit, se jette dans le Minho. Douze cents hommes défendaient un pont barricadé et hérissé de chevaux de frise. Le gros de la colonne se forma en bataille derrière le défilé, et deux cents dragons, mettant pied à terre, s'avancèrent vers le village. Les Galiciens firent d'abord mine de marcher à la rencontre de ces assaillans; mais, voyant les dragons armés de fusils, ils lâchèrent pied, et s'enfuirent dans Maurentan. Le pont fut forcé, le village enlevé et brûlé; plus de quatre cents paysans perdirent la vie dans cet engagement, où les Français n'eurent que deux dragons hors de combat.

Le gros de l'armée, qui avait marché, comme nous l'avons dit, par la grande route de Tuy à Orensé, arriva le 4 mars devant cette ville, et y traversa le Minho sans obstacle.

Informé du mouvement du maréchal Soult, le marquis de la Romana était venu, sur ces entrefaites, occuper les hauteurs d'Orsuna près de Monterey, avec environ vingt-cinq mille hommes, tant des troupes qu'il avait réorganisées à Léon, que des nouvelles levées qu'il venait de faire en Galice.

1809. Portugal.

Le maréchal se porta sur cette position avec une partie de ses forces, la fit reconnaître, et donna immédiatement l'ordre d'attaque. Les Espagnols se défendirent d'abord avec quelque résolution contre les tirailleurs français ; mais, lorsqu'ils virent les colonnes d'attaque s'avancer sur eux au pas de charge et à la baïonnette, ils se débandèrent dans le plus grand désordre. Les Français restèrent maîtres des hauteurs d'Orsuna, de dix pièces de canon, sept drapeaux, et d'une grande quantité de munitions. Les fuyards furent vivement poursuivis jusqu'à Sanabria et Puebla, et ne réussirent à s'échapper qu'en se jetant dans les montagnes. On avait fait plus de deux mille cinq cents prisonniers dans le combat ; mais, craignant de s'affaiblir en les faisant conduire sur ses derrières, le maréchal Soult préféra de relâcher ces Espagnols, en exigeant d'eux le serment de ne point reprendre les armes contre la France et le roi Joseph. Précaution illusoire ! car les Espagnols prouvèrent, dans tout le cours de cette guerre, qu'ils ne se croyaient point liés par ce serment. Quinze jours après leur délivrance, les prisonniers dont nous parlons avaient déjà rejoint les rangs de l'armée du général la Romana.

Le lendemain du combat de Monterey, le maréchal Soult arriva dans la petite ville de Verin, au sortir de laquelle commence un défilé qui conduit à la frontière de la province portugaise de Tras-los-Montes. Ce défilé, bordé à droite et à gauche par deux chaînes de montagnes, était défendu par un corps de quatre mille Portugais qui couronnaient les hauteurs. Le dix-septième d'infanterie légère eut ordre d'attaquer ces positions, et d'en chasser l'ennemi. En une demi-heure, tout fut culbuté et l'artillerie prise. Cinquante dragons du dix-neuvième régiment, qui suivaient les voltigeurs du dix-septième, firent une charge brillante sur la route, et poursuivirent les fuyards jusqu'à San-Cypriano.

Le 7 mars, l'armée française passa le défilé sans rencontrer aucun autre obstacle, et, entrant dans la plaine où est situé San-Cypriano, fut bivouaquer en vue de Villarelo, sur la frontière de Portugal. L'avant-garde, s'étant approchée de cette dernière ville, occupée par un gros de troupes portugaises, reçut quelques boulets envoyés par de gros canons en fonte et sans affûts, qui avaient été établis à la hâte sur les rochers qui entourent ce poste. Toutefois, la dispersion de l'avant-garde ennemie dans le défilé de Verin avait déjà tellement intimidé les troupes qui défendaient Villarelo, qu'il suffit d'un seul bataillon pour les en chasser. Le maréchal attendit en cet endroit la réunion de ses troupes, et se disposa à entrer dans la province de Tras-los-Montes. 1809. Portugal.

Le corps d'armée français comptait alors vingt-deux mille combattans, dont trois mille de cavalerie. Le plus grand nombre avait fait les dernières campagnes d'Allemagne et de Pologne, et s'était couvert de gloire à Austerlitz, à Jena, sur la Passarge et à Friedland : tous avaient la plus grande confiance dans l'expérience et les talens du digne chef qui les menait à la conquête du Portugal.

Le 10 mars, l'avant-garde se mit en mouvement, et rencontra auprès du village de Feces de Abaxo, sur la rive gauche de la Tamega, un détachement ennemi fort de deux mille hommes, et occupant une belle position. Cette troupe faisait partie d'un corps d'armée que le général Freire avait réuni et organisé dans la province de Tras-los-Montes. Les Français traversèrent la Tamega pour marcher sur leurs adversaires, et, après une charge vigoureuse, ces derniers furent mis en déroute et se dispersèrent dans les montagnes. Pendant ce temps, un autre détachement de la garnison de Chavès, une des principales villes de la province, s'était avancé, au nombre de trois mille hommes, sur le flanc droit de l'avant-garde française, tandis qu'une nuée de tirailleurs, embusqués dans

1809. Portugal. des rochers inaccessibles à la cavalerie, faisaient un feu très-meurtrier. Cinquante dragons du dix-neuvième régiment mirent pied à terre et chassèrent ces tirailleurs. La garnison de Chavés, attaquée de front par le dix-septième d'infanterie légère, et tournée sur son flanc droit par le dix-neuvième de dragons, se débanda entièrement à la première charge; six cents hommes restèrent sur le champ de bataille, un grand nombre fut fait prisonnier, et le reste fut poursuivi jusque sous les murs de Chavés.

Le général Freire, chargé de la défense de cette partie du Portugal, avait ordre de ne point s'engager imprudemment, et de se retirer avec lenteur devant le maréchal Soult, jusqu'à ce que, réuni à un autre corps d'armée qui était chargé de couvrir Oporto, il pût, de concert avec ces dernières troupes, tenter plus sûrement d'arrêter les progrès de l'armée française. Cette mesure était sage et conforme à la tactique prudente des généraux anglais; mais les Portugais, surtout ceux des provinces frontières de la Galice et du royaume de Léon, qui étaient encore mal disciplinés, et qui se croyaient, en raison de leur nombre, presque assurés d'être victorieux, refusaient opiniâtrément de céder ainsi le terrain sans combattre. C'est ainsi qu'après avoir été battus dans les défilés de Verin et à Feces de Abaxo, ils voulaient encore se défendre dans Chavés, et que la division entière du général portugais Silveyra se mutina à ce sujet.

La garnison de Chavés était forte d'environ six mille hommes, parmi lesquels on en comptait quinze cents appartenant à l'ancienne armée de ligne portugaise.

Le 10 mars, le maréchal Soult s'approcha de cette ville, et la fit sommer d'ouvrir ses portes; mais, d'après les dispositions dont nous venons de parler, cette sommation fut sans effet. Du haut des remparts, les Portugais provoquaient les soldats français par des injures, et menaçaient de la mort la plus

cruelle tous ceux que le sort ferait tomber entre leurs mains. L'avant-garde resta jusqu'à la nuit à portée de canon de la place, et fut ensuite bivouaquer près du village de Bustello. 1809. Portugal.

Le 11, à la pointe du jour, le maréchal fit intercepter par la division de cavalerie du général Lorge toutes les communications de Chavés sur la rive droite de la Tamega, tandis que le général Franceschi, avec sa cavalerie légère et une des divisions d'infanterie, complétait l'investissement sur la rive gauche. Ces mouvemens, loin d'effrayer la garnison de la place, ne firent qu'augmenter son exaspération. Les remparts étaient couverts de troupes, le canon tirait jusque sur les vedettes françaises, et les vociférations étaient encore plus horribles que la veille. La populace se trouvait dans un tel état d'irritation, que le gouverneur eut beaucoup de peine à arracher de ses mains un officier d'état-major envoyé en parlementaire : il était porteur d'une dernière sommation, dans laquelle le duc de Dalmatie menaçait les habitans d'un assaut et de passer la garnison au fil de l'épée si le 12, à six heures du matin, on ne lui faisait point de proposition de capitulation.

Cette démarche produisit enfin l'effet qu'en attendait le maréchal; le 12, Chavés ouvrit ses portes : une partie de la garnison en était sortie pendant la nuit. On trouva dans la place beaucoup de munitions et d'artillerie. Le maréchal Soult passa en revue ce qui restait de troupes de ligne et de milices formant la garnison : ces derniers soldats étaient vêtus et armés de mille manières, et présentaient l'assemblage le plus bizarre; ils furent tous renvoyés chez eux, après avoir été désarmés. Le maréchal organisa en compagnies les soldats de la ligne portugaise qui voulurent prendre du service, et leur donna pour officiers quelques gentilshommes de leur nation qui, proscrits ou exilés volontairement après la retraite de l'armée du général Junot, se trouvaient alors à la suite du quartier-général français.

1809. Portugal. L'armée séjourna trois jours à Chavés pour se reposer de ses premières fatigues et se munir de vivres ; car on savait que la province de Tras-los-Montes que l'on allait traverser était peu fertile, et qu'en outre les habitans avaient emporté avec eux dans les montagnes toutes les ressources que l'on aurait pu rencontrer dans les villages. Les malades, les blessés et tous les hommes inutiles furent laissés dans la place, sous la protection d'une faible garnison ; et les troupes se dirigèrent ensuite sur Braga. Le 15 au soir, elles bivouaquèrent à Saltouras, sur la crête des montagnes à l'ouest de Chavés. Les Portugais occupaient sur cette route tous les points susceptibles de quelque défense, et à chaque pas il fallait employer la force pour s'ouvrir un passage. Les défilés de Ruivaens, de Vandanova, de Salamonde, etc., furent ainsi emportés à la baïonnette. Le 17, l'armée vint prendre position sur les hauteurs de Carvalho ; de ses bivouacs, elle put apercevoir l'armée portugaise rangée en bataille sur les montagnes qui sont en avant de Braga. Les avant-postes français furent poussés jusqu'à San-Joao d'el Rey.

L'armée ennemie se composait de toutes les troupes aux ordres du général Freire, et des nombreuses levées faites tout récemment dans les provinces de Tras-los-Montes et d'Entre-Duero-et-Minho. A la vue de l'armée française, le général Freire voulut, suivant ses instructions, lever son camp et se retirer sur Oporto ; mais les paysans, qui formaient la plus grande masse de ses forces, demandèrent à grands cris qu'on attendît l'attaque. En voyant que le général paraissait décidé à commencer avec ses troupes régulières le mouvement rétrograde qui lui était prescrit, les plus furieux se précipitèrent sur lui et le massacrèrent ainsi que le plus grand nombre des officiers de son état-major, en s'écriant que tel serait le sort de tous les chefs qui trahiraient la cause sacrée de la patrie. Cependant le besoin d'un chef qui pût diriger leurs mouve-

mens leur fit offrir le commandement à un officier hanovrien, 1809.
nommé le baron d'Eben, qu'ils forcèrent, sous peine de la Portugal.
vie, à accepter ce poste périlleux.

Le nouveau général en chef, qui venait d'apprendre par l'exemple de son prédécesseur combien il serait fâcheux pour lui de s'opposer aux vœux d'une multitude mutinée, ne tarda pas à les remplir. Le 18 mars, il mit ses troupes en mouvement, et fit déborder sa droite pour faire reculer la gauche des Français, qui était adossée à des rochers près du village de Linoso. Une colonne de deux mille Portugais attaqua ce dernier poste et l'enleva. Le maréchal Soult, qui ne parut pas s'inquiéter beaucoup de ce mouvement, se borna à faire resserrer ses troupes; mais le lendemain, à la pointe du jour, il fit reprendre le village de Linoso par le trente-unième régiment de ligne, soutenu par deux escadrons de dragons aux ordres du major Montigny. Le maréchal venait d'être informé que les Portugais se disposaient à une attaque générale pour le jour suivant, et il résolut de les prévenir en marchant lui-même à eux avec toutes ses forces.

Le 30 mars, à sept heures du matin, l'armée française se déploya en ligne de bataille sur les hauteurs de Carvalho-da-Este. La division du général Delaborde formait le centre, ayant derrière elle la division de dragons du général Lorge. La division du général Mermet, soutenue par la division de cavalerie légère du général Franceschi, était à l'aile gauche, et l'aile droite était formée par la division du général Heudelet. Le maréchal, duc de Dalmatie, fit commencer l'attaque à sept heures et demie: une batterie placée en avant de la ligne donna le signal. La division Delaborde, s'ébranlant aussitôt, s'avança l'arme au bras, sans riposter au feu qui partait de la ligne ennemie. Cette marche audacieuse, l'ordre et la régularité des mouvemens de la troupe française, commencèrent à intimider les Portugais, et à leur

1809. Portugal. faire perdre de leur confiance présomptueuse : sur le point d'être joints par leurs impassibles adversaires, ils se débandèrent et prirent la fuite. La cavalerie se mit à leur poursuite, les atteignit, et en fit un grand carnage. Les Français entrèrent pêle-mêle avec les fuyards dans Braga, traversèrent cette ville, et continuèrent leur poursuite jusqu'à deux lieues au-delà : en sorte que la cavalerie fit quatre lieues au galop, sans donner de relâche à l'ennemi. La perte de celui-ci fut considérable; son artillerie, ses bagages, ses caisses militaires et plusieurs drapeaux tombèrent au pouvoir des vainqueurs.

Maître de Braga, l'une des principales et des plus influentes villes du Portugal, le maréchal Soult y établit son quartier-général. L'infanterie bivouaqua autour de la place, et la cavalerie prit position à Tabossa, à trois lieues en avant, sur la route d'Oporto.

Du 20 au 26, le maréchal fit assurer ses communications, en envoyant sur divers points des colonnes d'infanterie et de cavalerie. Les villes de Barcelos et de Guimaraens furent occupées. La dernière était défendue par un fort détachement de l'armée battue à Carvalho; et ce ne fut qu'après un combat très-opiniâtre et très-meurtrier, que les Français parvinrent à s'en emparer. Le général Jardon, l'un des plus anciens et des plus braves officiers de l'armée française, perdit la vie à cette attaque, en faisant le coup de fusil avec les tirailleurs du dix-septième régiment d'infanterie légère [1].

[1] Ce général, né à Liége, s'était enrôlé comme volontaire dans les bataillons belges qui prirent service pour la France en 1792. Il se distingua si bien par sa bravoure et sa rare intrépidité, que, dès l'année suivante, on vit son nom figurer parmi ceux des officiers-généraux de la république. Jardon parut prendre à tâche de prouver qu'il n'avait point cessé d'être soldat en devenant général. Aussi combattait-il toujours aux avant-postes avec toute la témérité d'un simple grenadier. Etre choisi par lui pour aide-de-camp, c'était recevoir un brevet de mort. Le nombre de ceux tués à ses côtés était devenu si

Dès le 25, la division du général Lorge avait eu ordre de forcer le passage de l'Ave, rivière qui traverse la province d'Entre-Duero-et-Minho dans sa largeur, et qui se jette dans la mer au-dessous de Villa-de-Conde; mais l'ennemi avait rompu le pont en bois du bourg de Villa-Nova, et le gué qui est au-dessous avait été rendu impraticable, au moyen de trous faits dans le lit de la rivière, et par des chevaux de frise. Toutes les avenues étant d'ailleurs coupées et barricadées, il fallait le secours de l'infanterie pour surmonter ces obstacles. La division du général Franceschi ayant passé l'Ave, le 26, près de Guimaraens, vint prendre en queue l'ennemi, posté à Troffa sur la rive gauche. Dans le même moment, une colonne d'infanterie attaqua de front par la rive droite, tandis que la division de dragons du général Lorge passait au pont de Leoncino, que l'ennemi n'avait point coupé. Ce triple mouvement eut tout le succès qu'on pouvait en espérer. Les Portugais furent mis en déroute et poursuivis jusqu'à la nuit. Ceux qui gardaient le défilé de Sidreira en furent également chassés, et contraints de se retirer sur les hauteurs d'Oporto. 1809. Portugal.

Cette dernière ville, dont les Français n'étaient plus qu'à quelque distance, est, après Lisbonne, la plus importante du Portugal. Les Anglais étaient particulièrement intéressés à sa conservation, parce qu'elle est l'entrepôt général de tous les vins qu'ils tirent de cette partie du royaume pour la consommation de la Grande-Bretagne et de ses établissemens à l'extérieur: aussi rien n'avait été négligé pour la mettre en état de défense. L'enceinte avait été réparée et

considérable, que, dans les derniers temps, il n'avait plus auprès de lui que des sergens d'infanterie pour faire ce service. Les soldats, dont il était le compagnon inséparable, dont il partageait toujours toutes les fatigues et les privations, comme tous les dangers, l'aimaient comme un père, et donnèrent des larmes abondantes à sa mémoire.

1809. Portugal. fortifiée avec soin. Des ouvrages détachés et étendus en avant de la place se trouvaient armés de deux cents pièces de canon; une garnison de vingt mille hommes de troupes régulières avait été mise par le maréchal Beresford à la disposition de l'évêque, nommé gouverneur de la ville. Les Portugais et leurs alliés se flattaient d'autant mieux de l'espoir d'arrêter les progrès de l'armée française, qu'indépendamment de ce déploiement de forces imposantes, ils pouvaient encore compter sur l'utile coopération des nombreuses milices qui venaient de toutes parts se réunir sous les murs d'Oporto.

Pour opérer ce rassemblement, on avait établi sur différens points des signaux, qui furent mis en activité à l'approche des colonnes françaises : tantôt c'était des arbres de cinquante à soixante pieds de haut, élevés sur le sommet des montagnes, et tantôt des feux allumés sur les mêmes points, et dont l'épaisse fumée s'apercevait à de grandes distances. Si l'on voulait avoir des renseignemens plus positifs, des jeunes gens lestes et vigoureux, placés de distance en distance, se transmettaient de main en main les dépêches dont ils étaient porteurs, et, partant comme un trait en suivant des sentiers qu'eux seuls connaissaient, ces courriers apportaient aux corrégidors ou aux autorités militaires les avis sur la marche des Français, avec plus de célérité que ne l'eussent pu faire des exprès à cheval. C'est ainsi que la population entière s'était repliée sur Oporto, à mesure que les colonnes avançaient, et que celles-ci traversaient des bourgs et des villages sans y rencontrer un seul habitant.

Les forces réunies autour d'Oporto et dans cette place présentaient, en troupes régulières et irrégulières, une masse de plus de soixante mille hommes, commandés en partie par un certain nombre d'officiers supérieurs anglais, sous la direction de l'évêque d'Oporto. La droite de cette armée occupait des rochers escarpés qui se prolongent jusqu'au Duero;

la gauche était appuyée à la mer, le centre était dans une position qui dominait le point par où l'armée française devait déboucher, et sur laquelle l'ennemi avait établi une forte redoute, garnie d'une artillerie nombreuse. 1809. Portugal.

Dès le 26 au soir, l'avant-garde française s'approcha jusqu'à portée de canon de la position que nous venons d'indiquer. Toutefois, comme deux divisions se trouvaient encore en arrière, la journée du 27 se passa en escarmouches, ou dans de simples attaques d'avant-postes. Pendant la nuit, l'ennemi tira sans discontinuer sur les bivouacs français. Il avait garni ses ouvrages d'un grand nombre de pièces de marine du plus gros calibre, et dont les boulets tombaient jusque dans les bivouacs de la cavalerie, établis à près d'une lieue en arrière des premiers postes. Le maréchal Soult fit rapprocher son infanterie de manière à ce que toutes ces décharges passassent au-dessus de sa première ligne, et l'ennemi n'obtint d'autre résultat d'un feu aussi violent, que de consommer en pure perte une partie de ses munitions.

Le jour suivant, le maréchal, ne se trouvant pas encore en mesure d'ordonner l'attaque générale, et voulant gagner du temps, fit sommer l'évêque d'Oporto d'ouvrir les portes de cette ville. Le général Foy, chargé de cette mission, faillit perdre la vie. Horriblement maltraité par les milices portugaises, il fut dépouillé de tous ses vêtemens et jeté dans un cachot, dont il parvint toutefois à s'échapper le lendemain, au moment où les Français attaquèrent la ville.

Pendant la nuit du 28 au 29, le désordre et la confusion furent à leur comble dans le camp ennemi et dans Oporto même. Les paysans armés, ne voulant plus se soumettre à aucune discipline, méconnaissaient la voix des chefs et se livraient à tous les excès : les cloches de la ville étaient en mouvement, et le tocsin sonnait dans les campagnes environnantes.

1809. Portugal. A sept heures du matin, une forte canonnade et la fusillade s'engagèrent sur toute la ligne. Le maréchal Soult dirigea sa première attaque de manière à tourner l'aile droite des Portugais. La division du général Delaborde aborda le centre ennemi l'arme au bras. Les soixante-dixième et quatre-vingt-sixième régimens de ligne, après avoir franchi les retranchemens et les ouvrages avancés, enfoncèrent la ligne portugaise, et la mirent dans une débandade complète. Aussitôt que le passage fut ouvert, la cavalerie se précipita à la poursuite des vaincus, en fit un grand carnage, entra avec eux dans Oporto, et les chargea jusqu'au Duero, qui traverse la ville. La foule était si grande sur le pont, qu'il rompit dans le moment où les Portugais travaillaient à le couper. Un grand nombre fut écrasé sous cet éboulement; mais la majeure partie, arrêtée sur ce qui restait encore du pont, et refoulée par les fuyards, dont le nombre allait toujours croissant, fut impitoyablement mitraillée par le canon, qui, de la rive gauche, tirait sur la tête de colonne française. Tout ce qui se trouva ainsi pressé entre cette cavalerie et le canon ennemi périt écrasé par les boulets et la mitraille, ou fut sabré et jeté dans le fleuve.

On se battit encore pendant quelques instans dans les rues de la ville; mais à la fin les Français triomphèrent de toute résistance : il fut impossible au maréchal Soult, aux généraux et aux officiers supérieurs d'arrêter les premiers effets de la fureur et de l'animosité des soldats; mais, dans la soirée, l'ordre commença à s'établir, et les habitans, qui presque tous s'étaient enfuis ou cachés pour se soustraire aux horreurs d'un assaut, rassurés par les mesures sévères que le maréchal Soult venait de prendre, rentrèrent en foule dans leurs maisons. A huit heures du soir, le pont sur le Duero était déjà réparé, et l'infanterie put se porter sur la rive gauche. Le général Franceschi, avec la cavalerie légère,

fut prendre position à Abergaria-Nova, et poussa des reconnaissances sur la Vouga. Le maréchal détacha une brigade de dragons, qui passa la Souza le 31 mars, et vint s'établir à Penafiel, petite ville bâtie sur le penchant d'une montagne escarpée : tous les habitans s'étaient enfuis, emportant avec eux leurs effets les plus précieux. Le lendemain, le général Caulincourt, qui commandait la brigade de dragons, fit un détachement de cinq cents chevaux pour s'emparer de Canaves, sur la Tamega, ville que l'on savait occupée par une division ennemie. Cette expédition manqua par les difficultés qu'offrait le terrain, et par l'infériorité des forces attaquantes. Le détachement fut obligé de se replier sur Penafiel, sans avoir pu chasser l'ennemi de Canaves, et après avoir perdu plus de soixante dragons, sans compter les blessés. Cet échec enhardit même les Portugais, au point qu'ils vinrent attaquer le général Caulincourt à Penafiel. Il fallut que le maréchal envoyât d'Oporto le général Loison avec un régiment d'infanterie et deux pièces de canon, pour aider la cavalerie à se maintenir dans cette position sur la Souza.

1809. Portugal.

Les nouvelles que le duc de Dalmatie ne tarda pas à recevoir dans son quartier-général d'Oporto, durent nécessairement le forcer à suspendre sa marche vers l'intérieur du Portugal. Il apprit que le général Silveyra, après avoir quitté Chavés, s'était jeté avec sa division dans les montagnes qui séparent la province espagnole de Galice de celle portugaise de Tras-los-Montes ; qu'après avoir augmenté ses forces d'un grand nombre d'insurgés formant la population des villages portugais abandonnés, ce même général avait marché successivement sur Chavés, Braga et Guimaraens, à mesure que l'armée française s'était éloignée de ces villes, et qu'il avait forcé les faibles garnisons qui s'y trouvaient à se rendre prisonnières; enfin qu'il s'était dirigé vers Amarante avec un corps composé de six mille soldats réguliers et de quinze mille

1809. Portugal. paysans armés. A cette nouvelle, déjà très-fâcheuse et très-inquiétante, était venue se joindre celle de l'occupation de Vigo, où étaient les dépôts et les caisses de l'armée française, par une division de l'armée du marquis de la Romana, commandée par le général Morillo.

Cependant le général Loison, envoyé, comme nous l'avons dit plus haut, pour commander la ligne de la Souza, résolut de faire une reconnaissance vers Amarante avec huit cents hommes d'infanterie et six cents chevaux. Il rencontra les avant-postes ennemis à trois lieues de Penafiel, dans le village de Villa-Mania, et, après les avoir repoussés jusqu'à une lieue d'Amarante, il se trouva en présence du général Silveyra, qui, avec dix mille hommes d'infanterie, était en position sur une montagne, en arrière d'un village appelé Pedrilla. Après avoir ainsi reconnu les forces qu'il avait devant lui, le général Loison revint sur Penafiel, suivi seulement par quelques tirailleurs, et s'empressa de donner avis au maréchal Soult de la découverte qu'il venait de faire.

Le 12 avril à midi, le général Silveyra vint attaquer sur trois points la ligne des Français sur la Souza. Son intention était de s'emparer du pont de cette rivière, et de couper la retraite aux troupes qui étaient dans Penafiel; mais le général Loison s'aperçut assez à temps de ce dessein, et évacua la ville pour venir prendre position sur la rive droite, devant le village de Baltar. L'ennemi, content de ce premier succès, ne dépassa point Penafiel.

Le maréchal duc de Dalmatie, arrêté sur les bords du Duero par la crainte de voir ses communications avec la Galice compromises, en pénétrant plus avant dans l'intérieur du Portugal, attendait avec impatience des nouvelles du maréchal Victor, dont le corps d'armée devait, ainsi qu'on l'a vu dans le chapitre précédent, envahir le même royaume par les frontières de l'Estramadure espagnole. Il lui impor-

tait de connaître si cette invasion avait eu lieu, et la position où se trouvaient alors les troupes du duc de Bellune; dans cette conjoncture, et, après avoir reçu le rapport de la reconnaissance faite sur Amarante, il envoya au général Loison deux autres régimens avec une batterie d'artillerie, en lui donnant l'ordre de se porter de nouveau sur le général Silveyra, et de pousser le plus loin possible, afin d'obtenir quelques renseignemens sur la marche du premier corps (celui du maréchal Victor). 1809. Portugal.

Ce renfort étant arrivé sur la Souza, le général Loison repassa cette rivière et s'avança, le 16, sur Penafiel, d'où il chassa un détachement de cavalerie ennemie. Le lendemain, il continua son mouvement sur Amarante, et trouva les troupes du général Silveyra dans la même position où il les avait reconnues sept jours auparavant: quelques volées de canon, tirées sur les masses ennemies, suffirent pour les disperser. La cavalerie se mit à leur poursuite sur la route, et l'infanterie par les montagnes. Les fuyards voulurent s'arrêter derrière le village de Fregi, à l'entrée d'un bois de sapins; mais, pressés de toutes parts, ils abandonnèrent bientôt cette nouvelle position, et les Français entrèrent pêle-mêle avec eux dans Amarante. Si l'infanterie eût pu arriver à temps, le général Loison se serait emparé alors du pont bâti sur la Tamega, et dont la possession coûta plus tard beaucoup d'efforts et la perte d'un grand nombre d'hommes. Un bataillon portugais se jeta dans un couvent situé en face d'une rue par où la cavalerie française devait déboucher. Tout ce qui se présentait dans ce passage, qui n'avait pas plus de huit à neuf pieds de large, était renversé par la fusillade qui partait du couvent, ou par la mitraille de trois bouches à feu, placées en batterie sur une hauteur de la rive gauche, qui domine la ville.

Ce feu meurtrier ayant donné le temps à l'ennemi de se

1809. Portugal. retirer derrière les fortifications, il fut reconnu qu'il était impossible d'enlever le pont sans perdre beaucoup de monde. Aussitôt que l'infanterie fut arrivée, le général Loison fit attaquer le couvent, dont l'ennemi ne fut chassé qu'après une résistance opiniâtre. Deux compagnies de voltigeurs s'y logèrent. Le dix-septième d'infanterie légère occupa la ville jusqu'au pont. Le soixante-dixième et le quatre-vingt-sixième de ligne s'établirent avec la cavalerie sur des hauteurs hors de la ville, dans des bosquets d'orangers et de citronniers. Le général Loison fut obligé de faire élever des épaulemens sur la rive droite de la Tamega, pour mettre ses postes d'infanterie à couvert du feu des Portugais, qui, disposés sur la rive gauche, n'apercevaient point une seule sentinelle sans tirer dessus.

L'occupation d'Amarante remplit en partie le but que s'était proposé le maréchal Soult. On trouva dans cette ville des papiers anglais et portugais, qui firent connaître enfin la situation des affaires en Espagne et dans le midi du Portugal. La nouvelle la plus importante que le général Loison s'empressa de transmettre au maréchal, fut la détresse où se trouvait alors le maréchal Ney en Galice, et l'impossibilité où il était de prêter secours à l'armée d'invasion. Dès le 30 mars, le marquis de la Romana, après avoir rallumé l'insurrection de la majeure partie de la province, était descendu des montagnes de Puebla et de Sanabria, s'était porté sur Ponte-Ferrada, où il avait fait prisonnier un détachement français qui s'y trouvait; de là, traversant la grande route d'Astorga à la Corogne, le général espagnol avait marché sur Villafranca, dont la garnison, forte de huit cents hommes, s'était vue forcée de mettre bas les armes. Ces succès, exagérés par la renommée, ayant fait accourir sous les drapeaux de la Romana plus de trente mille Galiciens bien armés, le maréchal Ney, harcelé, pressé de toutes parts,

avait été obligé de concentrer une partie de ses forces sur Lugo. Un corps de douze mille hommes, tant Galiciens que Portugais, assiégeait Tuy, où se trouvait le grand parc d'artillerie de l'armée entrée en Portugal. 1809. Portugal.

Le maréchal Soult, en recevant ces nouvelles, détacha sur-le-champ la division du général Heudelet pour secourir le général Lamartillière qui commandait à Tuy, et qui défendait vaillamment cette place non fortifiée. Après avoir traversé la province d'Entre-Duero-et-Minho, le général Heudelet arriva devant Valencia, et s'empara de cette forteresse par un coup de main. Dès le lendemain, il traversa le Minho, battit et dispersa le corps ennemi, et débloqua la ville de Tuy; ayant fait sauter ensuite les fortifications de Valencia, il rejoignit le maréchal à Oporto.

Mais ce succès n'avait fait évanouir qu'une partie du danger; l'armée française se trouvait encore dans la situation la plus critique. Isolée, pour ainsi dire, à Oporto, au milieu de l'insurrection des provinces du nord du Portugal, elle était menacée au sud par une nouvelle armée anglaise, qui venait de débarquer, au nombre de dix-huit à vingt mille hommes, à l'embouchure du Tage, et qui se dirigeait déjà sur Coimbre. Sir Arthur Wellesley, qui commandait ces troupes, avait pris la direction que nous venons d'indiquer, après avoir reconnu que l'armée portugaise était suffisante pour défendre Lisbonne et garder les défilés d'Abrantès, dans le cas où le maréchal Victor, ce qui n'était guère probable alors, tenterait de franchir la frontière orientale du Portugal.

Nous devons maintenant faire connaître les circonstances qui avaient empêché le maréchal duc de Bellune d'entrer en Portugal à l'époque qui lui avait été prescrite par les instructions de Napoléon.

1809. Espagne. Mai. *Suite des événemens militaires en Espagne ; bataille de Medellin ; combat de Ciudad-Real, etc.* — Le premier corps d'armée, sous les ordres du maréchal Victor, duc de Bellune, était resté cantonné dans la province de la Manche, pendant tout le cours du mois de février, lorsque, d'après le plan de l'empereur, ce maréchal dut entrer en Portugal. Le général Sébastiani, qui avait succédé au maréchal Lefebvre, duc de Dantzig, dans le commandement du quatrième corps d'armée, reçut l'ordre de quitter, avec une partie de ses troupes, ses cantonnemens vers la Haute-Estramadure, afin de venir remplacer les troupes du premier corps, qui, de leur côté, s'avancèrent sur Talavera de la Reyna, Arzobispo et Almaras, pour achever d'anéantir les débris de l'armée espagnole d'Estramadure, que le maréchal Lefebvre avait défaite, comme on l'a vu, le 24 décembre. Une division d'infanterie du quatrième corps resta sous les ordres du maréchal Victor, ainsi que la division de cavalerie légère du général Lasalle. L'armée ennemie, réorganisée depuis sa dernière défaite, renforcée par de nombreuses levées, et toujours commandée par le général Cuesta, avait repris l'offensive, s'était emparée du pont d'Almaras, et en avait fait sauter les arches principales. Cette circonstance contrariait la marche des troupes du maréchal Victor vers les frontières du Portugal, et, pour passer le Tage, il était de toute nécessité de construire un nouveau pont sous le feu même des Espagnols, qui s'étaient étendus sur la rive gauche, et gardaient avec soin tous les endroits favorables au passage projeté. Il y avait bien deux autres ponts à Arzobispo et Talavera ; mais les routes qui y conduisaient étaient alors impraticables pour l'artillerie. Le maréchal Victor se décida donc à faire rétablir le pont d'Almaras, et fixa à cet effet son quartier-général dans cette ville, afin d'être plus à portée de surveiller et d'accélérer les travaux. Une partie de la cavalerie légère du

général Lasalle passa sur la rive gauche, par le pont de l'Arzobispo, pour observer l'ennemi et faire des reconnaissances vers son flanc droit, sur la Ibor, petite rivière qui se jette dans le Tage au-dessus d'Almaras. 1809. Espagne.

Le 14 mars, les radeaux furent achevés; mais comme on reconnut qu'il était impossible de les lancer à l'eau, et de commencer la construction du pont sous le feu de l'ennemi, le maréchal résolut de chasser d'abord celui-ci de la forte position qu'il occupait en face d'Almaras, au confluent de la Ibor et du Tage.

Le lendemain, une partie du premier corps passa le Tage à Talavera et à Arzobispo, pour se porter sur le flanc et derrière les positions des Espagnols. Le général Leval, avec sa division, composée de troupes allemandes, attaqua le premier l'ennemi, le 17 mars au matin, dans la position qu'occupait celui-ci près du village de Messa-d'Ibor. Trois mille hommes de cette division, sans artillerie, culbutèrent à la baïonnette huit mille Espagnols retranchés sur une colline élevée, et défendue par six pièces de canon. Toute la journée du 16 fut employée à chasser les Espagnols de Val-de-Ramas, et à les pousser de position en position, de rochers en rochers, jusqu'au col ou *puerto* de Miravete. La division Vilatte et une partie de la cavalerie, qui formaient l'aile gauche des Français, remontèrent la Ibor, et firent plier sur tous les points les Espagnols, qui prenaient la fuite aussitôt qu'ils se voyaient tournés.

La rive gauche du Tage, vis-à-vis Almaras, se trouvant à peu près libre par suite de cette attaque vigoureusement conduite, l'armée séjourna, le 19, tant dans ses anciennes positions sur la rive droite, que dans celles qu'elle venait d'emporter, tandis que l'artillerie et le génie s'occupaient du soin de lancer les radeaux. Le pont volant ayant été achevé pendant la nuit, on commença, dans la soirée même, à trans-

1809. Espagne. porter l'artillerie et les troupes qui étaient restées sur la rive droite. Le 20, l'armée s'avança vers la Guadiana, et se réunit à Truxillo. Il y eut devant cette ville, avant son occupation, un engagement entre les chasseurs à cheval du cinquième régiment, qui formait l'avant-garde, et les carabiniers royaux, placés à l'arrière-garde ennemie : les Espagnols perdirent un chef d'escadron.

Les deux armées passèrent la nuit du 20 au 21 en présence. Le général Cuesta paraissait d'abord vouloir accepter la bataille; mais il leva son camp dans la matinée, et continua son mouvement rétrograde. Il fut promptement suivi par l'avant-garde française, formée par la division de cavalerie légère du général Lasalle : le dixième de chasseurs à cheval était à la tête; quatre compagnies de voltigeurs passaient en avant de la cavalerie, lorsque celle-ci avait à traverser un terrain coupé de collines et de bois. A quatre heures du soir, l'escadron d'avant-garde du dixième de chasseurs atteignit l'arrière-garde ennemie, qui, se voyant serrée de près, se hâta de rejoindre le gros de l'armée. Le colonel du dixième de chasseurs, Subervic, emporté par son bouillant courage, poursuivit cette arrière-garde plus d'une lieue sur la grande route, en ne cessant point de la charger et de la sabrer; mais il se trouva bientôt engagé entre des collines boisées, où les Espagnols avaient placé, comme en embuscade, plusieurs escadrons de leur meilleure cavalerie. Cette dernière troupe tomba à l'improviste sur les intrépides chasseurs, qui, en raison de leur élan, s'avançaient dispersés et sans ordre, à une certaine distance les uns des autres. Ces hommes isolés furent entourés par la cavalerie ennemie; leurs chevaux, trop fatigués par la longue charge qu'ils venaient de faire, ne purent se réunir pour former des pelotons : en quelques minutes, plus de cent chasseurs furent mis hors de combat.

Cependant le général Lasalle, ayant été promptement

averti de ce qui se passait, accourut à bride abattue avec le deuxième régiment de hussards : il arriva trop tard ; la cavalerie ennemie, satisfaite de son succès, avait rejoint au galop le gros de l'armée. La nuit étant survenue, le général Lasalle fit bivouaquer sa troupe en arrière de la place où l'action avait eu lieu. 1809. Espagne.

Le 22, l'armée ennemie continua sa retraite, et traversa la Guadiana sur le pont de Medellin. Le maréchal Victor établit ses troupes aux environs de San-Pedro et de Miajadas, pour attendre son artillerie, qui arriva dans la journée du lendemain. L'armée française vint ensuite se concenter en grande partie autour de Merida.

Le général Cuesta, après le passage de la Guadiana, avait arrêté son mouvement rétrograde pour occuper une position avantageuse, qu'il avait fait reconnaître d'avance, dans une plaine qui se trouve sur la rive gauche, en avant de la ville de Medellin. Ce terrain, entièrement dépourvu d'arbres, s'étend, en remontant la Guadiana, entre le lit de ce fleuve, la petite rivière d'Orbiga, sur laquelle est situé le bourg de Don-Benito et le village de Mingabril. Les Espagnols occupèrent d'abord les hauteurs qui s'étendent entre le bourg et le village que nous venons de nommer; mais le général Cuesta jugea à propos d'étendre ensuite sa ligne de bataille en forme d'arc; la gauche à Mingrabil, le centre en avant et vis-à-vis Don-Benito, et l'aile droite appuyée à la Guadiana. Telle était la position de l'armée ennemie lorsque le maréchal Victor résolut de l'attaquer.

L'armée française se mit en mouvement dans la nuit du 27 au 28 mars, et remonta la Guadiana jusqu'à Medellin, que les Espagnols avaient évacué, et que le maréchal Victor fit occuper. Les troupes en débouchèrent à onze heures du matin pour se former en bataille à quelque distance en avant de cette ville, dans un ordre à peu près pareil à celui des

1809. Espagne. Espagnols, c'est-à-dire, en présentant un arc très-resserré entre la Guadiana et un ravin planté d'arbres et de vignes, qui s'étend depuis Medellin jusqu'à Mingabril. Le maréchal plaça la division du général Lasalle à l'aile gauche; il forma son centre de la division Leval; la division de dragons du général Latour-Maubourg formait l'aile droite; les divisions Vilatte et Ruffin étaient en réserve, en seconde ligne. De nombreux détachemens de cavalerie et de la division allemande du général Leval avaient été laissés sur les derrières, pour garder les communications de l'armée : ce qui réduisait la force de la première ligne française à sept mille combattans tout au plus, tandis que l'ennemi présentait une ligne quatre fois plus forte.

Le général Leval commença l'attaque au centre, et les bataillons allemands se portèrent, avec une grande résolution, sur les Espagnols. Pour appuyer ce mouvement, le général Latour-Maubourg fit charger une de ses brigades, composée des deuxième et quatrième de dragons; mais cette charge, reçue à bout portant par l'infanterie espagnole, fut repoussée avec perte, et la division allemande resta, seule, au milieu de la mêlée. Le général Leval, l'ayant fait former aussitôt en carré, soutint, avec la plus grande vigueur, tous les efforts de l'ennemi. Pendant ce temps, le maréchal Victor fit avancer à son secours une brigade de la division Vilatte, qui rétablit le combat. La cavalerie espagnole, voulant profiter de l'échec essuyé par la brigade de dragons, d'abord engagée, tenta, mais vainement, d'enfoncer l'aile droite française. Le général Latour-Maubourg, qui avait promptement reformé les deuxième et quatrième régimens en arrière de sa deuxième brigade, soutint le choc de l'ennemi avec une grande intrépidité, et paralysa tous ses efforts. Le général Cuesta porta ensuite une partie de cette même cavalerie, qu'il fit soutenir par de l'infanterie légère, contre l'aile gauche, formée, comme on l'a


1809. Espagne.

vu, de la cavalerie légère du général Lasalle. Celui-ci, craignant d'être enveloppé, fit un mouvement rétrograde, pour venir s'appuyer à la Guadiana, qui fait un coude et resserre la plaine en se rapprochant de Medellin. Cette manœuvre, loin d'enhardir l'ennemi, le rendit au contraire très-circonspect, parce que l'habile et brave Lasalle, arrêtant de temps en temps ses escadrons, leur faisait présenter un front redoutable. Il se retira ainsi, pendant près de deux heures, lentement et en silence, sous le feu de l'artillerie ennemie.

Cependant, le général qui commandait la cavalerie espagnole, voulant tenter un effort sur l'escadron qui formait l'arrière-garde de la division Lasalle, ainsi en retraite, fit avancer six escadrons d'élite en colonne serrée. Cette masse prit le trot pour charger l'escadron qui faisait partie du deuxième régiment de hussards, au moment où celui-ci continuait son mouvement rétrograde. Le capitaine Dratziansky, commandant l'escadron français, fit faire, au pas, un demi-tour à droite à ses quatre pelotons, forts ensemble de cent vingt hussards. Ce mouvement, exécuté comme à la parade, étonna tellement les cavaliers ennemis, qu'ils ralentirent leur marche. Le brave Dratziansky profita de ce moment d'hésitation, et fit aussitôt sonner la charge.

Les hussards s'avancent alors, au grand trot, sur un escadron de lanciers espagnols qui tenaient la tête de la colonne ennemie. Ceux-ci s'arrêtent épouvantés, tournent bride, lorsque leurs adversaires sont arrivés à demi-portée de pistolet, et culbutent les autres escadrons qui sont derrière eux. Les hussards, mêlés avec les fuyards, les sabrent sans résistance, et les poursuivent ainsi jusqu'en arrière de la ligne espagnole. Le général Lasalle, qui avait entièrement arrêté son mouvement rétrograde, achève de faire disparaître tout ce qui restait devant lui de la cavalerie ennemie.

Dans le même temps, le général Latour-Maubourg, pro-

1809. Espagne. fitant de l'incertitude de l'infanterie espagnole, qui voyait fuir la cavalerie sans s'ébranler pour lui porter secours, renouvela, contre le centre de l'armée ennemie, une charge brillante et décisive, pendant que les troupes de la division Vilatte, que le maréchal Victor avait fait avancer au secours de la division Leval, se portaient, par un mouvement oblique, sur la droite des Espagnols dans la direction de Mingabril, et l'attaquaient avec un égal succès. En peu d'instans, toute l'armée ennemie fut dans une déroute complète; les soldats jetaient leurs armes pour fuir avec plus de vitesse.

Toute la cavalerie française se mit alors à la poursuite des Espagnols: irrités par une résistance de cinq heures, et par les provocations menaçantes qu'ils n'avaient point cessé d'entendre pendant le mouvement rétrograde qu'ils avaient d'abord été obligés de faire, les hussards, les chasseurs et les dragons français ne firent point de quartier dans les premiers momens de cette poursuite acharnée. L'infanterie, qui suivait de loin la cavalerie, achevait les blessés à coups de baïonnette. La fureur des soldats s'exerçait particulièrement sur ceux d'entre les Espagnols qui ne portaient point d'uniforme.

La cavalerie suivit ainsi l'ennemi jusqu'à la nuit. A chaque instant, on voyait revenir des pelotons, escortant de nombreuses colonnes de prisonniers qu'ils remettaient à l'infanterie, pour les conduire à Medellin. Ces malheureux Espagnols, si menaçans pendant la bataille, marchaient alors tête baissée et avec la précipitation de la crainte. Chaque fois qu'ils passaient devant un bataillon francais, ils s'écriaient avec force: « Vivent Napoleon et ses soldats invincibles [1]. »

[1] Un colonel espagnol de la suite du roi Joseph, en regardant ses compatriotes défiler ainsi devant le front des régimens français, leur ordonna de crier: « Vive notre roi Joseph! » Les prisonniers feignirent d'abord de n'avoir pas entendu; et, après un moment de silence réfléchi, ils s'écrièrent tous, comme ils venaient de le faire une minute auparavant: « Vivent Napoléon et ses troupes

Les Espagnols perdirent, dans cette journée, douze mille hommes, tués sur le champ de bataille, sept ou huit mille prisonniers, dix-neuf pièces de canon et un grand nombre de drapeaux. Les Français n'eurent pas plus de quatre mille hommes hors de combat. Le maréchal Victor cita, avec de justes éloges, les généraux Lasalle, Latour-Maubourg, Bordesoul, Vilatte, Leval et Ruffin, le colonel Meunier du neuvième d'infanterie légère, et un grand nombre d'autres officiers de cavalerie et d'infanterie, qui tous avaient mérité une distinction particulière.

1809. Espagne.

La veille du jour de la bataille de Medellin, c'est-à-dire, le 27 mars, le général Sébastiani avait également remporté un avantage signalé sur le corps d'armée du duc de l'Infantado, qui, après la bataille d'Uclés, avait rallié ses troupes et s'était porté dans la Manche, pour couvrir et garder les défilés de la Sierra-Morena, qui conduisent en Andalousie. Ce corps ennemi, fort de quinze mille hommes, avait pris, sur la Guadiana, aux environs de Ciudad-Real, une position assez forte et défendue par vingt pièces de canon. Le général Sébastiani, ne voulant pas donner au général ennemi le temps d'augmenter ses forces, et de prendre une attitude plus menaçante, s'avança sur lui, et l'attaqua le 27 à six heures du matin. La première brigade de la division de cavalerie du général Milhaud commença l'action en passant le pont de la Guadiana, par sections, sous la protection de douze pièces d'artillerie en batterie, et soutenue par la division polonaise. La rapidité et la fermeté de ce mouvement étonnèrent d'abord l'ennemi; attaqués ensuite avec impétuosité, les Espagnols furent bientôt culbutés et poursuivis l'épée dans les reins. Le troisième

invincibles! » Le colonel s'adressa alors à l'un de ces prisonniers en particulier, et lui répéta avec menace l'ordre qu'il avait déjà donné. Le soldat intimidé ayant eu la faiblesse d'obéir, un officier espagnol, qui, suivant l'usage, avait conservé son épée, la lui passa aussitôt au travers du corps.

1809. Espagne. régiment de hussards français, et un régiment de hussards hollandais chargèrent l'infanterie ennemie avec le plus grand succès. Quinze cents Espagnols restèrent sur le champ de bataille; quatre mille furent faits prisonniers; sept pièces de canon, quatre drapeaux et vingt-cinq caissons furent en outre les trophées de cette journée.

L'ennemi avait pris, en fuyant, la route d'Almagro, le général Sébastiani le fit poursuivre dans cette direction. Il fut atteint le lendemain par le général Milhaud, qui, chargeant à la tête des douzième et seizième de dragons, fit éprouver une grande perte à la cavalerie espagnole. L'un des généraux ennemis, le marquis de Gallos, fut tué, et les carabiniers royaux furent presque entièrement détruits. L'ennemi perdit encore dans cette action cinq pièces de canon, soixante-dix voitures et un grand nombre de prisonniers. Tous les dépôts que les Espagnols avaient formés au pied de la Sierra-Morena, et que les Anglais avaient abondamment pourvus d'armes, de munitions et d'autres objets de guerre, tombèrent au pouvoir des vainqueurs.

Cette victoire de Ciudad-Real, et celle encore plus mémorable remportée par le maréchal duc de Bellune à Medellin, connues presqu'en même temps dans l'Andalousie, y répandirent la terreur. Toutefois, le gouvernement central, réfugié à Séville, ne perdit rien de son énergie dans des circonstances aussi critiques : ainsi que le sénat romain, qui, après la désastreuse journée de Cannes, remercia le consul Varron de n'avoir point désespéré du salut de la république, la junte suprême déclara, par un décret, que le général Cuesta et son armée avaient bien mérité de la patrie, et leur vota des récompenses comme s'ils eussent remporté la victoire. Les Espagnols dévoués pensèrent avec raison qu'en agissant autrement, la junte eût confessé l'impuissance de résister à la domination française, et, par conséquent, eût enlevé à la

cause de l'indépendance tout le prestige qui pouvait la fortifier. Cuesta, général plus que médiocre et presque toujours malheureux, fut continué dans le commandement en chef, et l'assurance que témoignait le gouvernement en cette occasion imposa tellement à l'opinion publique, que, vers le milieu d'avril, l'armée d'Estramadure, recrutée par de nouvelles levées et par les hommes dispersés qui rejoignirent leurs rangs, se trouva forte de plus de trente mille combattans, et en mesure de venir occuper devant l'armée française tous les débouchés des montagnes. 1809. Espagne.

Le maréchal Victor, après la bataille de Medellin, avait pris des cantonnemens dans la Haute-Estramadure, entre le Tage et la Guadiana. Le général Sébastiani ne crut pas devoir s'avancer au-delà de Santa-Cruz de Mudela au pied de cette partie de la Sierra Morena, que les Espagnols appellent *las Navas de Tolosa*, lieux célèbres par la victoire que le roi de Castille don Alphonse IX remporta sur les Maures, le 16 juillet 1212.

A cette époque, les deux corps d'armée dont nous parlons s'affaiblissaient chaque jour par les maladies et les combats partiels que les détachemens avaient à soutenir contre les différentes bandes qui infestaient les provinces, indépendamment des armées régulières. Le maréchal Victor ne pouvait point hasarder de passer la Guadiana, sans s'exposer à voir de nombreux rassemblemens se former sur ses derrières, et intercepter ses communications avec Madrid par le pont d'Almaraz. Il était d'ailleurs informé que les Anglais, réunis à l'armée portugaise réorganisée, portaient toute leur attention vers le Tage; que sept mille hommes de leurs troupes occupaient déjà Abrantès; qu'un autre corps plus considérable était à Leïria, prêt à se porter sur Coimbre, ou vers les frontières du Beira; enfin que le gros des forces portugaises chargées de couvrir Lisbonne avait pris position à Thomar.

1809. Espagne. D'un autre côté, le royaume ou province de Léon, jusqu'au Duero, n'était contenu que par une seule division aux ordres du général Lapisse, qui avait son quartier-général à Salamanque. Dans cet état de choses, le duc de Bellune, qui ne pouvait pas disposer de plus de vingt mille hommes pour s'avancer vers le Portugal, jugea qu'il serait imprudent de faire un mouvement, pendant lequel il se trouverait peut-être dans la nécessité de combattre à la fois de front, sur ses flancs et sur ses derrières. Ignorant d'ailleurs la position du maréchal Soult en Portugal, il attendait lui-même quelques nouvelles des progrès que ce corps d'armée avait pu faire, afin de connaître au moins le point vers lequel il était convenable de diriger ses propres troupes.

Telles étaient les causes qui empêchèrent le maréchal Victor de pénétrer dans le Portugal du côté du Tage, tandis que le maréchal Soult restait forcément stationnaire sur les bords du Duero; et certes, quand on verra par la suite combien il eut de peine à se maintenir dans l'Estramadure espagnole, on le louera de ne s'être point aventuré plus loin. Il avait trop d'ennemis à combattre sur le point par lequel il était obligé de s'avancer, pour qu'il pût espérer qu'un premier succès lui ouvrît la route de Lisbonne; et, en cas d'échec, sa retraite eût été presque impraticable.

Portugal. 30 mai. *Suite des opérations en Portugal; l'armée anglaise s'avance sur Oporto; retraite du maréchal Soult sur la Galice, etc.* — Chaque jour rendait la situation de l'armée du maréchal Soult sur les bords du Duero plus difficile et plus fâcheuse. Immédiatement après l'expédition du général Heudelet sur Valencia et Tuy, les communications avec la Galice avaient été interceptées de nouveau. Les forces françaises, qui ne s'élevaient point alors à plus de vingt-deux mille hommes, étaient insuffisantes pour garder à la fois les deux provinces, déjà envahies (Tras-los-Montes et Entre-Duero-et-Minho), et s'avancer dans l'intérieur du Beira. L'occu-

pation d'Oporto était d'ailleurs trop importante, pour que le maréchal pût hasarder d'en confier la défense à une simple garnison, qui, dans l'état actuel des choses, eût été toujours trop faible pour résister à une attaque un peu sérieuse dirigée sur une ville ouverte et en communication avec la mer. D'un autre côté, le duc de Dalmatie, doué d'un caractère ferme et persévérant, avait à cœur de prouver qu'il ne dépendrait pas de ses efforts, de son expérience militaire et de la valeur de ses troupes, que l'expédition qui lui avait été confiée ne réussît au gré des désirs de Napoléon. Dans cette idée, il avait résolu de garder les positions qu'il occupait, jusqu'à ce que des événemens sur lesquels il ne pouvait former, au surplus, que des conjectures vagues, le missent dans le cas, ou de continuer son mouvement offensif, ou de se retirer en Galice, en abandonnant tout le territoire déjà conquis. 1809. Portugal.

Pour mieux assurer l'état de défensive dans lequel il se trouvait contraint de demeurer, le maréchal essaya de changer les dispositions morales de la population portugaise qui l'entourait. Il se flatta qu'en présentant avec adresse l'invasion des Français dans le pays sous un aspect moins défavorable aux intérêts nationaux que les habitans ne le pensaient, il parviendrait peut-être à calmer l'effervescence des esprits. Son premier soin fut de recommander et d'établir une exacte discipline dans les cantonnemens occupés par l'armée. Il réunit ensuite auprès de lui à Oporto les Portugais les plus considérables de la province par leur rang, leurs richesses et leurs emplois. En leur remettant sous les yeux les funestes résultats de l'abandon où les avait laissés le départ de la famille royale pour le Brésil, lors de la première invasion du général Junot; l'absence d'un gouvernement stable et régulier; le projet des Anglais de traiter le Portugal comme une de leurs colonies; l'état de guerre continuel où cet ordre de

1809. Portugal. choses plaçait nécessairement le royaume, il leur fit entrevoir la possibilité d'un meilleur avenir, s'ils voulaient seconder les intentions de l'empereur français en leur faveur. Il leur rappela à ce sujet l'article 1er du traité de Fontainebleau, dont nous avons déjà rapporté les principales dispositions [1], lequel article stipulait « que la ville d'Oporto et toute la province d'Entre-Duero-et-Miuho formeraient une souveraineté indépendante, sous la dénomination de royaume de la Lusitanie septentrionale, » et il les engagea à solliciter de Napoléon la mise à exécution de cette clause bienveillante, qui préserverait de suite leur pays des maux qu'entraîne une occupation militaire.

La conduite que tint le maréchal Soult pendant tout le temps de son séjour à Oporto, fut en harmonie avec ces sages insinuations, et les Anglais eux-mêmes n'ont pu s'empêcher de lui rendre justice à cet égard. Il se concilia l'estime et l'affection d'un grand nombre de Portugais : « il était aimé, dit une relation très-impartiale [2], autant que pouvait l'être un Français. » Mais la malveillance répandit tout à coup dans l'armée française que le maréchal sollicitait pour lui-même la souveraineté de la Lusitanie septentrionale. Tel fut le motif que l'on donna à ses démarches désintéressées, et toutes en faveur du bien-être des habitans de la province, ainsi que des troupes françaises qui l'occupaient. Ces bruits calomnieux firent naître d'abord quelques inquiétudes, qui furent bientôt dissipées. Le maréchal fit arrêter un adjudant-major du dix-huitième régiment de dragons, qui s'était rendu déguisé d'Oporto à Lisbonne, et qui avait eu plusieurs conférences avec les Anglais. Deux ou trois autres officiers furent également arrêtés à la rentrée du corps d'armée en Espagne,

[1] Voyez tome XVII, page 247.

[2] *Mémoires sur la guerre d'Espagne*, par M. de Naylies, officier supérieur des gardes de S. A. R. MONSIEUR.

et envoyés, ainsi que le premier, à Paris, pour rendre compte de leur conduite; on n'a jamais su bien exactement ce qu'on leur imputait. 1809. Portugal.

Cependant, le général sir Arthur Wellesley était débarqué à Lisbonne avec un renfort de troupes anglaises, ainsi que nous l'avons dit, et il avait pris le commandement en chef de toutes les forces anglo-portugaises. Cette dernière mesure allait mettre dans les opérations des deux nations alliées un ensemble qui n'existait point dans celles des Français. D'après ce qu'on a lu plus haut, il est facile de remarquer que la campagne ne pouvait plus avoir l'issue qu'en attendait Napoléon; tandis qu'au contraire, si les corps des maréchaux Soult et Victor, et la division Lapisse, avaient été réunis sous la direction d'un chef suprême, les choses eussent changé de face.

Le 30 avril, dix jours après son débarquement, sir Arthur Wellesley se mit en mouvement de Leïria, où il avait établi son quartier-général, avec un corps de seize mille hommes de troupes anglaises, et se dirigea par Coimbre et Braganza-Nova ou Aveiro sur Oporto; tandis qu'un autre corps, composé de troupes portugaises, sous les ordres du maréchal Beresford, s'avançait par Viseu pour passer le Duero à Lamego, à l'effet de couper au maréchal Soult la retraite sur Amarante. Le gros de l'armée portugaise, réuni à un détachement de troupes anglaises, restait à Abrantès pour s'opposer au mouvement offensif qu'aurait pu tenter le maréchal Victor.

De son côté, le maréchal Soult, informé de la position critique où se trouvait le maréchal Ney en Galice, ne pouvant plus compter sur la coopération du maréchal Victor, et présumant bien, sans avoir d'ailleurs des renseignemens précis sur la marche de l'armée anglaise, qu'il ne tarderait pas à être attaqué du côté du Beira; le maréchal Soult,

1809. Portugal. disons-nous, songeait déjà à se retirer par Mirandella et Braganza; mais, pour opérer cette retraite, il fallait être maître du pont d'Amarante. On a vu, dans le paragraphe précédent, que le général Loison, après la prise de la ville que nous venons de nommer, avait jugé convenable de suspendre l'attaque de ce pont, trop fortement défendu pour qu'on pût espérer de l'enlever sans une grande perte d'hommes. Le 2 mai, l'officier de génie attaché à la division Loison fit pratiquer une fougasse sous les retranchemens qui défendaient les abords du passage; et, aussitôt après son explosion, le dix-septième d'infanterie légère, formé en colonne serrée, se précipita, la baïonnette en avant, sur le pont, malgré le feu violent d'artillerie et de mousqueterie, qui partait de la rive gauche, et culbuta les troupes du général Silveyra, qui se dispersèrent dans les montagnes environnantes. La cavalerie poursuivit un gros de fuyards jusqu'à Villa-Real, dont elle s'empara. La poste de Lisbonne venait d'y arriver : les gazettes et des lettres particulières apprirent aux Français le commencement des hostilités en Allemagne, et les levées extraordinaires faites en Portugal pour repousser l'invasion, de concert avec l'armée anglaise.

Nous venons de dire que le maréchal Soult n'avait que des données très-incertaines sur la marche du corps d'armée que sir Arthur Wellesley dirigeait alors en personne sur Oporto; bien que le passage de la Tamega fût ouvert à ses propres troupes par Amarante, il ne put se résoudre à quitter les bords du Duero, avant d'y être forcé par une démonstration sérieuse, qui le convainquit qu'il fallait absolument renoncer à l'espoir de la coopération des troupes du maréchal Victor en Portugal.

Le 10 mai, la division de cavalerie légère du général Franceschi fut attaquée sur la Vouga par l'avant-garde anglaise, et se replia sur Oporto. Le maréchal fit aussitôt dé-

truire le pont de bateaux établi sur le Duero. Le même jour, le général Loison fut informé par ses avant-postes que lord Beresford, ayant passé le Duero à Lamego, avait rejoint le général Silveyra avec le corps détaché qu'il commandait. 1809. Portugal.

Dans la journée du 11, l'armée anglaise continua à s'avancer vers la rive gauche du Duero. Sir Arthur Wellesley détacha un corps de cinq mille hommes, sous les ordres du général sir George Murray, pour remonter le fleuve jusqu'à Avintas, cinq milles au-dessus de son embouchure, afin d'effectuer un passage sur ce point, tandis que la brigade du général lord Paget et celle des gardes anglaises, profitant de l'obscurité, tenteraient de passer le fleuve à Villa-Nueva, presque en face d'Oporto, et près de l'endroit où le pont de bateaux avait été rompu dans la matinée. Ces deux mouvemens s'opérèrent, pendant la nuit du 11 au 12, avec un succès qui inculpe la vigilance des postes français, et peut-être aussi la trop grande confiance du maréchal Soult. Les habitans amenèrent, de la rive droite devant Villa-Nueva, deux bateaux, qui servirent à passer trois compagnies, sous la protection de quelques pièces d'artillerie légère. Les Français ne parurent pas donner d'abord une attention bien sérieuse à ce débarquement, puisque lord Paget eut le temps de s'établir, avant d'être attaqué, dans un bâtiment à demi ruiné. Cependant le maréchal, ayant fait prendre les armes aux troupes qui se trouvaient dans Oporto, se porta avec une partie de ses forces sur le point déjà occupé. Il y éprouva une résistance vigoureuse, qui donna le temps à d'autres bataillons ennemis d'effectuer leur passage. Lord Paget, ayant été dangereusement blessé au bras dans cet engagement, fut remplacé de suite par le général sir Rowland Hill; celui-ci continua à se défendre opiniâtrément.

Pendant que ceci se passait en avant de la ville, on vint

1809. Portugal. avertir le maréchal qu'une autre colonne ennemie se présentait sur la gauche, et menaçait de le prendre en flanc. Dans cette circonstance critique, le maréchal, convaincu du danger réel de sa position, et pénétrant le projet de son adversaire, ne balança point à ordonner sur-le-champ l'évacuation d'Oporto, et la retraite des troupes dans la direction d'Amarante. Il n'y avait pas un moment à perdre; déjà les premières troupes de sir George Murray étaient sur le point de pénétrer dans la place.

Les Français réussirent à évacuer Oporto avec autant d'ordre que pouvait le permettre un mouvement aussi précipité; ils y abandonnèrent douze cents malades, cinquante pièces de canon, et une partie de leurs bagages. L'arrière-garde eut à combattre long-temps dans les rues et dans les défilés au dehors de la ville, et un certain nombre de prisonniers tomba au pouvoir des Anglais.

Tandis que ces derniers s'emparaient ainsi d'Oporto, le maréchal Beresford, après avoir fait replier tous les postes que le général Loison avait sur la rive gauche de la Tamega, attaquait vivement Amarante. L'armée portugaise, forte de plus de vingt-cinq mille hommes, se prolongeait au loin, et couronnait toutes les hauteurs de l'autre côté de la rivière. Cette attaque faisait partie du plan arrêté par sir Arthur Wellesley, qui avait voulu fermer ainsi aux troupes françaises la retraite par Mirandella, à travers la province de Tras-los-Montes. Le maréchal Soult, averti de ce contretemps à son passage à Penafiel, marcha sur Braga, et envoya au général Loison l'ordre de suivre cette destination.

A son arrivée à Guimaraens [1], le maréchal apprit que l'armée anglaise forçait de marche pour se trouver avant lui à

[1] Deux jours avant la retraite de l'armée sur cette ville, les habitans avaient massacré la faible garnison qui s'y trouvait, et qui consistait en une compagnie du vingt-sixième régiment de ligne, commandée par le capitaine Hennuy. De

Braga, et lui couper la retraite sur le Minho. C'est alors qu'il dut se repentir d'avoir trop prolongé son séjour à Oporto, tandis qu'en se mettant en mouvement immédiatement après avoir fait forcer le passage de la Tamega devant Amarante, il aurait eu le temps d'opérer sûrement sa retraite à travers la province de Tras-los-Montes.

1809. Portugal.

Il ne lui restait plus alors d'autre parti à prendre que de se jeter à droite dans les montagnes qui aboutissent au défilé de Carvalho, et c'est ce qu'il fit, après avoir ordonné de détruire ce qui restait d'artillerie et de munitions, et d'abandonner le trésor de l'armée.

Le 15, l'armée atteignit Salamonde, et bivouaqua au milieu des rochers, par un temps détestable, sans vivres et sans fourrages. Elle se remit en route le jour suivant, et arriva dans la matinée à Ruivaens, où se trouve l'embranchement des routes qui conduisent à Chavés et à Montalegre. Le maréchal fit prendre cette dernière, afin de donner le change au général Silveyra, qui avait remonté la Tamega pour attendre l'armée française à son passage à Chavés. Le sacrifice de l'artillerie et de tous les gros bagages permit aux troupes françaises d'effectuer assez promptement un trajet de plusieurs lieues dans des montagnes escarpées et par des sentiers presque impraticables. Elles entrèrent ensuite dans un affreux défilé où deux hommes pouvaient à peine marcher de front. La droite du chemin était bordée par des rochers à pic, et, sur la gauche, l'œil se fixait avec effroi sur des précipices, au milieu desquels roule avec fracas la rivière de Cavado, qui va se jeter dans la mer entre les villages d'Esposende et de Fam. De distance en distance, des torrens rapides coupaient ce chemin, et il fallait les pas-

terribles représailles ne consolèrent point le régiment de la perte de ce jeune et intéressant officier, destiné, par sa bravoure et ses talens, à parcourir la carrière des armes avec une grande distinction.

1809. Portugal. ser un à un sur des espèces de petits ponts, ou plutôt sur des pierres placées à cet effet à de certains intervalles.

Une marche aussi pénible était encore retardée par des bandes de paysans armés, qui, suivant l'armée en flanc, l'obligeaient à des tirailleries presque continuelles de rocher en rocher. L'avant-garde venait à peine de chasser une de ces bandes, qui, placée au pont de Saltador, en avait commencé la démolition, lorsque des coups de canon tirés sur les derrières firent soupçonner que l'arrière-garde était attaquée par la tête de colonne de l'armée anglaise: un sentiment de terreur panique s'empara aussitôt d'un grand nombre de soldats dans l'immense colonne que formait l'armée française. La plupart se sauvèrent en abandonnant leurs armes; beaucoup furent précipités dans le torrent en voulant passer le pont; d'autres furent tués par les paysans qui s'étaient retirés dans les rochers à droite, et que deux compagnie auraient facilement chassés si l'on eût pu s'entendre au milieu de cette bagarre. L'armée perdit encore, en cette occasion, le reste des bagages qu'elle avait sauvés d'Oporto et de Guimaräens.

Ce mouvement de terreur n'eut point d'ailleurs de suites plus funestes. On parvint à rétablir l'ordre avant d'atteindre le village de Penela, où l'armée bivouaqua pendant la nuit du 15 au 16. Elle continua, le jour suivant, à marcher par des chemins pareils à ceux de la veille; les cavaliers étaient forcés, presque à chaque instant, de mettre pied à terre, et souvent même de hisser leurs chevaux à force de bras, pour leur faire franchir des quartiers énormes de rochers qui barraient la route.

L'armée atteignit Montalegre dans la soirée du 17, et le maréchal eut lieu de s'applaudir de sa prévoyance, qui lui avait fait devancer les troupes portugaises sur ce point. La cavalerie prit position, avec l'arrière-garde, en avant de la

1809. Portugal.

ville, sur la rive gauche, et le gros des troupes déboucha dans la plaine qui est sur la rive droite; pour y camper en ordre de bataille. La ville de Montalegre, qui tire son nom de la position qu'elle occupe autour d'une montagne isolée au milieu d'une plaine assez étendue, est la dernière ville de Portugal sur cette partie de la frontière. A une lieue plus loin, on entre sur le territoire de Galice: ce voisinage rendit à l'armée toute son énergie et sa confiance. Pendant la nuit du 17 au 18, on aperçut sur le sommet des montagnes, dans la direction de Chavés, et dans celle de la route que l'on venait de parcourir, les feux de l'ennemi; mais il arrivait trop tard pour atteindre le but qu'il s'était proposé.

Le 18 au matin, l'armée française s'avança vers la frontière de Galice, dans la direction d'Orensé. Toute la cavalerie resta en bataille dans la plaine de Montalegre jusqu'a midi, pour repousser les Portugais, s'il leur avait pris fantaisie d'attaquer; mais comme les deux divisions des généraux Lorge et Franceschi présentaient une masse de plus de deux mille chevaux, le général Silveyra ne jugea pas prudent de sortir du défilé où il se trouvait, avant le départ de ces redoutables adversaires. Les troupes françaises entrèrent en Galice par le village de Sant-Yago de Rubias. Aux transports de joie qui agitaient tous les soldats, on eût dit qu'ils touchaient le sol de la patrie. Ces sentimens étaient bien naturels, puisqu'ils allaient enfin se trouver en communication avec les autres corps d'armée, et recevoir, après un intervalle de sept mois, des nouvelles de France.

Le 19, le troisième régiment suisse, qui marchait à l'avant-garde, entra dans le bourg d'Astaritz; l'uniforme rouge de cette troupe occasiona une singulière méprise: les habitans, auxquels on avait dit que l'armée du maréchal Soult était anéantie, et que les Anglais allaient entrer en Espagne, prirent les Suisses pour des soldats de l'armée britannique, et s'empressèrent de leur apporter des vivres, du vin, en maudis-

1809. Portugal. sant les Français. Plusieurs d'entre eux se vantaient même d'avoir assassiné des soldats isolés, et voulaient, disaient-ils, marcher à la suite du régiment, afin d'achever avec lui la destruction de tous ceux qui restaient encore en Galice; mais bientôt parurent d'autres bataillons revêtus de l'uniforme français. A leur vue, tous ces *matamores* galiciens coururent se cacher, et attendirent une meilleure occasion pour donner des preuves de leur bravoure.

L'armée arriva le 20 à Orensé, où, pour la première fois depuis sa pénible retraite, elle trouva des subsistances préparées: le maréchal accorda la journée du 21 pour le repos des troupes. Toutefois, l'avant-garde marcha aussitôt sur Lugo, afin de délivrer cette ville alors resserrée vivement par un corps de dix-huit à vingt mille hommes, tant du corps de ligne de la Romana que de l'insurrection galicienne, sous les ordres du général Mahj. Le général de brigade Fournier, qui commandait dans Lugo, avait résisté jusqu'alors aux efforts de ses nombreux adversaires malgré la faiblesse de sa garnison; mais, ayant épuisé tous ses moyens de subsistance, il était sur le point de capituler, lorsque l'avant-garde du maréchal Soult se présenta, le 22, devant les troupes assiégeantes. Un léger engagement suffit seul pour dissiper les bandes du général Mahi. La garnison de Lugo fut d'autant plus étonnée de voir arriver ce secours, qu'elle partageait l'erreur des Galiciens, et croyait le corps d'armée du maréchal Soult entièrement perdu pour la France.

Telle fut l'issue d'une campagne sur le succès de laquelle Napoléon avait fondé de grandes espérances, et que tout concourut à faire échouer. L'empereur, dans son plan d'invasion, n'avait point assez calculé les moyens de résistance des Portugais, et les obstacles que rencontreraient les deux maréchaux, séparés d'ailleurs par un trop grand intervalle pour pouvoir mettre quelque ensemble dans leurs opérations. En effet, quoique le maréchal Victor eût battu le général

Cuesta à Medellin, on a vu qu'il ne put abandonner le pays entre le Tage et la Guadiana, ni se mettre en communication avec le corps d'armée qui avait franchi le Minho. 1809. Portugal.

Livré à ses propres forces, le maréchal Soult s'était trouvé dans l'impossibilité de tenir tête aux deux armées anglaise et portugaise, et à la population du nord du Portugal insurgée toute entière. Si l'on peut reprocher à cet habile capitaine de s'être laissé surprendre, pour ainsi dire, par l'armée anglaise dans Oporto, au moins conviendra-t-on qu'il sut réparer glorieusement cette faute, par sa belle retraite. L'armée avait conservé ses drapeaux, ses armes, ses chevaux; elle était prête à rentrer en campagne: il eût été difficile de faire mieux en pareille circonstance. Les Anglais et les Portugais n'avaient point dépassé Montalegre; en voyant qu'ils ne pouvaient plus atteindre le maréchal Soult, les généraux ennemis retournèrent rapidement sur le Tage, où les appelaient les démonstrations que faisait alors le maréchal Victor sur Alcantara.

Nous avons dit qu'à l'époque où le corps d'armée du maréchal Soult se trouvait sur les bords du Duero, le maréchal Ney était occupé à se maintenir contre les tentatives du marquis de la Romana, qui, souvent vaincu, revenait à la charge après avoir rallié ses troupes dans les montagnes.

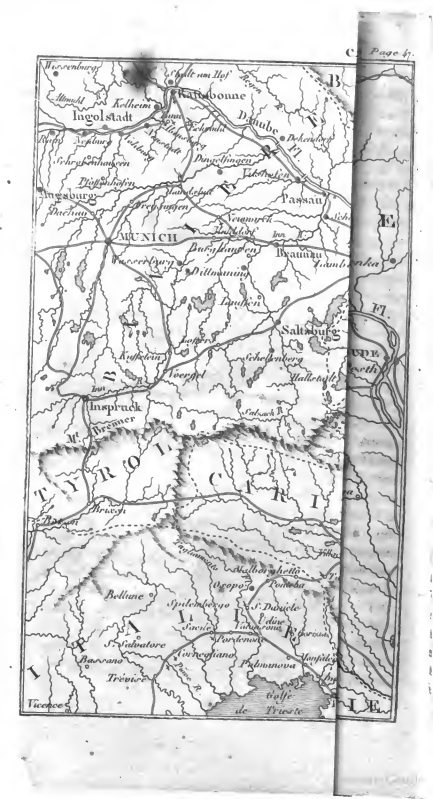
Vers le 20 avril, la Romana, quittant brusquement la Galice, s'était reporté dans les Asturies, pour casser et renvoyer la junte centrale de cette province, réunie à Oviédo. Cette assemblée insurrectionnelle entravait, par ses dissensions intestines, la marche des opérations militaires. La Romana en nomma une autre, composée de membres plus actifs et plus dévoués à la cause nationale.

En apprenant ce mouvement du général espagnol, le maréchal Ney s'était concerté avec le général Kellermann, qui se trouvait dans le nord du royaume de Léon avec un corps de troupes; et il avait été convenu qu'ils marcheraient en même temps, chacun de leur côté, sur la principauté des Asturies,

1809. Portugal. pour envelopper et écraser l'armée du marquis de la Romana, alors concentrée autour d'Oviédo. En conséquence de ce plan, le maréchal Ney avait quitté Lugo au commencement de mai, laissant dans cette place un détachement de ses troupes sous les ordres du général Fournier, auquel il recommanda de tenir jusqu'à la dernière extrémité; et il s'était dirigé, avec la presque totalité de ses forces, sur Oviédo, par la partie occidentale des Asturies, tandis que le général Kellermann franchissait, de son côté, les montagnes qui séparent cette même principauté du royaume de Léon. Ce mouvement combiné amena, le 18 mai, trois fortes colonnes françaises devant Oviédo. Après plusieurs engagemens, dans lesquels les Espagnols furent constamment repoussés; à la vue des forces imposantes qui le menaçaient, le marquis de la Romana se hâta d'évacuer ses positions et de se retirer à Gijon, où il s'embarqua, avec quelques-unes de ses troupes, pour revenir ensuite en Galice, ainsi que nous le dirons plus tard.

Cette expédition avait eu lieu, comme on peut le remarquer, pendant que le maréchal Soult effectuait sa retraite du Portugal. Le général Kellermann, restant dans les Asturies pour contenir les insurgés de cette province, le maréchal Ney jugea qu'il était urgent de revenir en Galice, où il présumait bien que les habitans, réunis à des colonnes du corps de la Romana, lesquelles, par une marche de flanc, s'étaient déjà reportées dans cette province, auraient profité de son absence pour inquiéter fortement le général Fournier dans Lugo. Ses troupes opérèrent, le 30 mai, leur réunion avec celles du maréchal Soult, devant la ville que nous venons de nommer.

Mais, avant de pousser plus loin le récit des événemens de la guerre d'Espagne, nous croyons devoir appeler l'attention de nos lecteurs sur ce qui se passait alors en Allemagne, où avaient commencé les hostilités entre la France et l'Autriche, vers le milieu d'avril.


Weissenburg
Stadt am Hof
Ratisbonne
Altmuhl
Kelheim
Ingolstadt
Danube
Dekendorf
Fl.
Rain
Dingelfingen
Schrobenhausen
Pfaffenhofen
Augsburg
Landshut
Passau
Dachau
Freysingen
MUNICH
Neumarck
Inn R.
Braunau
Wasserburg
Dittmaning
Lauffen
Saltzburg
Kuffstein
Schellenberg
Woergel
Hallstadt
Inn
Inspruck
Mt. Bremner
Salsach R.
TYROL
CIRI
Brixen
Botzen
Tagliamento
Malborghetto
Ospedo
Ponteba
Bellune
Spilemberg
S. Daniele
Udine
Sacile
Valvasone
Pordenone
S. Salvatore
Bassano
Conegliano
Palmanova
Trevise
Piave R.
Golfe de Trieste
Vicence
E
Fl.

LIVRE SIXIÈME.

GUERRE D'ALLEMAGNE.

CHAPITRE PREMIER.

SUITE DE L'ANNÉE 1809.

Guerre de la France avec l'Autriche; préparatifs des deux puissances pour entrer en campagne; commencement des hostilités; batailles de Tann, d'Abensberg; combat de Landshut; bataille d'Eckmuhl; combat devant Ratisbonne; prise de cette ville, etc.

Nous avons dit, au commencement de ce volume, que la France n'avait jamais fourni à l'Angleterre, son éternelle rivale, d'occasion plus favorable pour renouer les fils de la coalition européenne, qu'à l'époque où la guerre inique, entreprise par Napoléon en Espagne, nécessitait l'emploi de la majeure partie des forces de l'empire dans la péninsule. A la vérité, l'adroite politique de l'empereur des Français avait paru conjurer à Erfurt l'orage que le cabinet de Londres se disposait à faire éclater une cinquième fois sur la nation victorieuse des rois coalisés; mais les événemens de Vimeiro et de Baylen, l'insurrection générale du Portugal et de l'Espagne, le départ successif de presque tous les corps de la grande armée d'Allemagne pour les Pyrénées, et la certitude que les forces britanniques allaient enfin coopérer de la manière la plus puissante à la guerre commencée dans le midi de l'Europe sous des auspices aussi favorables que

1809. Allemagne. 24 avril.

1809. Allemagne. les deux capitulations dont nous venons de parler : toutes ces causes réunies fixèrent l'irrésolution de l'Autriche. Cette puissance, qui n'avait point, pour rester neutre dans cette nouvelle querelle, les mêmes motifs que la Russie et la Prusse, et qui depuis quatre ans dévorait en silence l'humiliation du traité de Presburg; l'Autriche, disons-nous, séduite d'ailleurs par l'appât des subsides anglais, et par la promesse formelle d'un corps auxiliaire, se décida à tenter encore une fois la fortune des armes, en profitant des leçons de l'expérience, pour combiner un nouveau plan d'agression dont les chances fussent plus heureuses que celles des campagnes précédentes.

Avant de prendre cette détermination, l'empereur François II avait déjà manifesté des dispositions presque hostiles. La marche des différens corps de troupes françaises cantonnées en Allemagne avait donné lieu à des explications assez aigres, dans les premiers mois de l'année 1808. De nombreux armemens avaient été ordonnés en Hongrie, en Autriche et en Bohême; les milices nationales, désignées sous le nom générique de *landwehr*, avaient été levées et organisées en bataillons; on s'occupait avec activité de la réparation des places fortes; des agens secrets provoquaient dans le Tyrol une insurrection générale. Sollicité par le ministre des relations extérieures, M. de Champagny, de s'expliquer franchement sur des préparatifs aussi extraordinaires, le comte de Metternich, ministre autrichien, répondit que son gouvernement n'avait point d'autre intention que celle de prendre une attitude défensive, tant pour sa sûreté intérieure, que pour se garantir, du côté de la Servie, des attaques des Turcs, qui, sous le prétexte de soumettre Czerni Georges, paraissaient menacer les frontières de Hongrie. A l'appui de cette explication, François II crut devoir écrire à Napoléon, pendant le séjour de celui-ci à Erfurt, une lettre

affectueuse et confidentielle, dans laquelle, après avoir protesté de ses bonnes dispositions et du désir qu'il avait de maintenir l'harmonie qui régnait entre les deux gouvernemens, il finissait par dire : « Je me flatte que V. M. n'a jamais cessé d'en être convaincue (de ses dispositions pacifiques), et que, si de fausses interprétations qu'on a répandues sur des institutions intérieures organiques que j'ai établies dans ma monarchie, lui ont laissé, pendant un moment, des doutes sur la persévérance de mes intentions, les explications que le comte de Metternich a données à son ministre, les auront entièrement dissipées. » Le baron de Vincent, porteur de cette lettre de l'empereur d'Autriche, fut en outre chargé de promettre toutes les garanties qui pourraient sembler nécessaires au monarque français. 1809. Allemagne.

Certain que la Russie et la Prusse resteraient fidèles au traité de Tilsit, et ne pouvant pas croire, quelle que fût d'ailleurs l'influence des démarches de l'Angleterre auprès du gouvernement autrichien, que ce dernier osât soutenir seul le poids d'une nouvelle guerre en Allemagne, Napoléon parut satisfait des explications qu'on lui donnait, et se livra tout entier à l'exécution du plan qu'il avait formé pour soumettre l'Espagne.

Mais à peine l'empereur des Français avait-il franchi les Pyrénées, que le cabinet de Saint-James redoublant ses instances auprès de la cour de Vienne, lui démontra que le moment était enfin venu de reprendre les armes pour venger l'humiliation des campagnes précédentes, et s'affranchir des fâcheuses stipulations du traité de Presburg. Les préparatifs de guerre recommencèrent alors avec une nouvelle activité : des proclamations semi-officielles, répandues avec profusion dans les Etats héréditaires, appelèrent les peuples à s'armer de nouveau pour assurer l'indépendance de leur patrie, et conquerir celle de l'Allemagne entière; et cet état de choses,

1809. Allemagne. dont Napoléon fut promptement informé, lui parut si grave, qu'il crut devoir quitter la direction des opérations en Espagne, pour revenir à Paris avec la rapidité de l'éclair.

Cette guerre avec l'Autriche contrariait trop alors les desseins de l'empereur des Français, pour qu'il ne tentât pas toutes les voies possibles de conciliation ; il alla jusqu'à proposer à François II la médiation de la Russie. Le comte de Romanzow, ministre des affaires étrangères de cette dernière cour, et qui se trouvait à Paris à cette époque, fut chargé par Napoléon de proposer à l'ambassadeur d'Autriche un arrangement, qui unirait les trois empires par les liens d'une triple garantie, c'est-à-dire, qui donnerait à l'Autriche, pour sûreté de l'intégrité de son territoire, la garantie de la Russie contre les entreprises de la France, celle de la France contre les entreprsies de la Russie ; et enfin celle de l'Autriche contre les entreprises séparées des deux autres puissances. Cette ouverture franche, et qui démontrait que Napoléon voulait rester en paix avec l'empereur François II, fut rejetée d'après les conseils du gouvernement britannique. Le ministère autrichien tergiversa dans ses réponses, chercha à traîner les pourparlers en longueur, et finit par démasquer tout à coup ses véritables intentions, celles de s'unir avec l'Angleterre, et de recommencer la guerre en Allemagne, en mettant à profit la puissante diversion qui s'opérait alors dans la Péninsule.

Les efforts de la cour de Vienne pour mettre sur pied une armée qui pût seconder ses desseins, n'avaient point été sans succès. Au mois de février 1809, ses forces disponibles s'élevaient déjà à cinq cent mille hommes, tandis que l'empereur, dans la situation présente des choses en Espagne, pouvait à peine compter sur deux cent mille hommes pour ouvrir la campagne en Allemagne, et dans ce nombre étaient comprises les troupes de la Confédération du Rhin. En Italie, on a vu que, dès l'année 1808, Napoléon avait distrait de l'armée du

vice-roi et de celle du royaume de Naples des troupes destinées à former le corps d'armée qui devait agir en Catalogne. 1809. Allemagne.
Depuis, et sur les instances de Murat, qui avait remplacé Joseph sur le trône de Naples, le monarque français avait arrêté qu'une partie des troupes de l'armee d'Italie renforcerait l'armée napolitaine pour mettre le roi Joachim en mesure de faire la conquête de la Sicile. Toutefois, à la première nouvelle des armemens de l'Autriche, cette dernière expédition fut contremandée, et, loin d'affaiblir l'armée du prince Eugène, Napoléon songea au contraire à l'augmenter, afin d'en pouvoir disposer selon les combinaisons de son plan d'opérations.

Les cours de Paris et de Vienne avaient continué jusqu'à la fin de mars d'échanger des notes illusoires; mais, le 6 avril, une proclamation de l'archiduc Charles, nommé généralissime des armées autrichiennes, fit cesser toutes les incertitudes. Elle était conçue en ces termes :

« Le salut de la patrie nous appelle à de nouveaux exploits.

« Aussi longtemps qu'il a été possible de conserver la paix par des sacrifices, et aussi longtemps que ces sacrifices ont été compatibles avec l'honneur du trône, avec la sûreté de l'état et avec la prospérité de la nation, notre monarque chéri a imposé silence à tout sentiment pénible de son cœur; mais quand tous nos efforts sont inutiles pour garantir notre heureuse indépendance contre l'ambition insatiable d'un conquérant étranger; quand d'autres nations tombent autour de nous, et que des souverains légitimes sont arrachés des cœurs de leurs sujets; quand le danger d'un assujétissement général menace aussi les états heureux de l'Autriche et ses habitans paisibles, alors la patrie demande de nous son salut, et nous sommes prêts à la protéger.

« Sur vous, mes chers compagnons d'armes, sont fixés les yeux du monde entier et de tous ceux qui chérissent en-

1809. Allemagne. core l'honneur national et la prospérité publique. Vous ne partagerez jamais la honte de devenir les instrumens de l'oppression; vous ne ferez jamais dans des climats lointains des guerres sans fin pour satisfaire à une ambition dévastatrice; vous ne verserez jamais votre sang pour un intérêt étranger et pour l'avidité d'autrui; sur vous ne tombera jamais la malédiction d'avoir exterminé des peuples innocens, et d'avoir frayé le chemin à un étranger à travers les cadavres des défenseurs de leur patrie, pour atteindre au trône usurpé.

« Un sort plus propice vous attend. La liberté de l'Europe s'est refugiée sous vos drapeaux; vos victoires feront tomber ses chaînes, et vos frères de la Germanie (encore aujourd'hui dans les rangs ennemis) attendent de vous leur délivrance. La lutte est juste, sans quoi je ne serais pas aujourd'hui à votre tête.

« Nous renouvellerons dans les environs d'Ulm et de Marengo, que l'ennemi nous rappelle si souvent avec jactance, les exploits glorieux de Wurtzburg et d'Ostrach, de Leiptingen et de Zurich, de Verone, de la Trebia et de Novi; nos armes donneront à notre chère patrie une paix durable; mais nous ne pouvons atteindre ce noble but que par de grandes vertus. L'obéissance absolue, la discipline la plus sévère, le courage persévérant et la fermeté inébranlable dans les dangers, sont les compagnons de la véritable bravoure. L'unité de la volonté et les opérations combinées de la masse entière amènent la victoire.

« Sa Majesté, mon souverain et frère, m'a donné des pouvoirs étendus tant pour récompenser que pour punir. Je serai toujours au milieu de vous, et c'est de vos chefs que vous recevrez sur le champ de bataille les premiers remercîmens de la patrie. . . . .

« Bientôt des troupes étrangères se joindront cordialement à nous pour combattre un ennemi commun : ce sont de braves

compagnons d'armes ; respectez-les, soutenez-les comme vos frères ; ce n'est pas une vaine jactance, mais ce sont de nobles faits d'armes qui honorent le guerrier : c'est par votre valeur en présence de l'ennemi, que vous devez prouver que vous êtes les premiers soldats du monde.

1809. Allemagne.

« C'est ainsi que je vous reconduirai un jour dans la patrie, accompagnés de l'estime de nos ennemis et de la reconnaissance des nations étrangères, après avoir obtenu par nos armes une paix honorable. C'est alors que vous jouirez de la satisfaction de notre monarque, de l'approbation du monde entier, qui sont la récompense de la valeur, enfin des bénédictions de vos concitoyens, et du sentiment d'avoir mérité le repos qui vous attend. »

Cette proclamation fut suivie, deux jours après, d'un manifeste adressé par l'empereur François II à ses sujets. Ce monarque reproduisait les idées de l'archiduc, et protestait, selon l'usage, que c'était bien malgré lui qu'il se voyait forcé de recommencer la guerre.

Jamais l'Autriche n'avait mis sur pied des forces aussi considérables que celles qui se trouvaient alors réunies pour entrer en campagne contre la France. Soixante-deux régimens de ligne, dix-huit régimens de frontière, quatre corps francs ou légions, portés au grand complet ; cent cinquante bataillons de milices (*landwehr*), de mille hommes chacun, commandés par d'anciens officiers, et exercés depuis dix mois ; quarante mille hommes de l'insurrection hongroise ; enfin, soixante mille hommes de troupes de cavalerie, d'artillerie et du génie : tel était l'ensemble de ces forces, qui présentait un effectif de cinq cent cinquante mille combattans. Instruit par l'expérience des campagnes précédentes, et investi de pouvoirs illimités, l'archiduc Charles avait cru devoir donner à l'armée autrichienne la même organisation que celle dont l'empereur des Français avait tiré tant d'avantage

1809. Allemagne. pour ses opérations en Allemagne, en Italie, et tout récemment en Espagne. En conséquence, les troupes dont nous venons de faire l'énumération étaient partagées en neuf corps d'armée principaux, et deux autres de réserve. Chacun de ces corps, composé des différentes armes, et fort d'environ trente mille hommes, avait un état-major particulier, une administration intérieure; séparés, ils pouvaient agir par eux-mêmes; réunis, ils offraient une subdivision commode pour tous les mouvemens partiels et le détail des subsistances.

Les six premiers de ces corps, ainsi que les deux de réserve, formant l'armée principale, sous les ordres immédiats de l'archiduc Charles, étaient destinés à agir en Allemagne. Le septième corps, commandé par l'archiduc Ferdinand, était concentré en Galicie, pour se porter ensuite sur le grand-duché de Varsovie, dont la conquête entrait dans le plan d'opérations du cabinet autrichien; les huitième et neuvième corps, placés sous le commandement de l'archiduc Jean, formaient l'armée qui devait marcher sur l'Italie par la Carinthie et la Carniole.

Pour s'opposer à un pareil déploiement de forces, les Français n'avaient en Allemagne, au premier mars, que le corps d'armée (troisième) du maréchal Davoust duc d'Awerstaedt, un autre corps commandé par le général Oudinot, les troupes de la Confédération du Rhin; en Pologne, que les troupes du grand-duché de Varsovie, et en Italie que trois faibles divisions, sous le commandement du prince vice-roi.

Toutefois, on doit bien penser qu'au milieu des démarches que faisait Napoléon pour se maintenir en paix avec l'Autriche, ce prince actif ne négligeait aucune des mesures qui pouvaient le mettre à même de soutenir avec succès la nouvelle lutte où l'engageait la politique anglaise.

Le corps d'armée du maréchal Davoust se composait de

quatre divisions d'infanterie, commandées par les généraux Friant, Morand, Gudin et Saint-Hilaire, au total de quarante-cinq mille hommes environ, et d'une division de cavalerie légère aux ordres du général Montbrun, forte de quatre mille et quelques chevaux, non compris les garnisons de Dantzig et des places fortes de la Prusse encore occupées par les Français, dont la force totale s'élevait à huit mille sept cent cinquante hommes, et qui faisaient partie du même corps d'armée. Ces divisions, qui avaient passé l'hiver de 1808 à 1809 dans la Thuringe et la principauté de Bayreuth, reçurent, vers la fin de mars, l'ordre de se mettre en mouvement par Nuremberg et Anspach vers le Mayn et Wurtzburg, pour de là se porter sur Ingolstadt, et y passer la Danube. 1809. Allemagne.

Le corps du général Oudinot était composé de deux divisions d'infanterie, aux ordres des généraux Conroux et Claparède, fortes ensemble d'environ douze mille baïonnettes, et d'une division de cavalerie légère, commandée par le général Edouard Colbert, et forte de deux mille chevaux. Les divisions Conroux et Claparède avaient été formées de bataillons de grenadiers et voltigeurs tirés des régimens actuellement en Espagne. Dès le fin de février, toutes ces troupes avaient quitté les environs d'Hanau, où le général Oudinot avait établi son quartier-général, pour se diriger, à travers le grand-duché de Bade et le royaume de Wurtemberg, sur le Danube, passer ensuite ce fleuve, et venir prendre des cantonnemens sur le Lech.

Vers le même temps, les divisions Legrand, Boudet, Molitor et Carra Saint-Cyr, qui étaient en marche pour se rendre en Espagne, reçurent contr'ordre à Lyon, et repassèrent le Rhin le 17 mars. Ces quatre divisions, destinées à former un nouveau corps d'armée, dont l'empereur se proposait de confier le commandement au maréchal Masséna, présentaient un effectif de vingt-cinq mille combattans.

1809. Allemagne. La légion portugaise, forte de deux mille hommes, dont quatre cents de cavalerie, fut dirigée, de Toulouse où elle était cantonnée, sur le Rhin, pour faire partie, ainsi que la division du général Dupas, appartenant au corps d'armée du prince de Ponte-Corvo, chargé de la surveillance des côtes de la Baltique, d'un nouveau corps qui allait s'organiser, et dont le commandement fut donné plus tard au maréchal Lannes, duc de Montebello.

Trois divisions de grosse cavalerie, sous les ordres des généraux Nansouty, Espagne et Saint-Sulpice, reçurent l'ordre de quitter leurs cantonnemens pour se rendre en Bavière, et y former un corps de réserve, dont le maréchal Bessières devait prendre le commandement.

Les troupes de la Confédération du Rhin présentaient, par aperçu et lorsqu'elles seraient réunies, une masse de soixante-seize mille hommes; mais, au premier avril, il n'y avait en présence des Autrichiens que l'armée bavaroise, forte d'à peu près quarante mille hommes, dont trente mille étaient formés en trois divisions de dix mille hommes chaque : la première, sous les ordres du prince royal, à Munich; la seconde, sous les ordres du général Deroi, à Landshut, et la troisième, commandée par le général de Wrede, à Straubing; les autres dix mille hommes étaient répartis tant dans les places de la Bavière que du Tyrol. La totalité de cette armée bavaroise forma le septième corps de la grande armée française à l'ouverture de la campagne, et l'empereur, de concert avec le roi de Bavière, en donna le commandement au maréchal Lefebvre, duc de Dantzig.

Le contingent du roi de Wurtemberg, fort de dix mille hommes, se rendit à Heidenheim, et dut former, sous les ordres du général Vandamme, le huitième corps de la grande armée.

Le maréchal prince de Ponte-Corvo reçut l'ordre de pren-

dre le commandement de l'armée saxonne, forte d'environ vingt mille hommes, et de s'approcher du Danube, en observant daus sa marche les frontières de la Bohême. 1809. Allemagne.

On voit, par la récapitulation de toutes les forces dont nous venons de présenter la situation séparée, que Napoléon pouvait compter sur une masse de cent quatre-vingt mille hommes pour entrer en campagne; mais il faut remarquer aussi que ces troupes n'étaient point toutes en mesure d'opérer immédiatement. Les corps qui se trouvaient sur la rive droite du Danube, dans les premiers jours d'avril, disséminés entre le Lech et l'Isér, à trente ou quarante lieues de distance les uns des autres, loin d'avoir une attitude offensive, ne présentaient nulle part une forte résistance, lorsque au contraire l'armée de l'archiduc Charles, rassemblée sur les bords de l'Ens, au nombre de cent soixante mille hommes, pouvait commencer les hostilités avec les plus grandes chances de succès.

Un des généraux de l'armée autrichienne, Mayer, avait présenté, dit-on, à l'archiduc Charles un plan de campagne, dont ce prince parut d'abord vouloir tenter l'exécution : il s'agissait de prendre la Bohême pour base des opérations de la principale armée. En débouchant de ce pays avec toutes les forces qui y étaient réunies dès le mois de février, et entrant en Saxe vers la fin de mars, au lieu d'attendre au 10 avril pour ouvrir la campagne, le prince Charles, à la tête de cent soixante mille hommes, pouvait écraser le corps du maréchal Davoust. Soit qu'il le surprît encore dans ses cantonnemens, soit qu'il l'attaquât dans sa marche oblique pour gagner le Danube, il le dispersait dans le Haut-Palatinat, et l'éloignait du point de rassemblement indiqué à la grande armée française. Par cette même manœuvre, il coupait aussi ou arrêtait dans leur marche toutes les colonnes françaises ou alliées, en Saxe, en Hanovre, dans le nord

1809. Allemagne. de l'Allemagne, et établissait ainsi, dès le commencement de la campagne, le théâtre de la guerre sur le Rhin. Dans cet état de choses, on pouvait espérer de voir changer les dispositions de la Russie, qui se serait trouvée alors plus indépendante par l'éloignement des troupes françaises; les côtes de la Baltique, débarrassées d'une surveillance fâcheuse, restaient ouvertes aux Anglais; l'Autriche reprenait, par ces premiers succès et la présence de son armée formidable, son influence sur les princes de la Confedération et dans le nord de l'Allemagne; l'archiduc tombait alors sur tous les corps français nouvellement en marche pour gagner le Danube, tandis qu'un autre corps d'armée autrichien aurait tourné la position du Lech par Inspruck, Kempten et le Voralberg. Prises ainsi à dos, et resserrées par l'insurrection du Tyrol, les troupes françaises et alliées, déjà rassemblées sur la rive droite du Danube, se trouvant d'ailleurs en présence du sixième corps d'armée et du deuxième de réserve, réunis sous le commandement du général Hiller, auraient éprouvé les plus grandes difficultés en cherchant à se concentrer dans une position en arrière, et se seraient vues forcées d'opérer leur retraite par la Souabe et les frontières de la Suisse. Pendant ce temps, l'archiduc Jean, ouvrant quinze jours plus tôt la campagne sur les frontières des Etats ci-devant vénitiens, se trouvait en mesure de faire des progrès rapides sans craindre de s'aventurer, puisqu'il aurait eu alors son flanc droit couvert par l'insurrection du Tyrol, et son flanc gauche soutenu par l'insurrection de l'Istrie et de la Croatie, dont quelques corps auraient pu venir observer l'Isonzo.

Tel était le plan du général Mayer, et, comme nous l'avons déjà dit, l'archiduc se disposa d'abord à l'exécuter, puisque les cinq premiers corps d'armée se trouvaient réunis en Bohême vers la fin de mars, et qu'à la même époque le pre-

mier corps de réserve s'était approché d'Iglau et de Neuhaus, tandis que le sixième corps était campé près de Wels, et le deuxième de réserve près de la ville d'Ens; mais, réfléchissant ensuite que la défense des Etats héréditaires allait se trouver, par ce mouvement hardi, abandonnée aux deux derniers corps que nous venons de nommer, et, consultant d'ailleurs toutes les chances de l'entreprise, l'archiduc préféra des dispositions plus méthodiques, et résolut de se porter parallèlement à ses adversaires, vers les mêmes points que ceux-ci cherchaient à gagner. 1809. Allemagne.

Ce qui affermit encore plus le généralissime autrichien dans la détermination dont nous venons de parler, fut les nouvelles qu'il reçut successivement de la marche du corps du général Oudinot sur le Lech, du mouvement des troupes du maréchal Davoust, du rassemblement de l'armée bavaroise, du passage du Rhin par les quatre divisions précédemment destinées pour l'Espagne, enfin des ordres donnés aux différens contingens de la Confédération rhénane de venir joindre la grande armée sur le Danube. « Ces nouvelles, dit un général autrichien qui a écrit la relation de cette campagne [1], firent juger que le projet de Napoléon était de concentrer son armée sur la rive droite de ce fleuve (le Danube), afin de mettre du retard dans le mouvement de la grande armée autrichienne, dans le cas où celle-ci voulût, après avoir débouché de la Bohême, passer de la rive gauche sur cette même rive droite. On crut que les Français pouvaient arrêter ce mouvement en laissant un corps d'observation sur le Danube, tandis qu'ils s'assureraient des moyens d'attaquer, avec des forces supérieures, le corps du général Hiller, destiné à passer l'Inn et à entrer en Bavière: on voulut ne pas s'exposer à des revers en détail, dès l'ouverture de la campagne: on

[1] Le baron de Stutterheim.

1809 Allemagne. jugea important de rapprocher les opérations de la grande armée de celles du Tyrol et de l'Italie, et il fut décidé de porter la majeure partie des forces également sur la rive droite du Danube, d'autant que le commencement des hostilités ayant été ajourné au 10 avril, on crut pouvoir faire ce grand mouvement, sans qu'il entraînât une perte de temps plus considérable que celle qu'on s'était fixée. »

En conséquence, les deux premiers corps de la grande armée autrichienne restèrent en Bohême sous les ordres du général comte de Bellegarde, afin d'observer la marche du corps d'armée du maréchal Davoust, et d'occuper progressivement les routes qui aboutissent à Ratisbonne, Ingolstadt et Neuburg; tandis que les troisième, quatrième et cinquième corps, ainsi que le deuxième de réserve, durent passer le Danube à Linz, pour se réunir aux deux corps que le général Hiller commandait, et qui étaient cantonués entre l'Ens et la Traun, et s'avancer ensuite avec eux sur l'Inn. Ce mouvement fut achevé le 8 avril, et le gros de l'armée autrichienne se trouva ainsi prêt à envahir la Bavière.

Le 9 avril, l'archiduc Charles fit parvenir à Munich la note suivante adressée au général en chef de l'armée française:

« D'après une déclaration de S. M. l'empereur d'Autriche à l'empereur Napoléon, je préviens monsieur le général en chef de l'armée française que j'ai l'ordre de me porter en avant avec les troupes sous mon commandement, et de traiter en ennemies toutes celles qui me feront résistance. »

Le même jour, l'avant-garde autrichienne effectua le passage de l'Inn, et les hostilités commencèrent dès le lendemain, pendant que le gros de l'armée suivait le mouvement de l'avant-garde.

Dans le même temps, c'est-à-dire le 10 avril, les opérations correspondantes eurent lieu sur tous les points. Le général Jellachich, avec un détachement de onze mille hommes du sixième

corps, se dirigea sur Munich, pour occuper cette capitale de la Bavière; le général Dedowich descendit l'Inn par la rive gauche, pour bloquer la forteresse de Passau. Les premier et deuxième corps, qui formaient comme l'aile droite de l'armée de l'archiduc Charles, quittèrent la Bohême, l'un par Tirschenreit, l'autre par Rosshaupt, et se réunirent à Wernberg, situé à l'embranchement des deux routes qu'ils venaient de suivre. L'archiduc Ferdinand, à la tête du septième corps, formant une armée séparée et qui s'était avancée jusque sur la frontière qui séparait la Pologne autrichienne du territoire cédé à la Saxe par le traité de Tilsit, passa la Pilica (rivière qui se jette dans la Vistule), auprès de Novemiasto, et déboucha sans obstacle dans le grand-duché de Varsovie. Les huitième et neuvième corps, formant, sous les ordres de l'archiduc Jean, l'armée autrichienne d'Italie, se portèrent rapidement sur le Tagliamento. Le marquis de Chastcler, détaché avec sept mille hommes du huitième corps, entra dans le Tyrol par la vallée de Pustor, et arriva dès le 12 près de Brixen; un autre détachement, à peu près d'égale force et tiré du neuvième corps, fut envoyé en Dalmatie, sous les ordres du général Stroichewitz, pour agir contre le corps d'armée que le général Marmont, duc de Raguse, commandait dans ce pays.

1809. Allemagne.

Le passage de l'Inn par l'armée de l'archiduc Charles s'était effectué sur les points suivans: les cinquième et sixième corps et le deuxième de réserve, à Braunau; le troisième corps, entre cette dernière ville et Schaerding, sur un pont de bateaux construit à Milham; le quatrième corps et le premier de réserve, à Schaerding. Cette disposition présentait l'ordre de bataille que l'armée autrichienne conserva pendant ses premières opérations: ainsi, les cinquième et sixième corps formaient la gauche; le troisième, le centre; le quatrième corps et le deuxième de réserve, la droite; l'archiduc

1809. Allemagne marcha avec cette dernière aile. Nous avons dit qu'une avant-garde avait passé la rivière le jour même de la déclaration de guerre : ce corps n'était autre que les deux détachemens des généraux Jellachich et Dedowich, déjà signalés, et marchant, le premier sur Munich, et le second sur Passau.

Cependant les troupes bavaroises, qui se trouvaient en première ligne, avaient reçu l'ordre de se replier sur l'Iser. La cour de Bavière venait de quitter Munich, pour se rendre à Dillingen. Le roi Maximilien, en se séparant de ses sujets de la capitale, leur adressa une proclamation touchante, dans laquelle il leur rappelait tous les efforts qu'il avait faits pour assurer leur bonheur, et leur donnait l'espoir que son illustre allié, l'empereur Napoléon, ne laisserait pas long-temps impunie l'injuste agression des Autrichiens. La première division bavaroise, aux ordres du prince royal, occupait encore Munich ; le général Deroi, avec la seconde, était à Landshut ; et le général de Wrede occupait, avec la troisième, une position en arrière du col de Straubing.

Les différentes colonnes de l'armée autrichienne, marchant dans la direction de l'Iser et parallèlement à cette rivière, n'arrivèrent sur ses bords que le 15 avril au soir. Elles avaient employé six jours entiers à faire un trajet d'une vingtaine de lieues communes de France, et cette lenteur dans un mouvement d'où dépendait le succès de la campagne, allait avoir des suites bien graves pour les intérêts de l'Autriche. Pendant ce temps, le maréchal Davoust, qui s'était avancé à marches forcées sur le Danube, passait ce fleuve à Ratisbonne ; la division Deroi se formait et entrait en ligne près de Wilsburg ; le corps wurtemburgeois accourait renforcer l'armée bavaroise ; le général Oudinot, bientôt suivi par le maréchal Masséna, s'approchait de Pfaffenhausen, sur le flanc gauche de l'armée autrichienne ; enfin Napoléon lui-même arrivait pour diriger les opérations.

Dès le 10, Berthier, prince de Neufchâtel, nommé de nouveau major-général de la grande armée française en Allemagne, était parti de Paris pour presser la réunion des différens corps et la marche des contingens de la Confédération rhénane. Le point de rassemblement avait été fixé à Ratisbonne; mais cet ordre, donné par l'empereur, dans la supposition que l'armée autrichienne ne s'ébranlerait point immédiatement après la déclaration de guerre, ne pouvait plus recevoir son exécution alors que l'archiduc s'avançait sur l'Iser. Le maréchal Lefebvre, commandant l'armée bavaroise, s'apercevant, le premier, du grave inconvénient qu'il y aurait à porter ses troupes sur le point de réunion indiqué, crut plus convenable de se former derrière l'Iser, pour retarder au moins les progrès de l'armée autrichienne. Par les mêmes considérations, le corps du général Oudinot et celui du maréchal Masséna furent dirigés vers la droite de l'armée bavaroise, pour la soutenir dans ses efforts. Le maréchal Davoust suivit seul le mouvement qui lui était prescrit; et, n'ayant point reçu de contre-ordre, il descendit du Haut-Palatinat vers Ratisbonne, en faisant couvrir sa gauche par la division du général Friant, qui marcha de manière à observer les premier et deuxième corps autrichiens, débouchant alors de la Bohême, ainsi qu'on l'a vu plus haut. L'avant-garde du corps d'armée français arriva, le 13, à Hemmau, village distant de six lieues de Ratisbonne. Le maréchal Lefebvre, dans le but de gagner du temps, et de donner aux troupes du maréchal Masséna et du général Oudinot la facilité de se joindre, avait ordonné au général Deroi de défendre le passage de l'Iser près de Landshut. La rive droite domine, en cet endroit, la gauche, et rend le passage plus facile. Le 16, au matin, les colonnes du cinquième corps d'armée autrichien, où l'archiduc Charles se trouvait en personne, se présentèrent devant le point dont

1809. Allemagne. nous parlons. Les troupes bavaroises, retirées sur la rive gauche, opposèrent d'abord la plus vigoureuse résistance à la tentative de l'ennemi ; mais, foudroyées par les nombreuses batteries de ce dernier, elles ne purent empêcher la reconstruction du pont de Landshut. Pendant ce temps, l'avant-garde du quatrième corps ennemi passait l'Iser à Landau, et poussait ses postes vers Straubing. La gauche de la division bavaroise se trouvant débordée par ce mouvement, le général Deroi crut devoir ordonner la retraite, qui s'effectua dans le meilleur ordre. Deux régimens de cavalerie et deux bataillons d'infanterie bavaroises formaient l'arrière-garde, et la division se retira d'abord sur Pfaffenhausen, et, bientôt après, vers Abensberg, où elle se réunit aux deux autres divisions, commandées par le prince royal et le général de Wrede, qui l'avaient précédé sur la rivière d'Abens. Maître des deux rives de l'Iser, et voyant se retirer devant lui les Bavarois, l'archiduc Charles conçut le projet de pousser ces troupes sur le Danube, de les inquiéter dans leur passage, et de les couper du corps du maréchal Davoust, en traversant lui-même le Danube entre Ratisbonne et Ingolstadt, en faisant appuyer ce mouvement par les premier et deuxième corps qui étaient sur la rive gauche ; c'est-à-dire, en portant le premier par Neumarkc, et le deuxième par Hemmau, sur Ratisbonne. Si ce plan eût été suivi avec activité immédiatement après le passage de l'Iser, les Bavarois étaient acculés au Danube, les deux corps du général Oudinot et du maréchal Masséna restaient isolés sur la rive droite, et l'archiduc Charles, avec plus de cent mille hommes, se trouvait sur le flanc droit et sur les derrières du maréchal Davoust, qui, ayant en tête les premier et deuxième corps, plus nombreux que le sien, ne pouvait plus effectuer sa retraite qu'avec les plus grandes difficultés.

Toutes les dispositions furent faites pour l'exécution de ce

plan, d'après lequel les troisième, quatrième et cinquième corps, et le deuxième de réserve de la grande armée autrichienne, devaient marcher sur Siegenburg. Le sixième corps, destiné à couvrir ce mouvement par la gauche, devait observer Pfaffenhoffen, pour tenir en échec le général Oudinot, dont le corps était encore aux environs d'Augsburg. Le général Hiller avait ordre également d'attirer à lui le détachement avec lequel le général Jellachich s'était dirigé sur Munich, où il était entré, le 16, sans éprouver de résistance. 1809. Allemagne.

Mais, sur ces entrefaites, l'archiduc Charles fut informé que le maréchal Davoust venait d'arriver, avec son corps d'armée, à Ratisbonne et aux environs, et qu'il se préparait à se réunir aux Bavarois sur la rivière d'Abens. Cette circonstance détermina le prince à marcher directement sur le maréchal, pour l'attaquer au moment où il déboucherait de Ratisbonne, et il dut se borner à laisser seulement un corps d'observation devant les Bavarois, au lieu de les acculer au Danube, comme c'était son intention première. En conséquence, les troisième et quatrième corps d'armée, et le deuxième de réserve, furent réunis à Roor, pour s'avancer contre le maréchal Davoust; le cinquième corps resta à Siegenburg pour observer les Bavarois, et le sixième eut ordre de se rapprocher pour assurer la communication avec Landshut. Ces dispositions furent exécutées le 18. Toutes les chances de succès étaient en faveur de l'armée autrichienne. Les forces dont nous venons de parler présentaient une masse de quatre-vingt-dix mille hommes, auxquels il convient d'ajouter encore les premier et deuxième corps, qui, placés sur la rive gauche du Danube, auraient pu d'autant mieux prendre part à l'attaque principale, qu'ils se trouvaient sur les derrières du maréchal Davoust, qu'ils avaient ordre de suivre et de serrer de près. Dans la position présente des différens corps de

1809. Allemagne. l'armée française, il leur devenait impossible de combiner leurs mouvemens. Le maréchal Davoust était à Ratisbonne avec un peu plus de quarante mille hommes, éloigné des Bavarois, alors rassemblés sur l'Abens, au nombre de vingt-sept mille hommes ; le corps wurtembergeois, qui devait se réunir avec ces derniers, et qui comptait douze mille combattans, ne pouvait faire sa jonction que le 19 au soir, en mettant la plus grande célérité dans sa marche ; le corps du général Oudinot, fort de quinze mille hommes, en marche sur Pfaffenhoffen, ne devait y arriver que le 19 dans la soirée; celui du maréchal Masséna, dont les quatre divisions formaient un effectif de vingt-cinq mille baïonnettes, n'avait point encore dépassé Augsburg, et nous venons de dire plus haut que ces deux corps français pouvaient être contenus par le sixième corps autrichien, que nous n'avons pas compris dans la masse des quatre-vingt-dix mille hommes concentrés à Roor et à Siegenburg.

Avant de faire connaître les suites de ce grand mouvement de l'armée autrichienne, nous devons appeler l'attention de nos lecteurs sur les dispositions que faisait alors l'empereur des Français pour repousser la vigoureuse agression de son ennemi.

Dans la soirée du 12 avril, Napoléon avait été informé à Paris, par une dépêche télégraphique, du commencement des hostilités en Allemagne : ce fut le signal de son départ. Il arriva le 16 à Dillingen sur le Danube, et y trouva le roi de Bavière, qui, de Munich, s'était retiré sur cette ville, ainsi que nous l'avons dit plus haut. Accueilli par la cour de Bavière comme un libérateur, Napoléon promit à Maximilien de le ramener avant quinze jours dans sa capitale. Le 17, il se rendit à Donauwerth, où le quartier-général impérial se trouvait déjà établi, et il s'occupa sur-le-champ à donner tous les ordres que les circonstances rendaient nécessaires.

Afin de dissiper l'inquiétude que l'infériorité numérique actuelle de l'armée française pouvait lui donner, il fit mettre à l'ordre la proclamation suivante : 1809. Allemagne.

« Soldats ! le territoire de la Confédération du Rhin a été violé. Le général autrichien veut que nous fuyions à l'aspect de ses armes, et que nous lui abandonnions nos alliés ; il arrive avec la rapidité de l'éclair.

« Soldats ! j'étais entouré de vous lorsque le souverain de l'Autriche vint à mon bivouac de Moravie ; vous l'avez entendu implorer ma clémence, et me jurer une amitié éternelle. Vainqueurs dans trois guerres, l'Autriche a dû tout à notre générosité ; trois fois elle a été parjure ! ! Nos succès passés nous sont un sûr garant de la victoire qui nous attend. Marchons donc, et qu'à notre aspect l'ennemi reconnaisse son vainqueur. »

Devinant en partie l'intention de l'archiduc Charles, Napoléon résolut de prendre lui-même l'offensive sans attendre plus long-temps, et, pour cet effet, transportant son quartier-général à Ingolstadt, il fit porter, le 18, par l'aide-de-camp du prince de Neuchâtel, Galbois, l'ordre au maréchal Davoust de déboucher sur-le-champ de Ratisbonne, pour venir se réunir à l'armée bavaroise sur l'Abens.

Pressés par la rapidité des événemens, nous avons négligé d'entrer dans les détails de la marche du corps de Davoust vers le Danube ; mais, comme cette marche se lie aux mouvemens dont nous allons rendre compte, il convient maintenant de la faire connaître. En se portant sur Ratisbonne, conformément à l'ordre qu'il en avait reçu du prince de Neuchâtel, le maréchal duc d'Awerstaedt avait cru devoir masquer ce mouvement, et faire supposer à l'ennemi que son intention était de gagner Ingolstadt, pour venir s'établir sur le Lech avec les corps d'Oudinot et de Masséna. En conséquence, il donna l'ordre au général Friant, dont la division

1809. Allemagne. était encore le 8 à Bayreuth, de marcher sur sa gauche pour contenir les avant-gardes des premier et deuxième corps autrichiens débouchant alors de la Bohême, ainsi qu'on l'a vu plus haut. Dans ce mouvement partiel, le général Friant fut constamment aux prises avec l'ennemi, qu'il sut repousser avec sa fermeté et son habileté ordinaires, tandis que les divisions Gudin, Morand et Saint-Hilaire s'avançaient tranquillement sur le point qui leur était indiqué. Ainsi, la plus grande partie du corps d'armée était déjà, le 12, aux environs d'Hemmau, à une marche de Ratisbonne, lorsque la division Friant quittait à peine Amberg pour passer la Wils, dont elle détruisit tous les ponts, et venir ensuite prendre position à Neumarck. Par ce moyen, et grâce à l'extrême circonspection du général Bellegarde, qui commandait en chef les deux corps autrichiens, ceux-ci se trouvaient à une trop grande distance du Danube pour contrarier le mouvement du maréchal Davoust.

Le 16, la division Friant se dirigea sur Dasvaug, où elle prit position: deux jours après, elle reçut l'ordre de s'avancer sur Ratisbonne, et d'y passer le Danube.

En portant la plus grande partie de ses troupes sur la rive droite du Danube, le maréchal Davoust avait eu la précaution de laisser sur la rive gauche des forces suffisantes pour occuper les hauteurs devant Ratisbonne, et assurer ainsi la retraite de la division Friant et de quelques autres détachemens qui étaient en marche sur ce point. De cette manière, le faubourg de Ratisbonne, appelé Stadt-am-Hoff, formait comme une tête de pont, devant laquelle les troupes étaient postées, ayant leur droite sur le mont de la Trinité, et leur gauche sur les hauteurs de Karrerhohen.

Le général Klenau, commandant l'avant-garde du deuxième corps autrichien, était arrivé le 16, par Kirn, sur les hauteurs de Rheinhausen, près de Ratisbonne. Le 17, il attaqua

les postes français sur la Regen, et s'empara des villages de Salern et de Weis, et établit des batteries sur la hauteur au-dessus de Rheinhausen, et au confluent de la Regen et du Danube, d'où il enfilait les batteries que les Français avaient élevées sur le Steinweg, devant le faubourg de Stadt-am Hoff. Cette disposition hâta le passage des troupes françaises. Le 18, le deuxième corps autrichien se réunit à Kirn pour attaquer, le lendemain, le mont de la Trinité, et dans l'espoir d'empêcher la division Friant de passer le Danube; mais un pareil mouvement était déjà trop tardif, puisque, ce même jour, le corps dont nous parlons prenait position sur la rive droite. 1809. Allemagne.

Le 19, le général Kollovrath, commandant le deuxième corps ennemi, s'avança, à la tête de dix bataillons et de douze escadrons, sur les hauteurs de Karrerhohen, qu'il trouva abandonnées. Peu de temps après, ayant entendu une forte canonnade dans la direction d'Abensberg, il jugea que le maréchal Davoust se trouvait aux prises avec l'armée de l'archiduc. Dans cette conjoncture, le général autrichien n'hésita point à attaquer la ville de Ratisbonne, où le maréchal Davoust avait laissé le soixante-cinquième régiment de ligne sous les ordres du colonel Coutard. Après une canonnade assez vive, le faubourg de Stadt-am-Hoff fut emporté par un des bataillons de la colonne autrichienne; mais les Français, qui avaient barricadé la porte du pont, s'y défendirent si opiniâtrément, que le général ennemi crut devoir attendre jusqu'au lendemain pour renouveler une attaque où il avait déjà perdu beaucoup de monde. Le 20, il envoya un parlementaire pour sommer le colonel Coutard d'évacuer la ville, et lui accorda à cet effet un délai de dix heures; mais, sur ces entrefaites, le prince de Lichstenstein, commandant le deuxième corps de réserve de l'armée autrichienne sur la rive droite, s'avança vers la ville, et, sans avoir égard à la négociation entamée, il menaça de

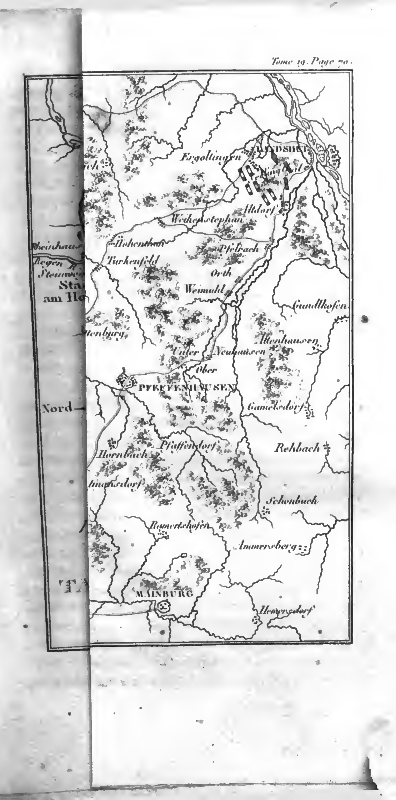
1809. Allemagne. donner l'assaut. Dans cette situation critique, le colonel Coutard, ayant épuisé toutes ses munitions, capitula aux conditions que lui imposa l'ennemi, et les bataillons du soixante-cinquième régiment restèrent prisonniers de guerre.

L'abandon de ce régiment dans Ratisbonne était un sacrifice que le maréchal Davoust avait jugé nécessaire pour retarder la marche des corps autrichiens qui étaient sur la rive gauche du Danube. En effet, le temps que l'attaque de la ville fit perdre aux colonnes ennemies, servit beaucoup les opérations sur la rive droite.

19 avril. *Jonction du corps d'armée du maréchal Davoust avec l'armée bavaroise; bataille de Tann, combats d'Arnhoffen et de Pfaffenhoffen.* — Nous avons dit que l'empereur Napoléon, d'après les premiers rapports qui lui avaient été faits sur les manœuvres de l'armée ennemie, avait envoyé au maréchal Davoust l'ordre de se mettre en marche sur-le-champ pour venir joindre l'armée bavaroise sur l'Abens.

Le maréchal duc de Dantzig devait faciliter ce mouvement en attaquant les troupes ennemies qu'il avait devant lui, tandis que le général Oudinot s'avancerait sur Pfaffenhoffen, afin de se placer entre la gauche de l'armée principale, postée à Mainburg, et le corps détaché du général Jellachich, qui était à Munich. Ce dernier mouvement devait être appuyé par le corps d'armée du maréchal Masséna, alors en marche sur Augsburg et près d'atteindre cette ville. Toutes ces dispositions tendaient à effectuer la réunion prompte et complète des forces dont Napoléon pouvait disposer en ce moment pour repousser l'armée de l'archiduc Charles et délivrer la Bavière. On a déjà vu que le corps wurtembergeois commandé par le général Vandamme était sur le point d'arriver à Abensberg.

Le maréchal Davoust commença son mouvement le 19 avril à la pointe du jour, et se dirigea vers Abensberg, les



LANDSHUT
Ergoltingen
Altdorf
Weihenstephan
Hohenthan
Pfelrach
Turkenfeld
Orth
Weimuhl
Gundlkofen
Altenhausen
Unter
Neuhausen
Ober
PFEFFENHAUSEN
Gamelsdorf
Nord
Pfaffendorf
Rehbach
Hornbach
Schenbuch
Ramertshofen
Ammersberg
MAINBURG
Hemersdorf



troupes marchant sur trois colonnes. Tout son corps d'armée était alors réuni, à l'exception du soixante-cinquième régiment, laissé, comme on l'a vu, à Ratisbonne. Indépendamment des quatre divisions d'infanterie Friant, Gudin, Morand et Saint-Hilaire, le maréchal avait encore sous ses ordres la division de cuirassiers commandée par le général Bonardi-Saint-Sulpice, et celle de cavalerie légère aux ordres du général Montbrun. 1809, Allemagne.

La première colonne, composée de la division de cuirassiers, des équipages et du parc d'artillerie, marcha par la chaussée sur Abbach et Post-Saal en longeant le Danube. La deuxième, formée des deux divisions Morand et Saint-Hilaire, par Hohen, Sudorf, Pëning et Tengen et la troisième, formée des deux divisions Gudin et Friant, par Hinkoffen, Weichenloo et Saalhaupt.

La division de cavalerie légère du général Montbrun et trois régimens d'infanterie faisaient l'arrière-garde et couvraient la marche des trois colonnes depuis Abbach jusqu'à Dinzling.

Le maréchal Davoust avait dépassé le village de Sailbach, lorsqu'il apprit que l'armée ennemie s'avançait sur lui par Langwart et Tann. Il fit arrêter de suite la marche de la division Saint-Hilaire, qui arrivait à Tengen, et lui fit prendre position sur la lisière d'un bois en avant de ce village et derrière celui de Hausen, qui fut occupé par une avant-garde.

Le général Friant, qui se trouvait en avant de Schmithorf, arrêta également sa division, et fit les dispositions nécessaires pour soutenir celle du général Saint-Hilaire.

Les divisions Morand et Gudin eurent ordre de continuer leur marche par Buchdorf, sur Arnhofen, où elles devaient joindre la gauche de l'armée bavaroise. La division du général Montbrun couvrait le défilé d'Abbach, et s'appuyait,

1809. Allemagne. comme on l'a vu, à la gauche du général Friant. Tout le terrain, coupé de bois, de ravins, de monticules et de défilés, est singulièrement favorable à la défensive, et propre à déguiser le nombre des troupes dont on peut disposer.

Nous devons faire connaître maintenant le mouvement de l'armée ennemie.

Les troupes que l'archiduc Charles avait réunies autour de Roor s'étaient mises en marche à trois heures du matin sur trois colonnes principales, dans la direction de Ratisbonne, à l'effet d'attaquer le maréchal Davoust, et d'empêcher sa réunion avec l'armée bavaroise. La première, formée par le troisième corps de la grande armée, s'avançant par Bachel sur Hausen, devait détacher une forte brigade sur les hauteurs de Kendorf, afin d'observer les Bavarois vers Biburg sur l'Abens, et assurer en même temps la communication avec le cinquième corps d'armée, porté, comme nous l'avons dit plus haut, près de Siegenburg; la deuxième colonne, qui se composait du quatrième corps et de douze bataillons de grenadiers, tirés du corps de réserve, s'avançait par Langwart sur Dinzling et Weichenloz; enfin, la troisième, formée du reste de la réserve, s'avançait également par Langwart sur Schierling et Eckmulh.

On voit par ces dispositions que les deux dernières colonnes ennemies avaient une direction trop à droite, et allaient nécessairement se trouver trop éloignées du véritable point de rencontre, qui devait être entre Ablach et Abensberg, pour que l'archiduc pût réussir dans le dessein qu'il avait formé d'écraser le corps du maréchal Davoust.

Les premiers engagemens entre les deux partis eurent lieu vers neuf heures du matin. Un détachement, qui éclairait la gauche de la deuxième colonne autrichienne en marche sur Dinzling, rencontra les Français au village de Sneidert, et tirailla avec eux. L'archiduc Charles, qui marchait avec

cette deuxième colonne, la fit former de suite sur les hauteurs de Grub, pour attendre la première colonne, qui devait déboucher sur Hausen. Aussitôt que la tête de cette colonne parut, la deuxième continua à s'avancer vers Dinzling, à l'exception des douze bataillons de grenadiers de réserve, que l'archiduc garda avec lui sur les hauteurs de Grub pour observer l'attaque et être à même de se porter sur le point le plus critique. 1809. Allemagne.

La première colonne ennemie, en s'approchant de Hausen, trouva ce village occupé, comme nous l'avons dit, par un détachement de la division Saint-Hilaire. Le général Hohenzollern, commandant le troisième corps d'armée, rangea ses troupes en bataille de manière à faire face aux divisions Saint-Hilaire et Friant, disposées sur toute la lisière du bois en avant du village de Tengen. Les deux troupes qui se trouvaient ainsi en présence étaient à peu près d'égale force. Le général Wukassowich, soutenu par la division du général Lusignan, emporta d'abord le village de Hausen, et passa le défilé pour venir attaquer la division Saint-Hilaire dans le bois de Tengen. Ce bois, qui s'avance en pointe vers Hausen, s'élève et s'étend en amphithéâtre vers le village dont il porte le nom; les Autrichiens cherchèrent à pénétrer par le chemin qui le traverse : six régimens s'y présentèrent successivement; mais, constamment accablés par le feu croisé des bataillons de la division Saint-Hilaire, il leur fut impossible de faire des progrès dans l'intérieur du bois.

Pendant ce temps, une nuée de tirailleurs détachés de la droite de la ligne autrichienne attaquait l'extrême gauche du général Friant, formée par un bataillon du quinzième régiment d'infanterie légère que commandait le colonel Desailly, sous les ordres du général Gilly. Celui-ci, avec la poignée de braves qu'il avait, opposa la plus vigoureuse résistance aux efforts de ses adversaires, et donna le temps au

1809. Allemagne. général Friant de le faire secourir par un bataillon du quarante-huitième. L'ennemi fut ainsi contenu sur tout le front de la division Friant, et éprouva une perte considérable. Le général Gilly, le colonel Desailly et le chef de bataillon Schmith se distinguèrent particulièrement.

La journée se passa dans ces attaques meurtrières et réitérées. La réserve, que l'archiduc avait gardée sur les hauteurs de Grub, et qui s'avança au soutien de la première colonne, fit des efforts aussi vains que ceux du troisième corps : l'obscurité et un orage terrible qui éclata vers sept heures du soir, mirent fin à ce combat opiniâtre.

Les Autrichiens, dans cette lutte si infructueuse pour eux, avaient perdu beaucoup plus de monde que leurs adversaires; plusieurs de leurs généraux, un grand nombre d'officiers et de soldats étaient blessés, près de deux mille morts restaient sur le champ de bataille.

Les Français avaient fait sept cents prisonniers; ils obtenaient d'ailleurs par ce combat, qui couvrait de gloire les divisions Saint-Hilaire [1] et Friant, l'immense avantage d'opérer leur jonction avec l'armée bavaroise, et de se trouver plus en force sur l'extrême gauche de l'archiduc Charles, et l'extrémité droite du cinquième corps, commandé par l'archiduc Louis; enfin ils allaient être en mesure de prendre l'offensive au moment même où la défensive semblait leur présenter les chances les plus hasardeuses.

Pendant l'engagement que nous venons de rapporter, les deux autres colonnes de l'armée ennemie avaient continué leur mouvement. La deuxième, commandée par le prince de Rosemberg, avait pris position à Dinzling, suivant les instructions de l'archiduc, après avoir poussé devant elle quelques détachemens de la division du général Montbrun, qui,

[1] Le Bulletin officiel cite le soixante-douzième régiment de ligne de cette division comme s'étant plus particulièrement distingué dans cette action.

comme nous l'avons dit, couvrait la marche du maréchal Davoust. La troisième colonne, commandée par le prince Jean de Liohstenstein, s'avançait d'Eckmuhl sur Ratisbonne [1]. 1809. Allemagne.

Les deux divisions Morand et Gudin avaient également continué leur marche vers Abensberg.

Nous avons dit que le maréchal Lefebvre avait ordre de faciliter la jonction du maréchal Davoust, en faisant attaquer par les Bavarois les troupes qui étaient en observation devant lui, et qui consistaient seulement en deux régimens d'infanterie et un de cavalerie, distraits de la première colonne ou plutôt du troisième corps de l'armée autrichienne, ainsi qu'on l'a vu plus haut. Ce détachement se trouvait isolé et ne pouvait être soutenu ni par le troisième corps, alors engagé en avant de Tann, ni par le cinquième corps, posté à Siegenburg pour observer la droite de l'armée bavaroise sur l'Abens.

Les colonnes bavaroises repoussèrent sans beaucoup de peine les trois régimens ennemis dont nous parlons, et que le général Thierry, qui les commandait, avait éparpillés entre les villages d'Arnhoffen et de Kirchdorf sur une ligne de plus d'une lieue et demie d'étendue. La division Morand parvenue au village d'Arnhoffen au moment même où les Bavarois commençaient à s'engager, contribua au succès de l'action, en culbutant la troupe qui se trouva devant elle. Le régiment autrichien de Levenher (dragons), entouré par les chevau-légers bavarois, fut presque entièrement détruit, et perdit son colonel.

[1] On a vu plus haut qu'elle y arriva, le 20, assez à temps pour rompre la première négociation que le colonel du soixante-cinquième régiment de ligne, Coutard, avait entamée avec le général Kollowrath, négociation par laquelle le régiment français aurait eu la faculté d'évacuer la ville, et de suivre le mouvement du maréchal Davoust, au lieu d'être forcé à déposer ses armes, comme l'exigea le prince de Lichtenstein.

1809. Allemagne. Dans le même temps, le général Oudinot, parti le 18 d'Augsburg, rencontrait à Pfaffenhoffen un détachement du sixième corps de l'armée autrichienne, le culbutait et faisait occuper le village. Le major Scheibler, qui commandait la troupe ennemie, se replia en désordre sur le gros du sixième corps, alors en marche sur Mainburg.

Le général Vandamme arriva dans la soirée du 19 à Abensberg, avec le corps wurtembergeois.

20 et 21 avril. *Bataille d'Abensberg; combat et prise de Landshut, etc.* — Pendant les événemens qui venaient de se passer aux environs de Tann et sur l'Abens, l'empereur Napoléon était accouru d'Ingolstadt à Abensberg, accompagné du major-général, prince de Neuchâtel, du maréchal Lannes, et d'une partie du grand état-major général. Jugeant, d'après les différens rapports qu'il reçut dans la soirée, la position de l'armée ennemie, il pensa qu'il ne lui serait pas difficile de traverser le centre de sa ligne. En effet, on a vu que cette armée, si formidable par le nombre, se trouvait divisée en deux parties presque isolées; car l'aile droite, ou les corps des généraux Hohenzollern, Rosemberg et Jean de Lichstenstein, sous la direction spéciale de l'archiduc Charles; et l'aile gauche, ou les corps de l'archiduc Louis (cinquième) et du général Hiller (sixième), ne communiquaient entre elles que par le faible corps détaché sous les ordres du général Thierry, que les Bavarois venaient de battre. L'intervalle entre ces deux ailes s'accrut encore, dans la nuit du 19 au 20, par un mouvement rétrograde que l'archiduc fit faire aux troupes qui avaient donné dans la journée [1].

Opposer, sur la droite et sur la gauche, des forces suffisantes pour attirer l'attention des ailes ennemies, et porter entre elles deux une masse principale, pour les pousser en-

[1] Elles abandonnèrent, par ce mouvement, les hauteurs d'Hausen, et tout le pays près de l'Abens, ainsi qu'on le verra plus loin.

suite dans des directions divergentes, afin d'empêcher leur réunion, et de les accabler, l'une après l'autre, par la supériorité du nombre et par l'effet moral que produit en semblable cas l'isolement où se trouve le corps attaqué : tel fut le plan qu'arrêta Napoléon, et l'exécution en fut aussi rapide que la pensée. 1809. Allemagne.

La route de Roor à Landshut était la ligne intermédiaire qui séparait les deux ailes de l'armée autrichienne, et c'est sur les différentes positions que pourrait offrir cette ligne, que Napoléon dirigea son opération principale.

Le maréchal Davoust eut ordre de garder les positions qu'il occupait vers Hausen, avec les deux divisions Saint-Hilaire et Friant, et celle de cavalerie légère du général Montbrun, pour tenir en échec les corps autrichiens d'Hohenzollern, Rosemberg et Jean de Lichstenstein.

La masse que Napoléon allait mettre en mouvement se composait donc, 1°. des deux divisions Morand et Gudin, mises provisoirement sous les ordres du maréchal Lannes, et formant la gauche ; 2°. du corps wurtembergeois, formant le centre, à la tête duquel l'empereur voulut marcher lui-même ; 3°. des deux divisions bavaroises aux ordres du prince royal et du général Deroi : elles formaient la droite, sous la direction du maréchal Lefebvre. La division du général de Wrede, restant en observation devant le corps de l'archiduc Louis, posté à Siegenburg, ne devait se mettre en mouvement que selon les circonstances.

Le 20, cette armée, forte de cinquante mille combattans, s'ébranla dès la pointe du jour. L'empereur parcourut le front des troupes wurtembergeoises et bavaroises, et, réunissant en cercle autour de lui leurs principaux officiers, il les harangua avec cette éloquence mâle et vigoureuse dont il connaissait si bien tous les ressorts sur le champ de bataille. Il leur rappela tous les souvenirs de gloire qui pouvaient

1809. Allemagne. exalter l'orgueil national des deux peuples, et finit par leur dire que, ne mettant aucune différence entre eux et les Français, il se confiait à leur courage, et voulait combattre à leur tête dans cette journée. Le prince royal de Bavière traduisait en allemand les paroles de l'empereur, pour que les différens chefs pussent les répéter à leurs corps. La certitude de combattre sous les yeux du premier guerrier de l'Europe excita les transports du plus vif enthousiasme dans le cœur de tous les officiers, et ils surent communiquer à leurs soldats l'impression qu'ils venaient de recevoir.

Le maréchal Lannes s'avançant, avec ses deux divisions, sur la route de Roor par Darling, Buendorf et Ober-Schambach, culbuta, détruisit ou fit prisonniers les faibles détachemens de la division Thierry, que l'archiduc Louis avait renforcés, la veille, de quelques escadrons, et qui se présentèrent successivement : il entra dans Roor avec une partie des fuyards. Le général Vandamme, à la tête des Wurtembergeois, et le duc de Dantzig, avec les deux divisions du prince royal et de Deroi, marchèrent dans la même direction, battant et poussant également devant eux les détachemens du général Thierry, d'abord à Offenstetten, et ensuite auprès de Roor, de concert avec la colonne du maréchal Lannes. Un troisième engagement eut encore lieu près de Rottenburg, et décida la dispersion de cette partie de troupes, qui formait la communication entre l'archiduc Charles et l'archiduc Louis.

Celui-ci, informé dès le matin, du mouvement qu'opérait l'empereur Napoléon, avait porté sur sa droite les brigades des généraux Bianchi et de Reuss ; mais, bientôt attaqué lui-même à Siegenburg par le général de Wrede, apprenant d'ailleurs les succès obtenus par les Français et leurs alliés sur cette même droite, le prince crut devoir, après une longue et honorable résistance, faire sa retraite en assez bon ordre, par

le défilé de Birwang, sur Pfaffenhoffen. Il se réunit auprès de cette petite ville avec les troupes du sixième corps de l'armée autrichienne. 1809. Allemagne.

Le général Hiller, commandant le corps dont nous parlons, suivant les premières instructions que lui avait données l'archiduc Charles, s'était avancé lentement de Mosburg, pour se rapprocher du corps de l'archiduc Louis; il s'était arrêté, dans la soirée du 19, au village de Au, pour observer l'arrivée sur Pfaffenhoffen du corps du maréchal Oudinot, dont l'avant-garde avait été, ainsi que nous l'avons dit, engagée avec le détachement du général Scheibler. Il reçut, dans cette position, l'ordre de l'archiduc Charles de hâter sa marche sur Pfaffenhoffen, afin de se réunir au cinquième corps et au deuxième de réserve, dont il devait prendre le commandement en chef. Arrivé, le 20, à huit heures du matin, au village d'Hornbach, près de Pfaffenhoffen, au lieu de continuer à faire avancer ses troupes, il les avait arrêtées en cet endroit, et s'était rendu, de sa personne, auprès de l'archiduc Louis à Siegenburg. Dans la position critique où il avait trouvé le prince, il s'était empressé d'envoyer au général Vincent, à Hornbach, l'ordre de se porter sur-le-champ sur Rottenburg, avec deux brigades, pour tâcher d'arrêter la marche des colonnes françaises qui s'avançaient de ce côté, et soutenir les troupes en retraite. Cette mesure était tardive : déjà le troisième engagement, dont nous avons parlé plus haut, avait eu lieu. La division Thierry et les détachemens du cinquième corps qui avaient marché pour la soutenir étaient en pleine déroute; les chemins étaient couverts de fuyards, d'artillerie, de voitures de bagages et de munitions, dans le plus grand désordre. Toutefois, le général Vincent ayant pris position avec ses troupes sur la hauteur de Rottenburg, les colonnes victorieusses s'arrêtèrent sur les bords de la rivière de La-

1809. Allemagne. ber. La nuit mit fin à cette suite de combats partiels, auxquels les relations du temps ont donné le nom de bataille d'Abensberg. Les Autrichiens y perdirent environ sept mille hommes, tués, blessés ou faits prisonniers, huit drapeaux et douze pièces d'artillerie. La promptitude du mouvement de Napoléon ne saurait excuser l'hésitation de l'archiduc Louis. Du moment où ce prince avait appris, le 19, la défaite, par les Bavarois, du petit corps détaché sous les ordres du général Thierry, il aurait dû envoyer dépêches sur dépêches au général Hiller, pour l'engager à accélérer sa marche et à se rapprocher de lui, afin d'avoir la facilité de se prolonger sur le point entamé, d'appuyer le mouvement de l'archiduc son frère, et, en cas de revers, de pouvoir faire plus sûrement une retraite commune (lui, archiduc Louis et le général Hiller) sur Landshut, base des opérations générales, et point sur lequel se trouvaient les ambulances, les ponts et les gros bagages de l'armée.

Tandis que les événemens que nous venons de décrire se passaient à la gauche de l'armée ennemie, le maréchal Davoust était resté avec moins de vingt-six mille hommes dans sa position du 19, pour tenir tête à la droite de cette même armée, forte de soixante-dix mille hommes, sans compter les soixante mille environ qui formaient les deux corps des généraux Bellegarde et Kollowrath, lesquels auraient pu dès le 19 au soir passer sur la rive droite du Danube et prendre part aux opérations. Ainsi, par les marches divergentes de ses colonnes, et le défaut de renseignemens sur la position de l'armée de Napoléon, l'archiduc Charles avait d'un côté cent trente mille hommes paralysés par vingt-six mille, et de l'autre cinquante mille accablés par quatre-vingt mille [1].

[1] Il convient de faire entrer dans ce dernier total le corps d'Oudinot et de Masséna: le premier était, comme on l'a vu, à Pfaffenhoffen, et l'avant-garde du second se trouvait déjà à peu près à la hauteur de Landshut, vers Viddersdorf.

Pour masquer le mouvement qui s'opérait sur sa droite, le maréchal Davoust fit habilement avancer un détachement comme si son intention eût été d'attaquer hardiment les troupes qu'il avait devant lui; mais il fut étonné du peu de résistance que cette avant-garde éprouva. L'archiduc Charles, craignant une attaque sur sa gauche, ou simplement parce qu'il était incertain des opérations de cette aile, ou enfin pour se rapprocher du point sur lequel il espérait voir arriver les cinquième et sixième corps, avait, ainsi que nous l'avons dit plus haut, retiré le corps du général Hohenzollern derrière la rivière de Laber, ne laissant que des détachemens de l'autre côté. Le prince de Rosemberg était en avant de Dinzling; la réserve de grenadiers avait été portée de Grub sur Hoheberg, l'archiduc avait son quartier-général à Eglovsheim, sur la grande route de Ratisbonne à Landshut[1]. 1809. Allemagne.

Cette situation timide et inactive de l'aile droite ennemie pendant la journée du 20 servit merveilleusement les desseins de Napoléon. A l'exception de quelques escarmouches, les troupes restèrent dans leur position, ce qui donna à l'empereur, comme on le verra bientôt, le temps d'envoyer le maréchal Lefebvre avec les deux divisions bavaroises du prince royal et du général Deroi, soutenir le maréchal Davoust dans ses opérations ultérieures.

Napoléon et le général Hiller[2] se trouvaient en présence

[1] Il est difficile de se rendre compte de ce mouvement rétrograde, qui n'était point motivé par les événemens de la veille. Sans doute les Français avaient fait une glorieuse résistance en avant de Tengen; mais on ne pouvait considérer le combat de Tann comme une victoire, et il était presque évident que le maréchal Davoust n'avait ici d'autre but que de défendre sa marche de flanc, et de protéger la jonction de ses colonnes avec l'armée bavaroise sur l'Abens.

[2] Il faut se rappeler que l'archiduc Charles avait tout récemment confié le commandement en chef des cinquième et sixième corps à ce général.

1809. Allemagne. sur les bords de la Laber, vers Pfaffenhausen : l'aile gauche de l'armée autrichienne, forte alors de quarante-cinq mille hommes environ, couvrant les deux routes qui conduisent à Landshut par Pfaffenhausen et Rottemberg. L'armée française, renforcée de la division de Wrede, et forte de soixante mille hommes, attendait avec impatience le retour du jour pour continuer son mouvement si bien calculé par l'empereur, et qui devait être encore secondé le lendemain 22 par l'approche du corps d'Oudinot et de Masséna, arrivant au nombre de quarante mille hommes du côté de Pfaffenhoffen et de Mosburg, et pouvant entamer le flanc gauche des Autrichiens si ceux-ci ne hâtaient point leur retraite.

Dans la position présente de l'aile gauche ennemie, le général Hiller pouvait encore tenter de se réunir promptement avec l'archiduc Charles. Les avant-postes du duc de Montebello, dont le corps était placé à la gauche de l'armée française, s'étendaient bien jusqu'à la Laber, mais ne la dépassaient point. Les troupes du troisième corps autrichien occupaient le 20 au soir, comme on le verra plus loin, les postes d'Adelshausen et de Langwart, sur la rive gauche de la Laber; par conséquent, en abandonnant le chemin de Landshut et prenant pour point de direction le village d'Eckmuhl, les cinquième et sixième corps ennemis, par une marche de nuit forcée, se réunissaient à l'armée de l'archiduc Charles, sans courir d'ailleurs de chance trop hasardeuse, si ce n'est peut-être la perte d'une partie des bagages qui se trouvaient encombrés sur la route de Landshut; mais cet inconvénient aurait été balancé par l'avantage de la jonction opérée, et l'archiduc Charles se fût trouvé à même de pouvoir arrêter la marche victorieuse de son illustre adversaire, en se portant sur le flanc gauche de celui-ci, dans le cas où il eût voulu continuer son mouvement sur la route de Landshut à Munich. Ce projet hardi était hors de la portée des vues du général

Hiller, qui, croyant d'ailleurs n'avoir avoir affaire qu'à une partie de l'armée de Napoléon, continua sa retraite sur Landshut pendant la nuit. Il plaça ses troupes sur les deux routes qui conduisent à cette ville, et attendit le jour, sans hâter d'ailleurs par des ordres sévères la marche des caissons et des ambulances. 1809. Allemagne.

Le 21, à cinq heures du matin, l'avant-garde française, impatiente de poursuivre les avantages de la veille, se jeta sur les troupes ennemies les plus à portée, et les força de se replier. L'arrière-garde du cinquième corps opposa une résistance assez vive aux Bavarois qui la suivaient par la route de Pfaffenhausen. Le général autrichien Vincent, couvrant sur l'autre route la marche du sixième corps, tint tête à la cavalerie qui le poursuivait. Ces deux arrière-gardes se trouvèrent réunies entre Altdorf et Ergoltingen vers onze heures du matin, ayant alors devant elles toute l'armée française, qui s'avançait sur deux fortes colonnes.

La ville de Landshut, derrière laquelle le général Hiller se proposait de former ses troupes en bataille, est en partie placée entre deux bras de l'Iser ; on y arrive du côté de Pfaffenhausen par un défilé très-étroit et par des plaines marécageuses. Là se trouvaient alors encombrés les caissons, les bagages de toute l'armée ennemie, ainsi qu'un équipage de pont. Il est aisé de se figurer la position de troupes en retraite poursuivies par une armée victorieuse, lorsqu'elles se trouvent arrêtées par un pareil obstacle au passage d'une rivière: aussi s'ensuivit-il le plus épouvantable desordre. Hommes, chevaux, canons, bagages, caissons, pontons, tout se confondit dans les défilés et près du faubourg de Seelingthal. Ce désordre, qui ne pouvait point échapper à Napoleon, lui fit presser ses attaques. Il dirigea d'abord le maréchal duc d'Istrie (Bessières) avec la cavalerie française sur un gros de cavalerie ennemie qui fut sabré et culbuté. Bientôt après,

1809. Allemagne. le général Mouton, aide-de-camp de l'empereur, marcha avec le dix-septième régiment d'infanterie de ligne sur le faubourg de Seelingthal, dont il s'empara, et, passant ensuite au pas de charge le pont sur le premier bras de l'Iser, il pénétra dans la ville, où régnait déjà la confusion la plus complète. Sur ces entrefaites, le général Oudinot, à la tête de tout son corps, arriva de Pfaffenhoffen par Mandelstadt, et fit sa jonction avec l'armée. Les Autrichiens se défendirent d'abord avec résolution dans Landshut; mais ils durent céder aux efforts du dix-septième régiment, qui s'empara de toutes les issues et tenta même de déboucher en attaquant les hauteurs de l'autre côté de l'Iser. Tout ce qui se trouvait dans la ville et qui n'avait pas pu passer le défilé fut fait prisonnier; quelques bataillons de grenadiers autrichiens, formés sur la hauteur, protégèrent la retraite. Le général Hiller apprenait alors que le corps d'armée du maréchal Masséna, qui, suivant les instructions de l'empereur, avait marché d'Augsburg sur Mosburg pour y passer l'Iser après avoir rétabli le pont détruit par les Autrichiens, s'avançait par la rive droite pour joindre Napoléon. Cette nouvelle fit hâter la retraite des Autrichiens sur l'Inn, par Neumarkt et Alt-OEtting. L'empereur chargea le maréchal Bessières de poursuivre l'ennemi avec deux divisions d'infanterie et une brigade de cavalerie légère. Ces troupes suivirent l'arrière-garde autrichienne jusqu'à Geisenhausen.

Ainsi finirent deux journées bien remarquables, qui décidèrent de la séparation de la grande armée autrichienne en deux parties, et lui firent éprouver une perte que les relations autrichiennes portent elles-mêmes à plus de douze mille hommes, tués, blessés ou faits prisonniers; cinquante pièces de canon, trois équipages de pont, des munitions, des magasins considérables, et plus de six cents voitures de bagages et de munitions toutes attelées. Dès ce moment, les troupes du

général Hiller ne furent plus comprises dans l'effectif de la grande armée autrichienne. Toujours incertain sur le nombre de troupes qui le suivaient, ce général ne pensa plus qu'à gagner les États héréditaires, et, par ce mouvement, il laissa à découvert le centre de l'armée de l'archiduc Charles, dont il avait formé jusqu'alors l'aile gauche.

1809. Allemagne.

Tandis que Napoléon poussait devant lui l'aile gauche de l'armée ennemie sur la route de Landshut, le maréchal Davoust, suivant ses instructions, avait mis ses troupes en mouvement dès cinq heures du matin pour les porter sur la Laber. Les divisions Saint-Hilaire et Friant, marchant à une demi-heure de distance l'une de l'autre, rencontrèrent les troupes ennemies postées entre le village de Leuerndorf et celui de Paering, en avant de la Laber, les culbutèrent et leur firent cinq à six cents prisonniers. Cette attaque vigoureuse, commençant à donner à l'archiduc Charles de sérieuses inquiétudes sur le sort de sa gauche, ce prince crut devoir faire sur-le-champ les dispositions suivantes : il envoya au général Kollowrath, commandant le deuxième corps d'armée, l'ordre de passer le Danube à Ratisbonne pour se réunir, près du Galgenberg, aux troupes de la rive droite ; et au général Bellegarde, commandant le premier corps, l'ordre de remplacer le général Kollowrath entre Hemmau et Ratisbonne ; enfin le prince de Lichstenstein dut s'avancer avec le deuxième corps de réserve sur Abbach, pour rester en communication avec le quatrième corps, placé derrière Dinzling, et se liant lui-même avec le troisième corps, qui, après s'être retiré de Langwart, venait prendre position sur les hauteurs derrière Unter-Leuchling.

Sur ces entrefaites, l'empereur, prévoyant que le maréchal Davoust aurait besoin d'être soutenu dans le mouvement offensif qu'il faisait actuellement sur l'armée de l'archiduc Charles, et pour empêcher encore plus celui-ci de faire au-

1809. Allemagne. cune tentative en faveur du général Hiller, avait fait marcher dans cette direction une partie des troupes bavaroises sous les ordres du maréchal Lefebvre.

Le quatrième corps autrichien avait opposé une assez vive résistance aux efforts de la division Friant; mais, n'étant soutenu ni à gauche par le troisième corps, qui, poussé par la division Saint-Hilaire, déjà appuyée par les Bavarois, avait abandonné Schierling : ni à droite par les troupes du deuxieme corps de réserve, qui commençait à peine le mouvement que venait de lui ordonner l'archiduc Charles, le général Rosemberg, commandant le corps dont nous parlons, fut forcé de se replier et de prendre position sur les hauteurs en arrière de Unter-Leuchling. C'est à la fin de cet engagement de la division Friant avec le quatrième corps ennemi que fut tué le général de brigade Hervo, officier d'une grande distinction, et qui s'était particulièrement signalé dans cette journée, où le général Friant eut un cheval tué sous lui.

L'armée autrichienne (c'est-à-dire les troisième et quatrième corps et la réserve de grenadiers) formait alors une ligne entre la Laber et le Danube, depuis Eckmuhl jusqu'à deux lieues en deçà de Ratisbone; vis-à-vis d'elle se trouvaient à gauche les divisions Saint-Hilaire et Friant, soutenues par la cavalerie du général Montbrun, à droite les Bavarois, commandés par le duc de Dantzig; ceux-ci venaient d'occuper Schierling et un plateau entre ce village et le bois d'Hohewald : les troupes réunies des deux maréchaux français formaient à peine un total de trente mille hommes.

L'archiduc, soupçonnant enfin qu'il n'avait affaire qu'à une partie de l'armée française, qu'il aurait pu anéantir depuis deux jours, ordonna pendant la nuit du 21 au 22 les dispositions d'une attaque générale de toutes ses troupes. Le général Kollowrath dut marcher avec son corps sur la chaussée d'Ab-

bach; le prince Jean de Lichstenstein avec le deuxième de réserve par Weichenloo sur Peising; les troisième et quatrième corps et les douze bataillons des grenadiers de réserve restèrent dans les positions qu'ils occupaient. 1809. Allemagne.

La détermination que venait de prendre le prince Charles entrait précisément dans les vues de Napoléon. En effet, la marche des colonnes ennemies sur la droite reportait les Français sur leur centre, et facilitait à l'empereur l'exécution du plan qu'il avait formé, celui de s'avancer avec toutes ses troupes (moins celles qui poussaient le général Hiller vers l'Inn) sur le flanc gauche de l'archiduc, et de rejeter cette armée sur la rive gauche du Danube, comme il venait de chasser l'autre bien au-delà de l'Iser.

Bataille d'Eckmuhl; combat et prise de Ratisbonne; 22 et 23 avril. *retraite de l'armée autrichienne sur la Bohême, etc.* — Nous avons dit que Napoléon avait chargé le maréchal Bessières de suivre les cinquième et sixième corps autrichiens dans leur retraite sur l'Inn. Les troupes détachées à cet effet étaient: la division Molitor, la brigade de cavalerie légère du général Marulas (l'une et l'autre du corps de Masséna), et la division bavaroise du général de Wrede. Le 22, à la pointe du jour, l'empereur quitta Landshut pour s'avancer contre l'archiduc Charles, avec le reste de son armée, c'est-à-dire les deux divisions Morand et Gudin, commandées par le maréchal Lannes, le corps d'Oudinot, celui de Masséna, les divisions de cuirassiers des généraux Nansouty et Saint-Sulpice, une brigade de chasseurs, et le corps wurtembergeois. Toutes ces troupes marchèrent sur deux colonnes, par Buckhausen et Mannsdorf, le corps de Masséna suivant les autres à quelque distance.

Par l'effet des mouvemens qui avaient eu lieu pendant la nuit, l'armée autrichienne se trouvait alors réunie, au nombre de cent mille combattans, sur le terrain qui s'étend

1809. Allemagne. d'Eckmuhl à Ratisbonne, et cette force eût été encore plus considérable si le prince Charles avait appelé à lui, sur la rive droite, le premier corps, qui n'avait plus d'ennemis devant lui. Le général Kollowrath avait pris position près de la chaussée d'Abbach, au village d'Isling. Le prince de Lichstenstein était en avant d'Eglovsheim avec l'archiduc généralissime; le général Hohenzollern entre Eglovsheim et Eckmuhl, dont le château était occupé; le prince de Rosemberg à Unter-Leuchling. C'était sur ce quatrième corps, soutenu par les douze bataillons de grenadiers de réserve, que devait pivoter l'armée. Tout le terrain compris entre Eckmuhl et Eglovsheim est entrecoupé de hauteurs, de vallées, de torrens et de bois. Le terrain que traverse la chaussée de Ratisbonne à Eglovsheim est montueux sur la gauche, mais à droite il présente une plaine marécageuse.

L'archiduc Charles espérait pouvoir facilement se rendre maître du défilé d'Abbach et du poste d'Abensberg, et venir ensuite opérer sur les derrières de l'armée de Napoléon, qu'il supposait marchant sur la Bavière, après avoir battu les cinquième et sixième corps, dont on ne recevait pas de nouvelles; mais ce prince aurait dû mieux juger de la prévoyance et de l'activité de son habile adversaire.

Le chemin que le général Kollowrath avait à faire pour entrer en ligne retarda longtemps l'attaque projetée par l'archiduc, et il était midi lorsque les colonnes autrichiennes s'ébranlèrent sur tous les points. Le maréchal Davoust, bien préparé à défendre la position qu'il occupait, et dont il connaissait toute l'importance, manœuvra avec tant de justesse et de précision, et sut ménager si bien ses forces [1] en les développant, qu'il donna de vives inquiétudes au général Ro-

[1] Les Bavarois se trouvaient alors, avec les divisions Saint-Hilaire et Friant, sous le commandement supérieur du maréchal Davoust.

semberg sur sa droite et sur sa gauche, et parvint à empêcher ses colonnes de faire un pas en avant. 1809. Allemagne.

A une heure, le canon se fit entendre sur la route de Landshut, et l'archiduc apprit alors, à son grand étonnement, qu'il allait avoir à combattre, sur son flanc gauche, l'armée commandée par Napoléon en personne. A l'approche de ces nouvelles colonnes, le général Rosemberg fit prolonger sa gauche par les réserves placées derrière lui, de manière à former un crochet de l'autre côté de la chaussée d'Eckmuhl à Ratisbonne. Il dut abandonner les hauteurs d'Ober-Leuchling, et se borner à défendre le bois de Hoheberg, à la tête duquel il fit placer une forte batterie de canons. Les troupes françaises commencèrent alors à s'avancer vigoureusement. Le maréchal Davoust, débouchant de Schierling par sa droite, attaqua les hauteurs d'Ober et de Unter-Leuchling : son artillerie, placée sur les hauteurs en avant de Paering, fit taire la batterie autrichienne placée sur le plateau d'Unter-Leuchling. Les Autrichiens cherchèrent à défendre le village et le bois en arrière; mais ils furent bientôt dépostés par le dixième d'infanterie légère, de la division Saint-Hilaire.

Dans le même temps, Napoléon dirigeait une attaque non moins vive sur Eckmuhl : les colonnes qui avaient débouché par Buckhausen et Mannsdorf s'étaient réunies près de Lintach. Le maréchal duc de Montebello reçoit ordre de passer la Laber au-dessus de Schierling avec les divisions Gudin et Morand, et de déborder l'aile gauche de l'ennemi. Ce mouvement est soutenu par toute la cavalerie, au nombre de seize régimens; savoir, les deux régimens de carabiniers et les six de cuirassiers, sous les ordres des généraux Saint-Sulpice et Nansouty, les chevau-légers wurtembergeois et la cavalerie bavaroise. Toute l'infanterie wurtembergeoise se porte directement sur Eckmuhl. Cette attaque, combinée

1809. Allemagne. avec celle du maréchal Davoust, obtient un succès complet. La cavalerie bavaroise tourne une batterie de seize pièces de canon, et sabre la troupe qui veut la défendre; les Wurtembergeois, conduits par le général Vandamme, emportent le village d'Eckmuhl et son château, à la baïonnette. Les Autrichiens, pressés vivement sur leur centre, et menacés d'être débordés sur leur gauche et sur leur droite, battent alors en retraite vers les autres colonnes de leur armée, sur la droite; mais ils sont suivis par la cavalerie française, qui débouche à droite, sur Hagerstadt, et à gauche, par les défilés d'Ober et d'Unter Santing. La cavalerie marche par Rocking, Felkhofen et Galspach, pour regagner ensuite la route de Ratisbonne, et prendre à revers l'aile gauche de l'ennemi.

Il était sept heures du soir: les divisions Nansouty et Saint-Sulpice se formèrent alors en masse et avancèrent dans la plaine, des deux côtés de la chaussée, entre Hagerstadt et Eglovsheim. Les dragons bavarois et la cavalerie légère suivirent ce mouvement, et s'étendirent jusqu'à la chaussée de Ratisbonne à Straubing. Pour arrêter cette masse de cavalerie, les Autrichiens n'avaient en ce moment que deux régimens de cuirassiers placés en avant d'Eglovsheim, et auxquels se rallièrent quelques débris de régimens de hussards: les efforts de cette faible troupe durent échouer contre la masse des carabiniers et des cuirassiers français. Ceux-ci, continuant à pousser devant eux les escadrons ennemis, les rompirent et les mirent dans une déroute complète; tous cherchèrent à gagner la chaussée pour éviter le terrain marécageux de la plaine, et renversèrent dans leur fuite plusieurs bataillons de leur propre infanterie. Ce désordre aurait entraîné la perte de tout ce qui se trouvait sur la route de Ratisbonne, si le prince Jean de Lichstenstein, revenant avec sa colonne de cavalerie pour prendre une position en arrière, d'après

l'ordre que venait de lui donner l'archiduc, ne fût tombé à ce moment sur le flanc des cuirassiers français. Une charge du régiment du duc Albert, cuirassiers, arrêta la poursuite, et l'obscurité mit fin au combat. L'armée autrichienne put se reformer pendant la nuit et rétablir les communications entre les différens corps. Déjà, dans la soirée, l'archiduc apprenant les revers de sa gauche, et convaincu à la fin qu'il avait toute l'armée de Napoléon en présence, avait suspendu les mouvemens des corps qui se portaient vers Abensberg. Pour couvrir sa retraite et le point de Ratisbonne, il donna au général Kollowrath l'ordre d'abandonner Abbach, et de reprendre sa position sous les murs de Ratisbonne, entre cette ville et le village d'Isling. Le deuxième corps de réserve et les débris des troisième et quatrième furent réunis entre Scheumassing et Gebelkofen. 1809. Allemagne.

Quinze mille prisonniers, douze drapeaux, seize pièces de canon, tels furent pour les Français les résultats matériels de cette journée mémorable, qui enleva en outre à l'armée autrichienne près de cinq mille hommes tués ou blessés [1].

La perte des Français et de leurs alliés s'élevait à deux mille hommes tant tués que blessés. Le général de division Cervoni, chef d'état-major du corps du maréchal duc de Montebello, fut tué par un boulet. C'était un des officiers-généraux les plus anciens et les plus distingués de l'armée française. Le général Clément de la Roncière, commandant une brigade de cuirassiers, avait eu un bras emporté : le général Schramm était également au nombre des blessés, le quatorzième régiment de chasseurs avait perdu son colonel, tué dans une charge.

[1] Le maréchal Davoust, duc d'Auerstaedt, dont la fermeté et les dispositions savantes avaient contribué puissamment au succès obtenu, reçut de l'empereur le nouveau titre de prince d'*Eckmulh*, nom du principal champ de bataille.

1809. Allemagne. L'armée française bivouaqua dans la plaine en avant d'Eglovsheim : la cavalerie légère s'étendait jusqu'au Danube.

L'archiduc Charles comptait encore près de quatre-vingt mille combattans dans ses rangs après le revers qu'il venait d'essuyer; mais, jugeant qu'il serait imprudent de tenter le hasard d'une seconde bataille dans une plaine qui n'offrait aucune position favorable, le Danube à dos, et avec une armée fatiguée et découragée, il prit le parti de se retirer sur la rive gauche, et fit à cet effet construire un pont un peu au-dessous de Ratisbonne, pour faciliter d'autant le passage du fleuve, et éviter l'encombrement qui résulterait si l'on se bornait à la seule communication de la ville. Ce pont, auquel on travailla pendant la nuit, fut achevé le 23 vers huit heures du matin. Déjà les troisième et quatrième corps avaient traversé le pont de Ratisbonne, lorsque, à la pointe du jour, le reste de l'armée (c'est-à-dire le corps entier du général Kollowrath, la réserve de grenadiers et toute la cavalerie) se forma en bataille entre le petit village de de Burg Weinting et Ratisbonne. Bientôt après l'infanterie commença sa retraite par Ratisbonne, et dès que le nouveau pont se trouva terminé, les réserves le traversèrent.

Napoléon avait également mis ses troupes en mouvement; la cavalerie des généraux Nansouty et Saint-Sulpice s'avançant sur plusieurs colonnes par Ober-Traubling et Ainthal, culbuta les hulans et les hussards ennemis, et les mit en fuite. Elle continuait à s'avancer vers le Danube sur la droite de Ratisbonne, lorsqu'elle reçut dans son flanc la charge du régiment de cuirassiers de l'archiduc Ferdinand; l'ennemi, par cette manœuvre, réussit à masquer le pont de bateaux sur lequel le corps de réserve autrichien, avec son train d'artillerie, avait commencé son passage. La cavalerie française s'éloigna de ce point en poursuivant principalement sur sa gauche les régimens qu'elle avait culbutés; elle en rencontra

d'autres qui tinrent tête et firent gagner du temps aux troupes qui défilaient. Ce dernier mouvement finit cependant par être découvert : le maréchal Lannes, qui avait suivi la cavalerie française avec les divisions Morand et Gudin, se dirigea sur le pont, et vint attaquer l'ennemi entre la chaussée qui conduit à Straubing et le village de Weinting. Le maréchal Davoust se plaça sur la gauche avec les divisions Friant et Saint-Hilaire, et le maréchal Masséna en réserve derrière les deux corps. Le prince Jean de Lichstenstein, avec deux régimens, se porta alors en avant du pont pour protéger le passage de ce qui restait encore de troupes, tandis que des batteries établies sur la rive gauche par les soins de l'archiduc Charles, faisaient, dans le même dessein, un feu très-violent sur les colonnes françaises. Le passage à peu près terminé, les pontonniers autrichiens coupèrent le pont et le laissèrent flotter : une partie des bateaux fut brûlée, l'autre tomba au pouvoir de l'armée française.

Cependant la mêlée de cavalerie continuait toujours sous Ratisbonne, dont les portes avaient été barricadées, à l'exception de celle de la chaussée d'Abbach. Les Autrichiens combattirent encore quelque temps avec beaucoup de résolution : il était midi lorsque les dernières troupes entrèrent dans la ville. Dès le matin, l'archiduc Charles avait ordonné au général Bellegarde de se porter avec le premier corps, qui était resté constamment sur la rive gauche, ainsi qu'on l'a vu, sur les défilés de Cham, derrière la Regen, afin de les occuper; le deuxième corps, formant l'arrière-garde et couvrant la retraite, prit position sur les hauteurs de Stadt-Am-Hoff, et six régimens occupèrent la ville de Ratisbonne, devant laquelle le duc de Montebello vint former ses troupes en bataille, à huit cents pas des portes.

Le général qui commandait dans Ratisbonne avait ordre de tenir jusqu'à la nuit, et de se retirer ensuite avec sa

1809. Allemagne.

troupe ; et la ville, enveloppée d'une muraille fortifiée, avec un fossé et une contrescarpe, présentait assez de défense pour que les intentions de l'archiduc fussent remplies, si un incident n'eût pas favorisé l'attaque que commencèrent les Français presque aussitôt leur arrivée. En examinant l'enceinte, des officiers remarquèrent une brèche entre les deux portes, et en firent le rapport au maréchal Lannes. Celui ci se met de suite à la tête d'un bataillon, et, descendant dans le fossé sous le feu meurtrier de l'ennemi, aborde la brèche, pénètre dans la ville et fait ouvrir la porte dite de Straubing. Alors plusieurs autres bataillons entrent de ce côté et gagnent le pont pour fermer la retraite à la garnison, qui met bas les armes au nombre de sept à huit mille hommes.

Le duc de Montebello tenta de faire forcer le pont; mais le général Kollowrath arrêta les troupes françaises par le feu de ses batteries, placées sur le mont de la Trinité : il ne fit sa retraite que vers le matin.

La précipitation avec laquelle les Autrichiens avaient opéré leur retraite par Ratisbonne ne leur avait pas permis d'emmener avec eux la plus grande partie du soixante-cinquième régiment, fait prisonnier dans cette ville trois jours auparavant. Ces braves se trouvèrent ainsi promptement délivrés, et cette circonstance rendit plus agréable encore le succès que le duc de Montebello venait d'obtenir. Le colonel du soixante-cinquième, Coutard, avait réussi, par ruse, à soustraire l'aigle de son régiment aux recherches de l'ennemi; il le présenta lui-même à l'empereur, lorsque celui-ci entra dans la ville [1].

[1] Napoléon avait été blessé, pour la première fois de sa vie, pendant l'action sous Ratisbonne. Assis sur un tertre couvert de gazon, à une distance presque hors de portée du feu de l'ennemi, il causait avec le maréchal du palais Duroc, lorsqu'une balle amortie vint le frapper au pied droit, et lui fit une forte contu-

Le maréchal Davoust fut chargé d'observer l'archiduc Charles, que l'empereur ne jugea point à propos de poursuivre sur Cham. 1809. Allemagne.

Ainsi, dans l'espace de cinq jours seulement, tous signalés par une victoire, Napoléon venait d'anéantir les efforts de la maison d'Autriche, auxquels se rattachaient peut-être les vœux d'une grande partie de l'Allemagne; et une guerre défensive sur son propre territoire était la seule ressource qui restât à cette puissance, naguère si confiante dans le nombre et la bonne disposition de ses troupes. A aucune autre époque de sa glorieuse carrière, l'empereurr des Français ne s'était montré plus actif et plus habile: comme dans ses campagnes d'Italie, il avait développé ces admirables calculs du temps qui donnèrent aux mouvemens combinés de ses forces, bien inférieures à celles de l'ennemi, toute la précision nécessaire pour rétablir l'équilibre et se trouver même en mesure de vaincre.

L'empereur passa une grande revue de ses troupes devant Ratisbonne, prodigua les éloges à tous les corps qui s'étaient distingués, et donna de l'avancement, des décorations, des titres et des dotations à un grand nombre de soldats, d'officiers et de généraux. Ce même jour, 24 avril, la proclamation suivante fut mise à l'ordre de l'armée :

« Soldats! vous avez justifié mon attente; vous avez suppléé au nombre par la bravoure; vous avez glorieusement marqué la différence qui existe entre les soldats de César et les cohues armées de Xerxès.

sion : « Ce ne peut-être, dit-il, qu'un Tyrolien qui m'ait ajusté de si loin : ces gens sont fort adroits. » Le premier chirurgien Ivan était auprès de lui, et le pansa; mais l'empereur était si impatient, qu'il monta à cheval avant que l'appareil fût entièrement placé. Quelques courtisans lui ayant représenté qu'il s'exposait souvent avec trop de témérité, il leur répondit en souriant : « Que voulez-vous? il faut bien que je voie ce qui se passe. »

1809. Allemagne. « En peu de jours nous avons triomphé dans les trois batailles de Tann, d'Abensberg et d'Eckmuhl, dans les combats de Peising, de Landshut et de Ratisbonne. Cent pièces de canons, quarante drapeaux, cinquante mille prisonniers, trois équipages de pont, trois mille voitures attelées portant les bagages, toutes les caisses des régimens, voilà les résultats de la rapidité de vos marches et de votre courage.

« L'ennemi, enivré par un cabinet parjure, paraissait ne plus conserver aucun souvenir de vous; son réveil a été prompt : vous lui avez apparu plus terribles que jamais. Naguère il a traversé l'Inn et envahi le territoire de nos alliés; naguère il se promettait de porter ses armes au sein de notre patrie : aujourd'hui, défait, épouvanté, il fuit en désordre; déjà mon avant-garde a passé l'Inn : avant un mois nous serons à Vienne. »

CHAPITRE II.

SUITE DE L'ANNÉE 1809.

L'armée française s'avance sur Vienne; combats de Neumarkt, d'Ebersberg; Napoléon au château de Schoenbrunn; bombardement et capitulation de Vienne; préparatifs des Français pour passer le Danube à l'île de Loban; mouvement de l'armée autrichienne sur la rive gauche; bataille d'Essling; rupture des ponts du Danube; l'armée française se retire dans l'île de Loban; mort du maréchal Lannes, duc de Montebello. Opérations militaires en Pologne; combat de Gora; prise de Sandomir, de Zamosc; marche des troupes russes sur la Gallicie, etc.

Deux plans d'opérations s'offraient aux méditations de l'empereur des Français après la retraite de la plus grande partie de l'armée autrichienne sur la rive gauche du Danube, celui de rejeter l'archiduc Charles et ses troupes dans les montagnes de la Bohême, en lui enlevant, par la poursuite la plus instante, ses bagages, son artillerie, ses magasins, et, par là, de mettre ce prince hors d'état de continuer la campagne; ou bien de marcher vivement sur la capitale de l'Autriche, et d'arrêter par ce mouvement les dispositions qui étaient déjà prises pour l'organisation de nouvelles forces. Napoléon pouvait espérer, par l'exécution du premier de ces plans, d'anéantir les principales forces de l'ennemi; mais cette opération aurait traîné trop en longueur dans un pays difficile où les subsistances seraient devenues très-rares, surtout après le passage de l'armée vaincue, qui aurait elle-même contribué à cet épuisement, où la cavalerie perdait l'avantage d'une poursuite accélérée, où les renforts seraient

1809. Allemagne.

1809. Allemagne. arrivés difficilement, enfin où l'on se fût trouvé trop éloigné de l'armée d'Italie. Outre ces inconvéniens, on devait craindre que le gouvernement autrichien, plus rassuré sur le sort de Vienne, n'eût le temps nécessaire pour organiser la défense de cette ville et y former le noyau d'une nouvelle armée.

Napoléon s'arrêta au dernier parti : il conservait sa ligne d'opérations principales en s'avançant ainsi vers le centre de la monarchie autrichienne, et il faisait entrer dans son calcul l'effet que ce mouvement rapide allait produire sur les esprits dans le nord de l'Allemagne. Il pensa qu'il atteindrait également le but du premier plan, en passant le Danube près de Vienne après s'être emparé de cette capitale et avant que l'archiduc ne fût en mesure de s'y opposer sur la rive gauche. A cet effet, le maréchal Davoust, auquel nous donnerons désormais son glorieux titre de prince d'Eckmühl, eut ordre de suivre les mouvemens du prince Charles du côté de la Bohême, et de l'empêcher de se rapprocher du Danube.

Le maréchal duc de Rivoli (Masséna) dut se porter par Straubing sur Passau, en descendant le Danube, afin de longer ainsi le flanc gauche de l'archiduc et le tenir en respect, en même temps qu'il forcerait les troupes ennemies qui étaient à Passau d'abandonner cette position.

On a vu, dans le chapitre précédent, que le maréchal duc d'Istrie avait été détaché avec la division bavaroise du général de Wrede, celle du général Molitor et quelque cavalerie, afin de poursuivre dans la direction de l'Inn les cinquième et sixième corps autrichiens commandés par le général Hiller.

Le corps français traversa successivement Biburg et Neumarkt, et il s'empara, dans cette dernière ville, du reste

des gros bagages, des caissons et des pontons qui avaient échappé à la déroute de Landshut : la cavalerie ramassa encore dans cette marche quinze à dix huit cents traîneurs de l'ennemi. 1809. Allemagne.

Cependant, comme celui-ci avait un peu d'avance, il était arrivé le 22 au soir aux bords de l'Inn. Le lendemain, il prit position entre Alt et Neu-OEtting. Jugeant bientôt, d'après les rapports de ses reconnaissances, qu'il n'était pas suivi par toutes les forces qui l'avaient attaqué et battu à Landshut, le général Hiller dut penser que Napoléon s'était reporté avec la plus grande partie sur l'archiduc, et il résolut de reprendre l'offensive pour opérer du moins une diversion en faveur du généralissime.

En conséquence, il commença par former trois fortes avant-gardes, l'une se dirigeant par la route de Wurmansquik, vers Landau et Dingelfingen, sur l'Iser; la seconde occupant les hauteurs le long de l'Inn, et la troisième prenant position vers Muhldorf. Un détachement de cette dernière partit pour établir la communication avec le général Jellachich, du côté de Wasserburg.

Le maréchal duc d'Istrie, en prenant position à Neumarkt le 23 dans la soirée, arrêta le mouvement de la deuxième avant-garde ennemie sur cette ville.

Le général Hiller avait également divisé le gros de ses troupes en trois colonnes, qui s'ébranlèrent le 24 au matin : la première, marchant à droite de la chaussée de Neumarkt, prit la direction de Klebing; la deuxième suivit la chaussée, devant s'avancer sur Neumarkt à mesure que la première gagnerait du terrain; la troisième marcha sur Friesing, vers la rivière de Roth. Ces trois colonnes etaient soutenues par une réserve de cinq bataillons de grenadiers et quatre escadrons de dragons, et, en y comprenant les avant-gardes, le tout présentait un effectif de trente-deux mille combattans.

1809. Allemagne, 24 avril.

Combat de Neumarkt. — Le maréchal Bessières avait à peine vingt mille hommes à opposer à ces forces. La division de Wrede était en position en avant de Neumarkt, comme nous l'avons dit, ayant à dos le défilé de cette petite ville, et la rivière de Roth, qui, bien que guéable en cet endroit, a ses bords très-marécageux: la division Molitor s'avançait de Biburg, mais était encore assez éloignée.

Au moment où il aperçut les têtes de colonnes ennemies, le général de Wrede mit sa division en bataille, et, pour assurer sa gauche, il fit occuper le village de Scherm et les bois qui sont en avant. Les Autrichiens attaquèrent avec impétuosité cette même gauche des Bavarois, cherchèrent à la tourner, et réussirent à la pousser de hauteur en hauteur, jusque derrière Neumarkt, sur la chaussée d'Elkhoffen. Le général bavarois, voyant sa gauche tournée, voulut, pour la soutenir, retirer son centre et sa droite pour les remettre en ligne de l'autre côté de Neumarkt; mais, forcé de passer le défilé de cette ville, ces troupes ne purent se maintenir en ordre, et perdirent du monde. Toutefois, la division bavaroise put venir s'appuyer à celle du général Molitor, et le maréchal duc d'Istrie leur fit prendre une position en avant de Biburg sur la Wils.

On va voir que le faible avantage que venaient de remporter les Autrichiens fut à peu près inutile pour eux, par suite des dispositions que venait de prendre l'empereur français.

En effet, toute l'armée de Napoléon, à l'exception du corps du maréchal prince d'Eckmühl, dont on connaît déjà la destination sur la rive gauche du Danube, s'avançait alors par la rive droite de ce fleuve dans la direction de l'Inn. Nous avons dit que le maréchal duc de Rivoli se portait sur Passau; les deux divisions bavaroises du prince royal et du général Deroi étaient en marche pour joindre celle du géné-

ral de Wrede; le duc de Montebello, à la tête de la division Saint-Hilaire, définitivement détachée du troisième corps (celui de Davoust) pour former le deuxième corps d'armée avec deux autres divisions qu'on attendait, avait pris la direction de Muhldorf : il était suivi par les deux divisions du général Oudinot et par la légion portugaise. L'empereur se disposait à quitter Ratisbonne avec sa garde, infanterie et cavalerie, et les deux divisions de grosse cavalerie des généraux Nansouty et Saint-Sulpice.

Le général Hiller, ayant connaissance de ce grand mouvement, se hâta de repasser l'Inn le 25, afin de couvrir les frontières de l'Autriche.

Le 26, le maréchal duc de Rivoli, arrivé devant Passau, fit trois cents prisonniers, débloqua la citadelle, où les Bavarois s'étaient maintenus depuis le 10 contre les efforts du général Dedowich, et s'établit à Schaerding.

Napoléon, parti le même jour de Ratisbonne, arriva, le lendemain 27 dans la soirée à Muhldorf, où il fixa son quartier-général.

Tels étaient, au surplus, les dispositions déjà arrêtées par l'empereur pour la marche ultérieure des différens corps de son armée.

Le maréchal duc de Montebello, ayant sous ses ordres, indépendamment de la division Saint-Hilaire, les deux du général Oudinot et la légion portugaise, devait faire l'avant-garde de la grande armée jusqu'à Vienne, et les trois divisions de grosse cavalerie, ainsi qu'une autre de cavalerie légère, réunies en corps de réserve sous les ordres du maréchal duc d'Istrie, devaient suivre cette avant-garde. Le maréchal duc de Rivoli avait ordre de marcher en seconde ligne par la route de Passau, et le maréchal prince d'Eckmühl, après avoir rempli sa mission, qui était de rejeter les troupes de l'archiduc dans la Bohême, était destiné à former l'arrière-garde.

1809. Allemagne. Dès le 26, le général de Wrede avait reçu l'ordre de se diriger sur Salzburg, afin d'atteindre le corps autrichien du général Jellachich, qui se retirait à marches forcées sur le Tyrol : la division bavaroise, arrivée le 28 à Lauffen, attaqua l'arrière-garde ennemie, lui fit bon nombre de prisonniers, et lui enleva ses bagages ; toutefois, les Autrichiens eurent le temps de passer la Salza et de brûler le pont après eux. Le lendemain, le général de Wrede fit rétablir ce pont, et continua sa marche sur Salzburg : à moitié chemin, son avant-garde trouva les troupes ennemies arrêtées dans une position avantageuse ; il les fit attaquer sans hésiter, les culbuta, et entra pêle-même avec elles dans la ville. Ce dernier combat eut pour résultat la dispersion du corps de Jellachich, auquel les Bavarois firent encore beaucoup de prisonniers, et la prise de tous les magasins que les Autrichiens avaient formés à Salzburg.

Pendant ce temps, le maréchal duc de Dantzig, après avoir accompagné à Munich le roi Maximilien, impatient de se montrer à ses sujets, s'avançait également sur Salzburg, par Wasserburg et Altenmarkt, avec les deux autres divisions bavaroises Il avait ordre de pénétrer dans le Tyrol avec tout son corps d'armée, pour en chasser les Autrichiens et assurer de ce côté les derrières de la grande armée contre les diversions de l'ennemi.

Le 27, les maréchaux Lannes, Bessières et Masséna commencèrent leur mouvement en avant de l'Inn ; le 30, l'empereur Napoléon se porta avec toute sa garde sur Burghausen. Les Autrichiens avaient détruit le pont de cette ville sur la Salza ; le général Bertrand, aide-de-camp de l'empereur, et commandant l'arme du génie, le fit rétablir ; vivement poursuivis, les Autrichiens ne faisaient point leur retraite avec l'ordre convenable. Le chef d'escadron Margaron, avec cinquante chasseurs seulement, fit mettre bas les

armes à un bataillon de la landwher, qui voulut défendre le pont de Dittmaning. 1809. Allemagne.

Du 30 avril au 2 mai, l'armée française continua sa marche progressive. Le général Oudinot s'empara de Ried, où il trouva plus de vingt mille quintaux de farine, et fit quinze cents prisonniers. Les maréchaux duc de Montebello et duc d'Istrie occupèrent Wels, qui renfermait également des magasins considérables de vivres et de munitions; à la droite, le maréchal duc de Dantzig dirigeait une colonne sur Kuffstein, et une autre sur Rasdtadt sur l'Ens, occupant ainsi les deux routes qui conduisent en Italie à travers le Tyrol. Une troisième colonne, suivant la retraite du général Jellachich sur la Styrie, atteignait l'ennemi à Colling et lui faisait éprouver de nouvelles pertes; à la gauche, le maréchal duc de Rivoli suivait la route de Schaerding à Efferding. L'adjudant commandant Trinqualye, commandant l'avant-garde de la division Carra Saint-Cyr, rencontra le 1er mai un petit corps autrichien sur le chemin de Riedau à Neumarkt. Les chevau-légers wurtembergeois, les dragons badois et trois compagnies du quatrième régiment de ligne, qui composaient cette avant-garde, attaquèrent la troupe ennemie avec tant d'impétuosité, qu'ils la mirent en déroute au premier choc et lui firent cinq cents prisonniers : les dragons badois se distinguèrent plus particulièrement. Le major Descorches-Sainte-Croix, aide-de-camp du duc de Rivoli, s'empara d'un drapeau.

Le 3, l'avant-garde de ce corps d'armée français (celui de Masséna) arriva à Linz. Les débris des deux corps de l'archiduc Louis et du général Hiller, qui avaient marché dans cette même direction, s'y trouvaient réunis, au nombre de plus de trente mille hommes dans une position avantageuse en avant de la Traun; toutefois, craignant d'être tourné par sa gauche, le général Hiller porta ses troupes sur Ebersberg, afin d'y passer la rivière.



1809. Allemagne 3 mai.

Combat d'Ebersberg. Ce même jour (3 mai), l'empereur Napoléon avait son quartier à Lambach. Instruit de la position des troupes ennemies, il avait donné au général Oudinot et au maréchal duc d'Istrie l'ordre de s'avancer dans la direction d'Ebersberg, afin d'appuyer le mouvement du duc de Rivoli.

La division Claparède, du corps d'Oudinot, marchant en tête, rencontra dans la matinée l'arrière-garde autrichienne en avant d'Ebersberg. Le général Coehorn (de la division que nous venons de nommer), à la tête des bataillons des tirailleurs du Pô et des voltigeurs corses, aborda hardiment l'ennemi au moment même où celui-ci s'avançait sur le pont d'Ebersberg, pour gagner la rive droite de la Traun, sous la protection des nombreuses batteries qui y étaient placées. Ce pont se prolonge sur plusieurs îlots et bras que forme la rivière, et présente un trajet assez considérable à parcourir. Plusieurs fois les braves tirailleurs et voltigeurs s'y précipitèrent avec l'élan le plus impétueux, autant de fois leur tête de colonne fut arrêtée par la violence du feu : le général Claparède s'avança alors avec le reste de sa division. Cette masse, poussant la brigade Coehorn, qui faisait des prodiges de valeur, en un moment canons, caissons, chariots, hommes, chevaux, furent culbutés dans la Traun; mais, le feu ayant pris aux maisons qui avoisinaient ce pont, les premières arches de ce côté furent brûlées, en sorte que les troupes françaises qui avaient déjà passé se trouvèrent séparées des autres, et forcées de lutter contre les trente mille Autrichiens que le général Hiller avait formés en bataille sur les hauteurs en arrière du village. La division Claparède, à peine forte de sept mille combattans, eut seule à soutenir pendant long-temps un engagement aussi inégal, et elle le fit avec une résolution et une intrépidité dignes des plus grands éloges. Toutefois, cette poignée

de braves aurait fini par succomber, si les autres divisions, accourant à son secours, n'étaient parvenues à détourner les flammes et à rétablir les communications. Réunis au reste du corps d'Oudinot, mille chevaux de la réserve du duc d'Istrie, commandés par le général Durosnel, passèrent sur la rive droite de la Traun : alors les Autrichiens, craignant d'être débordés sur leur flanc gauche, se mirent en retraite, laissant quatre canons, deux drapeaux, et un monceau de morts dans ce malheureux village d'Ebersberg, dont les ruines fumaient encore huit jours après le combat que nous venons de décrire. Les maisons, les rues, les bords du fleuve étaient encombrés de cadavres à demi brûlés. Cette journée coûta encore aux Autrichiens quatre mille cinq cents hommes tués ou blessés, et six à sept mille prisonniers. La division du général Claparède, qui venait de se distinguer d'une manière si spéciale, avait perdu plus de trois cents hommes tués, et près de sept cents blessés grièvement; le général Coehorn, officier d'une rare valeur, avait eu un cheval tué sous lui; les colonel Cardenau et Lendy étaient restés sur le champ de bataille; une compagnie de voltigeurs corses, en poursuivant l'ennemi, fit à elle seule sept cents prisonniers dans un bois.

1809. Allemagne.

Pendant ce glorieux combat d'Ebersberg, le duc de Montebello arrivait à Steyer et y faisait rétablir le pont que l'ennemi avait coupé. Napoléon coucha le même soir à Ens, et y reçut les députés du cercle de la Haute-Autriche.

Sur ces entrefaites, les autres corps qui devaient faire partie de la grande armée française s'avançaient rapidement pour opérer leur jonction avec ceux qui étaient déjà en ligne. Le neuvième corps, commandé par le maréchal prince de Ponte-Corvo, et composé en entier du contingent du roi de Saxe, au nombre de vingt mille hommes, avait longé la frontière occidentale de la Bohême, et venait de s'emparer

1809 Allemagne. d'Egra, après avoir dissipé un corps assez considérable de landwher, qui s'y était rassemblé. Le 6 mai, le prince de Ponte-Corvo avait son quartier-général à Rœtz, sur la grande route de Ratisbonne à Prague.

Le même jour, le duc de Montebello arriva avec ses troupes à Molk, pendant que le duc de Rivoli le remplaçait avec les siennes à Amstetten [1].

Aucun obstacle sérieux n'arrêtait plus désormais la marche de Napoléon sur Vienne, et le mouvement des troupes françaises sur la rive droite du Danube était d'autant mieux assuré, qu'à cette époque le maréchal prince d'Eckmühl venait de prendre position avec son corps devant Linz, où se dirigeaient également les Wurtembergeois sous les ordres du général Vandamme.

Depuis le 24 avril jusqu'au 30, le prince d'Eckmühl avait suivi l'archiduc Charles dans la direction de la Bohême, et s'était avancé jusqu'à Nittenau, où les reconnaissances envoyées sur les frontières lui apprirent que l'ennemi s'enfonçait décidément dans le royaume dont nous parlons. Le maréchal marcha alors sur Straubing, et suivit le mouvement de la grande armée par Passau et Linz, où il arriva le 5 mai. Il eut alors l'ordre de rester dans cette position pour observer le mouvement de l'armée de l'archiduc Charles, qui paraissait se porter sur Vienne par les routes qui y conduisent de

[1] La veille, l'avant-garde du deuxième corps (celui de Lannes) avait attaqué une arrière-garde autrichienne près de la ville que nous venons de nommer. Le général Edouard Colbert, chargeant à la tête du vingt-neuvième régiment de chasseurs, écrasa la cavalerie ennemie, et fit cinq cents hulans prisonniers. Le jeune Lauriston, fils du général de ce nom, âgé de dix-huit ans, et sorti des pages depuis six mois, lutta seul contre le colonel des hulans, et lui fit remettre son sabre. L'empereur, informé de ce trait de vaillance, accorda sur-le-champ la décoration de la légion au jeune sous-lieutenant qui débutait d'une manière aussi glorieuse.

la Bohême, et dont les avant-postes se montraient déjà sur la rive gauche du Danube. 1809. Allemagne.

Le 7 mai, le général Hiller, arrivé à San-Polten, partagea ses troupes en deux parties, et passa avec la plus nombreuse sur la rive gauche du Danube, par le pont de Krems; l'autre partie, composée de troupes légères, et commandée par le général Nordmann, se dirigea sur Vienne pour aider à la défense de cette ville jusqu'à l'arrivée de l'archiduc Charles, qui espérait encore pouvoir opérer sur les deux rives du Danube.

Les corps des maréchaux Masséna et Lannes se réunirent le 9 auprès de Sieghartskirchen, à quatre lieues de la capitale de l'Autriche. Ce même jour, l'empereur Napoléon avait son quartier-général à San-Polten; le maréchal prince d'Eckmühl quittait Linz pour se porter sur Molk. Les troupes wurtembergeoises remplaçaient le troisième corps à Linz; le prince de Ponte-Corvo s'avançait sur les derrières de l'archiduc Charles, l'inquiétant par diverses démonstrations, et l'obligeant à partager ses forces; enfin le maréchal duc de Dantzig, continuant à marcher vers le Tyrol avec le corps bavarois, arrivait sur Inspruck, afin de prendre à revers les détachemens autrichiens qui occupaient encore le pays, et inquiétaient cette partie des frontières de la Bohême.

Le 10, à neuf heures du matin, Napoléon parut aux portes de Vienne avec le corps du duc de Montebello : « C'était, dit le bulletin officiel, à la même heure, le même jour, et un mois juste après que l'armée autrichienne avait passé l'Inn pour envahir la Bavière. »

Bombardement et capitulation de Vienne. — L'empereur avait couché la veille au château impérial de Schonbrun, situé à une demi-lieue vers le midi, et dans une position très-favorable à la direction des opérations autour de cette capitale de l'Autriche, que l'archiduc Maximilien occupait 11-12 mai.

1809. Allemagne. avec dix bataillons de troupes de ligne et dix de landwehr, formant un corps d'environ quinze à seize mille hommes. La présence de ces troupes, et la pensée d'être promptement secourus par l'armée de l'archiduc Charles, à laquelle venait de se joindre le général Hiller, avaient excité les Viennois à se défendre jusqu'à la dernière extrémité : les faubourgs, qui ne sont pas fortifiés, et qui contiennent les deux tiers de la population, se rendirent sans résistance aux troupes du général Oudinot; mais, lorsque le général Tharreau, commandant l'avant-garde, s'avança sur l'esplanade qui sépare les faubourgs de la cité, les canons des remparts tirèrent à mitraille sur lui, et le forcèrent à s'éloigner : ce général reçut en cette occasion une blessure assez légère.

Le duc de Montebello, par ordre de l'empereur Napoléon, envoya alors le colonel Lagrange pour sommer la ville d'ouvrir ses portes. Ce parlementaire fut introduit ; mais à peine avait-il fait quelques pas dans la ville, que la populace ameutée se jeta sur lui pour le massacrer : il était déjà couvert de blessures, lorsque le général O'Reilly fit avancer un piquet de troupes de ligne pour le retirer des mains de ces furieux, et épargner au peuple de Vienne le crime de violer le droit le plus sacré de la guerre; mais, tandis que le colonel Lagrange échappait ainsi à une mort certaine, une partie de la milice urbaine promenait en triomphe un garçon boucher qui avait porté les premiers coups à cet officier.

Maître des dehors de Vienne, l'empereur avait nommé sur-le-champ le général Andréossy gouverneur de la ville: celui-ci réunit en députation un certain nombre des principaux habitans des faubourgs, et les envoya au château de Schonbrunn. Napoléon accueillit ces députés avec beaucoup de bienveillance, et les chargea de porter à l'archiduc la lettre suivante, qu'écrivit le major-général prince de Neuchâtel.

« S. M. l'empereur et roi désire épargner à cette grande et intéressante population les calamités dont elle est menacée, et me charge de représenter à V. A. que, si elle continue à vouloir défendre la place, elle causera la destruction d'une des plus belles villes de l'Europe. Dans tous les pays où la guerre l'a porté, mon souverain a fait connaître sa sollicitude pour écarter ces désastres des populations désarmées. V. A. doit être persuadée que S. M. est sensiblement affectée de voir, au moment de sa ruine, une ville qu'elle tient à gloire d'avoir déjà sauvée; cependant, contre l'usage établi dans les forteresses, V. A. a fait tirer le canon du côté de la ville, et ce canon pouvait tuer, non un ennemi de votre souverain, mais la femme ou l'enfant de ses plus zélés serviteurs. Si V. A. continue à vouloir défendre la place, S. M. sera forcée de faire commencer les travaux d'attaque, et la ruine de cette immense capitale sera consommée en trente-six heures par le feu des obus et des bombes de nos batteries, comme la ville extérieure sera détruite par le feu des vôtres. S. M. ne doute pas que ces considérations n'engagent V. A. à renoncer à une détermination qui ne retarderait que de quelques instans la prise de la place; enfin, si V. A. ne se décide pas à prendre un parti qui sauve la ville, sa population, plongée par votre faute dans des malheurs aussi affreux, deviendra, de sujets fidèles, ennemie de votre maison.»

1809. Allemagne.

La députation qui portait cette nouvelle sommation entra le 11 à neuf heures du matin dans la cité; mais, une heure après, le feu des remparts recommença sur tous les points; c'était la seule réponse que voulut faire l'archiduc: quinze habitans et deux soldats français furent tués.

Réduit, malgré lui, à la dure nécessité de faire bombarder Vienne, Napoléon se porta avec le duc de Rivoli sur le bras du Danube qui sépare la promenade appelée le *Prater* des faubourgs, et fit occuper par deux compagnies de voltigeurs,

1809. Allemagne. sous le commandement du chef d'escadron Talhouet, officier d'ordonnance, un petit pavillon sur la rive gauche, afin de protéger la construction d'un pont en cet endroit. Un bataillon de grenadiers ennemis, qui défendait ce passage, fut chassé par ces deux compagnies, protégées par le feu de quinze pièces d'artillerie; à huit heures du soir, les matériaux pour la construction du pont étaient déjà réunis. Le capitaine Pourtalès, aide-de-camp du prince de Neuchâtel, et l'aide-de-camp du général Boudet, Susaldi, s'étaient jetés des premiers à la nage pour ramener deux bateaux qui étaient sur la rive opposée, et qui servirent au passage des voltigeurs du commandant Talhouet.

Les troupes françaises formaient alors un cercle autour des remparts, la gauche appuyée au Danube près de Dobling, la droite à Simring, le centre aux environs de Schonbrunn.

Le général du génie Bertrand et le général d'artillerie Navelet choisirent, pour élever une batterie de vingt obusiers, destinée à bombarder la ville, le même emplacement où les Turcs avaient ouvert leur tranchée dans le siége de 1683, et qui n'était éloigné que de cent toises de la place.

Cette batterie, couverte par les écuries de l'empereur d'Autriche, bâties sur le même terrain, commença à neuf heures du soir un bombardement que ne pouvait point contrarier le feu des remparts: dix-huit cents obus furent lancés en peu de temps; plusieurs hôtels et grands bâtimens dans l'intérieur de la ville devinrent la proie des flammes. Cet incendie répandit le plus grand trouble au milieu de l'immense population qui se trouvait encombrée dans un espace beaucoup trop resserré pour elle. Un parlementaire sortit de la ville sur ces entrefaites, pour annoncer que la jeune archiduchesse Marie-Louise, alors malade de la petite

vérole, n'ayant pu suivre son père et sa famille, se trouvait dans le palais impérial, exposée au feu de l'artillerie française : Napoléon, par égard pour cette princesse, fit changer la direction des batteries, de manière à ce que le palais fût épargné. 1809. Allemagne.

A une heure du matin, l'archiduc Maximilien fit marcher deux bataillons pour reprendre le pavillon qui protégeait la construction du pont par lequel l'empereur voulait pénétrer dans le Prater. Les deux compagnies de voltigeurs logées dans ce petit bâtiment l'avaient crénelé ; elles reçurent l'ennemi à bout portant. Leur feu et celui de la batterie de quinze pièces de canon, établie sur l'autre rive, ayant renversé une partie de la colonne autrichienne, le reste se sauva dans le plus grand désordre.

L'archiduc vit alors que ses communications étaient menacées, et il donna à ses troupes de ligne l'ordre d'évacuer la ville, n'y laissant que les bataillons de landwher, sous les ordres du général O'Reilly, qu'il autorisa à traiter de la capitulation.

Le 12 mai, dès la pointe du jour, ce général envoya un officier aux avant-postes français pour demander qu'on cessât le feu, et pour prévenir qu'une députation allait se rendre auprès de l'empereur Napoléon : en effet, peu de temps après, cette députation, composée des personnes les plus distinguées de la ville, se rendit au château de Schonbrunn, où le monarque français lui promit d'accorder à la capitale des états autrichiens la même capitulation qu'il lui avait octroyée en 1805. Les articles en furent signés dans la soirée, et, le lendemain 13, les troupes du général Oudinot occupèrent la ville, dont la garnison resta prisonnière de guerre.

1809.
Allemagne.
13-21 mai.

Passage du Danube par une partie de l'armée française; mouvemens de l'armée autrichienne sur la rive gauche de ce fleuve. — Napoléon ne fit point d'entrée dans Vienne; le jour même où la garnison autrichienne mit bas les armes, il adressa, du château de Schonbrunn, la proclamation suivante à son armée:

« Soldats! un mois après que l'ennemi passa l'Inn, au même jour, à la même heure, nous sommes entrés dans Vienne.

« Ses landwehrs ou levées en masse, ses remparts créés par la rage impuissante de la maison de Lorraine, n'ont point soutenu nos regards; les princes de cette maison ont abandonné la capitale, non comme des soldats d'honneur qui cèdent aux circonstances, mais comme des parjures que poursuivent leurs propres remords. En fuyant de Vienne, leurs adieux à ses habitans ont été le meurtre et l'incendie: comme Médée, ils ont, de leurs propres mains, égorgé leurs enfans.

« Le peuple de Vienne, selon l'expression de la députation de ses faubourgs, délaissé, abandonné, veuf, sera l'objet de vos égards; j'en prends les bons habitans sous ma spéciale protection: quant aux hommes turbulens et méchans, j'en ferai une justice exemplaire.

« Soldats! soyons bons pour les pauvres paysans, pour ce bon peuple qui a tant de droits à votre estime; ne conservons aucun orgueil de nos succès, voyons-y une preuve de cette justice divine qui punit *l'ingrat* et *le parjure*. »

Les corps des ducs de Rivoli, de Montebello et d'Istrie furent cantonnés dans les environs de Vienne, et la garde impériale auprès du château de Schonbrunn. L'empereur passa les troupes en revue à mesure qu'elles arrivaient, distribua des récompenses à ceux qui s'étaient distingués dans les dernières affaires, et ordonna les préparatifs pour le passage du Danube.

Trois points s'offraient pour cette opération : le premier, à gauche de la ville, près du village de Nausdorf, et au-dessous du Bisamberg, avait l'avantage d'une position excellente sur l'autre rive, si l'on pouvait traverser d'abord le fleuve en assez grandes forces pour l'occuper avant l'ennemi et s'y maintenir. Une tentative qui fut faite pour s'emparer de cette position ne réussit point, et un bataillon, qui avait passé sur des bateaux, fut fait en partie prisonnier. 1809. Allemagne.

Le second point était à droite entre l'île de Lobau et Presburg. Le Danube, en cet endroit, n'est point divisé en plusieurs bras, et les hauteurs qui sont sur la rive droite donnent la facilité de protéger les travaux par des batteries plongeantes.

Le troisième, auquel l'empereur donna la préférence, était l'île de Lobau, située à une lieue et demie à l'est de Vienne, couverte de bois et entourée de tous côtés de broussailles, qui cachent la vue de l'intérieur, même des lieux les plus élevés.

Ce point de passage bien reconnu par les officiers du génie, l'empereur fit avancer, le 17, la division Molitor entre le village d'Ebersdorf et le bord du Danube vers un petit bois, autour duquel se rangèrent les troupes, et il se rendit lui-même sur ce terrain vers six heures du soir. Bientôt après, il fit embarquer les compagnies de voltigeurs de la division que nous venons de nommer sur des bateaux réunis à cet effet. Un faible détachement ennemi, qui gardait l'île de Lobau, en fut chassé sans peine.

L'empereur voulut présider à l'embarquement des troupes, et il s'occupa des moindres détails. Pendant ce temps, le général Bertrand préparait, à une portée de canon de l'endroit de passage, les deux ponts qui devaient être établis pour arriver dans l'île de Lobau, attendu qu'entre cette île et la rive droite se trouve un petit îlot, qui divise ce bras du

1809. Allemagne. fleuve en deux : Napoléon établit son quartier-général à Ebersdorf.

Le 19, les deux ponts furent terminés, et les troupes, qui arrivaient de tous côtés, prenant successivement position aux environs d'Ebersdorf, purent commencer à passer dans l'île de Lobau, lieu de rassemblement et place d'armes en quelque sorte des opérations. Pendant tous ces préparatifs, c'est-à-dire du 13 au 20 mai, les corps d'armée du prince d'Eckmuhl et du prince de Ponte-Corvo s'étaient rapprochés de l'armée principale ; le premier s'était porté de Molk sur San-Polten, et avait cantonné ses troupes entre ce dernier bourg et Siehgartskirchen. Le maréchal prince de Ponte-Corvo était descendu par la rive gauche sur Linz, pour se réunir au corps wurtembergeois qui occupait cette ville, ainsi que nous l'avons déjà dit.

Napoléon passa le 20 dans l'île de Lobau, et fit établir un nouveau pont sur le troisième bras du fleuve, entre les villages de Gross-Aspern et d'Essling. Ce bras, n'ayant que soixante-dix toises de largeur, treize pontons suffirent pour former le pont, qui fut achevé en trois heures par les soins et sous la direction du colonel d'artillerie Aubry. Le major Descorches Sainte-Croix, aide-de-camp du maréchal duc de Rivoli, passa le premier dans un bateau sur la rive gauche. La division de cavalerie légère, commandée par le général Lasalle, suivit, et eut, presque aussitôt après son passage, un engagement avec quelques régimens de cavalerie ennemie. Les divisions Molitor et Boudet passèrent dans la nuit.

Le 21 mai, dès la pointe du jour, l'empereur, accompagné du prince de Neuchâtel et des maréchaux ducs de Rivoli et de Montebello, reconnut la position, et établit sur-le-champ son ordre de bataille à l'entrée de la plaine de Markfeld, la gauche appuyée au village de Gross-Aspern, le centre à Essling, et la droite vis-à-vis Stadt-Enzersdorf, à

un petit bois au bord du Danube. Les deux villages de Gross-Aspern et d'Essling sont naturellement retranchés par des murs de maisons en pierre, et se trouvent liés entre eux par une double ligne de fossés, pratiqués pour l'écoulement des eaux lorsque le Danube déborde; Gross-Aspern s'appuie en outre contre un petit bras du Danube, formé par une île qui est précisément derrière le village. C'est dans cette position que Napoléon attendait le reste de son armée, pour la conduire ensuite à une attaque générale. 1809. Allemagne.

Rendons compte maintenant des mouvemens de l'armée autrichienne sur la rive gauche du Danube.

L'archiduc Charles, après avoir fait un long circuit par la Bohême, s'était rapproché du Danube et avait rallié à son armée les troupes du général Hiller, passées dès le 7 mai sur la rive gauche. Le corps du général Kollowrath était resté en observation sur les frontières de Bohême, pour s'opposer aux entreprises que le prince de Ponte-Corvo et le général Vandamme pourraient faire de ce côté, en partant du point de Linz, où ils étaient placés l'un et l'autre.

Arrivé depuis le 16 au pied du Bisamberg, l'archiduc ne pouvait point douter que l'empereur ne se préparât à passer le Danube; mais il résolut de ne point s'y opposer, afin de livrer bataille à l'armée française, ayant à dos le Danube, qui, dans cette saison, est sujet à des débordemens.

Dès le 19, il apprit, par les avant-postes, l'occupation de l'île de Lobau, et, le lendemain, la construction du pont sur le troisième bras du Danube. Afin de donner plus de sécurité en quelque sorte à son adversaire, il ordonna alors à son avant-garde de se replier à mesure que les troupes françaises se déploieraient, et en même temps il s'occupa de faire réunir et préparer tous les moyens propres à opérer la destruction des ponts, ainsi que nous le dirons plus loin.

1809. Allemagne. 21 et 22 mai. *Bataille d'Essling.* — Le 21, toute l'armée autrichienne prit les armes : l'archiduc la plaça sur deux lignes derrière Gerardsdorf, entre le mont Bisamberg et le ruisseau de Russbach, les troupes du général Hiller, formant l'aile droite, près de Stamersdorf; les corps des généraux Bellegarde et Hohenzollern le centre, et celui du général Rosemberg la gauche. Toute la cavalerie, sous les ordres du prince Jean de Lichstenstein, qui la veille s'était avancée jusqu'à Aderklau, eut ordre de se replier pour se former derrière le centre, entre les corps du général Hiller et du prince de Rosemberg.

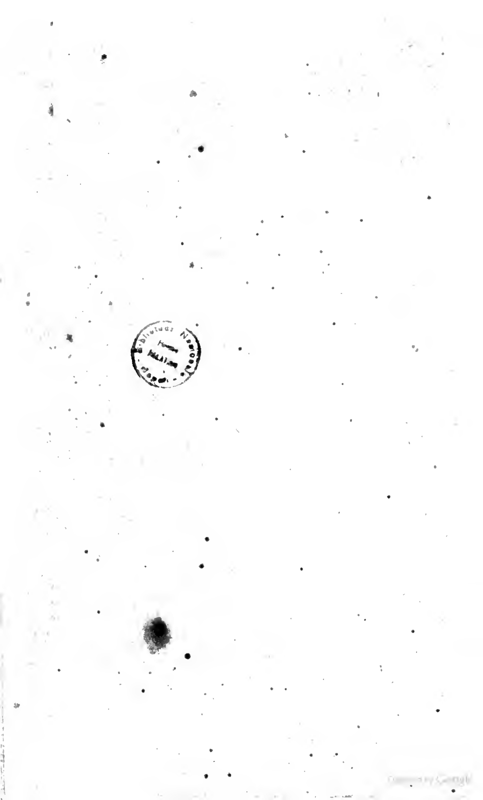
Toute la plaine de Markfeld s'étendait en avant de cette position [1].

A deux heures du soir, l'archiduc, averti par les rapports de ses grand'gardes qu'une partie de l'armée française était établie dans la position que nous avons précédemment indiquée, ne balança plus à se porter en avant. Il fit former ses troupes sur cinq colonnes, commandées par les généraux Hiller, Bellegarde, Hohenzollern, Rosemberg et Jean de Lichstenstein. La marche de ces colonnes avait pour but de renfermer l'armée française dans un cercle étroit, de l'attaquer ensuite avec vigueur pour la rejeter au-delà du Danube, et de détruire les ponts. L'armée autrichienne présentait alors un total de quatre-vingt-dix mille combattans, avec deux cent vingt-huit pièces d'artillerie de tout calibre : pour résister à un aussi grand déploiement de forces, Napoléon n'avait alors avec lui que trente à trente-cinq mille hommes. C'étaient les divisions d'infanterie Boudet, Molitor, Legrand, sous les ordres des maréchaux Masséna et Lannes; les divisions de cavalerie des généraux Espagne, Lasalle; et la brigade Saint-Germain, de la division Nansouty, sous le

[1] C'était sur ce même champ de bataille que Rodolphe de Hapsbourg, fondateur de la Maison d'Autriche, avait défait complétement (le 26 août 1277) le roi de Bohême, Ottocare, son compétiteur à l'empire



Tome 19 Page 116
Bockfluss
Schonkirchen
Ober Siebenbrunn
Rutzendorf
VIENNE



commandement du maréchal Bessières. Le reste des troupes continuait à défiler, mais avec lenteur : la plus grande partie de l'artillerie était encore dans l'île de Lobau. 1809. Allemagne.

Les colonnes ennemies débouchèrent dans la plaine, vers quatre heures du soir, et l'action commença bientôt par une attaque vigoureuse, dirigée par l'archiduc contre l'aile gauche des Français, à Gross-Aspern : le maréchal Masséna avait disposé ses troupes par grandes sections en avant du village; le front était couvert par deux bataillons qui bordaient les fossés, la droite par une batterie, et la gauche par un fossé long et profond, qui se prolongeait jusqu'au Danube et la petite île dont nous avons parlé précédemment, et dans laquelle se trouvaient quelques pelotons. La défense fut aussi vigoureuse que l'attaque : trois fois les Autrichiens, bien supérieurs en nombre, essayèrent d'emporter le village d'Aspern, et trois fois ils furent repoussés : on se battit avec le dernier acharnement dans chaque rue, dans chaque maison, dans chaque grange. Le général Hiller, qui commandait cette attaque, fatigué d'une résistance aussi opiniâtre, dut renoncer à se rendre maître d'Aspern. La division Boudet, qui défendait Essling, sous les ordres du duc de Montebello, ne déploya pas moins de fermeté et de valeur. Cependant, attaqué de front par la quatrième colonne ennemie, pris à revers par la cinquième, le maréchal aurait peut-être été forcé d'abandonner ce village, si l'empereur, voyant que les principaux efforts des Autrichiens étaient dirigés sur ses ailes, n'eût pris le parti de faire une prudente diversion à ces attaques, en portant toute la cavalerie, sous les ordres du maréchal Bessières, contre le centre ennemi. Il fit soutenir ce mouvement par les autres troupes qui n'étaient point strictement nécessaires pour garder les positions entre les deux villages d'Aspern et d'Essling.

Le duc d'Istrie s'avança avec rapidité sur le corps du gé-

1809. Allemagne. néral Hohenzollern, parvint à le rompre, et le mit en désordre. La cavalerie autrichienne tenta inutilement de culbuter à son tour les Français : le régiment d'O'Reilly fut taillé en pièces. La nuit vint sur ces entrefaites, et mit fin au combat.

Cette journée meurtrière, où l'avantage ne restait à aucun des deux partis, et qui était le prélude de la terrible et mémorable bataille qui allait avoir lieu le lendemain, fut signalée par la perte du général Espagne, un des officiers les plus braves et les plus recommandables de l'armée française ; il fut tué dans une charge qui eut pour résultat la prise de quatorze pièces de canon ennemies : les généraux de brigade Fouler et Durosnel furent blessés et faits prisonniers. Le nombre des morts et des blessés était considérable de part et d'autre : les deux armées passèrent la nuit en présence, dans les mêmes positions où elles se trouvaient à la fin de l'action.

La division Saint-Hilaire, le corps du général Oudinot, une partie de la vieille et de la nouvelle garde, la seconde brigade de la division Nansouty, deux brigades de cavalerie légère et le train d'artillerie arrivèrent de l'île de Lobau pendant la nuit, et entrèrent en ligne avec les autres troupes. Ces nouveaux renforts portaient l'armée française à quarante-cinq mille hommes.

Le 22, avant le jour, l'archiduc Charles fit ses dispositions pour renouveler l'attaque de la veille, et l'engagement commença à quatre heures du matin. De tous les points de la circonférence de la ligne ennemie, partit un feu d'artillerie croisé sur le centre de la ligne des Français : l'artillerie de ces derniers répondit vivement à cette canonnade ; les colonnes autrichiennes s'avancèrent ensuite, celles des généraux Hiller et Bellegarde attaquèrent simultanément le village de Gross-Aspern, qu'occupait toujours le maréchal duc

de Rivoli avec une division de plus sous ses ordres : un régiment ennemi parvient à se loger dans les premières maisons du village, mais il en est bientôt chassé à la baïonnette par le vingt-quatrième régiment de ligne : d'autres régimens reviennent à la charge et pénètrent jusqu'à l'église, dont ils s'emparent; les quatrième et quarante-sixième de ligne, et un régiment badois, reprennent ce poste, en sont repoussés de nouveau, l'attaquent encore, et finissent par en rester maîtres.

Pendant que ceci se passait à la gauche de la ligne française, les Autrichiens n'attaquaient pas avec moins de vigueur le village d'Essling, toujours défendu avec la même opiniâtreté par la division Boudet.

Napoléon qui, vers sept heures du matin, placé sur un tertre en arrière de la ligne, examinait les mouvemens des deux armées, remarqua que le centre ennemi, composé de la troisième colonne, d'une partie de la seconde et de la réserve de cavalerie, occupait, au-dessous d'Essling-Hof, un front fort étendu. Il conçut alors le projet de partager l'armée autrichienne en traversant son centre, et chargea le duc de Montebello de cette opération. Ce maréchal se met à la tête de la division Saint-Hilaire, ayant à sa gauche les troupes du général Oudinot, à sa droite la division Boudet; la cavalerie, formée en masse, placée dans les intervalles et derrière l'infanterie, devait la soutenir dans ses efforts.

Cette ligne s'avançait dans le meilleur ordre : son front, garni d'une nombreuse artillerie, dont le feu, parfaitement bien dirigé par le général Lariboissière, répondait avec avantage à celui de l'ennemi, et causait du ravage dans ses rangs, quand l'archiduc, voyant le danger qui le menaçait, renforça son centre et s'y porta lui-même.

Les efforts de l'ennemi sont vains pour arrêter les colonnes françaises : elles continuent à s'avancer aux cris de *vive*

1809. Allemagne. *l'empereur !* Bientôt la ligne autrichienne est rompue, culbutée, mise en déroute; la cavalerie française charge avec la plus grande valeur celle du prince de Lichstenstein, poursuit, sabre les fuyards. C'est en vain que l'archiduc, saisissant, au milieu de ce désordre, un drapeau du régiment de Zach, essaye de rallier et de ramener au combat ses soldats démoralisés : la plupart de ceux qui se groupent autour de ce prince sont tués ou blessés, et lui-même est entraîné dans le mouvement rétrograde.

Il était neuf heures du matin, et déjà la cavalerie française atteignait le petit village de Breitenlee, quartier-général de l'archiduc. Encore quelques efforts, et quarante-cinq mille Français allaient avoir la gloire de triompher de quatre-vingt-dix mille ennemis, lorsque tout à coup on vient apprendre à l'empereur que les ponts jetés sur le Danube sont emportés par des bateaux chargés de pierres et lancés des îles du fleuve au-dessus de celle de Lobau; qu'il est maintenant impossible au reste de l'armée, composé de plus de quarante mille hommes, à quatre-vingts pièces d'artillerie et aux munitions de réserve de passer dans l'île de Lobau ainsi que sur la rive gauche du fleuve. Une pareille nouvelle eût déconcerté tout autre chef: Napoléon, sans montrer la moindre altération dans ses traits et avec le sang-froid le plus héroïque, envoie au maréchal Lannes l'ordre de ralentir son mouvement et de reprendre lentement position entre Aspern et Essling.

En apercevant les colonnes françaises s'arrêter dans leur marche victorieuse et le feu diminuer de vivacité, l'archiduc Charles devina sans peine que les moyens auxiliaires et peut-être décisifs qu'il avait préparés venaient de produire l'effet qu'il en attendait La ligne autrichienne se reforme, la cavalerie revient à la charge; l'artillerie, qui était en retraite, se remet en position, et l'action se rengage sur le même terrain et avec la même balance de succès que dans la soirée de

la veille : deux cents pièces de canon en batterie dirigent le feu le plus destructeur sur la ligne française ; les deux villages d'Aspern et d'Essling sont attaqués par la réserve des grenadiers ennemis, qui n'a point encore pris part à l'action. La faible armée française, obligée de ménager ses munitions, qui ne peuvent plus être renouvelées, n'opposera désormais à ces attaques terribles que ses baïonnettes, sa haute valeur et sa fermeté inébranlable.

Les troupes, l'arme au bras, sous le feu épouvantable de leurs adversaires, ne tiraient que lorsque les colonnes d'attaque arrivaient à la distance de quarante pas.

L'intrépide Lannes, à la tête de ses braves, les animait de sa voix et de son exemple, en parcourant incessamment le front de sa ligne : il est frappé au genou par un boulet. Le général Saint-Hilaire, un grand nombre d'officiers reçoivent des blessures mortelles, et leur chute ne décourage pas un seul moment les dignes soldats qui les suivent ; ils voient leurs rangs s'éclaircir sans qu'aucun sentiment de terreur s'empare de leur ame intrépide : ils se resserrent et affrontent de plus en plus la mort qui les menace.

Napoléon voyait la victoire s'éloigner de ses aigles ; mais, supérieur à la fortune, impassible alors, et semblable à ces colosses de la Haute-Égypte qui restent encore debout au milieu des cités détruites, il continuait ses dispositions comme dans un jour de triomphe. Il dirigeait à propos des renforts sur les points les plus menacés, et il cherchait à opposer le degré de résistance nécessaire pour gagner du temps sans trop compromettre le salut de ses troupes. Pendant cette partie de la journée, Gross-Aspern fut pris et repris quatre fois ; Essling huit. A la dernière de ces attaques, l'empereur fit avancer les régimens de fusiliers, de tirailleurs de la garde, dirigés, le premier par le général Mouton, et le second par le général Curial. Ils restèrent maî-

1809. Allemagne. tres du village d'Essling, que l'ennemi ne chercha plus à réattaquer [1]. La vieille garde, commandée par le général Dorsenne, était placée en troisième ligne, et les Autrichiens pensèrent sagement que leurs efforts échoueraient contre *ce bloc de granit*, pour nous servir de l'heureuse expression de Berthier [2].

Enfin, à neuf heures du soir, cessa cette lutte sanglante : les Français avaient conservé leur position du matin, les Autrichiens bivouaquèrent dans celle où ils se trouvaient ; ceux-ci avaient tiré, de leur propre aveu, quarante mille coups de canon. Les deux armées venaient d'éprouver une perte à peu près égale : quinze à vingt mille hommes avaient été tués ou blessés de part et d'autre; parmi les blessés ennemis se trouvaient quatre feld-maréchaux, huit généraux, six cent soixante-trois officiers : le feld-maréchal lieutenant Weber, quinze cents prisonniers et quatre drapeaux restaient au pouvoir des Français.

Depuis dix heures du matin, les officiers du génie et de l'artillerie restés dans l'île de Lobau avaient été occupés à faire réparer avec la plus grande activité le désastre des ponts, et surtout de celui qui servait à la communication avec la rive gauche du fleuve. Les pontonniers et ceux qui étaient employés à ce travail si urgent avaient à lutter contre les brûlots qui descendaient incessamment sur les débris du passage et contre la violence des eaux du fleuve, qu'une fonte subite et extraordinaire des neiges dans les montagnes venait d'élever de huit pieds dans l'espace de quelques heures. Les câbles rompaient, les bateaux étaient entraînés et avaient la plus grande difficulté à remonter le courant ; à peine replacés avec des peines inouies, ils étaient ou brisés

[1] Essling fut ainsi pris et repris jusqu'à treize fois dans les deux journées du 21 et du 22.

[2] Dans la relation de la bataille de Marengo.

ou entraînés de nouveau. Chaque fois que le pont se trouvait à peu près rétabli, on se hâtait d'y faire passer des hommes et quelques munitions, qui mirent les Français à même de se maintenir, comme on l'a vu, jusqu'à la nuit. Quoique l'engagement général eût cessé à neuf heures, on continua cependant de tirailler sur la ligne des postes avancés jusqu'à minuit, époque à laquelle les deux partis éprouvèrent également le besoin de prendre quelque repos. 1809. Allemagne.

Sur ces entrefaites, tous les blessés qui s'étaient traînés vers le point de passage se trouvaient amoncelés à l'entrée du pont, en attendant qu'il fût réparé. Bien plus fragile que ceux qui se trouvaient à l'autre côté de l'île, ce même pont était couvert d'ouvriers qui travaillaient à le consolider contre les arbres, les radeaux et les bateaux entraînés par le courant, et rompant les câbles des pontons. Dix à douze mille hommes blessés, la plupart presque mortellement, mais soutenus encore par leur courage et l'espoir de venger bientôt les malheurs de cette journée, où les élémens avaient combattu pour l'ennemi, cherchaient alors à accélérer, soit par leurs vœux, soit par leurs cris déchirans et leurs gémissemens plaintifs, le moment où il leur serait permis de passer dans l'île. Un grand nombre s'étaient avancés jusque dans l'eau : le fleuve grossissait sous leurs pas chancelans, et la foule, qui s'augmentait derrière eux, les empêchant de reculer devant ce nouveau danger, ils étaient entraînés ; d'autres les remplaçaient à l'instant, et subissaient le même sort : les hommes, les chevaux périssaient arrêtés dans les cordages.

Napoléon avait passé le premier avant que le pont fût encore en état de supporter la masse des blessés dont nous venons de parler. Lorsqu'il fut dans l'île de Lobau, il vit encore bien mieux la difficulté de vaincre les obstacles que la nature opposait au courage de ses troupes, au zèle des travailleurs. N'ayant plus rien à attendre que du temps, il

1809. Allemagne. s'occupa exclusivement des ordres à donner pour faciliter le dégagement des blessés. Il se trouvait presque seul à quelque distance du débonché du pont, se promenant à grands pas, absorbé dans les réflexions pénibles que lui suggéraient les circonstances : ses traits offraient en cet instant l'expression de la douleur, et ses yeux, mornes et couverts, ne cessaient par intervalles de fixer la terre que pour se porter sur la longue file de malheureux mutilés qui s'efforçaient de gagner les buissons de l'île, pour y chercher un abri et quelque soulagement à leurs maux.

Ce fut en suivant de l'œil cette marche funèbre, qu'il vit s'avancer le groupe qui portait le maréchal Lannes : douze de ces vieux grenadiers, l'honneur des armées françaises, tout couverts de sang et de poussière, noircis par la poudre qu'ils venaient de brûler, avaient formé, en croisant leurs fusils et quelques branches de chêne, le brancard sur lequel reposait l'illustre guerrier. Dès que l'empereur put reconnaître le duc de Montebello, il pressa le pas pour venir au devant de lui. Les grenadiers s'arrêtent, et Napoléon, se précipitant sur le sein de son vieux compagnon d'armes, en ce moment presque évanoui par la perte de son sang, lui demande à plusieurs reprises et d'une voix étouffée par les larmes : « Lannes, mon ami, me reconnais-tu ?... C'est l'empereur ... c'est Bonaparte ... c'est ton ami. » A ces mots, le maréchal, entr'ouvrant ses paupières fermées, rappelle ses esprits et fait quelques efforts ; mais, hors d'état de parler, il ne peut que lever ses bras affaiblis pour les passer autour du cou de Napoléon, qui le tient lui-même embrassé : leurs sanglots se confondent alors. Pendant cet éloquent silence, les douze grenadiers, qui naguère frémissaient de rage en voyant, malgré leur valeur indomptée, échapper la victoire, laissent couler de leurs yeux sombres et farouches des larmes d'attendrissement ; ils demeurent saisis de respect et trem-

blans d'émotion devant ce tableau déchirant. La crainte d'épuiser dans ces embrassemens le peu de vie qui reste au maréchal, détermine l'empereur à s'éloigner, et l'on continue de porter le mourant vers le lieu où il puisse recevoir des soins, malheureusement impuissans [1].

On fit passer ou l'on transporta ainsi dans l'île le plus de blessés qu'il fut possible, et, lorsqu'ils s'y trouvèrent réunis presque tous, le colonel Lejeune [2], aide-de-camp du prince de Neuchâtel, fit préparer une barque pour que l'empereur pût traverser le grand bras du Danube, et joindre les troupes qui étaient restées sur la rive droite.

Il était onze heures du soir lorsque Napoléon arriva au point où il devait s'embarquer; mais, avant de quitter le rivage, il dicta au colonel Lejeune un ordre qui prescrivait au maréchal Masséna de faire sa retraite sur l'île de Lobau dans le plus grand silence, après avoir alimenté et augmenté ses feux de bivouacs, afin de donner le change à l'ennemi. L'empereur, accompagné du prince de Neuchâtel et d'un seul officier d'ordonnance, M. Edmond de Périgord, monta ensuite dans le bateau qui l'attendait. Les flots rapides du Danube, agités par un vent impétueux; les arbres et les débris entraînés par le courant; l'obscurité profonde de la nuit, tout contribuait à rendre cette traversée très-périlleuse; mais, ainsi que César, Napoléon se confiait à sa fortune.

L'armée française exécuta son mouvement rétrograde et le passage du pont avec un ordre admirable, sans que l'ennemi osât y apporter le moindre obstacle : à quatre heures du ma-

[1] Le maréchal Launes mourut à Vienne quelques jours après.

[2] Aujourd'hui maréchal-de-camp. Nous devons à cet officier général, aussi recommandable par ses talens que par sa bravoure éprouvée, presque tous les détails qu'on vient de lire, et ceux qui suivent.

1809. Allemagne. tin, toutes les troupes et l'artillerie, étant réunies dans l'île, le pont fut replié.

Après leur retour sur le sol inculte de l'île de Lobau, les troupes intrépides qui venaient de soutenir pendant près de quarante-huit heures le combat le plus opiniâtre et le plus meurtrier, restèrent livrées à toutes les horreurs de la faim. Ce fut seulement au bout de quelques jours, et quand elles eurent mangé une partie des chevaux de trait et de selle, qu'elles virent arriver de la rive droite des bateaux chargés de vivres, qui servirent à ranimer un peu plus de la moitié des hommes blessés dans les deux actions du 21 et du 22 : les autres n'avaient point survécu.

Au bruit rapproché du canon, le corps du maréchal Davoust, la division de carabiniers et cuirassiers du général Saint-Sulpice et quelques autres troupes placées sur la rive droite du Danube, avaient pu juger combien leur coopération devenait nécessaire. Leur désespoir fut extrême lorsqu'ils virent que tout moyen de passage leur était enlevé. Dans le même temps, la population entière de Vienne, inquiète, agitée, rassemblée sur les bords du fleuve, avait cherché à deviner, par la direction des feux, les chances d'un combat dont l'issue pouvait avoir une si grande influence sur leur sort et sur celui de la monarchie autrichienne.

Toutefois, quelle que fût leur arrière-pensée, ils ne s'en montrèrent pas moins empressés à secourir les premiers blessés, qui avaient atteint la rive droite avant la rupture des ponts qui y conduisaient de l'île de Lobau. Nous devons consigner ici un trait qui fait honneur au caractère du peuple autrichien. On vit un rassemblement nombreux d'habitans de la campagne, qui attendaient depuis la veille à la porte d'un boulanger une faible ration de pain, faire chacun le sacrifice d'une partie de cette subsistance, destinée à leur famille, pour la donner à une voiture de blessés, arrêtée de-

vant cette même porte. D'autres villageois conduisirent plusieurs soldats dans leurs propres maisons, en portant eux-mêmes les fusils et les sacs de ceux qui se trouvaient estropiés ou trop affaiblis. 1809. Allemagne.

L'archiduc Charles ne profita point de l'avantage que lui donnaient la retraite et l'isolement d'une partie de l'armée française dans l'île de Lobau. Les écrivains allemands qui ont voulu justifier l'inaction de ce prince, insistent beaucoup sur les difficultés qu'il eût rencontrées en entreprenant de passer sur la rive droite du fleuve : l'armée autrichienne, disent-ils, avait éprouvé une perte plus considérable encore que celle des Français ; elle était réduite de près d'un tiers, ses munitions étaient presque épuisées et ne pouvaient être remplacées promptement; les équipages de pont étaient à deux ou trois marches en arrière. Le seul passage que l'archiduc eût pu hasarder se trouvait vis-à-vis Presburg, où les Autrichiens conservaient encore une tête de pont sur la rive droite; mais alors les troupes qui occupaient l'île de Lobau auraient cherché à repasser sur la rive gauche au moyen du pont qu'elles avaient replié de leur côté; elles se seraient étendues sur leur gauche, et auraient pu protéger la construction d'un pont vis-à-vis Am-Spitz et Floriansdorf, ou sur tout autre point: Par là, les Français eussent été maîtres des deux rives. Dans cet état de choses, Napoléon, réunissant au corps du maréchal Davoust et aux autres troupes disponibles autour de Vienne celles de Linz à Krems (les Saxons et les Wurtembergeois), se portait sur l'armée de l'archiduc, qui, attaqué tout à la fois de front, sur son flanc et presque sur ses derrières, n'avait plus d'autre point de retraite que la Hongrie.

En seconde hypothèse, si l'archiduc, partageant son armée en deux corps, en eût laissé un devant l'île de Lobau, et qu'avec l'autre il eût tenté le passage vis-à-vis Presburg, son

1809. Allemagne. entreprise aurait été encore plus hasardée, puisque, avec moins de forces disponibles, il rencontrait les mêmes obstacles sur la rive droite.

Nous n'entreprendrons point de prononcer sur la validité de ces raisonnemens justificatifs; mais nous dirons que le chef de l'armée française, dans la position de l'archiduc Charles, eût pris une détermination audacieuse, dont son génie et la valeur de ses troupes eussent assuré le succès.

Comme les opérations de l'armée française commandée par le prince Eugène, vice-roi d'Italie, vont se lier désormais avec celles de l'armée principale sur le Danube, il convient de rapporter maintenant les événemens militaires qui avaient eu lieu sur les frontières des provinces méridionales de l'empire autrichien pendant la période qu'on vient de lire; mais, avant de commencer ce récit dans le chapitre suivant, nous devons jeter un coup d'œil rapide sur ce qui se passait en Pologne à la même époque.

Pologne. Avril.-Mai. *Opérations militaires en Pologne; combat de Gora; prise de Sandomir, de Zamosc; marche d'un corps d'armée russe sur la Galicie.* — L'archiduc Ferdinand, commandant le septième corps de l'armée autrichienne, destiné à agir contre le duché de Varsovie, avait ouvert la campagne, ainsi que nous l'avons dit, à la même époque où les hostilités commençaient sur l'Inn et sur les frontières du royaume d'Italie. Un premier combat eut lieu le 19 avril en avant de Fallenty.

Les troupes polonaises, sous les ordres du prince Joseph Poniatowski, ministre de la guerre du grand-duché, malgré leur infériorité numérique, se maintinrent pendant trois jours dans les positions qu'elles occupaient; mais les mouvemens des Autrichiens décidèrent le général polonais à se replier sur Varsovie, pour ne pas être coupé de cette capitale : il y fut suivi par l'archiduc. Peu de jours après, les deux partis

signèrent une convention en vertu de laquelle la ville de Varsovie fut déclarée neutre. Cet acte singulier était tout à l'avantage du prince Poniatowski, puisqu'il conservait le faubourg fortifié de Praga, Modlin, Sieroch et toutes les excellentes positions de la rive droite de la Vistule : aussi, dès le 25, les troupes polonaises manœuvrèrent-elles bientôt sur cette même rive pour reprendre l'offensive. Les Autrichiens, attaqués sur plusieurs points à la fois, furent culbutés, et essuyèrent une perte considérable en hommes tués, blessés ou faits prisonniers. Ce succès eut pour résultat principal de rendre aux Polonais la confiance, que leur premier mouvement rétrograde avait beaucoup affaiblie.

1809. Pologne.

Le 3 mai, après avoir fait faire plusieurs fortes reconnaissances sur le front de la ligne ennemie, afin de masquer son dessein véritable, le prince Poniatowski attaqua à l'improviste la tête de pont construite par les Autrichiens à Gora, et s'en rendit maître après un combat opiniâtre, où l'ennemi perdit près de trois mille hommes en tués, blessés ou faits prisonniers, trois pièces de canon, deux drapeaux : le général Schawrott, qui défendait Gora, avait failli être fait prisonnier ; il n'eut que le temps de sauter dans une barque pour traverser la Vistule.

Cet échec, ayant déterminé l'archiduc Ferdinand à opérer un mouvement rétrograde, l'armée polonaise continua à s'avancer vers la Gallicie, et occupa les cercles de Stanislanow, Salu et Biala.

La nouvelle des premières victoires remportées par l'armée française sur le Danube, acheva d'exalter l'ardeur et l'enthousiasme du peuple polonais. De nombreuses levées vinrent augmenter les forces qu'on avait déjà mises en mouvement.

Après l'affaire de Gora, le prince Poniatowski avait divisé son armée en deux colonnes principales : à la tête de la

1809. Pologne. première, il remonta la Vistule jusqu'à Pulawi, occupa Lublin le 14 mai, et marcha le lendemain sur Sandomir. La seconde colonne s'avança par Osieck, Zelechow, jusqu'à Kock. Un corps détaché sur Przelaw coupa aux Autrichiens la communication de Lemberg avec Kracovie : le général Rosniecki fit, en différentes rencontres, près de huit cents prisonniers, et s'empara d'un convoi d'armes et d'objets d'équipement.

L'archiduc Ferdinand concentra la plus grande partie de ses troupes sur la Bzura : le prince Poniatowski, profitant de l'inaction et de l'éloignement de son adversaire, fit attaquer à la fois la tête de pont et la ville de Sandomir, que les Autrichiens avaient fortifiés avec quelque soin. La tête de pont fut enlevée le 18 mai à la baïonnette par le chef d'escadron Wladimir Potocki, et la ville, vivement attaquée par le général Sokolnicki, se rendit par capitulation dans la soirée du même jour. Les Autrichiens perdirent encore dans cette dernière affaire mille hommes tués, douze cents prisonniers, vingt pièces de canon et des magasins considérables. La cavalerie polonaise s'étendit jusqu'à Léopold, et poussa des reconnaissances jusqu'auprès de Kracovie.

Pendant que ces événemens se passaient en Gallicie, le général Dombrowski, commandant un corps détaché sur la Basse-Vistule, repoussait l'ennemi qu'il avait devant lui. Les Autrichiens, ayant tenté une pointe sur Thorn pour s'emparer de cette place par un coup de main, attaquèrent, le 24, la tête de pont située sur la rive droite, et qui n'avait pas pu être mise en état complet de défense. La garnison brûla une partie du pont, et se retira dans l'île qui est entre l'ouvrage et la ville, après un engagement très-vif, dans lequel les Autrichiens perdirent beaucoup de monde. N'ayant aucun moyen de prêt pour traverser la Vistule sur ce point, et voyant d'ailleurs que la place serait défendue avec vigueur,

le général ennemi renonça à son entreprise. Les Autrichiens voulurent tenter, le lendemain 15, le passage du fleuve vis-à-vis Plock; mais ils furent repoussés avec perte et obligés de brûler les bateaux qu'ils avaient rassemblés, pour empêcher les Polonais de s'en servir eux-mêmes. Du 16 au 23 mai, l'infatigable Dombrowski attaqua l'ennemi depuis Bromberg jusqu'à Czentochow, le repoussa en avant de la première de ces villes, mit la seconde, ainsi que la tête de pont de Thorn, à l'abri de toute entreprise, et assura ses communications avec cette dernière et importante place, par le point d'Inowraklaw. 1809. Pologne.

Du 18 au 25 mai, les troupes polonaises poursuivirent leurs succès sur tous les points de la ligne étendue qu'occupait encore l'armée de l'archiduc Ferdinand. Le général Dombrowski s'avanca sur la Bzura; le général Kosiuski repoussa sur Lowiesck la division autrichienne du général Moehr; le général Haugke, passant la Vistule à Plock, poursuivit un autre corps ennemi sur Sochazew et vers la Pilica; enfin, le général en chef prince Poniatowski, maître de Sandomir, marcha sur la forteresse de Zamosc. Cette place, bien armée, approvisionnée avec une garnison suffisante pour sa défense, se rendit presque sans coup férir après un ou deux jours d'investissement. Trois mille Autrichiens mirent bas les armes : les Polonais trouvèrent dans la place quarante pièces de canon et des magasins considérables.

L'archiduc Ferdinand se trouvait alors dans une situation d'autant plus critique, que l'empereur Alexandre, après une longue irrésolution, venait enfin de mettre en mouvement le corps auxiliaire qu'il avait promis à Napoléon. Les premiers succès de l'armée française sur le Danube avaient sans doute hâté cette détermination du monarque russe, et il est permis de supposer, d'après la lenteur apportée dans le ras-

1809. Pologne. semblement des troupes, que, si la fortune se fût déclarée d'abord en faveur de l'archiduc Charles, la cour de Saint-Pétersbourg eût différé la publication de l'espèce de manifeste que le prince Serge Galitzin, commandant en chef le corps auxiliaire russe, fut chargé de répandre avant de commencer les hostilités avec l'Autriche : nous citerons quelques passages de cet écrit, qui portait le titre de proclamation.

« La guerre qui a éclaté entre la France et l'Autriche ne pouvait être vue d'un œil indifférent par la Russie. Toute sorte de soins et d'efforts ont été employés de notre côté, afin d'étouffer ce feu avant qu'il ne s'allumât entièrement ; il fut déclaré du premier moment à l'Autriche qu'en vertu des traités et des engagemens les plus étroits qui subsistent entre les deux empereurs de Russie et des Français, la Russie agirait conjointement avec la France.

« L'Autriche ne voulut pas avoir égard à ces représentations, qui auraient dû être d'un si grand poids pour elle ; mais elle masqua du prétexte d'une défense propre ses préparatifs guerriers, jusqu'à ce qu'enfin, par des démarches agressives, elle découvrit les desseins orgueilleux de son ambition, et alluma le flambeau de la guerre. Les Russes, en conséquence, ne pouvaient pas se dispenser de prendre à cette guerre une part qui était fondée sur des traités solennels. A la première nouvelle qui lui parvint, elle rompit tous les liens qui existaient entre elle et l'Autriche, et ordonna à son armée de s'approcher des frontières de la Gallicie, etc, etc...... »

Cette déclaration de la Russie précipita encore la retraite de l'archiduc Ferdinand : à la fin de mai, les troupes autrichiennes avaient presque entièrement évacué la Gallicie occidentale et partie de l'orientale. Le quartier-général du prince Poniatowski était le 30 mai à Brody, ville de cette dernière province, vers la frontière de la Wolhynie.

CHAPITRE III.

SUITE DE L'ANNÉE 1809.

Ouverture de la campagne dans le nord de l'Italie; batailles de Sacile, de la Piave; retraite de l'armée autrichienne sur la Carinthie; combats de San-Daniel, de Prewald, de Tarvis, de Laybach, de San-Michele; jonction de l'armée d'Italie avec la grande armée. — Opérations du général Marmont en Dalmatie et en Croatie. — L'armée du prince Eugène entre en Hongrie; bataille de Raab. — Combats de Klagenfurth, de Callsdorf, de Gratz, etc. — Réunion définitive des troupes du prince Eugène à la grande armée près de Vienne et dans l'île de Lobau.

1809. Italie.

L'archiduc Jean s'était avancé, comme nous l'avons dit, à la tête des huitième et neuvième corps de la grande armée autrichienne, vers les frontières du royaume d'Italie. Il allait tenter de remettre ce beau pays sous la domination de la cour de Vienne, en forçant, s'il était possible, par une agression vigoureuse, l'armée du prince vice-roi Eugène Napoléon de se retirer au-delà du Pô, et peut-être même de l'autre côté des Alpes.

Les troupes ennemies étaient nombreuses, aguerries et pourvues de tout ce qui pouvait assurer le succès d'une pareille entreprise. Aveuglé par ses illusions, le cabinet autrichien se flattait que les peuples d'Italie, fatigués du joug des Français, seconderaient par un grand mouvement national les efforts de ses troupes.

En effet, à la suite des bagages de cette même armée, destinée à la conquête, marchaient une foule d'émigrés et de mécontens, la plupart nobles et prêtres, qui s'étaient volontairement exilés de leur patrie, depuis que la présence des



1809. Italie. Français et la nouvelle constitution du royaume leur avaient enlevé, avec leur influence première, la jouissance de leurs antiques priviléges. On espérait à Vienne que ces transfuges organiseraient promptement un parti nombreux en faveur de la monarchie autrichienne, et détermineraient sans peine les Vénitiens, les Milanais, les Toscans, et, par suite, tous les autres peuples de l'Italie à se lever contre l'oppresseur qui les avait leurés d'une indépendance illusoire.

C'est dans cette persuasion que l'archiduc Jean, d'ailleurs plein de confiance en la valeur de ses troupes, publia la proclamation suivante, qui précéda l'entrée de l'armée ennemie sur le territoire du royaume d'Italie.

« Italiens! écoutez la vérité et la raison. Elles vous disent que vous êtes les esclaves de la France, que vous prodiguez pour elle votre or et votre sang: le royaume d'Italie n'est qu'un songe, un vain nom. La conscription, les charges, les oppressions de tout genre, la nullité de votre existence politique, voilà des faits. La raison vous dit encore que, dans un tel état d'abaissement, vous ne pouvez être ni respectés, ni tranquilles, ni Italiens. Voulez-vous l'être une fois? Unissez vos forces, vos bras et vos cœurs aux armes généreuses de l'empereur François. En ce moment, il fait descendre une armée imposante en Italie; il l'envoie, non pour satisfaire une vaine soif de conquêtes, mais pour se défendre lui-même, et assurer l'indépendance de toutes les nations de l'Europe menacées par une série d'opérations consécutives qui ne permettent pas de révoquer en doute un esclavage inévitable. Si Dieu protége les vertueux efforts de l'empereur François et de ceux de ses puissans alliés, l'Italie redeviendra heureuse et respectée en Europe; le chef de la religion recouvrera sa liberté, ses états, et une constitution fondée sur la nature et la véritable politique rendra le sol italien fortuné et inaccessible à toute force étrangère.

« C'est François qui vous promet une si heureuse, une si brillante existence : l'Europe sait que la parole de ce prince est sacrée, immuable autant que pure ; éveillez-vous donc, Italiens ! levez-vous ; de quelque parti que vous ayez été ou que vous soyez, ne craignez rien, pourvu que vous soyez Italiens : nous ne venons pas à vous pour rechercher, pour punir, mais pour vous secourir, pour vous délivrer. Voudriez-vous rester dans l'état abject où vous êtes ? Ferez-vous moins que les Espagnols, que cette nation de héros, chez lesquels les faits ont répondu aux paroles ? Aimez-vous moins qu'elle vos fils, votre sainte religion, l'honneur et le nom de votre nation ? Abhorrez-vous moins qu'elle la honteuse servitude qu'on a voulu vous imposer avec des paroles engageantes et des dispositions si contraires à ces paroles ? Italiens ! la raison, la vérité vous disent qu'une occasion aussi favorable de secouer le joug étendu sur l'Italie ne se représentera plus jamais ; elles vous disent que si vous ne les écoutez pas, vous courez les risques, quelle que soit l'armée victorieuse, de n'être autre chose qu'un peuple conquis, un peuple sans nom et sans droits ; que si, au contraire, vous vous unissez fortement à vos libérateurs ; que si vous êtes avec eux victorieux, l'Italie renaît, elle reprend sa place parmi les grandes nations du monde, et, ce qu'elle fut déjà, elle peut redevenir la première.

1809.
Italie.

« Italiens ! un meilleur sort est entre vos mains, dans ces mains qui portèrent le flambeau des lumières dans toutes les parties du monde, et rendirent à l'Europe tombée dans la barbarie les sciences, les arts et les mœurs.

« Milanais, Toscans, Vénitiens, Piémontais, et vous, peuples de l'Italie entière, rappelez-vous bien le temps de votre ancienne existence. Ces jours de paix et de prospérité peuvent revenir plus beaux que jamais, si votre conduite vous rend dignes de cet heureux changement.

1809. Italie. « Italiens ! vous n'aurez qu'à le vouloir, et vous serez Italiens, aussi glorieux que vos ancêtres, heureux et satisfaits autant que vous l'avez jamais été à la plus belle époque de votre histoire. »

On a vu, dans l'avant-dernier chapitre, que le gouvernement autrichien avait fixé au 10 avril le commencement des hostilités sur toute la vaste ligne des opérations de ses armées. Dès le 9, l'archiduc Jean, dont les troupes étaient réunies entre la Save et le golfe Adriatique, envoya aux avant-postes du prince Eugène, à Ponteba, un officier porteur d'une déclaration pareille à celle que l'archiduc Charles faisait parvenir le même jour à Munich.

De même que l'armée d'Allemagne, celle d'Italie ne se trouvait point encore en mesure de repousser vivement une première agression : on en jugera par l'état suivant des cantonnemens qu'occupaient les différens corps qui la formaient à l'époque dont nous parlons.

La première division d'infanterie, commandée par le général Séras, à Palma-Nova, Cividale et Udine;

La deuxième (général Broussier) à Artegna, Gemona, Ospedaletto, Venzone, San-Daniel, Majano et Osopo, poussant des détachemens dans la vallée de la Fella jusqu'à Ponteba, sur la route de Tarvis ;

La troisième (général Grenier) en arrière des deux premières, à Pordedone, Sacile et Cornegliano :

Le général Lamarque, commandant la quatrième division, venait d'arriver à Verone avec une partie de ses troupes : l'autre était en marche de la Toscane pour le rejoindre.

La cinquième (général Barbou) était à Trevise, Citadella, Bassano et Feltre.

La sixième (ou première division italienne, sous les ordres du général Severoli) occupait Padoue, Este et quelques autres points près de ces deux villes.

La septième (deuxième italienne, commandée par le général Fontanelli) se rassemblait au camp de Montechiaro : une partie de cette division était en marche du royaume de Naples, pour venir joindre l'armée. 1809. Italie.

Le général Sahuc, commandant une division de cavalerie légère, avait son quartier-général à Udine ; sa première brigade, occupant derrière la Torre (rivière qui se jette dans l'Isonzo) une ligne qui s'étendait de Nogaretto à Vilese ; la seconde brigade était détachée à Ceneda, Pordenone, Cornegliano, Vicence et Padoue.

Deux divisions de dragons, sous les ordres des généraux Grouchy et Pully, étaient disséminées à Villa-Franca, Rovigo, Isola della Scala, Roverbella, Castellaro, Sanguinetto, Mantoue et Ferrare.

Le grand parc d'artillerie était à Verone, où il resta jusqu'au 12 mai, le nombre des chevaux nécessaires au train n'ayant été réuni qu'à cette époque.

Les grenadiers de la garde royale italienne étaient à Padoue ; les carabiniers, les vélites, les dragons, les gendarmes d'élite, l'artillerie à cheval et le train de cette même garde à Milan ou aux environs.

Le prince vice-roi, qui se trouvait à Udine lorsque l'archiduc fit remettre aux avant-postes de la division Broussier la déclaration de guerre dont nous venons de parler, rétrograda sur-le-champ sur Mestre, pour activer la concentration de ses troupes sur la ligne, qui n'était alors gardée, ainsi qu'on a pu le remarquer, que par les deux divisions d'infanterie Seras et Broussier, et une des brigades de cavalerie légère du général Sahuc.

Le 10, à six heures du matin, les Autrichiens, marchant sur plusieurs colonnes, attaquèrent les avant-postes du général Broussier dans la vallée de la Fella. Le capitaine Schneider, chargé de la défense du poste de la Chiusa, y fit une

1809. Italie. longue et honorable résistance ; mais, accablé par le nombre et cerné de toutes parts, il fut forcé de se rendre prisonnier avec cinquante-sept hommes : le reste de son détachement parvint à se retirer par les montagnes.

Le général Broussier, promptement informé de cette attaque, réunit sa division à Ospedaletto, en laissant seulement deux bataillons à Osopo. Ces troupes firent une marche de nuit pour venir, le 11 au matin, se ranger en bataille sur un mamelon qui domine la grande route et le lit du Tagliamento, en avant d'Ospedaletto. A huit heures, la troupe ennemie, soutenue d'une nombreuse artillerie, parut devant cette position ; la division française, moins nombreuse que les attaquans de près de moitié, soutint avec vigueur leurs efforts réitérés A trois heures après midi, le général Broussier reçut du prince vice-roi l'ordre de passer le Tagliamento au pont de Dignano ; mais il était alors trop vivement pressé pour pouvoir exécuter ce mouvement sans danger : au lieu donc d'effectuer de suite ce passage, le général Broussier resta sur la rive gauche pour couvrir le pont dont nous parlons, et continua à maintenir l'ennemi avec autant d'intrépidité que de bonheur. La nuit mit fin à ce combat opiniâtre, dans lequel les Autrichiens perdirent plus de mille hommes tués ou blessés, et trois cents prisonniers environ ; du côté des Français, la perte était moins considérable : le général Dessaix avait reçu deux coups de feu, qui le mirent hors de combat vers quatre heures du soir.

Tandis qu'un fort détachement de l'armée ennemie attaquait ainsi la division Broussier, l'archiduc Jean faisait traverser l'Isonzo au gros de ses troupes, et le prince Eugène se hâtait d'envoyer de nouveaux ordres, afin d'accélérer la marche des autres divisions sur le Tagliamento.

Le général Broussier passa cette rivière dans la nuit du 11 au 12, et établit ses troupes sur la rive droite, laissant

un bataillon du neuvième régiment en position à Dignano: la division Seras dut obéir, de son côté, à ce mouvement rétrograde. Le vice-roi, qui avait déjà pris des mesures pour mettre la place de Palma-Nova en état de défense, ordonna au général Schilt de s'y renfermer avec trois mille deux cents hommes. 1809. Italie.

Mais bientôt les coureurs de cavalerie légère, annonçant que l'archiduc Jean s'avançait avec des masses imposantes, le prince Eugène reconnut qu'il lui serait difficile de se maintenir sur le Tagliamento avec les seules forces qui s'y trouvaient en ce moment : c'est pourquoi il envoya au général Broussier l'ordre de rompre les ponts de Dignano et de Spilimbergo, et de venir prendre position sur la Livenza avec la division Grenier, qui s'y trouvait déjà, le reste de la division Seras, de laquelle faisaient partie les troupes laissées à Palma-Nova, et les autres divisions qui accouraient pour se mettre en ligne.

Le 14 avril au soir, le quartier-général du vice-roi était à Sacile, le général Seras avait le sien à Brugnera, le général Broussier à Gardaso, le général Grenier à Fontana-Fredda, occupant les hauteurs de Sacile; le général Barbou à Fretta; le général Severoli à Bibano; enfin le général Sahuc à Pordenone : les autres divisions étaient encore en marche.

Le 15, au matin, les grand'gardes du général Sahuc, en avant de la Livenza, furent attaquées par l'ennemi, dont l'intention était de tourner tous les postes français à gauche de Pordenone, pour prendre la ligne française en flanc. Ce dernier village et celui de San-Vitto, [1] qui est en avant, furent

[1] Le trente-cinquième régiment de ligne, attaqué dans Pordenone par plus de quatre mille hommes, se distingua par la belle résistance qu'il opposa pendant cinq heures aux efforts de l'ennemi; toutefois le colonel Breissand et environ quatre cents hommes furent faits prisonniers. L'archiduc Jean dit à cet officier, dont la valeur avait frappé d'admiration ses adversaires : « colonel, un

1809. Italie. évacués : la cavalerie légère se replia sur Fontana-Fredda et sur Sacile, non sans éprouver quelque perte, ce que le général Sahuc eût pu éviter, s'il eût reçu à temps l'ordre que lui donnait le vice-roi de se replier promptement sur Sacile.

Cet engagement n'était au reste que le prélude de l'action plus sérieuse qui allait avoir lieu le lendemain. En effet, le prince Eugène, sentant la nécessité d'arrêter les progrès de l'armée ennemie avant la complète réunion de ses forces, avait résolu d'attaquer celles qui s'avançaient sur lui.

16 avril. *Bataille de Sacile.* — Les dispositions pour cette attaque furent faites dans la nuit du 15 au 16 : les deux divisions Seras et Severoli formaient la droite; celles des généraux Grenier et Barbou le centre, et la division Broussier la gauche de l'armée. Le vice-roi garda en réserve la cavalerie légère du général Sahuc pour la porter au besoin sur le point convenable. Le 16, à neuf heures du matin, les divisions s'avancèrent par échelons sur les troupes ennemies, qui étaient en position sur les hauteurs de Palse. La division Seras, soutenue par celle du général Severoli, commença l'attaque. Le village de Palse, où se trouvait une avant-garde autrichienne, fut enlevé au pas de charge et à la baïonnette par la brigade du général Garreau : celui-ci reçut un coup de

brave tel que vous ne saurait rester désarmé ; je vais faire chercher votre épée sur le champ de bataille; si elle ne se retrouve pas, je vous donnerai la mienne ». (Le colonel Breissand, devenu depuis général, a été tué au siége de Dantzig en 1813).

Deux jeunes officiers, les lieutenans Huol et Richard de Tussac, spécialement chargés de la défense des deux portes de Pordenone, avaient soutenu, chacun avec un détachement de vingt hommes, les charges réitérées de deux régimens de cavalerie ennemie qui voulaient traverser la ville pour couper la retraite à l'infanterie française; quoique blessés l'un et l'autre, ils ne quittèrent les postes qui leur étaient confiés que lorsque la ville tomba au pouvoir des Autrichiens.

feu ; toutefois, la troupe ennemie, chassée de Palse, ayant été renforcée par une colonne qui s'avançait de Porcia, reprit bientôt l'offensive et vint se jeter brusquement sur les échelons du général Severoli : les bataillons italiens soutinrent d'abord le choc avec beaucoup de fermeté ; mais, ayant affaire à des forces supérieures, ils finirent par céder le terrain, pour venir s'appuyer à la brigade du général Roussel, de la division Seras, que ce dernier avait tenue en réserve. 1809. Italie.

Par suite de ce mouvement rétrograde, la brigade Garreau abandonna le village de Palse, et l'ennemi profita de cet avantage pour pousser vigoureusement les deux divisions que le général Seras reformait dans une position plus favorable. Sur ces entrefaites, trois bataillons de la division Barbou arrivèrent au soutien des troupes ainsi pressées, et donnèrent au général Seras les moyens de revenir à la charge. Une généreuse émulation, animant les Français et les Italiens, les Autrichiens plièrent à leur tour, et furent ramenés au pas de charge jusqu'à la position de Porcia, où ils essayèrent de se maintenir, mais d'où ils furent promptement dépostés avec perte de bon nombre de tués et blessés.

Jusqu'à ce moment, le centre et la gauche de l'armée française n'avaient point été engagés ; mais, après que le général Seras eut occupé Porcia, le général Grenier, s'apercevant d'un mouvement que les troupes ennemies qu'il avait devant lui faisaient dans le dessein de soutenir celles qui venaient d'être repoussées de Porcia, s'avança lui-même pour menacer leur flanc : cette diversion, exécutée très-à propos, dégagea le général Seras, qui déjà se trouvait réattaqué dans Porcia par des forces supérieures aux siennes. Les deux brigades des généraux Teste et Abbé, formant la division Grenier, attirèrent l'attention de l'ennemi, réussirent à le tenir éloigné de Porcia, et lui firent même certain nombre de prisonniers. C'est alors que le général Teste reçut une blessure

1809. Italie. qui le mit hors de combat. Le colonel Gifflenga, à la tête d'un escadron de dragons de la garde italienne, chargea plusieurs fois la cavalerie autrichienne, et lui fit plus de cent cinquante prisonniers.

Pendant ce temps, les divisions Barbou et Broussier s'étaient avancées sur Fontana-Fredda, à la hauteur du général Grenier. La dernière de ces divisions marchait sur trois colonnes, à quelque distance l'une de l'autre, son artillerie placée dans les intervalles : le général Barbou avait pris position en avant du village.

Le prince Eugène, informé que les Autrichiens faisaient un troisième effort pour reprendre Porcia, ordonna au général Broussier de déborder Fontana-Fredda, et de poster sa réserve sur les mamelons qui sont à gauche et en arrière de cette position. Le général Barbou appuya alors sur la division Grenier.

Le combat était devenu général sur toute la ligne ; mais l'ennemi, ayant mis toutes ses troupes en mouvement, cette lutte ne pouvait plus être qu'inégale : pendant six heures, les Français eurent à soutenir le choc de masses considérables, et se maintinrent dans leurs positions avec une opiniâtreté sans exemple. A la fin, comme les Autrichiens se renforçaient de plus en plus, et renouvelaient leurs attaques avec des troupes fraîches, le prince vice-roi crut devoir faire rétrograder ses divisions sur Sacile, pour reprendre les positions qu'elles occupaient la veille : ce mouvement s'exécuta avec tout l'ordre et le sang-froid convenables. La cavalerie du général Sahuc, ayant été repoussée dans plusieurs charges, la division Broussier couvrit seule la retraite de l'armée, soutint à plusieurs reprises et avec le plus grand succès le choc de la cavalerie, ainsi que le feu de l'artillerie ennemie, sans qu'aucun de ses carrés fût entamé : il était nuit lorsque l'ennemi cessa sa poursuite.

Cette affaire, à laquelle les deux partis donnèrent le nom de bataille de Sacile, quoique perdue par les Français, n'était point sans honneur pour les troupes du prince Eugène; car elles avaient combattu avec la plus rare valeur pendant plus de neuf heures contre des forces doubles[1], et leur perte en tués, blessés et prisonniers était moindre que celle des Autrichiens. 1809. Italie.

Le vice-roi, convaincu par la grande supériorité des forces qu'il venait de combattre que toute l'armée de l'archiduc Jean était devant lui, ne voulut point compromettre davantage les seules troupes qu'il eût alors à sa disposition pour couvrir le royaume d'Italie, et il se détermina à venir prendre sur-le-champ la ligne de l'Adige, en ordonnant à cet effet la retraite sur Caldiero; il avait d'ailleurs l'espoir fondé d'être bientôt renforcé sur ce point par les troupes qui étaient en marche tant de l'intérieur du royaume d'Italie, que de la Toscane et du royaume de Naples. Du 17 au 19, l'armée continua son mouvement rétrograde et passa la Piave sans être inquiétée par l'ennemi. Le 22, elle s'établit sur l'Adige, où la division d'infanterie du général Lamarque et celle de dragons du général Pully étaient déjà réunies. Les places d'Osopo, Palma-Nova et Venise restaient occupées par de fortes garnisons. Dans une rencontre de cavalerie qui eut lieu près de Padoue, les Français firent prisonnier l'intendant-général de l'armée autrichienne, comte de Goess, dans le porte-feuille duquel on trouva des instructions et les

[1] Parmi les traits nombreux que peut fournir cette lutte mémorable, nous citerons celui-ci : le lieutenant Pellegrin, du quatre-vingt-quatrième régiment, venait d'avoir une jambe emportée par un boulet. Comme quelques voltigeurs de la compagnie s'empressaient de l'enlever du champ de bataille, il leur dit avec énergie : « Non, mes amis, laissez-moi dans cette place et retournez à vos rangs, où votre présence est bien plus nécessaire ; il ne faut pas que le régiment perde sept hommes au lieu d'un seul : si l'ennemi est généreux, il prendra soin d'un brave. »

1809. Italie. pleins pouvoirs de la cour de Vienne pour l'organisation politique et administrative du royaume d'Italie : le vice-roi envoya ce gouverneur-général provisoire au fort de Fenestrelles.

La lenteur que les Autrichiens mettent presque toujours dans leurs grands mouvemens offensifs, donna au prince Eugène tout le temps nécessaire pour réunir et concentrer ses troupes. L'armée, renforcée par tous les corps disponibles, reçut une nouvelle organisation : au 28 avril, elle occupait les positions suivantes :

L'aile droite, sous les ordres du général Macdonald, envoyé par l'empereur Napoléon pour commander un des corps principaux de l'armée du prince vice-roi, était formée par les deux divisions Broussier et Lamarque, et une brigade de dragons sous les ordres du général Guérin ; elle gardait une partie de la ligne de l'Adige depuis Ronco jusqu'à Caldiero.

Le centre, commandé par le général Grenier, et composé de la division de ce général (confiée provisoirement au général Abbé), de la division Seras et de quatre escadrons du huitième régiment de hussards, s'étendait depuis Caldiero, occupé par le général Seras, jusqu'au village de San-Martino, où étaient établis le cinquante-deuxième et le cent deuxième régiment.

L'aile gauche, commandée par le général Baraguey d'Hilliers, se composait des divisions Severoli et Fontanelli, et de celle du général Rusca, qui, momentanément détachée dans le Tyrol, venait de rejoindre l'armée : ces troupes étaient en position devant Verone.

La division d'infanterie du général Durutte, formée de troupes récemment arrivées de la Toscane ; celle de dragons du général Pully, celle de cavalerie légère du général Sahuc ; enfin la garde royale italienne, formaient la réserve. Le général Sahuc était en avant de Caldiero, à cheval sur la route

de Vicence; la garde royale à San-Martino; le général Pully à Vago, observant le cours de l'Adige jusqu'à Roverchiara; le général Durutte, dont la division n'était point encore entièrement réunie, à Isola della Scala, couvrant la forteresse de Mantoue. 1809. Italie.

Le grand parc d'artillerie était à Verone, et le prince Eugène avait son quartier-général à Vago.

Nous avons dit que le vice-roi avait pris la précaution de jeter dans Palma-Nova une garnison de trois mille et quelques cents hommes, sous les ordres du général Schilt. Dès le 13 avril, le général Bretfeld, commandant l'aile gauche de l'armée autrichienne, fit sommer cette forteresse; mais comme il n'obtint qu'une réponse négative, il suivit le mouvement de l'archiduc sur Pordenone, ne laissant devant Palma-Nova qu'un faible corps d'investissement. Du 13 au 26, le général Schilt fit quelques sorties, dans lesquelles il obtint presque toujours l'avantage, l'ennemi, se bornant à garder soigneusement tous les abords de la place, pour couper les communications extérieures.

Dans une nouvelle sortie, effectuée le premier mai, la garnison française fut très-étonnée de ne plus trouver de troupes devant elle. Cette circonstance permit au général Schilt de faire entrer dans Palma-Nova des vivres, dont il commençait déjà à éprouver la disette.

Le vice-roi avait également chargé le général Barbou d'occuper Venise avec une partie de sa division : cette ville, ses lagunes et ses passes étaient défendues par quatre-vingt-dix-sept fortins et huit forts plus considérables; mais les travaux en terre de celui dit de Malghera se trouvaient à peine ébauchés dans certaines parties, dont plusieurs présentaient un abord facile à l'ennemi : on était décidé à l'abandonner, lorsque le prince Eugène jugea que ce poste, qui unit Venise au continent, pouvait servir à appuyer les opérations

1809. Italie. de l'armée; il ordonna en conséquence qu'on s'occupât sur-le-champ de l'armer et d'achever les travaux. Quelque célérité que l'on pût mettre dans l'exécution de l'ordre du prince, le fort dont nous parlons n'était point encore en état de défense, lorsque, le 23 avril, un parlementaire se présenta pour demander qu'on le remît aux troupes de l'archiduc : le général Barbou répondit qu'il répondrait à cette sommation sur la brèche.

Le fort fut investi deux heures après le retour du parlementaire par un corps nombreux détaché de l'armée autrichienne (alors sur la Piave), et pourvu d'une artillerie formidable, qui fut sur-le-champ mise en batterie contre les parties les plus faibles. L'artillerie du fort répondit avec vivacité aux premières décharges, et réussit à démonter plusieurs des pièces ennemies : les Autrichiens s'avancèrent alors sur plusieurs colonnes pour donner l'assaut au front de l'ouest. Ils étaient parvenus jusqu'au bord du fossé, qu'ils se disposaient à franchir, lorsqu'une décharge subite de la plupart des pièces du fort que l'on avait réunies sur ce point portèrent un désordre tel dans les rangs de l'ennemi, qu'il lui fut impossible de reformer ses colonnes pour tenter le passage du fossé. L'archiduc Jean commandait en personne cette attaque, où il perdit plus de huit cents hommes de ses meilleures troupes. Cet échec découragea les Autrichiens, et le prince, n'espérant plus emporter Malghera de vive force, se contenta de le tenir étroitement bloqué.

Sur ces entrefaites, l'archiduc Jean reçut des dépêches du conseil aulique, qui lui apprirent les premiers échecs éprouvés par l'armée principale sur le Danube, et qui lui prescrivaient de suspendre son mouvement progressif en manœuvrant de manière à ne point trop s'éloigner des états héréditaires. Dès le 28 avril, l'archiduc avait arrêté la marche de ses colonnes, et se disposait à rappeler ses avant-gardes, qui

s'étaient avancées jusqu'au-delà de Vicence, en suivant le mouvement rétrograde de l'armée française. 1809. Italie.

Le prince Eugène, averti que les patrouilles ennemies cessaient de se montrer sur la ligne de ses avant-postes, ordonna, le 29, une reconnaissance générale sur toute cette même ligne, afin de connaître les forces qu'il pouvait avoir encore devant lui sur la rive gauche de l'Alpon. Le gros des troupes de l'aile droite s'avança sur Villa-Nova, où l'ennemi démasqua vingt pièces et déploya sur l'Alpon un corps assez considérable en infanterie et en cavalerie. Le général Grenier, avec les deux divisions du centre, et le huitième de hussards, marcha sur Soave, et se borna à échanger quelques coups de canon avec l'avant-garde autrichienne, qu'il y trouva retranchée. Les troupes de l'aile gauche repoussèrent les Autrichiens de quelques postes qu'ils occupaient dans les montagnes au nord de Verone, et notamment sur les hauteurs de Bastia, où les brigades Sorbier et Bonfanti s'établirent : les autres troupes reprirent, dans la soirée, leurs positions premières.

L'ennemi, contrarié dans ses desseins par la perte des postes de Bastia, reparut le lendemain au nombre de neuf à dix mille hommes partagés en deux colonnes, devant ces mêmes positions. Le premier régiment de ligne italien, attaqué à Castel-Cerino, s'y maintint jusqu'à midi, heure à laquelle le général Sorbier lui envoya l'ordre de se replier sur Illasi. Les Autrichiens, enhardis par ce premier avantage, s'avançaient avec confiance pour enlever les autres positions, lorsque le général Sorbier, à la tête d'un bataillon de grenadiers de la garde italienne, tomba sur le flanc d'une de leurs colonnes, et arrêta sa marche. L'ennemi fit de nouveaux efforts pour s'emparer des hauteurs de Bastia; le général Sorbier, renforcé par les deux autres bataillons de la garde, s'y maintint long-temps avec succès; mais, se voyant sur le point d'être tourné, il fit sa retraite sur

1809. Italie. Bastia et sur Illasi. Ce mouvement était déjà devenu fort difficile; il s'effectua cependant avec autant de bonheur que de précision : poursuivis par des forces supérieures, les bataillons de la garde italienne n'auraient éprouvé qu'une perte peu sensible, si malheureusement le brave général Sorbier n'eût pas été blessé à mort dans cette action.

Cette attaque vigoureuse des Autrichiens n'avait eu lieu que pour donner le change au prince Eugène sur le mouvement rétrograde ordonné par l'archiduc Jean. En effet, pendant la nuit du 30 avril au 1er mai, l'ennemi évacua toute la ligne de l'Alpon et se retira sur Vicence. Du moment que le vice-roi en eut connaissance, il se prépara à suivre cette retraite : le général Macdonald fit réparer les ponts sur l'Alpon, et cette opération, ayant été promptement terminée, toute l'armée s'ébranla pour se porter en avant. Le 2, à cinq heures du matin, l'avant-garde française, qui avait passé l'Alpon la veille, rencontra une arrière-garde ennemie près de Montebello, et la mena battant jusqu'à Olmo, dont le neuvième régiment de ligne s'empara après avoir forcé le pont qui est en avant de ce village. Les Autrichiens se retirèrent sous les murs de Vicence : le général Debroc fut dangereusement blessé dans cette action.

L'arrière-garde autrichienne se retirait avec rapidité; elle traversa la Brenta dans la nuit du 2 au 3, et joignit le gros de l'armée sur les hauteurs d'Armeola.

Le prince Eugène fit avancer ses colonnes dans les deux directions de Bassano et de Citadella; mais le passage de la Brenta, dont l'arrière-garde ennemie avait détruit les ponts, fut long et difficile.

L'avant-garde qui ne parvint sur la rive gauche que le 5, se dirigea aussitôt sur Castel-Franco et Fossa Lunga. Bassano, défendu par quelques bataillons ennemis, fut emporté de vive force dans la soirée par la division Seras, qui fit

tant dans cette action, que dans sa marche de Vicence à 1809.
Bassano, quinze cents prisonniers : un bataillon, surpris dans Italie.
Marostica, s'était rendu sans coup férir.

Pendant que les autres divisions de l'armée effectuaient ainsi le passage de la Brenta, celle du général Durutte avait eu ordre de se porter sur Trevise par la route de Mestre. Arrivés devant cette ville, les Français attaquèrent le faubourg de San-Antonio, et l'emportèrent dès le soir même. Les Autrichiens évacuèrent Trevise pendant la nuit, abandonnant des magasins considérables de farine, de grains et de fourrages, que l'archiduc avait formés.

Le 16 mai, l'armée autrichienne, réunie et en position sur la rive gauche de la Piave, paraissait vouloir disputer vigoureusement le passage : le prince Eugène, avant de tenter cette dernière entreprise, ordonna les dispositions suivantes :

L'avant-garde, soutenue par les divisions de cavalerie des généraux Sahuc, Grouchy et Pully, dut prendre la direction de Postuma, et s'avancer rapidement sur la Piave, pour empêcher, s'il était possible, l'ennemi de couper le pont de Lovadina; mais l'archiduc avait déjà fait détruire ce moyen de passage.

Le général Macdonald dut s'avancer également dans la même direction avec les deux divisions de l'aile droite.

Le général Grenier eut ordre de faire marcher sur San-Porciano et Sprisiano la division du général Abbé, en même temps qu'il porterait la division Seras sur Narvesa.

Le général Baraguey d'Hilliers, avec les troupes de l'aile gauche (à l'exception de la division Rusca, laissée sur le Haut-Adige), dut traverser Visnadel pour venir prendre position en arrière de Lovadina et de Sprisiano.

Ces divers mouvemens s'exécutèrent dans la journée et pendant la nuit du 6 au 7.

1809. Italie. Le 7, au matin, l'armée se trouvait ainsi établie : l'avant-garde sur les bords de la Piave; la cavalerie légère et les dragons à Maserada, San-Biaggio et en avant de Lovadina ; les deux divisions de l'aile droite à Lovadina et Visnadel; celles du centre en avant d'Arcade et à Narvedesa ; les troupes de l'aile gauche un peu en arrière de cette ligne, et enfin la garde royale en réserve à San-Artieno, où le vice-roi avait son quartier-général. La journée du 7 fut employée à reconnaître les bords de la Piave, pour mieux assurer le succès du passage et de l'attaque, fixés au lendemain.

Il fut décidé que le passage de la Piave s'effectuerait au gué dit de la grande maison ou de Lovadina, et à celui de San-Michele. Le général Dessaix, à la tête de l'avant-garde, formée de détachemens de cavalerie légère et de compagnies de voltigeurs, devait se porter le premier sur la rive gauche, afin de protéger le passage des divisions d'infanterie au gué de Lovadina ; les trois divisions de cavalerie, passant dans le même temps au gué de San-Michele, avaient ordre d'aider le général Dessaix à se maintenir contre les efforts que pourrait tenter l'ennemi.

8 mai. *Bataille de la Piave.* — Les Autrichiens occupaient sur la rive gauche de la Piave les positions les plus avantageuses pour recevoir l'attaque de leurs adversaires, et défendre long-temps le passage de cette rivière. Leur droite s'appuyait au pont de Priuli, que l'archiduc avait fait brûler, et leur gauche se prolongeait sur Rocca di Strada, où se réunissent les deux routes qui conduisent à Cornegliano; leur front, garni d'une artillerie formidable, s'étendait sur un rideau de collines, en avant duquel ils présentaient des grand'gardes de cavalerie très-rapprochées.

Le 8 mai, à quatre heures du matin, le général Dessaix fit sonder le gué de Lovadina, à deux milles au-dessous du pont de Priuli, par une compagnie de voltigeurs aux ordres

du capitaine Traverse, du quatre-vingt-quatrième régiment. 1809. Ces braves, ayant de l'eau jusqu'aux aisselles, passèrent la Italie. Piave en peu d'instans, et se formèrent sans difficulté sur la rive gauche. Ils furent suivis du reste de l'avant-garde, qui se trouva réunie vers sept heures du matin. L'archiduc Jean, désirant sans doute que l'armée française combattît ayant la rivière à dos, ne fit faire aucun mouvement à ses troupes pour s'opposer à ce passage, les grand'gardes autrichiennes se replièrent même assez précipitamment sur leur ligne, dans le dessein d'attirer de plus en plus les premières troupes françaises sous le feu des batteries, qui commençaient déjà à tirer, mais qui se trouvaient trop éloignées pour atteindre les colonnes : cette ruse de l'ennemi lui réussit en partie.

Quelques pelotons de cavalerie légère, s'étant avancés en effet avec plusieurs compagnies de voltigeurs de l'avant-garde à la poursuite de la cavalerie ennemie, furent accueillis par les décharges d'une batterie de vingt-quatre pièces de canon, que l'ennemi démasqua tout à coup ; en même temps, les cavaliers autrichiens, faisant volte face, chargèrent les assaillans, et les ramenèrent en désordre.

Le général Dessaix fit sur-le-champ ses dispositions pour repousser l'ennemi, qui avait renforcé ses premiers pelotons de plusieurs autres régimens de cavalerie ; il forma son infanterie en deux carrés, dans l'intervalle desquels il plaça son artillerie, et disposa sa cavalerie de manière à charger le flanc gauche de celle des Autrichiens.

Ceux-ci, continuant à s'avancer, abordèrent bientôt la troupe française, qui eut à soutenir le choc le plus terrible. Malgré l'extrême disproportion du nombre, le général Dessaix réussit à se maintenir, et donna au vice-roi, qui venait de passer la Piave avec les trois divisions de cavalerie, le temps de faire avancer celle du général Sahuc, pour arrêter les progrès de l'ennemi.

1809. Italie. A dix heures, les deux divisions Broussier et Lamarque, après avoir éprouvé beaucoup de difficultés dans le passage de la Piave, considérablement grossie depuis le matin, parvinrent enfin à se former sur la rive gauche, malgré les efforts de quelques détachemens de cavalerie ennemie, qui, ayant filé derrière les corps déjà engagés, essayèrent de charger les bataillons au moment de leur formation.

Jusqu'alors, le prince Eugène s'était borné à manœuvrer de manière à couvrir le passage du reste de ses troupes, retardé, comme on vient de le voir, par la crue subite de la rivière; mais, se voyant en mesure de commencer l'attaque de la ligne autrichienne, il donna l'ordre au général Pully de charger sur les vingt-quatre bouches à feu que l'ennemi avait démasquées au commencement de l'action, tandis que le général Sahuc renouvellerait de son côté ses charges sur la portion de cavalerie ennemie qui ne cessait point de harceler le général Dessaix dans la position qu'il avait prise.

Le général Pully, qui s'était déjà préparé au mouvement que lui prescrivait le prince, fit avancer sur-le-champ le vingt-huitième régiment de dragons, conduit par le général Poinçot, et se mit à la tête du vingt-neuvième régiment de la même arme, pour soutenir ce mouvement.

Les dragons arrivèrent au trot jusqu'au bord d'un fossé large et profond qui couvrait la batterie ennemie, protégée en outre par plusieurs escadrons, formés en bataille derrière elle sur trois lignes.

Une décharge générale à mitraille des vingt-quatre pièces, faite à demi-portée, n'arrêta point l'élan des assaillans, et ils franchirent le fossé avec autant de sang-froid que d'intrépidité. Le vingt-huitième régiment entama la charge avec la plus grande vigueur, sabra les canonniers ennemis sur leurs pièces, et s'empara en un moment de quatorze de ces dernières.

Le général Pully, à la tête des deux régimens réunis, se précipita ensuite sur la cavalerie autrichienne, forte de deux mille chevaux environ, la rompit et la ramena en désordre jusqu'à un mille de Cornegliano, où se trouvait un corps d'infanterie qui seul put arrêter la poursuite des Français, en donnant aux fuyards la facilité de se rallier derrière lui. Un escadron du vingt-neuvième de dragons, emporté par trop d'ardeur, se trouva un instant au milieu de cette infanterie ennemie, dont il reçut le feu à bout portant; mais il parvint à se dégager. Trois généraux, un aide-de-camp de l'archiduc Jean et bon nombre d'officiers et de cavaliers ennemis furent faits prisonniers dans cette charge brillante : le colonel du régiment de Savoie (dragons) et celui des hussards d'Ott, se trouvèrent parmi les morts. 1809. Italie.

Le général Sahuc n'avait pas obtenu moins de succès contre la cavalerie qui tenait en échec la troupe du général Dessaix. Les sixième, huitième et vingt-cinquième de chasseurs exécutèrent successivement plusieurs charges, qui complétèrent, sur ce point, la déroute de l'ennemi : celui-ci perdit encore beaucoup de monde, quelques pièces d'artillerie légère, et fut rejeté sur la route de Cornegliano. Le général Dessaix, entièrement dégagé par les mouvemens qu'on vient de voir, put continuer à se porter en avant. Le neuvième régiment de chasseurs culbuta encore quelques escadrons ennemis qui s'étaient dirigés vers le gué de San-Michele, où la division Abbé effectuait alors son passage.

A trois heures du soir, l'armée française se trouvait sur la rive gauche, à l'exception toutefois d'une brigade de la division Broussier, qui n'avait pu triompher du courant de la Piave, devenu plus fort et plus rapide, et des divisions du général Baraguey d'Hilliers, que le prince Eugène laissait provisoirement en réserve sur la rive droite.

Le vice-roi forma ses troupes en ligne de bataille à deux

1809. Italie. cents toises en avant de la rive gauche; la division Grenier, (commandée par le général Abbé) à droite, et celle du général Lamarque à gauche. Cette dernière se trouvait flanquée par la cavalerie légère du général Sahuc : sept bataillons de la division Broussier et un régiment de la division Durutte étaient au centre; les deux divisions Pully et Grouchy un peu en arrière, dans l'intervalle de ce même centre et de la division de droite; l'avant-garde du général Dessaix se trouvait placée à l'extrême gauche de la ligne.

De son côté, l'archiduc Jean, après avoir recueilli et reformé les troupes déjà battues, venait de ranger son armée en bataille entre la Piave et Cornegliano, derrière des digues élevées à droite et à gauche de la route qui conduit à cette dernière ville.

La division Abbé commença à s'ébranler la première, et manœuvra de manière à déborder la gauche de la ligne ennemie, le général Grouchy appuya ce mouvement avec sa division. Les deux divisions Broussier et Lamarque se portèrent presque en même temps sur le centre et la droite des Autrichiens, en marchant à la hauteur de la division Abbé, dont la première brigade, commandée par le colonel Gifflenga, qui remplaçait provisoirement le général Teste, blessé au combat de Sacile, attaqua sur le champ le village de Cima d'Olme; le général Grouchy entoura de son côté le village de Teze. Les Autrichiens essayèrent en vain de se maintenir dans ces deux postes, ils furent dépostés et poussés sur Cornegliano par les trois divisions d'infanterie Abbé, Broussier et Lamarque, et par les dragons du général Grouchy.

Par ce mouvement, continué avec toute l'ardeur et l'impétuosité dont les Français sont susceptibles, l'infanterie ennemie fut promptement mise en déroute. Une forte colonne de cavalerie s'était ébranlée pour charger l'artillerie de la division Broussier, qui s'était trop avancée; mais, intimidée

par la contenance de deux bataillons qui s'avancèrent au pas de charge pour soutenir et défendre ces pièces, elle tourna bride aussitôt. 1809. Italie.

Le prince Eugène, parcourant les rangs au milieu du feu le plus vif, excitait, par sa présence, l'enthousiasme général, et redoublait l'énergie des soldats : le champ de bataille se couvrait de morts et de blessés.

Cependant, une position très-importante, celle du moulin de la Capanna, était encore occupée par six bataillons ennemis, qui, jusqu'à ce moment, avaient résisté aux attaques dirigées contre eux par les troupes du général Lamarque ; un fossé profond couvrait leur front, et les Français n'avaient pu réussir à le franchir. Le général Lamarque, réunissant à l'artillerie de sa division celle du général Durutte, que celui-ci venait de lui envoyer, fit un dernier effort : protégés par le feu redoutable de ces deux batteries, les bataillons français traversèrent le fossé au pas de charge, et emportèrent le moulin à la baïonnette.

Il était huit heures et demie du soir, et l'ennemi, déposté sur toute sa ligne, se retirait assez en désordre sur Conegliano. Le vice-roi fit avancer vingt-quatre pièces de canon sur son front, et ordonna aux deux divisions Grouchy et Pully de charger en masse une réserve d'infanterie, derrière laquelle l'archiduc essayait de rallier ses colonnes vaincues. Cette dernière manœuvre décida le succès, et termina glorieusement la journée. L'armée française prit position en avant du champ de bataille, à un mille de Conegliano, vers le village de Bona di Strada : les Autrichiens profitèrent de l'obscurité de la nuit pour évacuer Conegliano et se retirer sur Sacile.

La bataille de la Piave, dont le grand résultat devait être de forcer les Autrichiens à quitter l'Italie, comme la bataille d'Eckmuhl les avait chassés de la Bavière, coûta aux vaincus dix mille hommes tués, blessés ou faits prisonniers, plusieurs

1809. Italie. drapeaux, quinze pièces de canon, trente caissons et un grand nombre de voitures de munitions et de bagages. Parmi les morts, se trouvaient trois généraux, et, entre autres, le feld-maréchal lieutenant Wolfskell; les généraux Rissner et Hager (le premier de l'artillerie, le second, commandant une division de dragons), étaient au nombre des prisonniers : la perte des Français ne fut pas en proportion de celle de leurs adversaires, on comptait à peine deux mille cinq cents hommes tués ou blessés.

9 au 31 mai. *Retraite et poursuite de l'armée autrichienne, etc.* — Le lendemain, 9 mai, l'armée française prit les armes, avant quatre heures du matin, pour marcher à la poursuite de l'ennemi. Le général Dessaix s'avança sans obstacles jusqu'aux bords de la Livensa, et trouva l'arrière-garde autrichienne en position sur la rive gauche. Culbutée presque aussitôt qu'attaquée, cette dernière troupe continua sa retraite sur Pordenone, et de là sur Viganosa, où le général Dessaix arrêta sa poursuite. Cet engagement valut encore aux vainqueurs six cents prisonniers environ.

L'armée française suivit le mouvement de son avant-garde pendant la journée du 10, et, le 11 au matin, le vice roi ordonna les dispositions nécessaires pour le passage du Tagliamento, afin de se porter sur San-Daniele, où l'armée ennemie paraissait vouloir se concentrer. Dès la veille, on avait reconnu deux gués; mais une crue extraordinaire des eaux, survenue pendant la nuit, ayant rendu ces deux passages (en face de Valvasone) impraticables, la cavalerie fut obligée de remonter le torrent pour chercher un nouveau gué au-dessus du village que nous venons de nommer. L'ennemi ne mit aucune entrave à cette opération : à deux heures après midi, les divisions Sahuc, Grouchy et partie de celle du général Pully, se trouvaient établies sur la rive gauche du fleuve.

Le général Grouchy, faisant marcher ses dragons sur cinq

colonnes à différentes hauteurs, balaya avec rapidité toute la plaine entre le Tagliamento, Udine et Palma-Nova. Codroipo fut occupé par une colonne de la division Pully, que le vice-roi avait portée la veille à San-Vitto, et qui avait passé le Tagliamento sur ce point : le général Dessaix marcha par Torrida et Dignano sur Villa-Nova. Une partie de l'arrière-garde ennemie, qui se trouvait en position à ce dernier village, s'y défendit avec opiniâtreté, et ne l'abandonna que lorsqu'elle vit s'avancer au soutien de l'avant-garde française la division Abbé, précédée du vingt-cinquième régiment de chasseurs à cheval. 1809. Italie.

Le général Grenier, qui venait d'appuyer ainsi le général Dessaix, n'hésita point à se porter sur-le-champ sur San-Daniele, où se trouvait le gros de l'arrière-garde ennemie. Ces troupes opposèrent la plus vive résistance ; mais elles durent céder à l'impétuosité de leurs adversaires, et surtout aux belles dispositions que fit le général Grenier, et elles se retirèrent précipitamment sur Majano : deux mille prisonniers et deux drapeaux furent pour les Français les trophées de ce dernier combat.

Le général Dessaix poursuivit les Autrichiens jusqu'à Majano, et s'établit dans ce dernier village. Le général Grenier fit prendre position à ses troupes sur la route de San-Daniele à Udine. Ce même jour, la cavalerie française, qui venait de ramasser quinze cents prisonniers, occupa Udine, Cividale, et dégagea les places d'Osopo et de Palma-Nova. Cette dernière circonstance remettait à la disposition du vice-roi les quatre à cinq mille hommes de troupes qui formaient la garnison de ces deux places.

Cependant l'archiduc Jean, d'après les dépêches qu'il recevait incessamment du généralissime son frère, accélérait la retraite de son armée sur la Carinthie, se bornant à disputer les points principaux qui pouvaient retarder les progrès du

1809. Italie. vice-roi, afin d'avoir le temps de faire filer son artillerie, et d'évacuer ou de détruire ses magasins.

Le 12 mai, le général Dessaix marcha sur Venzone : l'arrière-garde ennemie, qui venait de se retrancher dans cette petite ville, en fut chassée et poursuivie au-delà de Portis, où l'avant-garde française prit position.

L'occupation de Venzone ouvrait à l'armée française l'entrée des principales gorges des Alpes Carniennes. Les troupes à cheval, devenant bien moins utiles sur le nouveau théâtre où l'armée allait opérer, le prince Eugène leur fit prendre des cantonnemens à Artegna et sur le Tagliamento. Les divisions d'infanterie Abbé et Seras occupèrent Osopo et Ospedaletto; la division Broussier bivouaqua le 12 et le 13 sur les glacis de Palma-Nova, et celle du général Lamarque à Udine.

Le 13, l'avant-garde de l'armée, toujours sous les ordres du général Dessaix, se porta sur Chiusa Veneta. Le lendemain, le prince Eugène ordonna au général Macdonald de passer l'Isonzo avec les deux divisions Broussier et Lamarque vers le point de San-Pietro. Ce mouvement avait pour but d'établir la communication avec le corps d'armée que commandait le général Marmont en Dalmatie, et qui s'avançait alors vers Fiume, ainsi que nous le dirons plus loin. Le passage de l'Isonzo, à la vue des troupes ennemies qui étaient en force sur l'autre rive, était une opération assez difficile; on avait reconnu qu'il n'existait aucun gué praticable, et les Autrichiens avaient fait descendre toutes les barques jusqu'à la mer. Quelques nageurs de la division Broussier réussirent pourtant à amener sur la rive droite un bateau qui pouvait contenir une compagnie. Le 15, à cinq heures du matin, une compagnie de grenadiers du quatre-vingt-quatrième régiment passa la première, malgré le feu d'un bataillon ennemi qu'elle mit en fuite. Les autres troupes traversèrent successi-

vement l'Isonzo, et le général Macdonald les dirigea sur Gorizia, où elles prirent position dans la soirée. L'artillerie, ayant découvert un gué assez mauvais au-dessus de San-Pietro, elle y passa; mais l'eau entra dans plusieurs caissons, et il y eut des munitions avariées. On trouva à Gorizia onze bouches à feu de gros calibre et leurs affûts, une certaine quantité de boulets et de bombes déposés dans cette ville, et destinés au siége de Palma-Nova. 1809. Italie.

Le 16, les deux divisions Broussier et Lamarque continuèrent de se porter en avant et poussèrent devant elles tous les détachemens ennemis. Parvenu jusqu'à Prewald, excellente position, que les Autrichiens avaient encore améliorée en rétablissant à la hâte les anciennes fortifications de cette petite ville, le général Macdonald dirigea la division Lamarque par Podeweilh, Nonpaulharff et Schwartzenberg, afin de tourner l'ennemi, tandis que la division du général Broussier ferait des démonstrations et chercherait à déborder la ville par les flancs de la grande route.

Le général Lamarque culbuta tous les postes ennemis depuis Podeweilh jusqu'à Poderaï; le général Broussier engagea successivement ses compagnies de voltigeurs soutenues par leurs bataillons. Les Autrichiens firent un feu très-vif de mousqueterie, mais ne démasquèrent que cinq pièces de canon; ils occupaient une ligne retranchée en avant de la ville, et protégée par des forts en maçonnerie et en terre. Quatre bataillons français, après des efforts incroyables et une perte assez forte, réussirent à déborder à droite et à gauche cette espèce de contrevallation. L'ennemi, abandonnant alors Prewald, jeta quelques troupes dans les forts, pour retarder la poursuite de ses adversaires; mais le général Broussier les fit sommer, et ils se rendirent presque aussitôt.

Le corps autrichien chargé de la défense de Prewald était

1809. Italie. sous les ordres du général Zach, le même qui en 1800 commandait la colonne de grenadiers culbutée à Marengo par le général Kellermann, et faite prisonnière en totalité.

L'occupation de Prewald donna aux Français plus de deux mille prisonniers et quinze pièces de canon.

Au moment du passage de l'Isonzo, le général Macdonald avait détaché sur Trieste par Montefalcone et Duino une colonne de quinze cents hommes avec deux pièces de canon sous les ordres du général Schilt. Les troupes autrichiennes qui se trouvaient dans cette direction, s'étant repliées successivement sur le port dont nous parlons, l'abandonnèrent lorsqu'elles apprirent la retraite du général Zach. Trieste fut occupé le 16 par les Français, le général Schilt y trouva un dépôt de vingt-deux mille fusils, plusieurs magasins d'équipemens, et deux cents bâtimens de commerce, sur lesquels il fit mettre l'embargo.

Sur ces entrefaites, le prince Eugène, avec le reste de l'armée, poursuivait de son côté les troupes du centre et de la droite de l'archiduc Jean. L'avant-garde française et les corps des généraux Grenier et Baraguey d'Hilliers s'avançaient de manière à suivre les Autrichiens dans les différentes directions qu'ils avaient prises. Les vallées de Ponteba, de Pradel, de la Fella et de la Dogna furent ainsi envahies en même temps, et balayées dans toute leur étendue.

Le gros de l'armée ennemie, en pleine retraite sur Tarvis, évitait avec soin toutes les occasions de s'engager avec les troupes victorieuses. L'intention de l'archiduc était d'atteindre le plus promptement possible les États héréditaires; il se bornait à laisser quelques bataillons dans les forts ou dans les autres postes susceptibles de quelque résistance, afin de retarder, comme nous l'avons dit, la marche des colonnes françaises.

Les forts de Malborghetto et de Pradel, après s'être dé-

fendus pendant trois jours, furent emportés d'assaut le 18 mai : le premier par l'avant-garde, où le vice-roi se trouvait de sa personne, et le second par la division Seras. 1809. Italie.

L'archiduc, comptant sur une résistance plus prolongée de la part des garnisons des deux forts dont nous parlons, s'était arrêté dans les belles positions qui se trouvent au-dessus de Tarvis, afin de rallier ses colonnes, et de donner quelque repos à ses troupes après une marche aussi pénible à travers les montagnes.

Le prince Eugène s'y porta rapidement, et, convaincu qu'une attaque de front serait trop périlleuse, il résolut de manœuvrer de manière à tourner son adversaire, pour l'obliger à continuer sa retraite sans en venir aux mains. En conséquence, la division italienne du général Fontanelli reçut ordre de se porter sur la gauche des Autrichiens, et de gagner leurs derrières pour leur couper la retraite sur Veisenfels, tandis que le général Dessaix, soutenu par la division Broussier, les menacerait de front par la route de Tarvis, et que le général Baraguey d'Hilliers, avec les autres troupes de l'aile gauche, chercherait également à déborder l'ennemi sur la route de Villach. Ces divers mouvemens furent exécutés avec autant de promptitude que de succès : les troupes du général Dessaix, obligées de défiler homme par homme sur un pont, et, sous le feu de l'artillerie ennemie, n'en attaquèrent pas avec moins de vigueur les retranchemens qu'elles avaient devant elles. Les Autrichiens, se voyant sur le point d'être débordés à droite et à gauche, abandonnèrent leur position après un engagement qui leur coûta un bon nombre de tués, blessés et prisonniers : ils furent poursuivis jusqu'à la nuit.

Ce combat, qui eut lieu le 18 mai, immédiatement après la prise du fort de Malborghetto, acheva de porter le découragement dans les troupes de l'archiduc : la division Fonta-

1809. Italie. nelli s'était emparée de dix-huit pièces de canon, et la défaite de l'ennemi avait été si promptement décidée, que le général Grenier, qui devait y prendre part avec ses deux divisions (Abbé et Seras), n'arriva sur le champ de bataille qu'après l'action terminée.

La victoire de Tarvis, due à l'activité du prince Eugène et aux belles dispositions qu'il sut prendre, achevait de rendre l'armée française maîtresse de toutes les positions sur le versant des montagnes de la Carinthie.

A l'aile droite, le général Macdonald dirigea les divisions Lamarque et Pully sur la route de Laybach, à la poursuite des troupes de l'aile gauche autrichienne. Le 20, le général Lamarque prit position devant Ober-Laybach avec sa première brigade. Dès le lendemain, il fit occuper la partie de la ville qui est en deçà de la rivière du même nom, et plaça sa seconde brigade dans la partie gauche d'un camp retranché que l'ennemi avait abandonné la veille : le général Pully prit poste à Weiss.

Ce même jour, 21 mai, la partie droite du camp retranché fut reconnue par le général Macdonald : cette position, occupée par quatre mille hommes d'élite, sous les ordres du génér. Meerveldt, formant l'arrière-garde de l'aile gauche ennemie, était couverte par une ligne de redoutes bien armées, fraisées et palissadées par des blockhaus et par un fossé profond, qui s'étendait depuis le château de Laybach jusqu'à des collines, bordant la route de Weichselburg ou de la Croatie, par laquelle se retirait le corps du général Giulay avec le grand parc d'artillerie et une partie des bagages de l'armée autrichienne.

Les deux revers de la côte sur laquelle s'étendait le camp retranché étaient également hérissés de redoutes avec des chemins couverts, pour faciliter les communications. Le versant de droite se trouvait en outre protégé par un marais d'une

grande étendue, formé par la Laybach, et le versant de gauche par cette même rivière et par un large canal de dérivation. 1809. Italie.

Jugeant qu'une attaque immédiate exigeait de longs et meurtriers efforts, le général Macdonald, après être entré avec le général Meerveldt dans des pourparlers sans résultat, résolut de manœuvrer de manière à tourner le camp ennemi et à tenir bloquées les troupes qu'il renfermait.

En conséquence, le 22, il porta la division Pully par la route de Klagenfurt sur Tschernuz, avec ordre de descendre la Save pour tourner les versans du camp retranché en face de cette rivière; le général Lamarque longea en même temps la gauche du camp retranché, comme pour menacer le château de Laybach, en traversant la ville, mais pour se diriger réellement sur la route de Klagenfurt; le général Broussier, arrivé le matin par la route de Lobitsch, s'étendit le long de la Laybach, fit traverser le grand marais par une de ses brigades, tandis que l'autre, longeant le bras des collines, se portait sur la route de Weichselburg, seul débouché qui restât à l'ennemi pour opérer sa retraite.

Cette dernière disposition parut surtout effrayer le général Meerveldt: craignant de se voir enlevé de vive force dans son camp retranché, il demanda à capituler dans la soirée même du 22. Le général Lamarque, chargé par Macdonald de suivre cette négociation, exigea que le général ennemi se rendît prisonnier ainsi que tout son monde, condition qui fut acceptée sans difficulté. Trois drapeaux, soixante-trois bouches à feu, des magasins considérables, quatre mille prisonniers, restèrent au pouvoir des troupes de l'aile droite. L'occupation de Laybach complétait la conquête de la Carniole, ouvrait au prince Eugène les débouchés de la Styrie, et facilitait les opérations du corps d'armée de Dalmatie aux ordres du général Marmont, avec lequel le général Macdo-

1809. Italie. nald allait se mettre en communication, tout en poursuivant l'aile gauche ennemie sur Gratz.

Depuis le combat de Tarvis jusqu'au 24 mai, l'avant-garde, les corps des généraux Grenier et Baraguey d'Hilliers (centre et aile gauche) et la garde royale, continuèrent de suivre le gros de l'armée autrichienne dans la direction de Judenburg. Le prince Eugène manœuvrait de manière à s'opposer aux mouvemens des corps des généraux Chasteler[1] et Jellachich, surtout de ce dernier, qui, pressé par un des corps de la grande armée (celui du maréchal Lefebvre), cherchait alors à se réunir aux troupes de l'archiduc Jean.

25 mai. *Combat de San-Michele.* — Le vice-roi, informé que le général Jellachich se dirigeait sur Léoben par Rottenmann, Maufern, Trabach et San-Michele, ordonna au général Grenier de faire occuper ce dernier poste, seul debouché qui pût conduire le corps autrichien au but proposé. La division Seras, étant la plus rapprochée, marcha la première pour exécuter le mouvement; elle rencontra, le 25 mai, la colonne ennemie au moment même où celle-ci débouchait sur le plateau de San-Michele.

Le général Jellachich, qui ne s'attendait pas à trouver les Français sur ce point, n'eut que le temps de former ses troupes en bataille, appuyant sa droite à des montagnes escarpées et boisées, sur lesquelles il plaça cinq bataillons, et sa gauche à la Muhr; deux bataillons prirent poste dans un bois sur la rive gauche de la rivière, afin d'inquiéter la droite du général Seras, tout en couvrant la gauche de leur ligne de bataille. Le centre de celle-ci était sur le plateau, ayant sur son front sept pièces de canon en batterie, et quelques escadrons se trouvaient en seconde ligne.

[1] Le général Chasteler était à la tête des Tyroliens : nous parlerons plus tard de ses entreprises.

Le général Seras, après avoir reconnu cette position de l'ennemi, fit former sa division en face du plateau ; mais, trop inférieur en forces pour commencer seul l'attaque, il dut se borner à tirailler et à échanger quelques coups de canon avec la ligne ennemie, jusqu'à ce que le général Grenier fût arrivé avec la division Durutte. 1809. Italie.

Cependant, le prince vice-roi, jugeant cette opération assez importante pour en prendre lui-même la direction, s'était avancé en même temps que le général Grenier, avec une brigade de cavalerie légère de la division Sahuc. A onze heures du matin, la division Seras s'ébranla toute entière, et aborda le plateau de San-Michele à la baïonnette, tandis que la division Durutte marchait sur la droite de l'ennemi, et que les sixième et neuvième régimens de chasseurs à cheval, sous les ordres des colonels Triaire et Lacroix (l'un et l'autre aides-de-camp du vice-roi) manœuvraient sur la gauche.

Les troupes du général Jellachich, composées en grande partie de soldats de nouvelle levée, soutinrent mal le choc de la division Seras, leur désordre fut complet lorsque la division Durutte et la cavalerie débordèrent la droite et la gauche. Une partie des fuyards s'étant imprudemment jetée sur la route de Rottenmann, se trouva coupée par la brigade du général Valentin, et mit bas les armes. Le reste du corps ennemi se jeta dans la plus grande confusion dans le village de San-Michele, derrière lequel le général Jellachich fit de vains efforts pour rallier ses bataillons, afin de gagner le chemin de Léoben : une terreur panique s'était emparée de tous ses soldats. Quatre bataillons, entourés dans le village même de San-Michele, furent faits prisonniers par les colonels Triaire et Lacroix.

Le prince Eugène fit poursuivre avec vivacité l'ennemi sur Léoben, afin de l'empêcher de brûler le pont sur la Muhr.

1809. Italie. Le général Jellachich tenta de nouveau de rallier les troupes qui lui restaient, pour défendre ce pont, et donner à son artillerie et à ses bagages le temps de filer sur Bruck ; mais il ne put empêcher le général Seras de se rendre maître de Leoben, et d'y faire six cents prisonniers. Il eut lui-même peine à échapper à la poursuite des chasseurs français, avec une quarantaine de dragons qui lui servaient d'escorte.

L'ennemi éprouva dans ce combat de San-Michele une perte totale de huit cents hommes tués, douze cents blessés et cinq mille prisonniers : Bruck fut occupé deux jours après par l'avant-garde de la division Seras.

Pendant que ceci se passait près de Léoben, le général Macdonald s'avançait toujours avec l'aile droite dans la direction de Gratz, où l'archiduc venait de jeter une garnison. Les divisions de dragons des généraux Grouchy et Pully investirent cette place dans la journée du 28.

Le 30, le commandant autrichien, sommé d'ouvrir les portes de Gratz, y consentit sous la condition de pouvoir se retirer avec ses troupes dans le fort de Schelsberg, qui domine la ville : l'archiduc en était parti le 28 au matin, et continuait sa retraite par Gleisdorf et Furstenfeld, pour venir s'établir derrière la Raab.

Le général Macdonald resta à Gratz avec les troupes de l'aile droite, tant pour faire rendre le fort de Schelsberg que pour attendre l'arrivée du corps du général Marmont, qui devait opérer sur ce point sa réunion avec l'armée d'Italie.

Le prince Eugène, avec les troupes de l'aile gauche, du centre et de la reserve, poursuivit sa marche vers les frontières de la Hongrie. Le 31 mai, le général Seras, qui s'était avancé jusqu'à Schottvien, sur la grande route de Vienne, au-delà du Somering, rencontra les patrouilles de la brigade de hussards aux ordres du général Colbert, de la division Montbrun, et effectua ainsi la jonction des troupes du prince

vice-roi avec la grande armée. Napoléon, informé sur-le-champ de cet heureux événement, adressa à l'armée d'Italie la proclamation suivante, datée de Schoenbrunn : 1809. Italie.

« Soldats de l'armée d'Italie! vous avez glorieusement atteint le but que je vous avais marqué : le Somering a été témoin de votre jonction avec la grande armée.

« Soyez les bienvenus, je suis content de vous! Surpris par un ennemi perfide avant que vos colonnes fussent réunies, vous avez dû rétrograder jusqu'à l'Adige; mais lorsque vous reçûtes l'ordre de marcher en avant, vous étiez sur le champ mémorable d'Arcole, et là vous jurâtes, sur les mânes de nos héros, de triompher. Vous avez tenu parole à la bataille de la Piave, aux combats de San-Daniel, de Tarvis, de Goritz, etc. Vous avez pris d'assaut les forts de Malborghetto, de Pradel, et fait capituler la division ennemie retranchée dans Prewald et dans Laybach. Vous n'aviez pas encore passé la Drave, et déjà vingt-cinq mille prisonniers, six cents pièces de bataille, dix drapeaux avaient signalé votre valeur. Depuis, la Drave, la Save, la Murh n'ont pas retardé votre marche.

« La colonne autrichienne de Jellachich, qui la première entra dans Munich, qui donna le signal des massacres dans le Tyrol, environnée à San-Michele, est tombée sous vos baïonnettes; vous avez fait une prompte justice de ces débris dérobés à la colère de la grande armée.

« Soldats! cette armée autrichienne d'Italie, qui un moment souilla par sa présence mes provinces, battue, dispersée, anéantie, graces à vous, sera un exemple de la vérité de cette devise : *Dio la mie diede, guai a chi la tocca* ; Dieu me l'a donnée, malheur à qui la touche! »

1809. Dalmatie. Mai.

Opérations du général Marmont en Dalmatie et en Croatie. — Dans le plan général d'opérations arrêté par Napoléon, les deux divisions d'infanterie Clausel et Montrichard qui occupaient la Dalmatie et la partie de l'Illyrie cédée à la France par les traités de Campo-Formio et de Presburg, devaient former l'extrême droite de la grande armée, lorsque le prince Eugène aurait opéré sa jonction avec celle-ci. En conséquence, le général Marmont, qui commandait ce corps d'armée, reçut l'ordre de suivre les mouvemens de l'armée d'Italie pour se trouver à sa hauteur vers les frontières de la Carniole et de l'Istrie. L'archiduc Jean avait détaché, de son côté, un corps chargé d'observer la Dalmatie et d'empêcher la jonction projetée entre le général Marmont et le prince vice-roi. Les deux partis restèrent en présence jusqu'au moment où la retraite de l'armée autrichienne étant décidée, le détachement dont nous parlons dut suivre le mouvement général.

C'est alors que le général Marmont s'avança vers la Croatie, poussant devant lui le corps autrichien commandé par le général Stoïsservick, qui fut battu successivement au mont Kitta et devant Gratschatz, bien que les Français fussent inférieurs en nombre à leurs adversaires.

L'ennemi renforcé par plusieurs régimens croates et deux bataillons du Bannat de Temeswar, avait pris à Gospitsch une position avantageuse, dans laquelle il espérait d'autant mieux arrêter les progrès des Français, que toute la population du pays était sous les armes pour soutenir les efforts des troupes de ligne.

Gospitsch se trouve entouré par plusieurs rivières qui en défendent les approches. Le général Marmont, arrivé en vue de cette ville, jugea qu'il pouvait tourner la position des Autrichiens sans être forcé à l'attaquer de front. Pour l'exécution de ce dessein, il fallait, ou passer une des rivières

(la Licca) presque sous le feu des batteries formidables éta- 1809.
blies sur la rive droite, ou bien traverser des montagnes Dalmatie.
dans lesquelles il y avait à craindre de trouver les Croates embusqués et disposés à une résistance aussi longue que vigoureuse. Le général Marmont s'étant arrêté au premier parti, le capitaine Bourillon, à la tête de deux compagnies de voltigeurs du huitième régiment, eut ordre de passer au gué la rivière, de culbuter les postes qu'il trouverait devant lui, et de faciliter le rétablissement d'un pont que l'ennemi avait coupé.

Mais, pendant cette opération, l'ennemi ayant débouché par un autre pont plus éloigné, s'avança, sur trois colonnes, contre la division Montrichard, qui formait la gauche de la ligne française. Le général Marmont fit attaquer sur-le-champ ces mêmes colonnes par les deux brigades Soyez et Delaunay : le soixante-dix-neuvième régiment de ligne, conduit par son colonel Godard, marcha sur celle de droite ; le général Soyez, avec le dix-huitième d'infanterie légère, se porta sur celle du centre, et le colonel Plauzonne, avec le cinquième de ligne, sur celle de gauche. Le dix-huitième aborda l'ennemi avec une audace surprenante, le culbuta et lui prit trois pièces de canon. Le général Soyez reçut une blessure grave dans cette charge. Le colonel Plauzonne avait d'abord réussi à faire plier la colonne qui lui était opposée ; mais celle-ci ayant reçu quelque renfort, le cinquième régiment fut bientôt obligé de disputer lui-même le terrain pied à pied. Toutefois, les succès obtenus par le dix-huitième et le soixante-dix-neuvième sur les colonnes du centre et de la droite déterminèrent la retraite de la gauche. Les Autrichiens, acculés à la rivière, s'y noyèrent en grand nombre.

Pendant que ceci se passait à la gauche de la ligne française, six bataillons ennemis attaquaient le huitième régiment dans la position que le général Clausel lui avait fait

1809. Dalmatie. prendre. Le colonel Bertrand, qui commandait cette troupe, se défendit avec intrépidité; mais peut-être aurait-il été forcé de céder le terrain, si le général Delzons, accouru à son secours avec les trois bataillons du onzième régiment, n'eût forcé les Autrichiens à se retirer.

Le 22, le général ennemi, ayant rallié ses troupes battues et fait avancer ses réserves avec une artillerie assez nombreuse, voulut empêcher les Français de déboucher dans la plaine; mais il fut culbuté de nouveau. Ce dernier engagement décida la victoire, et la retraite définitive des Autrichiens.

Le général Marmont entra dans Gospitsch le 23 mai. Les jours suivans, il batttit l'arrière-garde ennemie près des marais d'Ottotschatz, et occupa successivement Segua et Fiume. Enfin, le 31, le corps d'armée de Dalmatie se mit en marche dans la direction de Gratz pour opérer sa jonction définitive avec l'armée du prince Eugène, qui, ce même jour, se réunissait aussi, comme on l'a vu, à la grande armée d'Allemagne.

Hongrie. *Suite des opérations de l'armée d'Italie. Le prince Eugène entre en Hongrie.* — Le prince Eugène, dont les troupes formaient l'aile droite de la grande armée depuis la jonction opérée au delà du Somering, reçut de Napoléon l'ordre de continuer à poursuivre l'archiduc Jean en Hongrie et de faire les plus grands efforts pour empêcher la réunion du huitième et du neuvième corps autrichien avec l'armée principale sous les ordres directs de l'archiduc Charles.

En s'avançant, comme on l'a vu, sur les frontières du cercle d'Autriche et de la Hongrie, le vice-roi d'Italie avait laissé en Carinthie la division du général Rusca pour observer et contenir le corps tyrolien du général Chasteler vers la Drave. Le général Macdonald, qui était resté à Gratz avec les divisions Broussier et Lamarque, à l'effet d'achever la réduc-

tion de la Styrie et de faciliter la jonction du corps d'armée de Dalmatie, rejoignit le gros de l'armée d'Italie vers le 10 juin, emmenant avec lui la dernière de ces divisions et deux bataillons de la première. 1809. Hongrie.

Conformément à ses instructions, le prince Eugène dirigea la division Seras de Schotvien sur OEdenburg, première ville frontière de Hongrie, du côté du cercle d'Autriche. Cette place fut occupée le 5 juin. Deux jours après, le prince vint établir son quartier-général à Gunz, d'où il envoya le général Grouchy avec sa division et celle du général Sahuc dans la direction de Stein-am-Anger, pour suivre les mouvemens de l'archiduc Jean sur la rivière de Raab. L'arrière-garde autrichienne, repoussée de position en position, fut encore forcée d'évacuer Stein-am-Anger après un engagement qui lui causa une perte assez considérable. Le 7 et le 9 juin, le général Lauriston, avec un corps d'observation détaché de la grande armée, ainsi que le général Montbrun, avec sa division de cavalerie légère, vinrent l'un et l'autre renforcer l'armée du vice-roi, après avoir forcé le passage de la Raabnitz auprès de Sovenhyaga, en culbutant un corps de cavalerie de l'insurrection hongroise. Cette augmentation de troupes mettait désormais le prince Eugène à même de pousser avec vigueur les opérations qui lui étaient confiées.

Le 10, le général Grouchy battit de nouveau l'arrière-garde de l'archiduc à Vasvar et lui fit un grand nombre de prisonniers. Le quartier-général du vice-roi s'établit le même jour à Vasvar, et le général Macdonald prit position à Kormond avec les troupes qu'il amenait de la Styrie.

Les Autrichiens, en se retirant sur la rive gauche de la Marczal, avaient barricadé le pont de Karako; mais, le 11, le général Grenier, avec la division Abbé, emporta ce pont de vive force, et culbuta les troupes chargées de sa défense.

Le général Debroc, chargeant à la tête du neuvième de

1809. Hongrie. hussards, fit mettre bas les armes à trois cents grenadiers autrichiens.

Toute l'armée s'avança, le 12, dans la direction de Papa; et cette ville fut occupée après un vif engagement, dans lequel le général Grouchy fit encore six cents prisonniers. Le vice-roi coucha ce même jour à Papa.

14 juin. *Bataille de Raab.* — L'archiduc Jean avait précipité la retraite de ses troupes pour les réunir au corps d'insurrection que l'archiduc palatin Joseph avait organisé en Hongrie. Cette jonction venait de s'opérer, et ces deux princes, d'après l'ordre du généralissime leur frère, se préparaient à tenter les chances d'un engagement général.

Le 13 au matin, l'armée française s'ébranla pour se porter sur la Raab, dans la direction de la ville de ce nom. Le général Montbrun, qui marchait à l'avant-garde, ayant rencontré un corps de cavalerie ennemie au village de Sazuak, se laissa emporter par son zèle et l'ardeur de ses troupes, et fut un moment enveloppé par des forces supérieures; mais le général Durutte arriva fort heureusement avec sa division assez à temps pour le dégager.

Cependant l'armée autrichienne était en position sur les hauteurs qui masquent la ville de Raab. Sa droite était appuyée au village de Szabadhegi, et sa gauche à des marais, dans la direction de Wesprim. Le centre était établi au village de Kismegyer. Une nombreuse cavalerie légère était disposée sur le front de cette ligne, et douze cents hommes de troupe d'élite occupaient comme avant-poste une ferme ou grand bâtiment carré, qu'on avait crénelé et retranché avec quelque soin. Un ruisseau profond, qui ferme les marais où s'appuyait la gauche, mouille les murs de cette ferme et augmente la difficulté de ses abords. La cavalerie était disposée sur les ailes, la moyenne partie déployée sur la gauche, en avant de la route de Wesprim à Raab, appuyée d'un côté au

mamelon de Kismegyer, où se trouvaient un grand nombre de pièces en batterie, et de l'autre sur le prolongement et à l'intersection des routes de Raab et de Kis-Bartah à Wesprim. 1809. Hongrie.

Le revers de cette formidable position était hérissé d'artillerie, et le versant de gauche couvert par des retranchemens naturels qui se trouvent en avant de Szabadhegy et qui se prolongent dans la direction de Raab. Cette dernière ville était gardée par un corps de quatre mille hommes, et armée d'une artillerie nombreuse.

Le prince Eugène, après avoir fait reconnaître toute la ligne ennemie pendant le reste de la journée, ordonna les dispositions de l'attaque, qui fut fixée au lendemain 14.

Le général Grenier, avec les deux divisions Seras et Durutte formées en colonnes, devait se porter sur le village de Kismegyer et sur la partie du centre de l'armée ennemie qui se trouvait placée entre le village que nous venons de nommer, et celui de Szabadhegy; le général Baraguey d'Hilliers avait ordre de marcher sur ce dernier village avec la division Severoli, disposée sur deux colonnes, et, s'appuyant ensuite en ligne de bataille à la gauche de la division Durutte, d'attaquer le même village au point d'embranchement des routes de Wesprim et d'Eissenburg, pendant que la division Pacthod resterait en réserve en face de Kismegyer et en arrière de la division Durutte.

Le général Montbrun, manœuvrant à la droite de la ligne française, devait appuyer le mouvement de la division Seras et contenir, avec ses deux brigades de cavalerie légère aux ordres des généraux Colbert et Jacquinot, la nombreuse cavalerie autrichienne; tandis que le général Grouchy, avec sa division de dragons, chercherait à déborder cette même cavalerie en filant derrière les divisions Durutte et Montbrun jusqu'à l'extrême droite de la ligne, de manière à tourner la

1809. Hongrie. gauche de l'ennemi. La division du général Sahuc avait son poste à gauche et en arrière de la division Severoli, se liant avec la division badoise [1], qui formait l'extrême gauche de l'armée. (Cette dernière division et celle du général Sahuc étaient chargées d'observer la place de Raab.) La division de dragons du général Pully, en débouchant de Myfa, où elle se trouvait le 13 au soir, avait ordre de venir se former en arrière et un peu à la droite de la division Sahuc; la garde royale italienne, placée en arrière de la division Pacthod, devait former la grande réserve de l'armee. Enfin, le général Macdonald, qui était encore à une marche en arrière, reçut ordre de précipiter le mouvement de la division Lamarque et du détachement de la division Broussier, pour venir se placer en ligne avec la division badoise.

Toutes ces dispositions s'exécutèrent dans la matinée du 14 juin. Les troupes françaises, heureuses de se mesurer avec un ennemi qui avait si long-temps évité un engagement général, ne s'entretenaient que de la victoire qu'elles se promettaient bien de remporter. L'idée de solenniser à leur tour une époque déjà si remarquable par les deux succès de Marengo et de Friedland [2], leur inspirait le plus vif enthousiasme et leur donnait une confiance qui devait combler tous les vœux du prince Eugène.

A onze heures du matin, le vice-roi, qui avait attendu jusqu'à ce moment l'arrivée du général Macdonald et de ses troupes, donna enfin le signal de l'attaque. Ses forces totales ne s'élevaient pas au delà de trente-six mille hommes, tandis que l'archiduc Jean lui en opposait plus de cinquante mille : savoir, vingt mille, reste de cette armée formidable avec la-

[1] C'était cette division que le général Lauriston venait d'amener de la grande armée au prince Eugène.

[2] Le lecteur doit se rappeler que ces deux batailles furent en effet gagnées le 14 juin des années 1800 et 1807.

quelle ce prince s'était flatté de conquérir toute l'Italie; dix mille tirés des garnisons des places fortes de la Hongrie, et commandés par le général Haddick; cinq à six mille des débris du corps du général Jellachich et d'autres colonnes du Tyrol, échappées aux mouvemens de l'armée française par les gorges de la Carinthie; enfin quinze mille hommes environ de l'insurrection hongroise, infanterie et cavalerie. Toutefois, l'hétérogénéité des élémens qui composaient cette masse compensait suffisamment l'infériorité numérique de l'armée française.

1809. Hongrie.

L'attaque commença à la droite et vers le centre de la ligne française. Pendant que le général Seras s'avançait sur la ferme de la maison carrée, le général Montbrun, opérant son mouvement par la droite des troupes légères de l'ennemi, les obligea de démasquer le front de leur infanterie, et de se jeter précipitamment vers la gauche de leur ligne. Le général Colbert reçut ensuite pour instructions de présenter constamment la charge, tandis que le général Jacquinot marcherait en colonne serrée par escadron pour le soutenir.

Parvenu auprès de la ferme, le général Seras se disposa à l'emporter de vive-force; mais arrêtées par le ruisseau dont nous avons parlé, ses troupes ne purent réussir à franchir cet obstacle. Marchant sur un terrain marécageux couvert d'une herbe trompeuse, les soldats enfonçaient souvent jusqu'à la ceinture, et ne se dégageaient qu'avec la plus grande peine de cette fondrière, où plusieurs périrent d'une mort d'autant plus déplorable qu'elle était sans gloire et sans utilité pour l'armée.

Dans le même temps que ceci se passait devant le poste de la maison carrée, le général Valentin attaquait avec le vingt-troisième régiment de ligne (de la division Durutte), les troupes ennemies qui défendaient le front du village de Kismegyer, et le général Durutte se portait avec trois batail-

1809. Hongrie. lons entre ce dernier village et celui de Szabadhegy, devant être soutenu par la division Severoli, qui s'avançait sur Szabadhegy, que le général Baraguey d'Hilliers était chargé d'attaquer, ainsi que nous l'avons dit. Mais l'ennemi, placé en arrière des fossés qui couvrent ce village, et protégé par le feu d'une batterie de douze pièces, arrêta la marche de la division Severoli. Profitant de ce premier avantage, les Autrichiens tombèrent brusquement sur les bataillons du général Durutte, qui déjà se trouvaient à la hauteur du village, et les replièrent. Le général Grenier fit avancer alors le soixante-deuxième régiment qu'il avait gardé en réserve, pour soutenir le général Durutte. De son côté, le général Baraguey-d'Hilliers ayant appelé à lui la réserve de la division Severoli, se trouva bientôt en mesure de recommencer son attaque sur Szabadhegy, et le général Durutte réussit à repousser l'ennemi sur la droite de ce village.

Cependant le général Seras s'étant enfin dégagé du terrain marécageux qui l'avait arrêté, attaquait avec vigueur les troupes qui se trouvaient à la droite de la maison carrée, tandis que le neuvième de hussards, de la brigade Colbert, culbutait les hussards de Ott et plusieurs escadrons de l'insurrection hongroise. Pour réparer ce dernier échec, l'archiduc fit avancer deux régimens sur le neuvième de hussards; mais le général Colbert étant accouru pour soutenir ce régiment avec le septième, reçut la charge avec fermeté, et réussit à la repousser.

Presque toute la cavalerie ennemie s'ébranla alors pour paralyser une attaque dont l'archiduc prévoyait le fâcheux résultat. Le général Montbrun, assailli par des forces aussi considérables, se replia sur la division de dragons du général Grouchy, qui rétablit bientôt le combat. Plusieurs charges habilement conduites et parfaitement exécutées, mirent le général Montbrun à même de se porter, par un mouvement de

flanc, sur la gauche de la cavalerie autrichienne, dans le but de séparer celle-ci de son infanterie, alors pressée vivement par les troupes du général Seras. Cette manœuvre réussit : l'infanterie dont nous parlons, effrayée de l'apparition de la cavalerie du général Montbrun sur sa droite, fit un mouvement rétrograde. 1809. Hongrie.

Malgré ce succès obtenu sur les troupes ennemies qui protégeaient la maison carrée, le général Seras n'était pas encore maître de ce poste après trois attaques consécutives, auxquelles les soldats français s'étaient portés avec toute l'ardeur qui les animait. Il devenait cependant indispensable de l'enlever, pour assurer le succès de la journée : le vice-roi envoya une brigade de renfort au général Seras, avec ordre de renouveler sur-le-champ son attaque.

La brigade commandée par le général Roussel s'avança donc pour attaquer de front cette espèce de forteresse, qui avait jusqu'alors résisté aux efforts des bataillons du général Seras, pendant que celui-ci tournait la position pour la menacer à revers; mais quels que fussent le dévouement et l'intrépidité des nouveaux attaquans, ils ne purent tenir contre le feu terrible de mousqueterie et de mitraille que les Autrichiens dirigèrent contre eux. En peu d'instans, la brigade Roussel eut six cent soixante-seize hommes, dont trente-six officiers, hors de combat; et ce général, pour éviter une plus grande perte, fut forcé d'appuyer à droite.

Le général Seras, désespéré du peu de succès de cette première tentative, prit alors la résolution de recommencer un assaut général avec toutes ses troupes. Après avoir parcouru les rangs et ranimé le courage des soldats en leur représentant que le succès de la bataille dépendait entièrement du dernier effort qu'ils allaient faire, il fit battre la charge et se précipita à leur tête sur la fatale position. Les expressions nous manquent pour rendre les détails de cette terrible


1809.
Hongrie.

attaque. En quelques minutes, la maison carrée est abordée malgré tous les obstacles qui l'environnent; les murs sont escaladés, les portes enfoncées par les sapeurs; les Français, couverts de sang et de boue, pénètrent dans l'enceinte : c'est en vain que les grenadiers autrichiens demandent quartier en se jetant aux genoux d'un vainqueur dont la fureur ne connaît plus de borne, la maison est incendiée, et tous ceux que le fer a pu épargner deviennent la proie des flammes; pas un Autrichien n'échappe à cet horrible désastre.

Pendant ce temps, le général Montbrun avait continué de tenir en échec l'infanterie ennemie, et l'avait empêchée de revenir au secours du poste de la maison carrée. Au moment de l'occupation de ce même poste, ce général ayant disposé son artillerie légère et celle que le général Grouchy venait de lui envoyer, de manière à prendre en écharpe les bataillons autrichiens dans la position qu'ils avaient prise en arrière, profita du désordre que cette canonnade mit d'abord dans leurs rangs, pour entamer une charge vigoureuse à la tête du premier régiment de chasseurs, de la brigade Jacquinot. Cette double manœuvre décida enfin l'ennemi à accélérer son mouvement de retraite sur Sant-Yvan.

Le général Seras, maître de la maison carrée, s'étant avancé sur ces entrefaites, se chargea de poursuivre l'infanterie ennemie dans cette direction (Sant-Yvan); et le général Montbrun put se porter alors sur la cavalerie, qui, s'étant ralliée pendant le combat dont nous venons de parler, se retirait en bon ordre dans la direction de Bony.

Disons maintenant ce qui se passait alors sur l'autre partie du centre et sur la gauche de la ligne.

L'ennemi, repoussé sur la droite de Kismegyer, avait porté tous ses efforts au village de Szabadhegy, où il avait réuni une grande partie de son artillerie. L'archiduc Jean venait lui-même de reprendre ce poste sur la division Seve-

roli, qui s'en était emparée après la seconde attaque dont nous avons parlé plus haut. Réattaqué et défendu avec une égale opiniâtreté, Szabadhegy, d'où dépendait le sort de la bataille, fut perdu et repris jusqu'à trois fois. 1809. Hongrie.

Le général Durutte, qui s'y était porté après la division Severoli, venait d'évacuer ce village pour la seconde fois, et ses troupes se retiraient même assez en désordre, lorsque le prince Eugène fit marcher pour le soutenir la division Pacthod, faisant partie, ainsi qu'on l'a vu, de la réserve de l'armée. Ce renfort rendit aux bataillons du général Durutte toute leur énergie, et les deux divisions réunies se précipitèrent à l'envi sur les colonnes ennemies, qui s'avançaient alors avec la confiance, souvent imprudente, que donne un premier succès. L'élan des soldats français était si général et si impétueux, que les Autrichiens perdirent en un moment tout le terrain qu'ils venaient de gagner, et abandonnèrent définitivement, après quatre heures d'un combat sans relâche, les deux villages de Szabadhegy et de Kismegyer.

Le huitième régiment de chasseurs à cheval (de la division Sahuc qui était en observation vers Raab), dirigé sur Szabadhegy, traversa rapidement ce village, et fondit sur les troupes de l'aile droite ennemie, qui se retiraient assez en désordre par la route de Saut-Yvan. Le colonel de ce régiment, emporté par son ardeur, et sans consulter la grande inégalité de ses forces, chargea imprudemment sur des carrés que l'ennemi venait de former pour faciliter le ralliement des troupes désorganisées. La terreur des vaincus était en effet si grande, qu'un grand nombre de fuyards, croyant avoir toute la cavalerie française à leurs trousses, avaient déjà mis bas les armes; mais le général ennemi s'apercevant qu'il n'avait affaire qu'à quelques escadrons qui n'étaient point soutenus, et ayant fait former les carrés dont nous parlons, la plupart de ceux qui venaient de se rendre réussirent à s'é-

1809. Hongrie. chapper, en se jetant dans les marais qui sont à droite et à gauche de la chaussée. Le huitième régiment, accueilli par le feu des carrés, allait se trouver forcé de rétrograder et d'abandonner quinze cents prisonniers qui lui restaient encore, ainsi que quatre mille fusils déposés ou jetés par les fuyards, lorsque le général Sahuc accourut avec ses autres régimens par la gauche de Szabadhegy. Toute la division se mit alors à la poursuite de l'infanterie autrichienne sur la route de Comorn, parce que celle de Sant-Yvan venait d'être coupée par la cavalerie du général Montbrun, ainsi qu'on va le voir.

Ce général, après avoir longtemps poursuivi la cavalerie autrichienne sur la route de Bony, et voyant qu'il ne pouvait l'atteindre, avait laissé la brigade Colbert en observation de ce côté, et s'était rabattu rapidement avec la brigade Jacquinot sur sa gauche, afin de couper la retraite de l'infanterie ennemie sur Sant-Yvan; mais pendant qu'il exécutait ce mouvement, les Autrichiens, qui le virent descendre de la hauteur, se jetèrent vers le Danube pour suivre la route de Raab à Comorn.

La nuit mit fin à la poursuite de l'armée ennemie.

Telle fut l'issue de la bataille de Raab, ainsi appelée, parce qu'elle fut livrée non loin de la ville de ce nom, dont l'artillerie de position ne cessa de canonner, pendant toute la journée, les troupes françaises qui étaient en observation sur ce point, pour empêcher l'ennemi de venir occuper le camp retranché établi sous Raab. La perte des Autrichiens s'éleva à trois mille prisonniers et à quatre mille morts ou blessés. Parmi les premiers, se trouvaient le général Marciani et plusieurs officiers de marque. Les Français eurent six à sept cents hommes tués, et près de quinze cents blessés. Le colonel Thierry, du vingt-troisième régiment d'infanterie légère, fut au nombre des morts. Cet officier distingué emporta les

regrets de toute l'armée. Le général de brigade Valentin, le colonel Expert et le chef d'escadron Henry avaient reçu des blessures graves. Les généraux Grenier, Montbrun, Seras, Grouchy, Colbert et Dauthouars furent cités comme ayant particulièrement contribué au succès de la journée. Le prince Eugène y donna les preuves de la plus grande bravoure et d'un sang-froid remarquable, en se trouvant constamment au milieu de la mêlée et se portant sur tous les points où il jugeait sa présence nécessaire pour maintenir l'ardeur et le dévouement des troupes. Quatre de ses aides-de-camp avaient été blessés à ses côtés. L'artillerie, commandée par le général de division Sorbier, s'était couverte de gloire en compensant, par la belle précision de ses manœuvres et la justesse de son tir, la grande supériorité de celle des Autrichiens. Enfin, toute l'armée avait fait complétement son devoir.

1809. Hongrie.

La bataille avait été gagnée avec les seules troupes qui se trouvaient en ligne au commencement de la journée. Le général Macdonald, impatiemment attendu par le prince vice-roi, ne put arriver devant Raab qu'à quatre heures après midi, et à ce moment la défaite de l'armée ennemie était déjà décidée. La division de dragons du général Pully s'était portée, pendant le combat, en avant du village d'Arth, appuyant sa droite à la hauteur de la division Grouchy, et sa gauche à la chaussée qui conduit à Raab. Vers la fin de la journée, elle se jeta sur la droite, suivit le mouvement de la division Montbrun, et reprit le soir sa position du matin. Toute l'armée s'établit en avant et en arrière du village de Szabadhegy, dans les positions qu'avait occupées l'armée autrichienne pendant une partie de la journée.

Dès le lendemain de la victoire de Raab, tandis que le gros de l'armée marchait à la poursuite de l'archiduc, le prince Eugène fit commencer l'investissement de la place de Raab par les troupes de l'aile gauche aux ordres du général Bara-

1809. Hongrie. guey d'Hilliers. Cette opération fut secondée et continuée par le général Lauriston, qui commandait la division badoise dont nous avons déjà parlé, et par les généraux Lasalle et Marulaz, que le maréchal prince d'Eckmuhl détacha à cet effet de son corps d'armée, avec la cavalerie légère qu'ils commandaient. Les troupes de l'aile gauche s'établirent devant le corps de la place, en avant du village de Szabadhegy; le général Lauriston prit poste dans le faubourg de Weisselburg; le général Lasalle dans celui dit de Vienne, entre la Raab et la Raabnitz; et enfin le général Marulaz dans le faubourg de Sieget.

Le général Lauriston, chargé par l'empereur de la direction du siége de Raab, fit d'abord sommer le gouverneur d'ouvrir ses portes, et sur la réponse négative de celui-ci, il s'occupa sur-le-champ des préparatifs nécessaires pour une attaque régulière.

La place de Raab est revêtue d'une enceinte bastionnée, entourée de fossés pleins d'eau dont on peut étendre l'inondation. L'archiduc Joseph y avait fait faire de grands travaux, et elle devait être défendue par une nombreuse garnison; mais la rapidité de la marche des Français et l'issue de la dernière bataille n'avaient point permis d'y jeter plus de deux mille hommes. Du 15 au 22 juin, le général Lauriston fit canonner cette place avec tant d'activité, que le gouverneur se crut enfin obligé de demander à capituler. Les Français entrèrent dans Raab le 24, et la garnison fut conduite aux avant-postes de l'archiduc Jean, après avoir signé l'engagement de ne point servir contre la France jusqu'à parfait échange. On trouva dans la place dix-huit pièces d'artillerie de gros calibre, et des magasins considérables de vivres et d'habillement.

Opérations en Carinthie et en Styrie ; combats de Klagenfurt, de Callsdorf, etc. — Avant de suivre la marche de l'armée du vice-roi jusqu'à sa réunion définitive à la grande armée, nous devons reprendre le récit des opérations qui eurent lieu en Carinthie et en Styrie avant et depuis la bataille de Raab, où le prince avait laissé les divisions Rusca et Broussier, détachées, comme nous l'avons déjà dit, la première, de l'aile gauche ; la deuxième, de l'aile droite de l'armée.

1809. Carinthie et Styrie. Juin.

Le général Rusca, qui était spécialement chargé de maintenir la sûreté des communications de l'armée, menacées par le corps de partisans tyroliens aux ordres du marquis de Chasteler, avait concentré sa division autour de Klagenfurt, d'où il envoyait, selon les circonstances, des colonnes contre les partis ennemis. Le 5 juin au matin, étant informé que son adversaire, après avoir rassemblé des forces nombreuses, faisait des dispositions pour venir l'attaquer lui-même dans sa position, le général français prit la résolution de marcher au devant de la masse ennemie, dont il rencontra l'avant-garde sur la route de Villach. Ce premier engagement valut à la division française plus de cinq cents prisonniers, qui restèrent entre ses mains.

Le 6, le général Rusca trouva le marquis de Chasteler en position sur la route, le culbuta, lui fit encore six cents prisonniers et ramasssa trois mille fusils jetés par les fuyards ; une partie du corps ennemi coupée d'une autre colonne passa la Drave au pont de Stein, qu'elle incendia après avoir pris position sur la rive opposée. La colonne tyrolienne sous les ordres du général Smith, qui avait réussi à gagner Villach, rompit également tous les ponts de ce côté, et se hâta de continuer sa retraite sur le Tyrol par les routes de Paternion et de Sachsenburg.

La retraite de ces troupes ennemies fut si précipitée, que le

1809. Carinthie et Styrie.

général Rusca, ne pouvant atteindre leur arrière-garde, prit le parti de rentrer dans Klagenfurt, où il resta jusqu'à la conclusion de l'armistice de Znaim, accordé par l'empereur à l'Autriche le 17 juillet, ainsi qu'on le verra plus bas.

Du 1er au 19 juin, le général Broussier, maître de Gratz, avait tenu bloqué le fort de Schelsberg, qui est comme la citadelle de cette capitale de la Basse-Styrie, et il s'attendait à voir bientôt le commandant autrichien ouvrir ses portes, lorsqu'il fut informé qu'un corps considérable, commandé par le général Giulay, s'avançait par la route de Marburg pour lui faire lever le siége. Cette troupe ennemie, faisant partie de l'aile gauche de l'armée de l'archiduc Jean, se composait des détachemens laissés par ce prince dans différens postes de l'Istrie, de la Carniole, lors de sa retraite sur la Hongrie, et des débris du corps d'armée de Croatie, que le général Marmont avait battu et dispersé, ainsi qu'on l'a vu plus haut.

Le général Broussier se trouva alors dans une position très-difficile. Eloigné de plus de cinquante lieues des deux armées d'Allemagne et d'Italie, n'ayant pas de nouvelles du général Marmont, qui devait à la vérité venir le joindre à Gratz, mais qui paraissait encore éloigné, il ne pouvait espérer ni point d'appui ni secours d'aucune troupe française. L'ennemi occupait toutes les routes, à l'exception de celle de Bruck. Dans cet état de choses, le général Broussier se décida à évacuer Gratz et à lever le siége de Schelsberg pour prendre une position concentrée sur la rive droite de la Muhr, au débouché de la vallée de Bruck. Il exécuta ce mouvement dans la nuit du 20 au 21, dans le plus grand silence, emmenant ses malades et ses blessés, qu'il plaça dans Goesting, position qui le rendait maître du pont de Weinzerlbruck, du débouché de la vallée de Bruck et des mouvemens ultérieurs que les circonstances pouvaient amener. L'évacuation de Gratz était d'autant plus urgente, que cette ville n'est point tenable quand

on n'est pas maître du fort de Schelsberg, bâti sur un rocher qui domine toute la ville, les hauteurs voisines, les deux ponts sur la Muhr et les faubourgs. 1809. Carinthie et Styrie.

La certitude de la marche du général Giulay, la nécessité de prévenir ses attaques et ses manœuvres pour ne pas être cerné, déterminèrent le général Broussier à tenir la campagne, parce qu'il était sûr, avec les huit bataillons qu'il avait sous ses ordres, de combattre avantageusement son adversaire, quelles que fussent les forces de celui-ci; et encore parce qu'il dépendait de lui de livrer ou de refuser le combat. Une dernière considération doit être ajoutée à celles que nous venons d'exposer : le général Broussier avait ordre de rester en mesure de seconder le général Marmont dans sa marche sur Gratz, et cette partie de ses instructions ne se trouvait point contrariée par la détermination qu'il venait de prendre.

La division française fut placée en arrière des faubourgs, hors la portée de canon du fort, sur la rive droite de la Muhr et sur deux lignes, la gauche appuyant à cette rivière, et la droite aux montagnes couvrant le débouché et la gorge de Bruck, un bataillon gardant les ponts dans les faubourgs et l'avant-garde en avant des faubourgs, poussant des patrouilles sur la route de Marburg.

Dans la matinée du 21, les coureurs ennemis s'étant retirés à la vue de l'avant-garde, le général Broussier résolut de se porter en avant à la rencontre du général Giulay. Il avait jugé qu'il était plus avantageux pour lui de donner le combat que de le recevoir, et il ne voulait pas l'éviter, parce que c'eût été perdre la Styrie et laisser le général Marmont dans un grand embarras. La division prit position dans la soirée à Wildon.

Cependant, ayant su par ses reconnaissances que le général Giulay s'était porté sur Ehrenhausen, où se trouvait déjà une

1809. Carinthie et Styrie. de ses colonnes commandée par le général Spleeny, le général Broussier crut devoir venir reprendre ses anciennes positions dans la ville et autour du fort, sur lequel il fit recommencer un feu très-vif pour hâter sa reddition.

Mais le 24 les avant-postes français sur la rive droite de la Muhr furent attaqués à trois heures du matin par l'avant-garde ennemie. Le général Broussier pensa d'abord que ce pouvait être une démonstration du général Giulay pour masquer son mouvement véritable sur le corps de Dalmatie, qui s'approchait peut-être de Gratz en ce moment. Comme l'attaque ne pouvait être réelle que lorsqu'elle aurait lieu sur les deux rives de la Muhr, l'intention de l'ennemi parut bientôt évidente par la fusillade qui s'engagea sur la rive gauche vers dix heures du matin. Le général sortit alors de Gratz pour se porter à Gosting en passant la Muhr à Weinzerlbruck. Ce fut là qu'ayant reçu l'avis de l'arrivée du corps de Marmont, dont la tête de colonne était à Voitsberg, il se décida, pour attirer de son côté l'attention de l'ennemi, à faire une diversion et à attaquer ce jour même une avant-garde qui se trouvait à Feldkirchen.

La cavalerie ennemie qui inondait la plaine se retirait à mesure que les colonnes françaises se portaient en avant. Ayant dépassé le village de Feldkirchen, la division fit un changement de direction pour couper l'ennemi de ce poste et le jeter dans la Muhr; mais l'avant-garde autrichienne se retira en longeant la rive droite, et se réunit au gros du corps de Giulay, qui cherchait à s'établir à Callsdorf. Le général Broussier ne lui en donna pas le temps: à huit heures du soir, il fit attaquer le village par le neuvième régiment de ligne soutenu par le quatre-vingt-quatrième. Le neuvième renversa à la baïonnette tout ce qui se trouva devant lui, s'empara de Callsdorf, et poussa en avant jusqu'à la première ligne ennemie, formée à quelque distance du village.

Cette ligne, après un feu mal assuré, se débanda, se renversa sur la seconde ligne, et bientôt après celle-ci sur la troisième. Il est impossible de rendre la rapidité de ce mouvement admirable du neuvième régiment de ligne. Le corps autrichien fort de vingt mille hommes, ayant trente bouches à feu et deux mille chevaux, fut mis, en moins d'une demi-heure, en pleine déroute par quatre bataillons. Généraux, artillerie, infanterie, bagages, tout fuit pêle-mêle, sans s'arrêter, jusqu'à Wildon. Un régiment de cavalerie s'étant rallié, tenta, pour couvrir la retraite, une charge sur le neuvième régiment, qui l'attendit à bout portant, et lui fit, par cette fusillade, un mal considérable. Bientôt ces escadrons ennemis se mirent en déroute comme le reste des troupes; le combat cessa à dix heures et demie du soir. Le neuvième s'arrêta à deux milles au-delà de Callsdorf; il avait fait peu de prisonniers, passant à la baïonnette tout ce qu'il rencontrait. C'en était fait du corps d'armée autrichien, si l'action n'eût pas eu lieu dans l'obscurité: huit bataillons en auraient pris ou détruit vingt-sept. La perte des Français fut à peine d'une quarantaine d'hommes tués ou blessés. Ce combat extraordinaire couvrit de gloire le neuvième régiment d'infanterie, dont on ne saurait trop louer l'intrépidité, l'ordre, le silence et le sang-froid pendant l'attaque. Le corps de Giulay se composait de trois régimens de ligne, des débris de différens corps croates, et de quelques bataillons de landwehr.

1809. Carinthie et Styrie.

L'ennemi, battu à Callsdorf, avait renoncé au projet d'opérer son mouvement sur Gratz par la rive droite de la Muhr. Après avoir rallié ses troupes, le général Giulay leur fit passer cette rivière sur le pont de Wildon pour marcher ensuite par la rive gauche sur la ville que nous venons de nommer. On ne pouvait guère supposer qu'une masse aussi considérable que celle qui restait encore au général ennemi, dût

1809. Carinthie et Styrie. faire un semblable détour pour éviter un nouveau choc des trois mille cinq cents hommes qu'elle avait en face. Le général Marmont, croyant le corps d'armée de Giulay en position en arrière de Wildon dans la plaine de Lebringen, envoya au général Broussier l'invitation de se porter avec toutes ses troupes disponibles à la hauteur de Libog, où se trouvait le corps de Dalmatie, d'attaquer et de reprendre Gratz en même temps, en y laissant le moins de monde possible. Le général Marmont se proposait d'attaquer l'ennemi, le lendemain 26, dans la position où il présumait qu'il devait être naturellement. En effet, le 25, à sept heures du soir, Gratz n'était encore occupé que par cent cinquante hussards et autant de Croates, sans compter toutefois les mille hommes de garnison que renfermait le fort de Schelsberg. Le général Broussier, jugeant que deux bataillons suffiraient pour chasser les piquets ennemis, rentrer dans Gratz et y reprendre position, envoya sur cette ville le colonel Gambin avec les deux premiers bataillons de son régiment, et donna pour instructions à cet officier de s'avancer avec précaution et de n'entrer dans Gratz que dans le cas où il ne rencontrerait pas, pour y arriver, des forces supérieures. Il mit à sa disposition deux pièces de 3. Cette mission du colonel Gambin donna lieu à un des faits d'armes des plus remarquables, que nous croyons devoir consigner ici avec ses principaux détails.

25 et 26 juin. *Combat de Gratz.* — Le colonel Gambin, après avoir reçu les instructions verbales du général Broussier, partit du pont de Weinzerlbruck vers sept heures du soir avec les deux premiers bataillons du quatre-vingt-quatrième de ligne, au nombre de onze cents combattans environ, et les deux pièces de 3 qui lui avaient été données. Comme il savait, par une reconnaissance qu'il avait fait faire dans l'après-midi que l'ennemi n'était point éloigné, il forma son avant-garde de la compagnie de voltigeurs du premier bataillon, en donnant

l'ordre au capitaine de faire fouiller la droite et la gauche avant de s'engager dans le chemin qu'il avait à parcourir. Il dirigea en même temps la compagnie de voltigeurs et une demi-compagnie du centre du deuxième bataillon par le chemin qui, longeant la Muhr, conduit directement à Gratz. Ce détachement, qui avait ordre de passer sous les murs de la ville pour gagner une place où les deux bataillons devaient se réunir, fut arrêté le premier dans sa marche par une colonne ennemie tellement supérieure en nombre, qu'il se trouva en un moment cerné de toutes parts [1]. 1809. Carinthie et Styrie.

L'avant-garde et les deux bataillons prirent le chemin de gauche, afin de dérober leur marche au fort de Schelsberg, en vue duquel il ne convenait pas de passer pour arriver au point du rendez-vous. A peine l'avant-garde avait-elle fait un trajet de demi-heure, qu'elle rencontra des grand'gardes de cavalerie ennemie, qui furent promptement repoussées avec perte de plusieurs hommes et de quelques chevaux. Cette troupe se retira sur le faubourg de Gratz, dit de Graben, où le colonel Gambin trouva retranché dans un clos un détachement assez considérable d'infanterie et de cavalerie. Il le fit attaquer sur-le-champ par la compagnie d'avant-garde, que soutenaient les deux compagnies de grenadiers des premier et deuxième bataillons. L'ennemi débusqué de ce poste se replia sur un autre détachement plus fort que le premier, et qui s'était également retranché dans un cimetière dont toutes les issues se trouvaient soigneusement gardées.

Il était alors minuit. Jugeant avec raison qu'il n'y avait pas un instant à perdre, et qu'il fallait profiter de l'obscurité pour culbuter des forces aussi considérables que celles que présentait l'ennemi, avant que celui-ci ne pût reconnaître le petit

[1] Après avoir résisté pendant toute la nuit aux attaques de l'ennemi, ce détachement réussit, dans la matinée du 26, à se dégager et à gagner Weinzerlbruck sans avoir perdu beaucoup d'hommes.

1809. Carinthie et Styrie. nombre d'assaillans auxquels il avait affaire, le colonel Gambin fit attaquer sur-le-champ le cimetière. Le choc des Français fut si impétueux, que toutes les avenues furent balayées en un moment. Tout ce qui ne put rentrer dans le cimetière fut tué à coups de baïonnette; le nombre des morts était si considérable, que les grenadiers, pour aborder ce poste, se virent obligés d'enlever les cadavres ennemis et de les jeter de côté. Toutefois, il devint impossible au quatre-vingt-quatrième régiment d'emporter de prime abord le retranchement naturel où l'ennemi se trouvait en force; il était d'ailleurs protégé par le feu d'autres troupes occupant les hauteurs qui environnent l'église de Saint-Léonard, à laquelle appartenait le cimetière attaqué. Les murs de ce dernier étaient crénelés, il en partait un feu tellement vif et meurtrier, que le colonel Gambin crut devoir changer la direction de son attaque. Ayant reconnu lui-même un passage mal gardé, il y fit marcher une compagnie, conduite par l'adjudant-major du premier bataillon. Le reste de la colonne, qui s'était rapproché de l'église pour éviter le feu des créneaux du cimetière, ne dut se porter en avant qu'au moment où la compagnie détachée commencerait son feu. Ce mouvement combiné fut parfaitement exécuté. En moins de dix minutes, les troupes qui occupaient le cimetière furent chassées et mises dans une déroute complète, jetant fusils, munitions, et laissant sur la place un nombre considérable de morts et de blessés. Les Français firent dans cette attaque cent vingt-cinq prisonniers, dont deux officiers. Les munitions que l'on ramassa furent d'un grand secours pour le quatre-vingt-quatrième, qui avait déjà consommé une grande partie des siennes.

Cependant des troupes nombreuses occupaient toujours les hauteurs de Saint-Léonard, et le colonel Gambin, pensant qu'il y aurait trop de témérité à se porter sur elles, résolut de passer le reste de la nuit dans le cimetière et de se borner

à placer quelques tirailleurs en avant de cette position pour riposter à ceux de l'ennemi. Au lever de l'aurore, les Français purent reconnaître qu'ils allaient avoir à combattre des forces encore plus considérables que la veille, et qu'ils étaient cernés de tous les côtés par l'ennemi. Le colonel fit sur-le-champ ses dispositions. Les deux pièces de 3 dont il n'avait point encore fait usage, furent mises en batterie et jouèrent avec succès; mais l'ennemi recevant sans cesse de nouveaux renforts, le quatre-vingt-quatrième régiment ne put quitter la position du cimetière, où il se trouvait comme bloqué.

1809. Carinthie et Styrie.

Cet engagement opiniâtre dura une grande partie de la journée du 26. A cinq heures du soir, les deux faibles bataillons français avaient épuisé toutes leurs cartouches, et les deux pièces de 3 étaient réduites au silence, faute de munitions : le colonel Gambin prit alors la généreuse détermination de se faire jour à la baïonnette dans les rangs ennemis qui le pressaient. Il fait battre la charge, et sa troupe se précipite sur les Autrichiens dans la direction du chemin de Weinzerl-bruck par où elle était venue. La trouée était déjà effectuée lorsque le quatre-vingt-quatrième se trouva en présence d'une colonne française, qui, de son côté, venait de renverser une seconde ligne ennemie pour venir au secours des deux bataillons si vivement pressés dans Gratz. Nous devons expliquer ce dernier mouvement.

Le général Broussier avait opéré à huit heures du matin sa jonction avec le corps de Dalmatie dans les bois de Libog, où le général Marmont lui avait donné rendez-vous, et il avait été convenu que le premier retournerait sur Gratz pour dégager le colonel Gambin qu'on devait supposer dans une situation fort critique, en raison du feu très-vif qui s'était fait entendre toute la nuit et qui durait encore sur ce point. Le général Broussier se mit aussitôt en marche, et lorsqu'il eut débouché dans la plaine au sortir du bois de

1809. Carinthie et Styrie.

Libog, il put remarquer, par la direction des feux, que le quatre-vingt-quatrième était dans le faubourg de Saint-Léonard sur le chemin de Furstenfeld, serré de près et coupé par des troupes nombreuses. Ayant alors la presque certitude que tout le corps de Giulay s'était jeté dans Gratz après le combat de Callsdorf, le général Broussier fit prévenir le général Marmont de cette circonstance, en le priant de lui prêter secours. Il se porta ensuite en toute hâte au pont de Weinzerlbruck, où il arriva à une heure après midi; mais sa colonne ayant marché sans s'arrêter un seul instant, il lui fallut faire halte en cet endroit pour la réunir. Toutefois, il forma sur-le-champ le troisième bataillon du quatre-vingt-quatrième et les deux premiers du quatre-vingt-douzième sous les ordres du colonel Nagle[1], pour aller au pas de course dégager le colonel Gambin, et il se disposa à soutenir, avec le reste de ses troupes, cette colonne d'attaque, pour empêcher l'ennemi de la tourner et de la prendre à dos.

Les trois bataillons du colonel Nagle, tels qu'un torrent qui déborde et renverse tout ce qu'il rencontre, se précipitèrent sur la ligne ennemie, qui voulut arrêter leur élan. Joindre leurs adversaires, les rompre, les mettre en fuite et marcher droit au quatre-vingt-quatrième, fut pour ces braves troupes l'affaire de peu d'instans. Les soldats des deux colonnes françaises s'embrassèrent sur un champ de bataille couvert des cadavres de l'ennemi.

Sans perdre de temps, le colonel Nagle partagea avec le colonel Gambin les cartouches de ses trois bataillons, et ces deux chefs marchèrent sur le faubourg de Saint-Léonard, d'où l'ennemi fut repoussé, avec une perte énorme, jusque sous les murs de la ville. Mais comme le général Broussier avait enjoint au colonel Nagle de retourner au pont de Weinzerlbruck avec le quatre-vingt-quatrième, dans le cas où il

[1] Aujourd'hui maréchal-de-camp, inspecteur d'infanterie.

réussirait à dégager ce régiment, les cinq bataillons durent rétrograder sur le point que nous venons de nommer. 1809. Allemagne.

Tel fut le memorable combat de Gratz. Le quatre-vingt-quatrième régiment, qui s'y comporta d'une manière si brillante, avait fait quatre cent cinquante prisonniers, dont huit officiers et un major; deux drapeaux ennemis avaient été enlevés par dix-huit hommes. Le corps de Giulay eut douze cents hommes tués sur le champ de bataille. Le nombre de ses blessés était immense; les hôpitaux de Gratz, les maisons des faubourgs en étaient encombrés, le 27 au matin, quoiqu'une grande quantité eût été évacuée pendant la nuit du 26, vers la Basse-Hongrie, en descendant la Muhr. La perte du quatre-vingt-quatrième régiment se montait à trente-trois morts, cent cinquante-trois blessés, et cinquante-huit prisonniers. Le quatre-vingt-douzième n'avait eu qu'un homme tué et dix-huit blessés.

On ne saurait trop louer le colonel Gambin, dont la valeur, le sang-froid et les sages dispositions contribuèrent si puissamment à l'étonnante résistance de sa troupe [1]. Le colonel Nagle s'était également distingué à la tête du quatre-vingt-douzième et du troisième bataillon du quatre-vingt-quatrième.

Le général Marmont avait décidé, dans la soirée du 26, que le général Giulay serait attaqué le lendemain dans les positions qu'il occupait sous Gratz. En conséquence, la di-

[1] Le 7 juillet suivant, l'empereur Napoléon, passant le quatre-vingt-quatrième en revue dans l'île de Lobau, prit soin de récompenser par ses éloges le dévouement de cette troupe intrépide, et, après l'avoir donnée en exemple à toute l'armée, il fit mettre à l'ordre du jour que la devise suivante serait gravée sur le support de l'aigle du régiment : UN CONTRE DIX! Le colonel Gambin fut nommé comte de l'empire, et reçut une dotation considérable : quatre-vingt-quinze décorations de la légion d'honneur furent distribuées aux officiers et aux soldats.

1809. Carinthie et Styrie. vision Broussier, qui formait alors l'avant-garde du corps d'armée de Dalmatie, marcha (le 27) dans cette direction, et fut appuyée par les deux divisions Clausel et Montrichard. Mais l'ennemi, fatigué du combat de la veille, et effrayé de la perte énorme qu'il avait faite, s'était retiré assez en désordre pendant la nuit, jugeant à propos de ne pas recevoir la bataille qu'allaient lui présenter les trois divisions françaises réunies. Le général Broussier rentra dans Gratz à une heure après midi, et y reprit ses anciennes positions, ainsi que le blocus du fort. Les troupes du général Marmont occupèrent les faubourgs de Marburg et de Furstenfeld.

Le 1er juillet, la division Broussier reçut l'ordre de rejoindre l'armée d'Italie, et le général Marmont, qui dut suivre la même destination, laissa en Styrie un fort détachement pour contenir le général Giulay et hâter la reddition du château de Gratz qui tenait encore.

Allemagne. 6 juillet. *Réunion de l'armée du prince Eugène à la grande armée, dans l'île de Lobau.* — Nous avons dit qu'après la bataille de Raab, le prince Eugène s'était mis à la poursuite de l'archiduc Jean sur la route de Comorn. La cavalerie française fit encore, dans cette marche, une grande quantité de prisonniers. Le 16 juin, les deux divisions Seras et Durutte, et la garde royale, s'établirent à Gonyo, où le vice-roi transféra son quartier-général. Le général Macdonald prit poste à Bony avec la division Lamarque, la division du général Pully occupa Bana. Le général Montbrun, après avoir poussé une reconnaissance sur Comorn, croyait avoir acquis la certitude que l'armée ennemie, ayant traversé le Danube sur ce point, se trouvait établie toute entière sur la rive gauche; mais à huit heures du soir un détachement de six cents chevaux, soutenu par quelque infanterie, vint attaquer brusquement à Acs les postes de la cavalerie légère française. Le général Montbrun se mit à la tête d'un régiment qu'il réunit

en toute hâte, et, fondant avec son impétuosité ordinaire sur les assaillans, les culbuta et les ramena, le sabre dans les reins, jusqu'à Comorn. Les hussards français firent, dans cet engagement, un certain nombre de prisonniers. 1809. Allemagne.

Le 18, le prince Eugène reconnut lui-même la tête de pont et la place de Comorn; mais comme son artillerie de position était alors employée au siége de Raab, il crut devoir, en rapprochant ses troupes, se borner à les distribuer de manière à être en mesure d'agir suivant les circonstances.

Du 19 juin au 1er juillet, l'armée d'Italie resta ainsi en position sur la rive droite du Danube. Dans cet intervalle, il n'y eut d'autre engagement entre les deux partis que l'échange de quelques coups de canon.

Le 2 juillet, le prince Eugène reçut du quartier impérial l'ordre de se mettre en mouvement pour joindre la grande armée dans l'île de Lobau. Afin de dérober sa marche à l'ennemi, le vice-roi prescrivit au général Montbrun de ne quitter la position de Acs qu'à la nuit close, et au général Grenier de suivre la route de Rohrau en s'éloignant du Danube. Les autres divisions de l'armée, ainsi que le grand parc d'artillerie, marchèrent par Weisselburg et Neudorf, et se réunirent le 4 à Schwachat, à l'exception de la division Severoli, qui fut laissée en observation devant Presburg, et de quelques bataillons formant la garnison de Raab, place dont Napoléon venait de confier le gouvernement à l'un de ses aides-de-camp, le général comte de Narbonne.

L'armée d'Italie quitta Schwachat dans la nuit du 4 au 5 pour se rendre dans l'île de Lobau, où elle se réunit le lendemain aux troupes de la grande armée, qui y étaient en position.

L'activité du vice-roi pendant la campagne que nous venons de retracer, assigna dès-lors à ce prince un rang distingué parmi les premiers généraux de l'armée française. En

1809. Carinthie et Styrie.

se portant, dans l'espace de deux mois, des bords de l'Adige aux bords du Danube, l'armée d'Italie avait exécuté plusieurs passages de rivière en présence de l'ennemi, livré trois batailles rangées et plusieurs combats mémorables, notamment celui de San-Michele, où le corps du général Jellachich fut détruit en entier [1]. Trente-sept mille prisonniers, douze drapeaux, cent quatre-vingt-dix-huit bouches à feu (dont cent dix-neuf de position et soixante-dix-neuf de campagne), quarante-cinq mille fusils, des magasins considérables de munitions et de vivres : tels étaient les trophées que le prince Eugène présentait à l'empereur Napoléon en venant contribuer, avec ses vaillantes troupes, aux derniers succès de la grande armée.

[1] Nous devons consigner ici un fait singulièrement remarquable, qui n'a pu trouver place dans le récit qu'on a déjà lu de ce beau combat de San-Michele.

Après la défaite du corps de Jellachich, le capitaine d'état-major Mathieu (aujourd'hui colonel dans le même corps) fut envoyé par le prince Eugène en reconnaissance dans la direction de Salzburg. Cet officier, accompagné d'un seul dragon, était parvenu, à la nuit, jusqu'aux positions de Rottenmann, lorsqu'il tomba dans un poste ennemi et fut fait prisonnier ; mais, par une présence d'esprit admirable, il se donne pour parlementaire, se dit envoyé par le vice-roi à l'effet d'annoncer au corps ennemi entre les mains duquel il se trouve l'entière défaite du général Jellachich, et réussit à faire déposer les armes à trois mille hommes sous les ordres du général-major Plunkett. Cette troupe avait avec elle plusieurs pièces d'artillerie, des caissons, des fourgons. Le capitaine Mathieu fut nommé quelque temps après *baron de Rottenmann*, ville sous les murs de laquelle il avait vu défiler les nombreux prisonniers que son audacieuse sommation mit entre les mains du prince Eugène.

Ce trait, rapporté dans le quatorzième bulletin de la grande armée (campagne de 1809), est de la plus exacte vérité.

Le colonel Mathieu a conservé le reçu du général d'artillerie Sorbier pour les armes et canons, dont la loi ordonnait le paiement à présentation d'acte de dépôt, paiement qu'il refusa, ne voulant point qu'une somme d'argent fût le prix de sa belle conduite.

CHAPITRE IV.

SUITE DE L'ANNÉE 1809.

Suite des opérations de la grande armée; bataille de Wagram; armistice de Znaim; paix de Vienne. — Invasion du major Schill, partisan prussien, dans le nord de l'Allemagne. — Diversion des Anglais en faveur de l'Autriche; expéditions du général Stuart sur les côtes de Naples, et du général lord Chatam, à l'embouchure de l'Escaut.

Depuis la bataille d'Essling, les deux grandes armées 1809.
française et autrichienne étaient restées, sinon inactives, Allemagne.
du moins sans rien entreprendre de bien offensif l'une contre l'autre.

L'armée de l'archiduc Charles, considérablement augmentée par de nombreuses levées faites en Hongrie, en Moravie et en Bohême, comptait dans ses rangs, sur la rive gauche du Danube, cent soixante-dix à cent quatre-vingt mille hommes, avec à peu près neuf cents pièces d'artillerie. Toutefois, cette masse de combattans et ce matériel immense ne rendaient point encore au généralissime autrichien la confiance que lui avaient fait perdre les batailles de Tann, d'Abensberg et d'Eckmuhl, et que n'avait pas ranimée la journée douteuse d'Essling. Le génie militaire de l'archiduc ne le portait point aux entreprises hardies et d'éclat, et, bien que doué de talens supérieurs, ce prince faisait voir alors que son caractère méthodique le rendait plus propre à la guerre défensive qu'à celle d'agression, en gardant aussi long-temps la position centrale qu'il avait cru devoir prendre pour couvrir à la fois la Bohême, la Moravie et la Haute-Hongrie.

1809. Allemagne. Afin d'ajouter de nouvelles chances favorables à sa défensive, l'archiduc avait mis en usage tous les moyens que l'art de l'ingénieur peut fournir pour fortifier une position; il avait fait élever parallèlement au fleuve et vis-à-vis l'île de Lobau, au point de passage de l'armée française, d'immenses ouvrages de campagne à droite, sur une ligne qui s'étendait du village de Gross-Aspern jusqu'à la petite ville d'Enzersdorf, en traversant le village d'Essling. Ces travaux, exécutés avec le plus grand soin, liés par une courtine, étaient palissadés, fraisés et armés de plus de cent cinquante pièces d'artillerie de position. Le gros de l'armée autrichienne, établi sur des collines à une lieue en arrière de ces retranchemens, avait son front couvert par un ruisseau ((le Russbach), dont les bords étaient garnis d'autres petits ouvrages.

Ainsi retranché, l'archiduc attendait patiemment une nouvelle attaque de l'armée française, dans l'espoir qu'il réussirait à précipiter dans le Danube son redoutable adversaire, si celui-ci parvenait à traverser une seconde fois le bras de ce fleuve, qui le séparait de l'armée autrichienne. Tous les moyens qui avaient été précédemment employés pour détruire les premiers ponts furent rassemblés en plus grand nombre encore qu'avant le 22 mai; mais le généralissime autrichien oubliait en cette circonstance que de pareils obstacles ne pouvaient plus arrêter un ennemi aussi actif et aussi habile que Napoléon.

En effet, pour nous servir d'une expression consacrée dans le bulletin officiel de l'armée, aux premiers jours du mois de juillet, *Il n'y avait plus de Danube pour les Français.*

Ce fleuve, de quatre cents toises de largeur, avait été dompté par les admirables travaux exécutés sous la direction du général du génie Bertrand. Un libre et commode passage était assuré désormais, et présentait une entière sécurité

pour les opérations que l'empereur projetait sur l'une et l'autre rive. 1809. Allemagne.

Napoléon avait profité de l'inaction de l'archiduc pour établir solidement la plus grande partie de son armée dans l'île de Lobau, en attendant qu'il fût complétement à même de prendre sa revanche. Cette île, qui a deux lieues de superficie, et qui, réservée pour les chasses des princes de la maison impériale d'Autriche, se trouvait alors couverte de taillis épais, devint une espèce de place forte, au moyen de tous les ouvrages qui y furent construits. Trois ponts parallèles, de six cents pas de longueur, et sur l'un desquels pouvaient passer trois voitures de front, liaient le terrain de l'île à celui de la rive droite, et assuraient les communications avec Vienne; des estacades, établies dans différentes directions, protégeaient ces ponts contre toute nouvelle insulte, contre l'effet même des brûlots et autres machines incendiaires: cent vingt pièces de position défendaient les redoutes et les têtes de pont.

L'île de Lobau avait reçu le nom de Napoléon, et les îles adjacentes, également fortifiées, ceux de Montebello, de Saint-Hilaire, d'Espagne, de Petit [1], de Masséna, d'Alexandre (prénom de Berthier, prince de Neuchâtel). Les ouvrages des îles Montebello et Espagne, ainsi qu'une des

[1] Le général Petit avait été tué dans un engagement qui eut lieu dans le courant du mois de juin, auprès de Presburg, entre les troupes du maréchal Davoust, prince d'Eckmuhl, et un corps de neuf mille Autrichiens qui gardait les ouvrages de la tête de pont de cette ville, sur la rive droite du Danube. Ce fut la seule affaire qui eut lieu entre les deux armées depuis la retraite de celle des Français dans l'île de Lobau, jusqu'au 5 juillet. Après le combat dont nous parlons, le prince d'Eckmuhl établit des batteries pour empêcher l'ennemi de continuer ses ouvrages. Quatre mille obus lancés jusque dans Presburg incendièrent plusieurs des quartiers de cette ville, et ruinèrent un grand nombre d'habitans, sans que les Autrichiens retirassent d'ailleurs aucune utilité de tous les travaux qu'ils s'obstinaient à perfectionner.

1809. Allemagne. redoutes de l'île de Lobau, battaient la petite ville d'Enzersdorf, et leur feu pouvait en peu d'heures la raser et en chasser l'ennemi. Un mois avait suffi pour l'achèvement de ces magnifiques travaux. Au 1er juillet, l'armée française (en y comprenant les troupes du prince vice-roi, alors en marche pour opérer leur jonction) était forte de cent quarante à cent cinquante mille hommes. Tous les corps qui avaient combattu à Essling étaient campés dans Lobau; les autres étaient répartis sur la rive droite depuis Vienne jusqu'à Presburg.

Napoléon avait occupé le château de Schoenbrunn pendant l'exécution de tous les travaux dont nous venons de parler. Le 1er juillet, il vint fixer son quartier-général dans l'île de Lobau, et, dès ce moment, tout annonça que le sort de la monarchie autrichienne allait enfin se décider dans une grande bataille; on pouvait augurer que la victoire se rangerait sous les drapeaux français, car jamais les troupes n'avaient montré plus de confiance et plus d'enthousiasme. A son arrivée dans l'île, Napoléon prit soin d'exalter encore ces deux sentimens par tous les moyens qui lui étaient si familiers, et qui lui avaient réussi tant de fois[1].

L'archiduc supposait que l'armée française tenterait de déboucher sur la rive gauche, au même point et par les

[1] Le jour même de son arrivée, l'empereur se promenant autour de la tente qu'on lui avait élevée au milieu de sa garde, s'arrêta devant un groupe de grenadiers qui prenaient leur repas : « Eh bien, mes amis, leur dit-il, comment trouvez-vous le vin? — Il ne nous grisera pas, sire, répondit un grenadier en montrant le Danube, voilà notre cave. » L'empereur, qui avait ordonné la distribution d'une bouteille de vin par homme, fut surpris de voir ses ordres si mal exécutés, et en demanda la raison au prince de Neuchâtel. Celui-ci fit prendre sur-le-champ des informations, et l'on sut que des employés aux vivres chargés de ce service avaient vendu à leur profit les quarante mille bouteilles qui devaient être distribuées aux troupes de l'île. Ces misérables furent arrêtés, livrés à une commission militaire, et condamnés à mort.

mêmes moyens de passage que la première fois. C'est dans cette idée qu'il avait établi la ligne de défense que nous avons décrite. 1809. Allemagne.

L'empereur, de son côté, chercha à confirmer cette supposition par toutes les démonstrations qui pouvaient détourner l'attention du prince du véritable but qu'il se proposait, celui de rendre inutiles tous ces retranchemens, élevés avec tant de soin, en effectuant le passage du Danube au-dessous du point où l'armée française avait abordé la rive gauche le 21 mai.

Le 2 juillet, cinq cents voltigeurs, commandés par un aide-de-camp du maréchal Masséna, passèrent dans l'île dite du moulin, vis-à-vis Essling, et s'y établirent. Cette île fut bientôt jointe au continent par un petit pont, en avant duquel on construisit une flèche.

Ainsi que l'empereur le désirait, cette opération appela l'attention de l'ennemi : les redoutes du village d'Essling dirigèrent un feu très-vif sur ce faux point d'attaque.

L'armée se réunit pendant la journée du 4, tant dans l'île de Lobau qu'aux environs de Kaiser-Ebersdorf sur la rive droite. A dix heures du soir, le général Oudinot fit embarquer sur le grand bras du Danube quinze cents voltigeurs, dirigés par le général Conroux. Le capitaine de vaisseau, Baste, les convoya avec dix chaloupes canonnières, et protégea leur débarquement sur la rive gauche., au-dessous de l'île de Lobau. Quelques postes ennemis furent bientôt repoussés jusqu'au village de Muhllcuten.

A onze heures du soir, une terrible canonnade s'engagea sur une partie du front des retranchemens de la rive gauche. Le feu des batteries françaises était particulièrement dirigé sur Enzersdorf, où s'appuyait, ainsi que nous l'avons déjà dit, la gauche des retranchemens ennemis.

Les obus ne tardèrent point à mettre le feu aux maisons

1809. Allemagne. de cette petite ville; l'artillerie ennemie répondait avec la plus grande vigueur à celle des ouvrages français. Le ciel avait été couvert une partie de la journée, et des symptômes d'un grand orage s'étaient déjà manifestés avant la nuit: dans le moment dont nous parlons, cet orage éclata avec une violence extraordinaire. Tous les vents étaient déchaînés, la pluie tombait par torrens, les coups de canon et les coups de tonnerre se succédaient avec une telle rapidité, qu'il était presque impossible de les distinguer : le terrain des îles du Danube était inondé.

Toutefois, rien n'était capable d'arrêter les préparatifs du passage de l'armée française; tandis que les batteries des îles de Montebello et d'Espagne, et une partie de celles de l'île de Lobau, écrasaient Enzersdorf, le colonel Descorches Sainte-Croix, aide-de-camp du maréchal Masséna, à la tête de deux mille cinq cents hommes, traversait sur des barques le petit bras du Danube, et abordait la rive gauche au-dessous de la petite ville que nous venons de nommer. Dans le même temps, le chef de bataillon d'artillerie Victor Dessale, directeur des équipages de pont, faisait accrocher d'une rive à l'autre un pont de quatre-vingts toises, tout d'une seule pièce, et construit sur les dessins de cet officier. L'infanterie y passa au pas de charge, et, pour ainsi dire, sous une voûte d'obus et de boulets, qui, partant des deux rives, se croisaient sur sa tête.

Quelques instans après, deux autres ponts furent jetés à peu de distance du premier, de sorte qu'à trois heures du matin l'armée française avait débouché par quatre ponts, la gauche à quinze cents toises au-dessous d'Enzersdorf, et la droite sur Wittau.

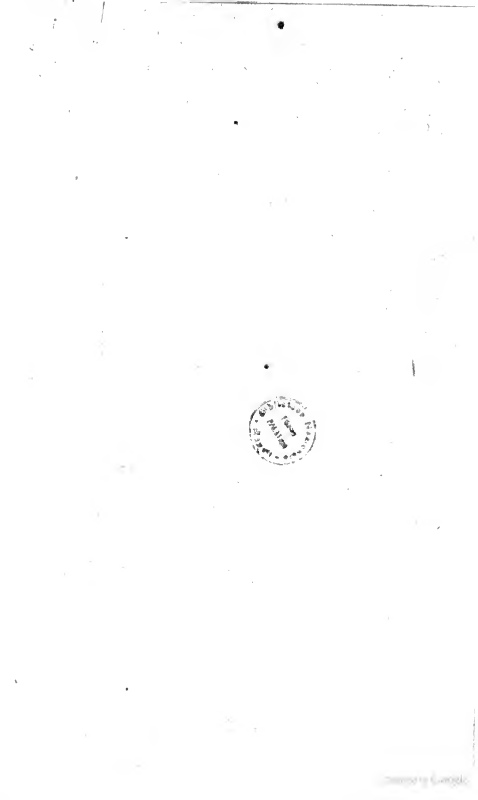
A cinq heures du matin, le ciel était devenu serein, et le soleil paraissait dans tout son éclat. L'armée s'était formée: le corps du maréchal Masséna tenait la gauche, ceux du

prince de Ponte-Corvo et du général Oudinot le centre, et le maréchal Davoust la droite. L'armée d'Italie, sous les ordres du prince vice-roi; le corps de Dalmatie sous ceux du général Marmont; la garde impériale et la grosse cavalerie débouchèrent successivement pour former une seconde ligne et les réserves. L'ennemi put connaître alors quel avait été le dessein de Napoléon : il voyait l'armée française rangée en bataille sur l'extrémité gauche de sa ligne, dont tous les ouvrages devenaient maintenant inutiles; il était forcé, en opérant un changement de front, de s'éloigner de ses redoutes à une distance de près d'une lieue, et de recevoir la bataille sur le terrain que l'empereur français avait lui-même choisi.

L'action s'engagea entre sept et huit heures. A ce moment, les batteries, qui avaient tiré toute la nuit sur Enzersdorf, avaient produit un tel effet, que les troupes ennemies s'étaient retirées, à l'exception de quatre bataillons laissés dans cette petite ville pour en défendre les ruines fumantes. Le duc de Rivoli fit marcher sur ce point le colonel Sainte-Croix, qui s'en empara sans résistance après avoir sommé la garnison : les quatre bataillons qui la composaient furent faits prisonniers. Le général Oudinot cerna le château de Sachsengang, que l'ennemi avait fortifié, fit capituler neuf cents hommes qui s'y trouvaient, et prit douze pièces de canon; l'empereur fit alors déployer toute l'armée dans l'immense plaine d'Enzersdorf.

Cependant l'archiduc Charles, trompé dans ses espérances, mais revenu bientôt de la surprise où l'avait jeté le passage inattendu des Français sur un point qu'il n'avait pas soupçonné, venait d'ordonner plusieurs manœuvres pour tenter de ressaisir quelques avantages sur le nouveau champ de bataille où il était forcé d'en venir aux mains. Laissant le gros de son armée dans ses lignes, tant sur le Danube que derrière le ruisseau de Russbach, le prince détacha plusieurs

1809. Allemagne. colonnes d'infanterie soutenues d'une artillerie nombreuse, et toute sa cavalerie, pour essayer de déborder la droite de l'armée française. Une de ces colonnes vint occuper le village de Rutzendorf; mais le général Oudinot l'en chassa bientôt, et Napoléon envoya au maréchal prince d'Eckmuhl l'ordre d'appuyer à droite, afin de menacer la gauche de l'ennemi. Depuis midi jusqu'à neuf heures du soir, l'armée française, continuant de manœuvrer dans la plaine d'Enzersdorf, occupa, en grande partie, les villages qui se trouvent en avant du Russbach. Le maréchal Masséna s'empara successivement des ouvrages d'Essling, de Gross-Aspern; et le prince de Ponte-Corvo fit enlever par les Saxons le village de Raasdorf. A neuf heures, une attaque fut dirigée par le prince Eugène sur le village de Wagram, centre de l'armée ennemie. Les trois divisions Pacthod, Seras et Lamarque, sous le commandement du général Macdonald, enlevèrent d'abord cette position fortement retranchée. Trois mille prisonniers et cinq drapeaux étaient entre les mains des vainqueurs, qui déjà dépassaient Wagram, lorsque de nombreux renforts envoyés par l'archiduc, et le feu croisé de plusieurs batteries placées à droite et à gauche, forcèrent le général Macdonald à rétrograder. Ce mouvement, exécuté dans le plus grand ordre, au milieu de l'obscurité, fut pourtant funeste aux trois divisions françaises. Les Saxons, qui s'étaient emparés, comme on vient de le voir, du village de Raasdorf, et avaient appuyé un peu sur leur gauche, apercevant les colonnes du général Macdonald, les prirent pour l'ennemi et firent feu sur elles. Suivies par les Autrichiens, canonnées en flanc par leurs batteries, et reçues en tête par le canon et la mousqueterie des Saxons, les trois divisions dont nous parlons furent ébranlées. Le désordre se mit dans leurs rangs et devint tel, que, malgré tous les efforts des généraux, la plupart des soldats se débandèrent. Les trois mille prisonniers ennemis s'échappèrent à la faveur





Pl. … to Page 205.
Kornneuburg
Bisamberg
Danube
Fl.
Kloster
Dobling
VIENNE

1809. Allemagne.

de cette confusion, et des cinq grenadiers qui portaient les drapeaux enlevés aux Autrichiens, quatre furent tués; un seul put conserver le sien. Les généraux Grenier; Vignolles, chef de l'état-major du prince Eugène; Seras et Salhuc furent blessés dans cette fatale échauffourée. Le colonel Huin, du treizième régiment de ligne, et l'adjudant-commandant du Commet, y furent tués, ainsi que plusieurs autres officiers supérieurs et subalternes.

Si l'ennemi eût profité de cet événement pour s'avancer avec rapidité, et faire une trouée par l'intervalle que laissaient les trois divisions en déroute, les suites de ce mouvement auraient pu devenir très-désastreuses pour l'armée française; mais la nuit, qui venait d'être si défavorable aux troupes du général Macdonald, empêchait également les Autrichiens de connaître toute l'étendue de l'avantage que le hasard, bien plus que leurs manœuvres, leur offrait. Au lieu donc de suivre les Français au-delà de Wagram, ils se bornèrent à reprendre cette position et s'y arrêtèrent. Le général Macdonald rallia ses colonnes, et toute l'armée bivouaqua sur le champ de bataille, attendant avec impatience la journée du lendemain pour signaler l'ardeur et le dévouement qui l'animaient; et de part et d'autre on se prépara à la grande et mémorable lutte qui devait suivre ces premiers engagemens [1].

6 juillet.

Bataille de Wagram. — Napoléon avait employé une partie de la nuit à rassembler une forte masse vis-à-vis le centre de la ligne ennemie, à une portée de canon du village de Wagram. Le maréchal Masséna s'était avancé sur la gauche d'Atterklau, en laissant sur Gross-Aspern une seule division, qui eut ordre de se replier, au besoin, sur l'île de

[1] La journée que nous venons de décrire, a reçu, dans quelques relations, le nom de *bataille d'Enzersdorf*; mais les engagemens du 5 juillet n'étaient réellement que le prélude de la grande bataille qui fut livrée le lendemain.



1809. Allemagne. Lobau; le maréchal Davoust dut dépasser le village de Gross-Hoffen pour se rapprocher du centre français. D'après les mouvemens de la veille, l'archiduc avait au contraire dégarni son centre pour renforcer ses ailes, auxquelles il donnait encore une plus grande étendue. La droite de la ligne ennemie sur le front de laquelle on avait commencé à élever de nouvelles redoutes, appuyée au Danube, s'étendait de Stadlau à Gerasdorf, le centre à Wagram, et la gauche depuis ce dernier village jusqu'à celui de Markgrafen-Neusiedel.

A la pointe du jour, l'armée française prit les armes et se rangea en bataille; le prince de Ponte-Corvo et le maréchal Masséna, tenant la gauche; le prince Eugène au centre avec les troupes de l'armée d'Italie, renforcées de la division Broussier, qui arrivait à l'instant de l'île de Lobau; le corps de Dalmatie, commandé par le général Marmont; celui de grenadiers et de voltigeurs réunis, sous les ordres du général Oudinot; derrière ces corps, la garde impériale et les divisions de grosse cavalerie, disposées sur plusieurs lignes; enfin, le corps du maréchal prince d'Eckmuhl formait la droite.

Le terrain sur lequel les deux armées se trouvaient en présence avait deux lieues d'étendue. Les troupes les plus rapprochées du Danube n'étaient qu'à douze cents toises de la ville de Vienne : de sorte que la nombreuse population de cette capitale, couvrant les tours, les clochers, les toits des maisons les plus élevées, et dominant ainsi toute la plaine d'Enzersdorf, allait assister au spectacle imposant et terrible qui se préparait, et juger par ses propres yeux si les défenseurs de la monarchie autrichienne étaient dignes de la cause confiée à leur valeur.

La canonnade s'engagea sur les deux lignes, au lever du soleil. A cinq heures, la gauche de l'armée autrichienne, sous les ordres du prince de Rosemberg, déboucha de Mark-

grafen-Neusiedel, pendant que la droite, composée des corps des généraux Bellegarde, Kollowrath, Lichstenstein et Hiller, s'avançait sur Stadlau, et que le prince de Hohenzollern, dont le corps formait seul le centre ennemi, restait dans sa position à Wagram.

1809. Allemagne.

L'empereur s'apercevant que le prince de Rosemberg manœuvrait pour déborder le maréchal Davoust, se porta de sa personne à l'aile droite, qu'il renforça de la division de cuirassiers commandée par le général Arrighi, duc de Padoue [1], en faisant avancer sur le flanc des colonnes ennemies les douze pièces d'artillerie légère attachées à la division Nansouty. Au bout de deux heures d'un engagement opiniâtre, le maréchal Davoust réussit à repousser son adversaire jusque dans Neusiedel, après lui avoir fait éprouver une perte assez considérable par le feu de l'artillerie, qui perdit ellemême dans ce choc un de ses meilleurs officiers, le chef de bataillon Dardenne, emporté par un boulet.

Pendant que la droite de l'armée française signalait ainsi le commencement de la journée par un premier succès, le combat s'était engagé sur tout le reste de la ligne. En portant de grandes masses sur sa droite, l'archiduc avait eu dessein de forcer la gauche des Français et d'isoler leur armée de ses ponts sur le Danube. Ainsi donc, au moment où une partie de ses colonnes attaquait vivement le prince de Ponte-Corvo et le maréchal Masséna, le généralissime ennemi dirigeait lui-même un corps de trente à trente-cinq mille hommes de ses meilleures troupes dans l'intervalle que Masséna avait laissé entre le gros de ses troupes et la division restée en position vers Gross-Aspern. Cette masse culbute sans peine les faibles postes qui se trouvaient devant elle, et menace bientôt les flancs de l'armée française. Les colonnes qui atta-

[1] Le duc de Padoue avait remplacé le général Espagne.

1809. Allemagne. quaient l'aîle gauche font, de leur côté, de grands progrès. Le village de Gross-Aspern est emporté par l'ennemi, malgré la vive résistance des troupes qui le défendent. Le corps du prince de Ponte-Corvo, composé des troupes saxonnes et d'une division bavaroise, est culbuté et mis en déroute [1]. L'aile gauche française, ainsi forcée, vient se placer en équerre, un côté faisant face au Danube. L'archiduc poursuivant ce premier succès, précipite sa marche, et, débordant le flanc des Français de plus d'une demi-lieue, il pousse des partis jusqu'auprès des ponts. L'épouvante se répand sur les derrières de l'armée française, la bataille paraît perdue à cette foule de non combattans qui suivent et embarrassent les grandes armées : ils fuient en toute hâte jusque dans l'île de Lobau où déjà leur imagination, troublée et exaltée par la peur, annonce les plus grands désastres.

Cependant cet avantage, qui faisait pousser aux troupes autrichiennes des cris de victoire, était encore loin d'amener le résultat décisif que l'archiduc s'était promis.

Il était neuf heures du matin, lorsque plusieurs officiers d'état-major vinrent annoncer à l'empereur, qui se trouvait alors à la droite, que l'ennemi attaquait avec fureur le maréchal Masséna et le prince de Ponte-Corvo ; que déjà même l'aile gauche française était débordée de près de trois mille toises, et que l'ennemi déployait des troupes nombreuses et une artillerie formidable dans l'espace qui sépare le village de Gross-Aspern de celui de Wagram. Après avoir ordonné au

[1] Un jeune colonel saxon, dont nous regrettons de ne pouvoir consigner ici le nom, voyant que ses prières, ses menaces, tous ses efforts enfin, étaient inutiles pour rallier sa troupe débandée, arrache le drapeau du régiment des mains de celui qui le portait, s'avance vers un régiment de la garde impériale, et s'écrie, en se jetant dans ses rangs : « Français? je vous confie ce drapeau, vous saurez le défendre; mon régiment est partout où l'on fait face à l'ennemi. » Ce beau mouvement arrêta les Saxons; ils se rallièrent, et retournèrent bientôt au combat avec une grande résolution.

maréchal Davoust de tourner la position de Neusiedel, de chasser l'ennemi de ce village, et de se diriger ensuite sur Wagram. Napoléon se porta en toute hâte vers la gauche, afin de reconnaître par ses propres yeux la situation des affaires. 1809. Allemagne.

Le maréchal prince d'Eckmuhl exécuta heureusement le mouvement qui lui avait été prescrit. Pendant que les deux divisions Gudin et Puthod attaquaient le village de Markgrafen-Neusiedel par la droite, le général Morand se porta sur la gauche de l'ennemi, qu'il tourna et attaqua tout à la fois. Il était soutenu par le général Friant, qui disposa ses troupes en échelons par bataillon, ayant à sa gauche l'artillerie de la division, renforcée de sept pièces de 12 que l'empereur avait fait avancer sur ce point. Les forces supérieures de l'ennemi contraignirent d'abord la gauche de la division Morand à faire un mouvement rétrograde; mais la division Friant s'étant avancée au pas de charge, repoussa les Autrichiens jusque sur leurs retranchemens, les y força, et couronna, au bout de quelques minutes, les hauteurs qui se trouvent entre Wagram et Neusiedel [1]; ce dernier village était emporté au même moment par les divisions Gudin et Puthod. L'aile gauche ennemie, entièrement culbutée, se rejeta vers le centre, et fut poursuivie par les quatre divisions du troisième corps (celui de Davoust).

Lorsque l'empereur aperçut les troupes de son aile droite sur les hauteurs de Wagram, il fit dire au maréchal Masséna de tenir bon dans ses positions, et que la bataille était

[1] Ce beau mouvement appartient au général Friant seul, et lui valut les éloges de Napoléon. C'est au moment où sa division parut ainsi sur les hauteurs dont nous parlons, en colonnes serrées et dans l'attitude la plus imposante, que l'empereur dit au groupe qui l'entourait : « Vous verrez que Davoust me gagnera encore cette bataille, » rappelant par ces mots flatteurs le succès du maréchal à Auerstaedt, dans la journée d'Jena.

1809. Allemagne. gagnée; il ordonna aussitôt une attaque décisive sur le centre ennemi, par les trois divisions Seras, Broussier et Lamarque, sous les ordres du général Macdonald. Ce mouvement devait être appuyé par le corps du général Marmont, et par celui du général Oudinot, qui, plus rapproché de la droite, se liait avec les troupes du maréchal prince d'Eckmuhl, et marchait aussi vers les hauteurs à droite de Wagram.

Le maréchal Bessières reçut également l'ordre de s'ébranler, avec la cavalerie de la garde et celle de réserve, pour charger en flanc les redoutables colonnes que dirigeait l'archiduc Charles, tandis que le général Lauriston, à la tête d'une batterie de cent pièces, tant de la garde que de la réserve, s'avançait, au trot et sans tirer, jusqu'à demi-portée de ces mêmes colonnes ennemies.

Le général Macdonald, en déployant huit bataillons des divisions Broussier et Lamarque sur deux lignes, avait formé le reste de ces mêmes troupes en colonnes serrées sur ses ailes, et placé la division Seras en réserve à quelque distance; quatre escadrons de cuirassiers flanquaient la droite. C'est dans cet ordre qu'il s'avança sur le centre ennemi, qui présentait neuf grandes masses d'infanterie et de cavalerie, protégées par une artillerie considérable. La cavalerie autrichienne chargea d'abord les divisions françaises; mais celles-ci, se formant en carrés, repoussèrent ce choc avec vigueur. Le général Reille, à la tête des fusiliers et des tirailleurs de la garde, vint alors soutenir le général Macdonald.

Le prince Eugène, suivant le mouvement des trois divisions Broussier, Lamarque et Seras, venait d'ordonner au général Durutte de se porter rapidement sur la gauche pour arrêter la marche d'une colonne qui paraissait menacer le flanc du général Macdonald; et au général Puthod, d'occuper les hauteurs de Baumersdorf que l'ennemi évacuait en ce moment pour éviter d'être tourné par les troupes du maréchal prince d'Eckmuhl.

Pendant ce temps les cent pièces dirigées par le général Lauriston sur une partie de la droite de l'ennemi, semaient la mort dans ses rangs, et réduisaient son artillerie au silence. 1809. Allemagne.

L'aile gauche autrichienne, vivement poursuivie par le troisième corps, se retirait en toute hâte sur Wagram, où elle espérait pouvoir se rallier ; mais les attaques réunies des divisions du prince d'Eckmuhl et de celles du général Oudinot ne lui en donnèrent pas le temps.

Wagram fut enlevé à la baïonnette par la division Puthod, tandis que les corps du prince d'Eckmuhl et du général Oudinot chassaient l'ennemi des positions à droite et au-dessus de ce village, et lui faisaient un grand nombre de prisonniers.

Pour rendre plus décisive l'attaque du général Macdonald sur le centre de l'ennemi, l'empereur l'avait fait soutenir par la division bavaroise du général de Wrede, une batterie de trente bouches à feu, par la division de cavalerie légère du général Sahuc (que commandait alors le général de brigade F.-J. Gerard), par les chasseurs à cheval de la garde et par les chevau-légers polonais. Ainsi renforcé, et flanqué d'ailleurs par les divisions Durutte et Puthod, le général Macdonald se porta sur le village de Sussenbrunn, où l'ennemi paraissait vouloir tenir. Le général Gerard eut ordre de tourner la droite de ce village, tandis que les trois divisions Broussier, Seras et Lamarque attaqueraient de front; mais les Autrichiens n'attendirent point le choc des colonnes françaises, et se replièrent sur Gerasdorf, qui, comme point intermédiaire du centre et de l'aile droite de la ligne ennemie, était retranché et hérissé d'artillerie. Ce village se trouvait en outre protégé par les hauteurs dites du rendez-vous, que l'ennemi occupait en force avec de l'artillerie de position.

Gerasdorf fut attaqué et défendu avec une égale résolution,

1809. Allemagne. pendant plus d'une heure l'avantage resta indécis ; mais une dernière charge des Français triompha de la longue et opiniâtre résistance de leurs adversaires : les bataillons ennemis, ébranlés mais non entièrement rompus, cédèrent, et le village fut occupé par les vainqueurs. Les chevau-légers polonais et les chasseurs de la garde s'élancèrent à la poursuite de l'infanterie autrichienne, et essayèrent, mais en vain, d'en disperser la masse. Trois fois ces intrépides escadrons chargèrent les carrés ennemis, et trois fois ils furent ramenés sur l'infanterie française. Les Autrichiens se retiraient, mais avec gloire et d'une manière digne des vaillantes troupes qui les contraignaient à ce mouvement.

Le village de Gerasdorf étant enlevé, le centre ennemi ne dut plus songer qu'à assurer sa retraite. Déjà son aile gauche s'était entièrement repliée devant les corps du maréchal prince d'Eckmuhl et du général Marmont ; et l'aile droite, après s'être long-temps maintenue contre le maréchal Masséna, qui, dès onze heures, avait repris le village de Gross-Aspern, et contre le prince de Ponte-Corvo, qui avait rallié et reformé les Saxons ; l'aile droite, disons-nous, n'étant plus appuyée par le centre et se trouvant en l'air, s'était repliée dans la direction de Jedlersdorf et de Strebersdorf. Ainsi la bataille était complétemenl gagnée. L'empereur, témoin des derniers et incroyables efforts des troupes de l'armée d'Italie, si bien dirigées par le général Macdonald, en fut tellement satisfait, qu'il crut devoir, sur le champ de bataille même, récompenser tous ces braves en la personne de leur digne chef. Le lendemain de la victoire, et avant que l'armée se mît en mouvement pour suivre les vaincus, Napoléon embrassa le général Macdonald et le nomma maréchal de l'empire, avec une grâce et une bienveillance qui mettaient encore plus de prix à cet acte rémunératif. Pénétré de tous les sentimens que devait exciter dans son ame une pareille situation, attendri

jusqu'aux larmes, Macdonald saisit la main que lui tendait affectueusement l'empereur des Français, la serra avec transport, et s'écria avec un accent tout chevaleresque : « Ah, sire! désormais entre nous, c'est à la vie et à la mort [1]. » 1809. Allemagne.

L'armée autrichienne se retira dans la nuit du 6 au 7, sur Kornneuburg et Wolkersdorf, où l'empereur François s'était tenu pendant toute la bataille Elle gagnait en toute hâte la Moravie, abandonnant, pour trophées de sa défaite, dix drapeaux, quarante pièces de canon, près de dix-huit mille prisonniers, neuf mille blessés, et un grand nombre d'équipages. Sa perte en tués s'élevait à quatre mille hommes environ : parmi ces derniers se trouvaient les feld-maréchaux lieutenans Nordmann, d'Aspre, Wukassowich, et le général-major P. Weczai. Le feld-maréchal Nordmann, que sa bravoure et ses talens signalaient dans l'armée autrichienne, était né en Alsace, et avait été jusqu'en 1792 au service de France [2].

L'archiduc Charles, les feld-maréchaux Rouvroy et Nostiz; les généraux-majors, prince de Hesse-Hombourg, Mayer, Vacquant, Matzen, Stutterheim, Honneberg, Merville et Rothkirch, avaient été blessés.

La perte des Français, bien moins considérable que celle de l'ennemi, était de six mille blessés et de deux mille six cents tués. Parmi les premiers, on remarquait le maréchal Bessières, dont le cheval avait été emporté par un boulet au moment de la grande charge de la cavalerie; les généraux Grenier, Seras, Vignolle, Sahuc, Frère, Defrance; les majors

[1] Macdonald, ami de Moreau, avait embrassé la cause de ce général lors du fameux procès de Georges Cadoudal et consorts. Il était tombé en disgrâce auprès de Napoléon, qui ne l'avait plus employé depuis cette époque, jusqu'au moment où la guerre avec l'Autriche lui fit sentir le besoin d'utiliser, en Italie, les talens et l'expérience du guerrier habile qui avait dirigé les opérations de la petite armée des Grisons, dans la campagne de 1800.

[2] Il fut tué à l'attaque des hauteurs de Markgrafen-Neusiedel par la division du général Friant.

1809. Allemagne. Corbineau et Daumesnil ; les colonels Sainte-Croix et Aldobrandini-Borghèse. L'armée française eut à déplorer la mort du vaillant Lasalle, le premier de ses généraux de cavalerie légère. Le colonel Oudet, du neuvième de ligne, nommé général la veille de la bataille, frappé à mort, dans une embuscade où périrent vingt-deux officiers de son régiment, ne survécut que trois jours [1].

Toutes les armes avaient rivalisé d'intrépidité et de gloire dans cette mémorable journée, Napoléon lui-même s'était plusieurs fois exposé au milieu du feu le plus terrible. Dès le matin, il avait parcouru les différentes lignes, encourageant les troupes par sa présence et son éloquence incitante. Les boulets tuèrent ou blessèrent plusieurs personnes autour de lui. On s'aperçut même que l'ennemi dirigeait principalement son feu sur le groupe qui environnait l'empereur, ce qui l'obligea, dit-on, à changer trois fois de surtout. Le major-général prince de Neuchâtel ordonna aux aides-de-camp et aux officiers d'état-major de se tenir à quelque distance, et fit défendre aux régimens de saluer l'empereur par leurs acclamations au moment de son passage.

L'empereur, en raison de la fatigue extraordinaire de ses troupes, qui venaient de combattre, presque sans interruption, pendant plus de quarante heures, avait ordonné de cesser toute poursuite, et l'armée entière établissait ses bivouacs dans la vaste plaine de Wagram, lorsque la sécurité générale fut troublée tout à coup par des cris d'alerte. Il était neuf heures du soir. La générale fut battue sur tous les points, en un moment les troupes furent sous les armes, l'infaterie se forma en bataillons carrés; au milieu du désordre

[1] On a fait d'étranges récits sur la mort de ce brave officier, prétendu chef d'une association secrète, dont un écrivain (M. Charles Nodier) a révélé l'existence sous la dénomination de Société des Philadelphes, et qui avait pour but, suivant ce même écrivain, la destruction de la tyrannie impériale.

qu'entraînait un pareil mouvement, chacun s'en demandait la cause. L'empereur, lui-même, tout aussi surpris que les autres, s'élançait sur son cheval, lorsque le duc de Plaisance (Charles Lebrun), l'un de ses aides-de-camp, accourut lui dire : « Ce n'est rien, sire : ce sont quelques maraudeurs... — Qu'appelez-vous, rien, reprit vivement l'empereur; sachez, monsieur, qu'il n'est point de petits événemens à la guerre; rien ne compromet une armée comme une imprudente sécurité. Retournez voir ce que cela peut être, et m'en rendez mieux compte. » Puis, ayant envoyé d'autres officiers en reconnaissance pendant qu'on se préparait au combat, il attendit leur retour. 1809. Allemagne.

Sur les derrières de l'armée française, les équipages, les vivres et tous les autres attirails de guerre qui s'avançaient avec confiance en voyant la bataille gagnée, effrayés du tumulte du camp, rétrogradèrent en désordre, et présentèrent en un moment l'aspect d'une véritable déroute; mais ce fut particulièrement à l'entrée des ponts que l'épouvante régna parmi les non combattans. Beaucoup de ceux-là mêmes qui avaient le Danube entre eux et l'ennemi, s'enfuirent en abandonnant leurs voitures et leurs bagages, et ne se crurent en sûreté que derrière les remparts de Vienne.

Cependant, on vint rapporter à l'empereur que l'ennemi ne se présentait sur aucun point, et le calme se rétablit sans qu'on pût connaître d'abord ce qui l'avait si étrangement troublé. On apprit plus tard qu'un escadron ennemi dont la retraite se trouvait coupée sur la grande armée, cherchant à gagner la route de Presburg, avait traversé un village où des maraudeurs étaient allés sans armes. Ceux-ci, surpris et sabrés par les cavaliers autrichiens, revinrent en toute hâte, en jetant des cris d'alarme, qui se propagèrent, comme on l'a vu avec une rapidité incroyable.

Le lendemain (7 juillet), à la pointe du jour, l'empereur

1809. Allemagne. sortit de la tente qu'on lui avait dressée sur le champ de bataille, et se promenant autour des bivouacs du quartier-général, à pied, sans chapeau, sans épée, et les mains croisées derrière le dos, suivant son habitude ordinaire, il s'entretint familièrement avec les soldats de sa garde. Sa figure exprimait la satisfaction et la confiance. Peu de temps après, l'armée se remit en marche pour suivre l'ennemi vaincu. C'est avant ce mouvement que Napoléon donna au général Macdonald la belle et nationale récompense dont nous avons déjà parlé. Le général Oudinot reçut aussi, avec le bâton de maréchal, le titre de duc de Reggio, et beaucoup d'autres promotions eurent lieu dans le même moment.

L'armée autrichienne faisait sa retraite par Gaunersdorf. Les Français atteignirent son arrière-garde au-delà de Wolkersdorf, où Napoléon établit son quartier-général dans la même maison que l'empereur d'Autriche avait occupée la veille. Dans cet engagement d'arrière-garde, les Autrichiens perdirent un certain nombre de prisonniers et des bagages considérables. Le maréchal prince d'Essling poursuivait une forte colonne qui se retirait par la route de Stockereau à Hollabrunn; et le général Marmont, duc de Raguse, après avoir suivi quelque temps la route de Brunn, se rabattit sur celle de Znaim, par où s'était dirigé l'empereur François, l'impératrice, l'archiduc Antoine, et une suite de plus de deux cents voitures de la cour.

Le 9, le duc de Raguse attaqua et battit une arrière-garde ennemie qui voulut arrêter sa marche; le même jour, le maréchal prince d'Eckmuhl arriva avec le troisième corps à Nicolsburg. Le lendemain, le maréchal Masséna atteignit la colonne qu'il poursuivait, et la battit devant Hollabrunn. Le duc de Raguse, parvenu sur les hauteurs de Znaim, reçut une lettre du général Bellegarde, qui le priait de suspendre sa marche, en lui donnant avis que l'empereur d'Autri-

che allait envoyer le prince Jean de Lichstenstein au quartier-général de Napoléon pour traiter d'un armistice. Le général français répondit que n'ayant reçu aucune instruction à cet égard, il ne pouvait qu'informer Napoléon de la disposition où se trouvait la cour d'Autriche, et ne différerait point son attaque. En effet, elle eut lieu presque immédiatement, et les troupes ennemies furent forcées d'abandonner la position qu'elles occupaient. Dans la matinée de ce même jour, le prince d'Eckmuhl avait passé la Taja vis-à-vis Nicolsburg, et le général Grouchy avait repoussé l'arrière-garde du prince de Rosemberg avec perte d'un bon nombre de prisonniers. 1809. Allemagne.

Le 11, à midi, l'empereur Napoléon arriva devant Znaim, au moment même où le maréchal prince d'Essling s'emparait du pont de cette ville, que le duc de Raguse avait tournée; le général Bruyères venait d'être blessé, et le général Guiton de fournir une belle charge avec le dixième de cuirassiers, lorsque le prince Jean de Lichstenstein se présenta devant les postes français. C'était le même officier qui, dans la campagne de 1805, avait été déjà chargé d'une mission pareille auprès de Napoléon. L'empereur des Français accueillit cet envoyé et ordonna sur-le-champ qu'on cessât le feu.

L'armistice fut conclu dans la nuit du 11 au 12. Les principaux articles stipulaient que les citadelles ou forts de Brunn et de Gratz seraient évacués immédiatement par les troupes autrichiennes; que celles-ci abandonneraient le Tyrol et le Voralberg, et remettraient le fort de Sachsenburg aux Français.

La ligne de démarcation était, du côté de la Haute-Autriche, la frontière qui sépare l'Autriche de la Bohême, le cercle de Znaim, celui de Brunn, et une ligne tracée de la frontière de Moravie sur Raab, qui commençait au point où la frontière du cercle de Brunn touche à la March, et en descendant la March jusqu'au confluent de la Taja; de là à Saa-

1809. Allemagne. Johann, et la route jusqu'à Presburg ; Presburg et une lieue autour de cette ville ; la Raab jusqu'à la frontière de Styrie ; la Styrie, la Carniole, l'Istrie et Fiume.

Au 25 juillet, l'armée française se trouvait répartie de la manière suivante :

Le corps du maréchal prince d'Essling occupait le cercle de Znaim ; le maréchal prince d'Eckmuhl, le cercle de Brunn.

Le duc de Raguse, Kornneuburg et ses environs ; le maréchal Oudinot, duc de Reggio, était à Spitz ; l'armée d'Italie, à Presburg et à Gratz.

Enfin, la garde impériale autour du château de Schoenbrunn, où Napoléon avait reporté son quartier-général.

L'armistice de Znaim, qui ne devait durer qu'un mois, fut prolongé jusqu'au mois d'octobre. Le prince Jean de Lichstenstein et M. de Champagny, ministre des relations extérieures, s'occupèrent, dans cet espace de temps, de la conclusion de la paix définitive entre les deux nations. De grandes difficultés arrêtèrent sans doute les deux plénipotentiaires, puisque le traité ne fut signé que le 14 octobre, trois mois après la convention d'armistice. Voici le texte de ce traité, qui rendait encore une fois Napoléon l'arbitre de l'Europe.

Traité de Vienne.

« Art. 1er. Il y aura, à compter du jour de l'échange des ratifications du présent traité, paix et amitié entre S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la confédération du Rhin, et S. M. l'empereur d'Autriche, roi de Hongrie et de Bohême, leurs héritiers et successeurs, leurs états et sujets respectifs, à perpétuité.

« 2. La présente paix est déclarée commune à S. M. le roi d'Espagne, S. M. le roi de Hollande, S. M. le roi de Naples, S. M. le roi de Bavière, S. M. le roi de Wurtemberg,

S. M. le roi de Westphalie, S. M. le roi de Saxe, S. A. Em. le prince primat, à LL. AA. RR. le grand-duc de Bade, le grand-duc de Berg, le grand-duc de Hesse-Darmstadt, le grand-duc de Wurtzbourg, et à tous les princes et membres de la confédération du Rhin, alliés de S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la confédération du Rhin, dans la présente guerre. 1809. Allemagne.

« 3. S. M. l'empereur d'Autriche, roi de Hongrie et de Bohême, tant pour lui, ses héritiers et successeurs, que pour les princes de sa maison, leurs héritiers et successeurs respectifs, renonce aux principautés, seigneuries, domaines et territoires ci-après désignés, ainsi qu'à tout titre quelconque qui pourrait dériver de leur possession, et aux propriétés soit domaniales, soit possédées par eux à titre particulier, que ces pays renferment.

« 1°. Il cède et abandonne à S. M. l'empereur des Français, pour faire partie de la confédération du Rhin, et en être disposé en faveur des souverains de la confédération,

« Les pays de Salzbourg et Berchtols-Gaden; la partie de la Haute-Autriche, située au-delà d'une ligne partant du Danube auprès du village de Stross, et compris Wissenkirch, Widerndorff, Michelbach, Cretot, Mukenhoffen, Holst, Jeding; de là la route jusqu'à Schwanstadt, la ville de Schwanstadt, sur l'Alter, et continuant en remontant le cours de cette rivière et du lac de ce nom, jusqu'au point où ce lac touche la frontière du pays de Salzbourg.

« S. M. l'empereur d'Autriche conservera la propriété seulement du bois dépendant de Salz-Cammer-Gut, et faisant partie de la terre de Mondsée, et la faculté d'en exploiter la coupe, sans avoir aucun droit de souveraineté sur ce territoire.

« 2°. Il cède également à S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, le comté de Gorice, le territoire de Montefalcone, le

1809. Allemagne. gouvernement et la ville de Trieste, la Carniole avec ses enclaves sur le golfe de Trieste; le cercle de Wellach, en Carinthie; et tous les pays situés à la droite de la Save, en partant du point où cette rivière sort de la Carniole, et la suivant jusqu'à la frontière de la Bosnie; savoir, partie de la Croatie provinciale, six districts de la Croatie militaire, Fiume, et le littoral hongrois, l'Istrie autrichienne ou district de Castua, les îles dépendantes des pays cédés, et tous autres pays, sous quelque dénomination que ce soit, sur la rive droite de la Save, le thalweg de cette rivière servant de limite entre les deux états.

« Enfin, la seigneurie de Radzund, enclavée dans le pays des Grisons.

« 3°. Il cède et abandonne à S. M. le roi de Saxe les enclaves dépendantes de la Bohême, et comprises dans le territoire du royaume de Saxe, savoir : les paroisses et villages de Guntersdorff, Taubentranke, Gerlachsheim, Lenkersdorff, Schirgiswalde, Winckel, etc.

« 4°. Il cède et abandonne à S. M. le roi de Saxe, pour être réuni au duché de Varsovie, toute la Gallicie occidentale ou la Nouvelle-Gallicie, un arrondissement autour de Cracovie, sur la rive droite de la Vistule, qui sera ci-après déterminé, et le cercle de Zamosc, dans la Gallicie orientale.

« L'arrondissement autour de Cracovie, sur la rive droite de la Vistule, en avant de Podgorze, aura pour tout rayon la distance de Podgorze à Wieliczka; la ligne de démarcation passera par Wieliczka, et s'appuiera, à l'ouest, sur la Scawina, et à l'est sur le ruisseau qui se jette dans la Vistule à Bazdagy.

« Wieliczka et tout le territoire des mines de sel appartiendront en commun à l'empereur d'Autriche et au roi de Saxe; la justice y sera rendue au nom de l'autorité municipale; il n'y aura de troupes que pour la police, et elles se-

ront en égal nombre de chacune des deux nations. Les sels autrichiens de Wieliczka pourront être transportés sur la Vistule, à travers le duché de Varsovie, sans être tenus à aucun droit de péage. Les grains provenant de la Gallicie autrichienne pourront être exportés par la Vistule.

« Il pourra être fait entre S. M. l'empereur d'Autriche et S. M. le roi de Saxe, une fixation de limites, telle que le San, depuis le point où il touche le cercle de Zamosc, jusqu'à son confluent dans la Vistule, serve de limites aux deux états.

« 5°. Il cède et abandonne à S. M. l'empereur de Russie, dans la partie la plus orientale de l'ancienne Gallicie, un territoire renfermant quatre cent mille ames de population, dans lequel la ville de Brody ne pourra être comprise. Ce territoire sera déterminé à l'amiable entre les commissaires des deux empires.

« 4. L'ordre teutonique ayant été supprimé dans les états de la confédération du Rhin, S. M. l'empereur d'Autriche renonce, pour S. A. I. l'archiduc Antoine, à la grande maîtrise de cet ordre dans ses états, et reconnaît la disposition faite des biens de l'ordre situés hors du territoire de l'Autriche. Il sera accordé des pensions aux employés de l'ordre.

« 5. Les dettes hypothéquées sur le sol des provinces cédées, et consenties par les états de ces provinces ou résultant des dépenses faites pour leur administration, suivront seules le sort de ces provinces.

« 6. Les provinces restituées à S. M. l'empereur d'Autriche seront administrées à son compte par les autorités autrichiennes, à partir du jour de l'échange des ratifications du présent traité; et les domaines impériaux, à compter du 1er novembre prochain, quelque part qu'ils soient situés. Il est bien entendu, toutefois, que l'armée française prendra dans le pays ce que ses magasins ne pourront lui fournir pour

1809. Allemagne. la nourriture des troupes, l'entretien des hôpitaux, ainsi que ce qui sera nécessaire pour l'évacuation de ses malades et de ses magasins.

« Il sera fait, par les hautes parties contractantes, un arrangement relatif à toutes les contributions quelconques de guerre précédemment imposées sur les provinces autrichiennes occupées par les armées françaises et alliées; arrangement en conséquence duquel la levée desdites contributions cessera entièrement à compter du jour de l'échange des ratifications.

« 7. S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, s'engage à ne mettre aucun empêchement au commerce d'importation et d'exportation de l'Autriche par le port de Fiume, sans que cela puisse s'entendre des marchandises anglaises ou provenant du commerce anglais. Les droits de transit seront moindres pour les marchandises ainsi importées ou exportées, que pour celles de toute autre nation que la nation italienne.

« On examinera s'il peut être accordé quelques avantages au commerce autrichien, dans les autres ports cédés par le présent traité.

« 8. Les titres domaniaux, archives, les plans et cartes des pays, villes et forteresses cédés, seront remis dans l'espace de deux mois après l'échange des ratifications.

« 9. S. M. l'empereur d'Autriche, roi de Hongrie et de Bohême, s'engage à acquitter les intérêts annuels et arriérés des capitaux placés, soit sur le gouvernement, soit sur les états, la banque, la loterie, et autres établissemens publics, par les sujets, corps et corporations de la France, du royaume d'Italie et du grand-duché de Berg.

« Des mesures seront prises pour acquitter aussi ce qui est dû au Mont-Sainte-Thérèse, devenu le Mont-Napoléon, à Milan.

« 10. S. M. l'empereur des Français s'engage à accorder

un pardon plein et entier aux habitans du Tyrol et du Voralberg qui ont pris part à l'insurrection, lesquels ne pourront être recherchés ni dans leurs personnes ni dans leurs biens. 1809. Allemagne.

« S. M. l'empereur d'Autriche s'engage également à accorder un pardon plein et entier à ceux des habitans des pays dont il recouvre la possession en Gallicie, soit militaires, soit civils, soit fonctionnaires publics, soit particuliers, qui auraient pris part aux levées de troupes ou à l'organisation des tribunaux et administrations, ou à quelque acte que ce soit qui ait eu lieu pendant la guerre; lesquels habitans ne pourront être recherchés ni dans leurs personnes ni dans leurs biens.

« Ils auront, pendant six ans, la liberté de disposer de leurs propriétés, de quelque nature qu'elles soient, de vendre leurs terres, même celles qui sont censées inaliénables, comme les fidéi-commis et les majorats; de quitter le pays et d'exporter le produit de ces ventes ou dispositions en argent comptant ou en fonds d'une autre nature, sans payer aucun droit sur leur sortie, et sans éprouver ni difficulté ni empêchement.

« La même faculté est réciproquement réservée aux habitans et propriétaires des pays cédés par le présent traité, et pour le même espace de temps.

« Les habitans du duché de Varsovie, possessionnés dans la Gallicie autrichienne, soit fonctionnaires publics, soit particuliers, pourront en tirer leurs revenus sans avoir aucun droit à payer et sans éprouver d'empêchement.

« 11. Dans les six semaines qui suivront l'échange des ratifications du présent traité, des poteaux seront placés pour marquer l'arrondissement de Cracovie, sur la rive droite de la Vistule. Des commissaires autrichiens, français ou saxons, seront nommés à cet effet.

« Il en sera également placé, dans un délai semblable,

1809. Allemagne. sur la frontière de la Haute-Autriche, sur celle de Salzbourg, de Willach et de la Carniole, jusqu'à la Save. Les îles de la Save qui doivent appartenir à l'une ou à l'autre puissance, seront déterminées d'après le thalweg de la Save. Des commissaires français et autrichiens seront nommés à cet effet.

« 12. Il sera conclu immédiatement une convention militaire pour régler les termes respectifs de l'évacuation des différentes provinces restituées à S. M. l'empereur d'Autriche. Ladite convention sera calculée de manière à ce que la Moravie soit évacuée dans quinze jours; la Hongrie, la partie de la Gallicie que conserve l'Autriche, la ville de Vienne et ses environs, dans un mois; la Basse-Autriche, dans deux mois; et le surplus des provinces et districts non cédés par le présent traité, dans deux mois et demi, et plus tôt si faire se peut, à compter du jour de l'échange des ratifications, tant par les troupes françaises que par celles des alliés de la France.

« La même convention réglera tout ce qui est relatif à l'évacuation des hôpitaux et des magasins de l'armée française, et à l'entrée des troupes autrichiennes sur le territoire abandonné par les troupes françaises et alliées, ainsi qu'à l'évacuation de la partie de la Croatie cédée à S. M. l'empereur des Français par le présent traité.

« 13. Les prisonniers de guerre faits par la France et ses alliés sur l'Autriche, et par l'Autriche sur la France et ses alliés, et qui n'ont pas encore été restitués, le seront dans quarante jours, à dater de l'échange des ratifications du présent traité.

« 14. S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la confédération du Rhin, garantit l'intégrité des possessions de S. M. l'empereur d'Autriche, roi de Hongrie et de Bohême, dans l'état où elles se trouvent d'après le présent traité.

« 15. S. M. l'empereur d'Autriche reconnaît tous les chan-

gemens survenus ou qui pourraient survenir en Espagne, en Portugal et en Italie. 1809. Allemagne.

« 16. S. M. l'empereur d'Autriche, voulant concourir au retour de la paix maritime, adhère au système prohibitif adopté par la France et la Russie, vis-à-vis de l'Angleterre pendant la guerre maritime actuelle. S. M. I. fera cesser toute relation avec la Grande-Bretagne, et se mettra, à l'égard du gouvernement anglais, dans la même position où elle était avant la guerre présente.

« 17. S. M. l'empereur des Français, roi d'Italie, et S. M. l'empereur d'Autriche, roi de Hongrie et de Bohême, conserveront entre eux le même cérémonial, quant au rang et autres étiquettes, que celui qui a été observé avant la présente guerre.

« 18. Les ratifications du présent traité seront échangées dans l'espace de six jours, ou plus tôt si faire se peut. »

Deux jours avant la ratification du traité qu'on vient de lire, Napoléon courut le danger d'être assassiné par un fanatique, en passant la revue de sa garde sur la place d'armes du château de Schoenbrunn. Un jeune homme d'une figure intéressante, douce et régulière, qui s'était tenu caché dans la foule des spectateurs, s'élançant brusquement sur l'empereur, voulut lui porter un coup de poignard. Le prince de Neuchâtel détourna le bras, et le général Rapp se saisit aussitôt de l'assassin. Un effroi général s'était emparé des témoins de cet attentat : Napoléon, assez maître de lui-même pour garder un calme inaltérable, continua d'ordonner les évolutions, comme s'il n'eût été distrait que par un incident sans importance.

On conduisit le jeune homme au corps-de-garde des gendarmes, et on ne trouva sur lui, en le fouillant, que le couteau dont il avait voulu faire usage, quatre frédérics d'or et un portrait de femme. Le général Savary, duc de Rovigo,

1809. Allemagne. l'interrogea, mais il ne répondit que par ces mots : « Je voulais parler à l'empereur. » Informé de ce silence obstiné, Napoléon fit venir le coupable dans son appartement, après la parade, afin de l'interroger lui-même. Cette conversation nous a paru assez remarquable pour la consigner dans ces annales.

D'où êtes-vous, et depuis quand êtes-vous à Vienne, demanda l'empereur? — Je suis d'Erfurth, et j'habite Vienne depuis deux mois. — Que me vouliez-vous? — Vous demander la paix, et vous prouver qu'elle est indispensable. — Pensez-vous que j'eusse voulu écouter un homme sans caractère et sans mission? — En ce cas, je vous aurais poignardé. — Quel mal vous ai-je fait? — Vous opprimez ma patrie et le monde entier; si vous ne faites point la paix, votre mort est nécessaire au bonheur de l'humanité; en vous tuant, j'aurais fait la plus belle action qu'un homme d'honneur puisse entreprendre... Mais j'admire vos talens; je comptais sur votre raison, et, avant de vous frapper, je voulais vous convaincre. —Est-ce la religion qui a pu vous déterminer? — Non; mon père, ministre luthérien, ignore mon projet; je ne l'ai communiqué à personne; je n'ai reçu de conseils de qui que ce soit; seul, depuis deux ans, je médite votre changement ou votre mort. — Etiez-vous à Erfurth quand j'y suis allé l'année dernière? — Je vous y ai vu trois fois. — Pourquoi ne m'avez-vous pas tué alors? — Vous laissiez respirer mon pays; je croyais la paix assurée, et je ne voyais en vous qu'un grand homme. — Connaissez-vous Schneider et Schill? — Non. — Etes-vous franc-maçon, illuminé? — Non. — Vous connaissez l'histoire de Brutus? — Il y eut deux Romains de ce nom; le dernier est mort pour la liberté. — Avez-vous eu connaissance de la conspiration de Moreau et de Pichegru? — Les papiers publics m'en ont instruit. — Que pensez-vous de ces hommes? — Ils ne travaillaient que pour eux et craignaient de mourir. — On a trouvé sur vous un portrait : quelle est

cette femme? — Ma meilleure amie; la fille adoptive de mon vertueux père. — Quoi! votre cœur est ouvert à des sentimens si doux, et vous n'avez pas craint d'affliger, de perdre les êtres que vous aimez, en devenant un assassin? — J'ai cédé à une voix plus forte que ma tendresse. — Mais, en me frappant au milieu de mon armée, pensiez-vous échapper? — Je suis étonné, en effet, d'exister encore. — Si je vous faisais grace, quel usage feriez-vous de votre liberté? — Mon projet a échoué, vous êtes sur vos gardes.... Je m'en retournerais paisiblement dans ma famille. 1809. Allemagne.

Napoléon fit appeler alors son premier médecin, Corvisart, et lui demanda s'il ne trouvait pas dans ce jeune homme quelque signe de démence. Après l'avoir examiné avec soin, le médecin répondit qu'il ne trouvait pas même en lui les signes d'une forte émotion.

Le malheureux resta deux jours dans une salle avec deux gendarmes; il se promenait avec tranquillité, et s'agenouillait de temps en temps pour prier Dieu. On lui avait apporté, avec son dîner, un couteau de table. Il le prit et le considéra froidement; un gendarme voulut le lui ôter des mains, il le rendit en disant : « Ne craignez rien, je me ferais plus de mal que vous ne m'en ferez. » Le lendemain il entendit tirer le canon, et en demanda la cause. « C'est la paix, lui dit-on. — La paix! ne me trompez-vous point? » On l'assura que rien n'était plus véritable. Il se livra alors à des transports de joie; des larmes s'échappèrent ensuite de ses yeux, il se jeta à genoux, pria avec ferveur, et, se relevant : « Je mourrai plus tranquille. » On vint le chercher pour être fusillé, il dit à l'officier qui lui annonça son sort : « Monsieur, je ne vous demande qu'une grâce, c'est de n'être point lié; » on la lui accorda, il marcha librement et mourut avec calme [1].

[1] Cette tentative d'assassinat, sur laquelle les journaux français du temps ont gardé un profond silence, a été racontée bien diversement : les détails qu'on

1809. Allemagne. La clause la plus importante du traité qui venait d'être conclu entre les deux empereurs de France et d'Autriche ne faisait point partie des articles signés par les plénipotentiaires, elle ne devait être divulguée que plus tard. Napoléon avait fait demander la main de la jeune archiduchesse Marie-Louise, fille aînée de François II. De grands obstacles paraissaient s'opposer à cette alliance, qui était une des conditions dictées par le vainqueur : les convenances, l'opinion, l'orgueil héréditaire de la maison d'Autriche, la repoussaient; mais l'empereur des Français ayant pris l'engagement d'aplanir les difficultés qui existaient de son côté, le monarque autrichien consentit enfin à ce sacrifice [1].

Napoléon quitta le château de Schoenbrunn, le 14 octobre, et arriva le 26 au palais de Fontainebleau. Trois jours après, la paix avec l'Autriche fut publiée dans Paris avec le cérémonial et les solennités d'usage en pareille circonstance. Il est inutile de dire avec quel enthousiasme cette paix fut

vient de lire nous ont été donnés par un témoin oculaire de l'événement. On a prétendu qu'elle avait puissamment contribué à accélérer la paix, et à précipiter le retour de Napoléon en France.

[1] « En vain une union légitime, scellée par le temps et consacrée par la solennité du couronnement, avait-elle associé le sort de Joséphine Tascher à celui de Napoléon : ni les vertus bienfaisantes de cette femme qu'il avait fait asseoir à côté de lui sur le trône, ni la reconnaissance qu'il devait à celle qui fut le premier mobile de sa fortune, ne purent arrêter l'ambition de l'empereur français, chef de l'empire français : il prétexta le besoin d'avoir un héritier, quoiqu'il eût déjà désigné ses successeurs dans la personne de ses frères; et un sénatus-consulte du 16 décembre 1809 déclara dissous son mariage avec l'impératrice Joséphine. L'église à son tour fléchit. L'officialité de Paris prononça la nullité du mariage, quant au lien spirituel. La victime de cet événement, à qui sa juste douleur aurait dû sauver l'humiliation de figurer dans les apprêts de sa chute, est elle-même forcée de paraître sur la scène; et elle annonce que *n'ayant plus d'espoir de donner à son mari des enfans qui puissent satisfaire sa politique, elle se résigne au plus grand sacrifice qu'on ait pu exiger d'elle.* » (A. B., *continuateur de l'Histoire de France par l'abbé Millot.*)

accueillie par les Français de toutes les classes. Déjà la nation commençait à se lasser des guerres où la politique de son souverain l'entraînait sans cesse. Elle espérait que la dernière leçon donnée à l'Autriche serait pour les autres puissances de l'Europe un avertissement de rester en paix; que Napoléon, pouvant désormais disposer de toutes ses forces, terminerait en peu de temps la guerre d'Espagne, déjà si meurtrière, et contraindrait enfin l'Angleterre à entrer en négociations. Flatteuse illusion, que l'ambition toujours croissante de Napoléon, et la haine constamment active que lui portait la Grande-Bretagne, ne devaient pas tarder à faire évanouir! 1809. Allemagne.

Nous croyons devoir terminer ce dernier chapitre de la guerre d'Autriche, par le précis de quelques événemens épisodiques qui n'ont pu trouver place à leur date, dans le cours de notre narration principale.

Incursion du major Schill, chef de partisans, dans le nord de l'Allemagne; il est défait et tué dans Stralsund. 10 juin. — Quelque temps avant la déclaration de guerre de l'Autriche contre la France, un major prussien, nommé Schill, quitta Berlin, où il était en garnison, emmenant avec lui quatre cents chevaux de son régiment (hussards de Brandeburg), et un petit nombre d'officiers déterminés, et se rendit en Poméranie. Il y organisa promptement un corps de troupes, composé de déserteurs de tous les pays et de toutes les conditions, de Prussiens, d'Autrichiens, de Suédois, et de paysans de diverses contrées de l'Allemagne. Son dessein était de passer l'Elbe et d'essayer une révolution dans le royaume de Westphalie.

Schill était un homme de trente-six ans, robuste, de petite taille, affilié aux sociétés secrètes de l'Allemagne, illuminé, enthousiaste; du reste très-brave et d'une audace extraordinaire, mais sans instruction, sans grands talens militaires;

1809. Allemagne. et n'ayant pas même, au dire de ceux qui l'ont connu particulièrement, la capacité d'un bon chef de partisans.

Sommé par l'ambassadeur français de s'expliquer sur une levée de boucliers aussi inattendue, le gouvernement prussien nia qu'il eût aucune connaissance des projets du major Schill, le déclara déserteur et proscrit. Toutefois, il fut permis de croire, trois ans plus tard, que ce désaveu n'était dicté que par la crainte ou par la politique, et que le cabinet de Berlin aurait mis à profit l'entreprise du major, si elle eût été couronnée par le succès.

Quoi qu'il en soit, Schill, après avoir passé l'Elbe à Acken, envahit tout le plat pays entre Hall et Magdeburg, dévalisant les bureaux de recette, enlevant tous les chevaux de poste, et réunissant à sa troupe quelques vagabonds attirés par l'espoir de partager le butin. Le gouvernement westphalien, informé par le général Michaud, gouverneur de Magdeburg, prit sur-le-champ des mesures pour arrêter les progrès de cette invasion. Le premier régiment de ligne (de Westphalie) partit en poste, de Cassel pour Magdeburg, où il entra sans avoir rencontré l'ennemi.

Après plusieurs marches et contremarches, Schill arriva à deux lieues de Magdeburg, sur la route de Hall. Sa troupe n'était composée que de cavalerie, et il n'y avait dans Magdeburg qu'une brigade de six gendarmes. Le général Michaud fit sortir une compagnie de voltigeurs français et deux compagnies de Westphaliens, sous la conduite du général Uslar, aide-de-camp du roi Jérôme, pour aller en reconnaissance. Cette petite colonne, marchant sans précaution, se trouva, à une demi-lieue de la place, en présence d'une petite avant-garde de Schill. Ce fut avec beaucoup de peine que le général Uslar parvint à ranger ses trois compagnies en bataille sur la chaussée. De son côté, Schill, ayant reconnu l'uniforme westphalien, essaya de parlementer pour faire déserter les

soldats allemands ; mais ses envoyés furent reçus par une décharge, à bout portant, de la part des voltigeurs français. Soit que l'aide-de-camp du roi Jérôme ne s'aperçût pas de la ruse de Schill, soit qu'il voulût trahir les intérêts de son maître, il ordonna de cesser le feu. C'en était fait des trois compagnies de la garnison de Magdeburg, et, peut-être même, par suite de cette place, sans le courage et la présence d'esprit du colonel Wauthier, qui avait marché avec les voltigeurs français. Il forma cette compagnie en carré, déclara au général Uslar qu'il ne le reconnaissait plus pour chef, et fit commencer un feu roulant, si bien dirigé, qu'il obligea d'abord l'ennemi à reculer avec une perte considérable. Les Westphaliens suivirent le bon exemple que leur donnaient les Français, et se défendirent vigoureusement ; Schill, n'osant plus renouveler sa charge, opéra sa retraite. Le colonel Wauthier fut blessé mortellement dans cette action. D'après le rapport que lui fit le général Michaud, Jérôme destitua le général Uslar.

1809. Allemagne.

Schill, décrivant un demi-cercle autour de Magdeburg, se porta sur Wanzleben, afin de gagner la rive de l'Elbe, qu'il descendit jusqu'à Domitz, où il prit tranquillement ses quartiers. Ce mouvement annonçait assez que les efforts du partisan ne tendaient plus qu'à sa propre sûreté, puisqu'il se rapprochait ainsi de la mer. Mais, au lieu de se rendre de suite à Stralsund, et de passer de là dans l'île de Rugen, où le roi de Suède lui assurait un asile, il commit la faute de séjourner à Domitz et à Stralsund, ce qui donna le temps au général Gratien, qui commandait un petit corps de troupes hollandaises et danoises de s'avancer à sa poursuite, et de l'atteindre dans la dernière des villes que nous venons de nommer.

Il y avait déjà quelques jours que Schill occupait Stralsund, où il avait fait des préparatifs de défense, lorsque le général Gratien parut devant cette place. Les redoutes récemment

1809. Allemagne. élevées sur les ruines des anciennes fortifications que le maréchal Brune avait fait démolir, furent attaquées et enlevées à la baïonnette par les Hollandais et les Danois réunis. La bande de Schill, poursuivie dans les rues de la ville, disputa le terrain pied à pied, et se défendit pendant long-temps avec l'énergie du désespoir; mais enfin elle succomba, et Schill lui-même, sortant de l'hôtel-de-ville, où il venait de donner quelques ordres, reçut deux coups de feu dont il expira sur-le-champ. Le général Gratien le fit chercher parmi les morts. Les prisonniers ayant constaté l'identité, on mit la tête de ce major dans un bocal d'esprit de vin, et on l'envoya à Cassel. Les prisonniers faits dans Stralsund furent envoyés, par Napoléon, au bagne de Toulon, pour y travailler forcément à perpétuité [1]. La mort de Schill dispersa le reste de ses partisans, et dissipa les vives inquiétudes que ce chef de bande avait fait naître en Saxe et en Westphalie.

Il est vraisemblable que cette entreprise du major prussien tenait à une vaste conspiration qui embrassait tout le nord de l'Allemagne, et que sa maladresse fit avorter. Quoiqu'on n'ait jamais eu de renseignemens bien positifs à cet égard, les esprits étaient montés, et l'on paraissait disposé sur beaucoup de points à renouveler, à l'égard des Français, la catastrophe des vêpres siciliennes.

Les Hessois étaient, à la même époque, en pleine insurrection. Le tocsin sonnait dans un grand nombre de villages, et vingt mille paysans armés marchaient, dans différentes directions, sur la ville de Cassel. Mais le général français, Eblé, alors ministre de la guerre du roi de Westphalie, réussit, par ses sages mesures et son activité, à étouffer ce mouvement avant qu'il n'eût pris de grands développemens.

[1] Ils furent mis en liberté au mois de mai 1814, après l'abdication de Napoléon, et rendus au roi de Prusse.

Diversion tentée par les Anglais pendant la guerre avec l'Autriche ; expédition du général Stuart sur les côtes du royaume de Naples. — On a vu dans la proclamation adressée par l'archiduc Charles aux peuples de la monarchie autrichienne, à l'ouverture de la campagne, que la cour de Vienne donnait à entendre qu'elle serait secondée dans cette nouvelle lutte par l'une des grandes puissances de l'Europe [1]. C'était désigner assez clairement l'Angleterre, puisque la France se trouvait alors en paix avec les autres gouvernemens. Toutefois, l'archiduc avait enveloppé d'un certain mystère cette déclaration encourageante, soit parce que les bases de cette alliance ne fussent pas encore arrêtées; soit peut-être, ainsi qu'on l'a pensé dans le temps, que le cabinet de Vienne voulût laisser supposer que la coopération annoncée viendrait de la Russie ou de la Prusse [2], bien plus en position l'une et l'autre, de secourir l'Autriche dans ses efforts contre le redoutable Napoléon.

1809. Italie. Juin.-Juillet.

Les événemens ne tardèrent pas à démontrer que la Russie et la Prusse ne prendraient point parti pour l'Autriche dans la nouvelle guerre. L'empereur Alexandre, fidèle au traité de Tilsit, aux conventions d'Erfurth, crut même devoir armer, en faveur de son allié, l'empereur des Français, pour arrêter l'invasion du grand-duché de Varsovie par les troupes autrichiennes; et l'on vit le cabinet de Saint-James se préparer seul à agir dans les intérêts de celui de Vienne.

Il fut arrêté entre les deux gouvernemens que, tandis que

[1] « Bientôt des troupes étrangères se joindront à nous pour combattre l'ennemi commun. » (Voyez pages 52 et 53.)

[2] On trouve dans le tome septième de la *Correspondance inédite de Napoléon*, imprimée chez C. L. F. Panckoucke, plusieurs lettres qui jettent un grand jour sur les dispositions du cabinet de Berlin à cette époque, et qui confirment notre assertion. (Voyez page 395 et suivantes, jusqu'à la page 420 de ce même volume.)

1809. Italie. l'Autriche mettrait en mouvement toutes ses forces en Allemagne, en Pologne et en Italie pour combattre l'ennemi commun, l'Angleterre chercherait à diviser celles de la France en les attirant à la fois sur les côtes des royaumes de Naples et de Hollande, et des départemens septentrionaux de l'empire, qu'elle menacerait par des armemens formidables. Les deux cabinets comptaient d'autant mieux sur le succès de ces diversions, que leurs agens, dans les pays dont nous parlons, leur avaient encore exagéré les dispositions particulières des habitans, qu'ils désignaient, en masse, comme impatiens de secouer le joug tyrannique imposé par Napoléon. En effet, au moment même où l'alliance entre l'Autriche et l'Angleterre se renouait ainsi, les deux provinces des Abruzzes et de la Calabre, dans le royaume de Naples, étaient de nouveau en insurrection contre le roi Joachim Murat; et l'on pouvait croire, avec quelque raison, que, si les mécontens se voyaient une fois assurés d'une forte protection, ils auraient forcé l'empereur des Français à distraire une grande partie des troupes sous les ordres du prince vice-roi d'Italie, pour maintenir son beau-frère sur le trône qu'il lui avait donné.

Les espérances que donnait l'expédition projetée sur les côtes de la Hollande et à l'embouchure de l'Escaut étaient encore plus positives : on savait que la Hollande se plaignait hautement d'être soumise au système prohibitif imposé par le monarque français; et quoique la masse du peuple parût attachée au roi qui la gouvernait avec une douceur exemplaire, un grand nombre d'habitans étaient disposés, par calcul, à se joindre au parti qui promettait de rétablir les bases de l'ancienne prospérité nationale.

Le port d'Anvers et une partie des côtes du nord de la France étaient sans défense; presque toutes les places frontières étaient désarmées et sans garnisons; tous les dépôts

étaient vides, et il fallait un laps de temps assez considérable pour que le gouvernement français pût réunir les moyens de s'opposer aux progrès d'une invasion vivement exécutée. 1809. Italie.

Ces considérations avaient décidé l'Angleterre à tenter les deux expéditions dont nous parlons, et où elle trouvait d'ailleurs, pour elle-même, un avantage réel.

Le général Stuart, qui commandait les troupes que le cabinet de Saint-James n'avait point cessé d'entretenir en Sicile, autant pour la défense de cette île, que dans l'espoir de reconquérir un jour le royaume de Naples; le général Stuart, disons-nous, eut ordre de se concerter avec la cour de Palerme pour les préparatifs de la première de ces expéditions; tandis que le ministère britannique accélérait, de son côté, l'armement destiné contre les côtes de la Hollande. Rien ne fut négligé pour que celui-ci répondît à l'importance des résultats qu'on en attendait. L'or, les hommes, les navires, furent prodigués; mais, par une suite de cette espèce de fatalité qui semblait s'attacher aux entreprises de ce genre, tentées jusqu'alors par la Grande-Bretagne, on va voir ces deux expéditions échouer malgré toutes les mesures prises pour en assurer le succès.

Le général Stuart et le commodore Martin employèrent plus de quatre mois à faire leurs préparatifs en Sicile; le roi Joachim en fut informé : long-temps avant que les Anglais fussent en état d'agir, il connaissait déjà tout le secret de l'entreprise, et faisait ses dispositions pour la repousser. Les troupes françaises stationnées dans le royaume de Naples, après avoir rétabli la tranquillité dans la Calabre et dans les Abruzzes, eurent ordre de se concentrer et de venir occuper les côtes; des levées extraordinaires furent ordonnées et exécutées avec rigueur; on établit plusieurs camps autour de la capitale, et le roi, qui connaissait la guerre et qui l'avait faite avec distinction, s'occupa du soin de donner à ses nouvelles

1809. Italie. troupes l'organisation et la discipline qui assurent le succès des armes. Ami du faste et de la représentation, Murat s'était déjà entouré d'une garde d'honneur composée de tous les fils des plus riches seigneurs, propriétaires et négocians de son royaume. La politique était entrée aussi pour beaucoup dans la création de ce corps d'élite; le roi avait voulu s'assurer des dispositions des personnages les plus marquans entre ses sujets, et les fils étaient comme des ôtages qui répondaient de la fidélité des pères. Murat, entouré de ces gardes, magnifiquement équipés, passait de fréquentes revues, et cherchait, par l'appât des titres et des récompenses militaires, à exciter l'ardeur des officiers et des soldats. En même temps la plus grande activité régnait dans les arsenaux et dans les autres établissemens militaires; la capitale, devenue le centre de tous les préparatifs de défense, paraissait une ville de guerre. Il était difficile que le général Stuart pût surprendre un adversaire qui se tenait aussi bien sur ses gardes.

L'expédition anglaise apparut enfin au commencement du mois de juin, et les vigies napolitaines la signalèrent en pleine mer, le 12. Lorsqu'elle arriva en vue de Naples, la marine du roi Joachim put facilement en reconnaître la force. Elle était de deux cents voiles, parmi lesquelles deux vaisseaux de ligne, cinq frégates, plusieurs bricks et cutters, et un grand nombre de chaloupes canonnières. Le surplus se composait de bâtimens de transport chargés de troupes, de chevaux, de munitions, et de tout l'attirail d'un grand débarquement. L'armée d'expédition, forte de quinze mille combattans, était composée de troupes anglaises et siciliennes, dans une proportion à peu près égale. Il y avait en outre un grand nombre d'officiers isolés et à la suite, qui, tous brevetés par le roi Ferdinand, devaient, aussitôt après le débarquement, s'occuper d'enrégimenter les habitans, qu'on supposait prêts à se lever en foule à l'apparition de la flotte.

Le gouvernement britannique avait même fait confectionner vingt mille habits pour cette milice future. 1809. Italie.

L'amiral anglais longea d'abord la côte de Calabre, cherchant un point favorable pour le débarquement, et épiant les signaux convenus qui devaient lui être faits de l'intérieur du pays. Mais le général de division Partouneaux, qui commandait dans cette partie, avait su prendre des précautions si sévères et si bien concertées, qu'aucun mécontent n'osa remuer. Quelques débarquemens partiels, opérés par les bâtimens légers de la flotte, n'obtinrent aucun résultat, et furent tous repoussés avec perte par les postes français disposés sur la côte. Ces débarquemens avaient, au reste, pour but principal, de répandre dans le pays des proclamations incendiaires, qui furent presque toutes ramassées par les patrouilles franco-napolitaines. Enfin, la flotte, après avoir louvoyé pendant dix jours, se rabattit tout à coup sur la petite île d'Ischia, à quelques milles de Naples, et parut vouloir y opérer un débarquement. Le 25 juin, au moment où l'avant-garde de la flotte ennemie s'avançait dans le canal, entre l'île d'Ischia et celle de Procida, plusieurs chaloupes canonnières de la marine napolitaine, soutenues par une corvette et par la frégate *la Cérès*, commandée par le capitaine Bauzan, se détachèrent de la côte pour reconnaître ces bâtimens; mais elles furent bientôt entourées par des forces supérieures. L'action s'engagea à neuf heures du matin, et la flottille napolitaine soutint pendant long-temps avec avantage le feu très-violent des Anglais. Une de leurs frégates fut tellement endommagée, qu'elle se vit forcée de prendre le large. Les bâtimens napolitains réussirent à se dégager et à se mettre sous la protection des batteries de Pozzuolo et de Baja.

La corvette et la frégate ayant reçu du roi Joachim l'ordre de rentrer dans le port de Naples, remirent bientôt à la voile, et trompant, par des manœuvres hardies, la vigilance de l'ennemi, elles traversèrent une partie de l'escadre, et ga-

1809. Italie. gnèrent le large pour se diriger ensuite sur Naples. La corvette napolitaine, meilleure voilière, précédait la frégate, qui suivait plus lentement ; ces deux bâtimens furent joints par une frégate, une corvette et dix-huit canonnieres portant du 24, et deux galiotes. Un nouvel engagement eut lieu, à quatre heures et demie du soir, à la pointe de Pausilippe et en présence de toute la population de Naples. Le vent étant venu à manquer, les Anglais tentèrent de prendre les Napolitains à l'abordage, mais ceux-ci se défendirent avec la plus grande résolution, et, après trois heures de combat dans une position désavantageuse, la frégate et la corvette, criblées de coups de canon, et presque désemparées, parvinrent cependant à entrer dans le port de Naples, aux cris répétés de vivent le roi Joachim et l'empereur Napoléon ! Murat, qui n'avait point quitté le fort de l'Uovo (l'OEuf) pendant toute l'action, descendit au port, se fit conduire à bord de la frégate, et combla d'éloges et de récompenses les marins qui venaient de soutenir si glorieusement l'honneur de son pavillon. L'une des frégates ennemies avait été mise hors de combat, et le capitaine avait eu le bras droit emporté par un boulet. Ce succès, car c'en était un d'avoir résisté à des forces aussi supérieures, coûta à la marine napolitaine cinquante hommes tués et près de cent vingt blessés.

Sur ces entrefaites, les troupes anglo-siciliennes débarquèrent dans l'île de Procida, et s'en emparèrent sans coup férir. Le lendemain 26, une division de trente chaloupes canonnières napolitaines, revenant de Gaëte à Naples, suivant l'ordre qu'elles en avaient reçu, parurent dans le canal qui sépare l'île que nous venons de nommer, de celle d'Ischia. Ces chaloupes, ne pouvant plus être protégées par les batteries basses de Procida, dont le feu se croise avec celui de terre-ferme de Meliscola et du cap Misène, se trouvèrent entourées par les bâtimens ennemis. Le combat s'engagea dès quatre heures du matin : les Napolitains se defendi-

rent avec le même courage que leurs camarades avaient dé- 1809.
ployé la veille devant Naples. Un brick anglais fut brûlé par Italie.
la batterie de Meliscola, une canonnière anglaise fut coulée bas, et plusieurs autres très-endommagées. Mais bientôt six chaloupes napolitaines sombrèrent sous la bordée des vaisseaux ennemis, trois furent incendiées, et cinq obligées de s'échouer sur la côte; les seize autres rentrèrent glorieusement dans le port.

A la suite de ce combat, les Anglo-Siciliens opérèrent un nouveau débarquement dans l'île d'Ischia. Six mille hommes prirent terre entre huit et neuf heures du matin, et n'eurent pas de peine à contraindre la faible garnison qui gardait les batteries de l'île à se réfugier dans le fort du château, qui fut investi sur-le-champ. Le commandant napolitain, général Colonna, sommé d'ouvrir ses portes, répondit qu'il se défendrait jusqu'à la dernière extrémité.

Quelques jours après, le général Stuart, informé que quelques démonstrations faites par ses ordres dans le golfe de Policastro, avaient attiré sur ce point le général Partouneaux avec une grande partie des forces qu'il avait à sa disposition, résolut de tenter un troisième débarquement aux environs de Scylla. Les troupes qui y furent envoyées abordèrent sans résistance, et déjà elles se préparaient à attaquer le fort de Scylla, lorsque le général Partouneaux accourut brusquement du point où il s'était d'abord porté, afin de s'opposer à cette nouvelle entreprise. Les Anglo-Siciliens ne se croyant pas assez nombreux pour résister à cet adversaire, se rembarquèrent avec tant de précipitation, qu'ils abandonnèrent sur le rivage tout leur attirail de siége, une grande quantité de projectiles, des munitions, des tonneaux de biscuit et de viande salée, etc. Deux cents cavaliers anglais, détachés dans l'intérieur des terres, furent coupés et faits prisonniers par le général Cavaignac.

1809. Italie. L'occupation des îles de Procida et d'Ischia, et la tentative sur Scylla, furent à peu près les seules opérations du général Stuart. Depuis le 1er jusqu'au 22 juillet, la flotte anglaise continua à croiser sur les côtes du royaume de Naples, et tint en haleine les troupes chargées de les défendre. De temps à autre elle faisait des démonstrations de débarquement qui se bornaient toujours à jeter sur le rivage quelques-uns de ces bandits ou gens sans aveu qui s'étaient signalés dans les campagnes précédentes par leurs brigandages, par la dévastation des propriétés, et par des assassinats partiels. On sait que l'emploi de ces moyens auxiliaires était familier au gouvernement sicilien, et que les Anglais s'y prêtaient avec complaisance. Ces misérables, ainsi débarqués sur les côtes de la Calabre, s'occupaient bien mieux de leur ancien métier de voleurs ou de sicaires, que d'accroître le nombre des partisans du roi Ferdinand. Ils ne réussirent qu'à rassembler quelques hommes de leur trempe, et les excès commis par cette association de brigands furent plus favorables aux intérêts du roi Joachim que ne l'auraient été quelques milliers de soldats de plus dans son armée. Ils inspirèrent aux habitans paisibles un grand éloignement pour le retour de l'ancienne dynastie, et un attachement réel pour le nouveau gouvernement, qui s'étudiait à rétablir partout l'ordre et la tranquillité, et à protéger constamment les personnes et les propriétés. Les Anglais eux-mêmes finirent par être honteux de la conduite atroce de ces indignes agens d'insurrection. Le général Stuart et le commodore Martin se crurent obligés de publier une proclamation pour les désavouer [1].

Enfin, le 22 juillet, le général Stuart, désespérant de

[1] Ils avaient un meilleur moyen de couvrir leur honneur; c'était de ne pas se charger du débarquement de ces hommes. Leur refus eût démontré bien plus évidemment à l'Europe que la loyale nation anglaise dédaignait le secours machiavélique de voleurs et d'assassins de profession.

pouvoir atteindre le but de l'expédition, se décida à retourner en Sicile. Les troupes anglo-siciliennes évacuèrent les îles de Procida et d'Ischia, et le 24, à cinq heures du matin, quatre frégates protégeaient les dernières embarcations. Le 26, la ville de Naples perdit entièrement de vue cette flotte de deux cents voiles, dont la première apparition avait d'abord causé beaucoup d'inquiétude. Ce même jour, des députations des deux îles vinrent confirmer l'entière évacuation de l'ennemi. Le général Colonna, commandant le château d'Ischia, avait conservé ce poste intact. 1809. Italie.

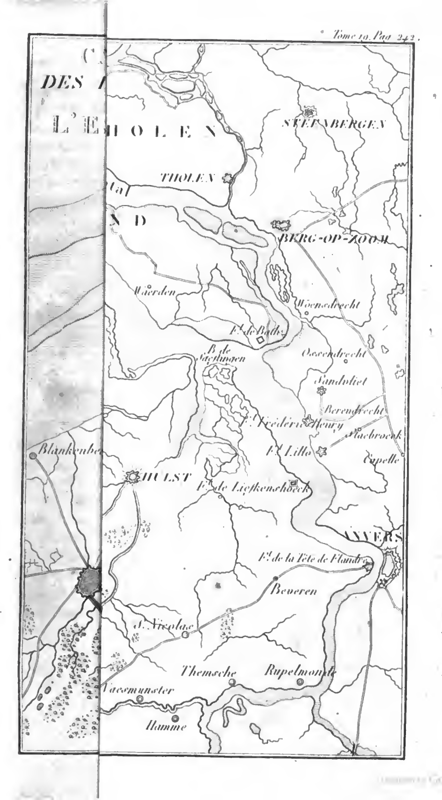
La retraite inopinée des Anglo-Siciliens, cette détermination prise de renoncer si promptement à une entreprise dont les préparatifs avaient exigé tant de frais, et sur laquelle les deux cours de Londres et de Palerme avaient fondé de si grandes espérances, paraissent avoir été amenées par deux causes principales. D'abord, il est de fait (et tout avait été calculé dans cette supposition) que l'on comptait puissamment sur le soulèvement des provinces; et nulle part il n'y eut d'insurrection. Partout, au contraire, les habitans s'étaient joints aux troupes de ligne pour s'opposer à toute tentative de descente. En second lieu, les Anglais ne pouvaient se maintenir dans les deux îles de Procida et d'Ischia, qu'en y formant des magasins de vivres considérables, tant pour les troupes que pour les habitans, qui n'avaient pas même d'eau douce. Il fallait faire venir ces vivres et cette eau de la Sicile, et les distances rendaient les approvisionnemens difficiles. Une maladie épidémique s'était, d'ailleurs, manifestée sur la flotte et exerçait de grands ravages parmi les équipages. Cette dernière circonstance contribua peut-être plus que les autres motifs, à faire abandonner une entreprise qu'il aurait fallu brusquer pour obtenir le succès désiré.

1809. Hollande et Belgique. Août.-Sept.

Expédition du général lord Chatam, à l'embouchure de l'Escaut, et dans l'île de Walcheren.—Au moment où l'expédition dirigée contre le royaume de Naples se terminait sans autre résultat pour les Anglais, que la honte de l'avoir entreprise, celle qu'ils avaient projetée sur les côtes de la Hollande, vers l'embouchure de l'Escaut, allait commencer. Croyant, ainsi que nous l'avons dit, à l'existence d'un parti nombreux dans les provinces bataves, le ministère britannique ne doutait point qu'avec cet appui il ne parvînt à renverser le gouvernement du frère de Napoléon. Une attaque contre Anvers promettait d'ailleurs à l'Angleterre un succès, qui était dans son intérêt beaucoup plus que dans celui de ses alliés; et la destruction de ce beau port, principal chantier et arsenal de la marine française dans le nord, paraissait, aux yeux des ministres de cette puissance, le moyen le plus prompt et le plus certain d'opérer une diversion utile en faveur de l'armée autrichienne, déjà battue dès l'ouverture de la campagne.

Trente-cinq mille hommes furent destinés à cette expédition, sous les ordres de lord Chatam [1]; l'amiral Strachan commandait les forces de mer, qui consistaient en vingt-deux vaisseaux de ligne, cent vingt autres bâtimens de guerre de différentes grandeurs, et plus de quatre cents transports. Cet armement, auquel on travaillait depuis le commencement du mois de mai, ne fut prêt qu'à la fin de juillet, à l'époque où l'on connaissait déjà à Londres le résultat de la bataille de Wagram. Le plan du cabinet de Saint-James perdait dès lors son importance; le but en était même manqué, puisque l'effet moral de la victoire obtenue par Napoléon, le 6 juillet, devait être et était en effet d'interdire aux Hollandais et aux Belges toute coopération avec les ennemis de la France. Il

[1] Frère aîné du fameux ministre Pitt. L'expédition de l'Escaut a procuré à ce général, jusqu'alors peu connu, une triste célébrité.


DES
L'E
HOLEN
STEENBERGEN
THOLEN
BERG-OP-ZOOM
Waerden
Woensdrecht
Ft. de Bath
B. de Saeftingen
Ossendrecht
Sandvliet
Berendrecht
Ft. Frederic Henry
Ft. Lillo
Capelle
Blankenbe
HULST
Ft. de Liefkenshoeck
ANVERS
Ft. de la Tête de Flandre
Beveren
St. Nicolas
Themsche
Rupelmonde
Waesmunster
Hamme


Digitized by Google

n'y avait plus qu'à tenter un coup de main sur Anvers. La prudence et la politique conseillaient de désarmer; mais l'orgueil britannique se refusa à cette démarche, et l'expédition sur le Bas-Escaut eut lieu. Ainsi détournée de sa destination primitive, l'armée anglaise devenait, à la vérité, une troupe formidable d'*incendiaires* qui devait servir à appuyer les batteries de fusées à la *Congrève*; mais elle n'en avait pas moins de grands obstacles à vaincre : pour agir, elle manquait de temps et d'espace. 1809. Hollande et Belgique.

Une opinion qui doit être constamment populaire en France, c'est que les Anglais seuls, quel que soit leur nombre, ne peuvent se maintenir sur son sol; il se soulève pour les repousser. Convaincu de cette vérité, le cabinet de Saint-James avait pris, toutefois, une entière confiance dans les sentimens des Belges, qu'il supposait mécontens du joug français. Il ne pensait nullement à un siége régulier d'Anvers, place du premier rang, et par conséquent il n'en avait pas mis les moyens à la disposition de lord Chatam, le plus temporiseur des généraux de l'armée britannique. Un commencement d'exécution a prouvé que le projet consistait à refouler dans l'Escaut l'escadre française mouillée à l'embouchure de ce fleuve, au sud-est du banc appelé le *Caloot*, à l'atteindre en la poursuivant jusque devant Anvers, et à l'amener sous les batteries de l'armée de terre, maîtresse des deux rives. L'escadre détruite, on débarquait sur les quais de la ville, situés entièrement sur la rive droite; on incendiait les chantiers, les arsenaux, les casernes, le bagne, les magasins; on faisait sauter les cales, les écluses et les fortifications; on essayait de porter le peuple à la révolte; on introduisait une immense quantité de produits coloniaux et manufacturés; enfin, à l'approche des Français, on se retirait dans l'île de Sud-Beveland, ensuite dans celle de Walcheren, où dix mille hommes et, au besoin, des troupes plus nombreuses, devaient faire le siége de Flessingue.

1809. Hollande et Belgique.

Ce projet était basé sur l'occupation immédiate, 1° du sas de Gand, qui couvre le pays d'Axel; 2° de la redoute de Bathz, à l'extrémité orientale de l'île de Sud-Beveland; 3° des forts de Lillo et de Liefkenshoeck, construits à douze cents mètres et en face l'un de l'autre, à deux lieues et demie au-dessous d'Anvers; 4° du fort dit *la Tête de Flandre*, qui protége l'embarcadaire de cette place (Anvers), sur la rive gauche. Tous ces postes, à peine gardés et mal entretenus, pouvaient, en quelques jours, être mis, par les Anglais, à l'abri d'insulte, en débarquant une partie des hommes et de l'armement de la flottille. Mais une chance à peu près certaine de revers, que les marins anglais, d'ailleurs si expérimentés, n'avaient pas calculée, était, pour leur escadre, une navigation de vingt lieues, en un temps donné, sur un fleuve dont le chenal sinueux que les bouées n'auraient plus balisé, a souvent moins de six cents mètres de largeur, et peut matériellement être rendu impraticable entre les deux forts Liefkenshoeck et Lillo.

Une résolution ferme et prompte était l'unique moyen de diminuer le danger qu'offraient les difficultés que nous venons de décrire. Au lieu de remonter lentement les bords de l'Escant, comme le général anglais le fit, il devait, par une marche rapide, et par l'attaque de vive force du fort Liefkenshoeck et de la *Tête de Flandre*, prévenir la retraite de l'escadre française devant Anvers. Celle-ci eût perdu alors un des points de sa ligne de défense, et ne pouvait plus tenir la position qu'on lui laissa le loisir de fortifier. Dans ce cas seulement, elle aurait eu tout à craindre de la poursuite de l'ennemi. Quelques détails topographiques démontreront encore mieux qu'il y avait beaucoup de probabilités en faveur de l'entreprise des Anglais.

Blankenberg est le point de la côte le plus convenablement situé pour le débarquement d'un corps de troupes destiné à

une invasion en Flandre. De ce point, une chaussée pavée conduit directement à Anvers. Sa longueur est de vingt-six lieues de poste; elle traverse Bruges et Gand. Ces deux grandes villes, alors chefs-lieux de départemens riches et populeux, que les impôts indirects fatiguaient plus encore que la conscription, auraient fourni peu de transfuges; mais en y prenant poste, l'armée anglaise donnait à ses desseins une apparence de grandeur, elle employait à son usage les ressources de cette contrée fertile, elle répandait momentanément l'inquiétude et la crainte, et paralysait le zèle de ceux des Belges qui, par intérêt, étaient dévoués à la France.

1809. Hollande et Belgique.

De la rade des *Dunes* à Blankenberg, il y a vingt lieues; ce trajet pouvait être effectué de manière à ce que la flotte arrivât au point du jour : le débarquement s'opérait sans coup férir, et Bruges était immédiatement occupé; des détachemens de troupes légères se dirigeaient alors sur l'Ecluse, fort demantelé, et sur le sas de Gand, par Moldeghem et Caprike; une division de dix à douze mille hommes marchait sur Courtray avec ordre de pousser des partis et de rester en communication avec Gand par la grande chaussée de Menin; enfin le gros de l'armée arrivait, à marches forcées, sur la Tête de Flandre et Liefkenshoeck, qu'il emportait d'emblée. Alors l'escadre anglaise paraissait à l'embouchure de l'Escaut, et pouvait commencer, avec espoir de succès, ses opérations, qu'elle liait à celles de l'armée de terre. On se convaincra facilement, d'après la carte ci-contre, que ce but eut pu être atteint (en ce qui concerne l'itinéraire) soixante-douze heures après le débarquement effectué à Blankenberg [1].

A la vérité, la Tête de Flandre et Liefkenshoeck, quoique non revêtus, étaient des forts bastionnés, avec fossés

[1] Les généraux commandant les seizième et vingt-quatrième divisions militaires du territoire français n'étaient point en mesure, dans ce court espace de temps, d'organiser la moindre défense.

1809. Hollande et Belgique. remplis d'eau ; le vaste dépôt d'Anvers permettait d'y jeter, à la première nouvelle de la descente des Anglais, une garnison suffisante, et d'en ébaucher l'armement : par conséquent le succès de l'insulte, comme celui de toute action de vigueur, pouvait être au moins incertain. En admettant cette hypothèse, et une autre plus défavorable encore, celle de plusieurs assauts repoussés, toujours est-il que la position de l'ennemi n'en devenait pas plus critique qu'elle ne l'aurait été par suite du plan qui fut adopté par les chefs de l'armée. Au contraire, ceux-ci, dans le projet dont nous parlons, avaient devant eux douze ou quinze jours dont ils pouvaient disposer pour causer de notables dommages au port et à la ville d'Anvers, en établissant, en amont et en aval de la Tête de Flandre, des batteries d'obusiers et à la *Congrève*. Leur retraite était assurée, en temps utile, dans les pays d'Axel et de Cadzand, faciles à défendre, où les havres et les criques de la bouche occidentale de l'Escaut offrent des moyens de rembarquement, entre Terneuse et l'Ecluse, sur un développement de douze lieues. Dans une telle conjoncture, le gouvernement anglais, voyant ses espérances déçues, aurait fait sagement de rappeler ses troupes sur son territoire, au lieu de les transporter dans l'île de Walcheren; il était de sa dignité de renoncer à son entreprise, au lieu de s'aheurter à la prise de Flessingue, en cherchant l'indemnité d'un grand appareil et de ses frais énormes, dans une conquête à peu près inutile, et qui, d'ailleurs, devait être chèrement achetée.

A ce mouvement par Bruges et Gand, qui eût démontré de la franchise et de l'audace, les Anglais préférèrent le débarquement à Cadzand, et le système d'une poursuite timide. Ils avaient, à dix lieues sur leur droite, une chaussée pavée, et ils crurent qu'il vaudrait mieux suivre à travers champs, des chemins vicinaux, entrecoupés de flaques, de digues et de marais. Cette idée des généraux ennemis est d'autant plus

inconcevable, que, pour parvenir à la Tête de Flandre, ils étaient forcés de rejoindre cette même chaussée dont nous venons de parler, à Beveren, à deux lieues d'Anvers [1]. 1809. Hollande et Belgique.

Le 29 juillet, vers neuf heures du matin, l'avant-garde et successivement toutes les divisions de la flotte anglaise furent signalées aux généraux Monnet, gouverneur de Flessingue, et Rousseau, commandant supérieur du pays de Cadzand. A midi, elles se rallièrent à quatre lieues dans l'ouest du banc *l'Elboog*, à l'entrée de la passe dite le Deurloo; à trois heures, quatre frégates et cent trente autres voiles de transport vinrent ranger la côte de Cadzand, à une demi-lieue au large du *Swarte-Polder*, et elles y mouillèrent. Cette division portait les troupes destinées à agir sur la rive gauche de l'Escaut, sous les ordres du général-major Huntley. Le

[1] Il est en effet bien étonnant que les généraux et les ingénieurs anglais surtout ne connussent pas mieux un pays si voisin de la Grande-Bretagne.

Une comparaison entre l'expédition de l'Escaut et celle du Helder en 1799 se présente ici naturellement. Les Anglais, qui avaient des intelligences sur la flotte hollandaise qui leur fut livrée, débarquèrent à Kallants-Oog, et concentrèrent leurs forces sur la digue du Zyp, qu'ils fortifièrent par un grand nombre de batteries. Sortis de leurs retranchemens, ils prirent possession d'Alkmaar, après la seconde affaire de Berghen; et, s'obstinant à combattre entre la mer du nord et le Zuyderzée, sur un terrain rétréci, où leur immense supériorité numérique ne leur donnait aucun avantage, ils furent arrêtés à Castricum, en avant de Beverwyk. Rejetée dans le Zyp, l'armée anglo-russe se trouvait, à la fin d'octobre, dans une situation presque désespérée, et, sans une capitulation peut-être trop généreusement accordée, elle se voyait à la veille de mettre bas les armes. Cependant, si une division de cette armée eût opéré sa descente, non pas à Kallants-Oog, mais sur la côte comprise entre Maas-Sluyts et Schiweningen, elle serait entrée à La Haie, et, en deux jours de marche, elle aurait tourné, par Harlem, ces mêmes positions, où les Bataves fidèles à leur pays, et réunis à douze mille Français environ, triomphèrent de l'ennemi commun. Ainsi, ces Anglais, aujourd'hui si fiers de leur science militaire, ont prouvé, deux fois en dix ans, qu'ils avaient encore beaucoup à apprendre. En Nord-Hollande, comme sur les bords de l'Escaut, on retrouve cette défiance et cette hésitation d'une armée insulaire, qui se croit compromise dès qu'elle perd de vue les mâts de ses vaisseaux.

1809. Hollande et Belgique. reste de la flotte fit voile au nord de l'île de Walcheren. Le général Rousseau expédia sur-le-champ des estafettes au ministre de la guerre, à Paris, et aux généraux commandant la vingt-quatrième division militaire, et les départemens de la Lys et de l'Escaut. Son quartier général était à Breskens; il n'avait alors près de lui qu'une cohorte de garde nationale soldée, forte de trois cents hommes; mais il pouvait disposer d'un régiment provisoire et d'un bataillon du soixante-cinquième, qu'il tenait casernés à Gand, afin de les préserver de l'insalubrité du climat de Cadzand et de cette partie de la côte. Des ordres furent donnés pour que ces troupes se dirigeassent, à marches forcées, par Ecloo et Ysendick, sur Grode.

Le pays de Cadzand [1] n'avait point de sûreté; un ingénieur s'y était rendu au mois de juin, pour projeter les grands travaux qui depuis y ont été exécutés. Il avait à peine eu le temps, en quarante jours, d'agrandir et de donner quelque consistance à la principale batterie de côte, située sur les dunes, à un quart de lieue et à l'ouest de Breskens. Ce point correspond au rempart de Flessingue, dont il est éloigné de quatre mille sept cents mètres, distance qui mesure la plus petite largeur de l'Escaut. La batterie était armée de vingt canons sur affûts de côtes, et de six mortiers à longue portée; quatre autres batteries étaient ouvertes et moins fortement armées. Ysendick, petit fort hexagone, en terre, dont le site est d'ailleurs avantageux, n'était point compris au nombre des postes de guerre. Le terrain de ses fortifications avait été aliéné en 180[illegible].

Dans cette situation précaire, le général Rousseau se porta

[1] C'est à tort que, dans les géographies françaises et étrangères, on désigne ce pays comme une île; depuis 1784, il est joint au continent par les digues de Biervliet et de Bakkers-Polder. Un autre barrage a été construit dans le Swin, une demi-lieue au-dessus de la ville de l'Ecluse. Cette construction est de 1806.

au Swarte-Polder : il y reconnut la division ennemie, qui mettait ses chaloupes à la mer; quelques bâtimens armés s'étaient encore approchés de terre, et lançaient des obus sur le rivage. Il ne voyait aucune possibilité de s'opposer au débarquement qui, selon les apparences, devait être effectué le lendemain, 30 juillet, vers trois heures du matin, la marée étant favorable à ce moment. Il employa le reste de la journée à faire parader ses trois cents hommes de garde nationale dans la campagne, et simula des mouvemens dont l'objet était de donner le change sur le nombre de cette troupe. A l'entrée de la nuit, il jetà dans la grande batterie deux compagnies, quarante canonniers de ligne, et ce qu'il y avait de plus solide dans la compagnie de gardes-côtes. Il espérait en prenant position, avec le reste de son monde, près de Grode, tirer parti des moyens de chicane qu'offre le pays, pour maintenir sa communication avec les secours qu'il attendait impatiemment. Mais il perdit bientôt cet espoir; les soldats s'étant presque tous enivrés pendant la nuit, se débandèrent, et plusieurs poussèrent même l'infamie jusqu'à briser leurs armes. Le général Rousseau passa quatre heures dans la plus cruelle anxiété, entouré seulement de quelques officiers. Enfin, le jour parut, et, chose étonnante! on vit la flotte ennemie immobile. Dès cet instant, le sort de l'expédition fut irrévocablement fixé.

1809. Hollande et Belgique.

C'était déjà une faute capitale de n'avoir destiné que le tiers de l'armée à l'attaque de la rive gauche, parce que là était le chemin d'Anvers; ce fut une seconde faute plus grave encore de ne pas brusquer le débarquement [1].

[1] Lors de l'enquête ordonnée à ce sujet par le parlement britannique, le commodore Owen, qui commandait la division devant la côte de Cadzand, allégua, pour justifier cette lenteur si peu honorable pour la marine et l'armée anglaise, 1°. la nécessité de réunir les péniches qu'il avait demandées à l'escadre, afin de jeter sur le rivage au moins trois mille hommes à la fois; 2°. plusieurs autres

1809. Hollande et Belgique. Le 30, à midi, deux bataillons du huitième régiment provisoire, conduits par le major Gauthier, et le bataillon du soixante-cinquième, sous les ordres du major Levavasseur, arrivèrent à Grode. Ces braves gens, qui avaient fait, sans halte, seize lieues de poste, furent placés, le huitième, sur le développement de la côte; le soixante-cinquième en réserve. Ces dispositions avaient été aperçues des hunes de la flotte, et ce fut, pour les chefs ennemis, un nouveau prétexte de différer le débarquement. Il paraît que le lendemain, 31, le commodore Owen et le général Huntley, persuadés que les obstacles se multiplieraient dans le pays de Cadzand, adressèrent à ce sujet un rapport aux commandans en chef de terre et de mer, et que, par suite, ils en reçurent l'ordre de ne point attaquer la rive gauche. En effet, la division appareilla le 1er août pour rejoindre l'armée; le sol de l'empire français qui, pendant trois jours, avait été menacé, fut ainsi respecté. Le général Rousseau laissa ses deux mille hommes en position, et revint à Breskens, pour se mettre en communication avec le général Monnet, gouverneur de Flessingue.

Napoléon, ne croyant pas le port d'Anvers assez profond pour qu'on pût y armer des vaisseaux de haut bord, ou bien plutôt, voulant rester entièrement maître de l'embouchure de l'Escaut, avait, en 1807, forcé son frère Louis, roi de Hollande, à céder, par un traité, le port de Flessingue à la France. Cette place, regardée comme la plus forte de la Zeelande, est située dans l'île de Walcheren, à treize lieues d'Anvers et au point où le bras occidental de l'Escaut se jette dans la mer du Nord. Elle était devenue un arsenal supplémentaire où s'armaient les vaisseaux construits à Anvers.

L'île de Walcheren, qui a quarante mille habitans et douze

circonstances nautiques. Cependant, la mer était très-belle, et ne contrariait nullement la descente, qui s'effectuait alors, de l'autre partie de l'armée dans l'île de Walcheren.

lieues de circonférence, renferme trois villes : au centre, Middelburg, capitale de la Zeelande; à l'est, Veer, petit poste mal fortifié, en face de l'île de Nord-Beveland, sur le bras de mer dit le Veer-Gat; au sud, Flessingue, qui, avec une zone de dix-huit cents mètres de rayon, appartenait à la France, comme nous venons de le dire; au nord de l'île, en avant de dunes peu élevées, se trouve une plage nommée le *Bree-Zand*, qui présente les plus grandes facilités pour un débarquement. Sa forme est celle d'un segment de cercle qui aurait six cents mètres de flèche et deux cents mètres de cercle. Il y a partout à une petite distance de ses bords, même à mer basse, trois, six et huit brasses d'eau, en sorte que des frégates et des bricks, en se plaçant aux extrémités de la corde, flanquent de leurs feux un espace sur lequel six mille hommes peuvent être rangés en bataille. La proximité des dunes, auxquelles cette plage se rattache, permet en outre à l'assaillant de tourner la droite et la gauche des troupes chargées de la défense de la côte. Ce fut sur le Bree-Zand que les Anglais prirent terre, le 30 juillet au matin.

1809. Hollande et Belgique.

Nous avons dit que dès le 29, entre huit et neuf heures du matin, les vigies de l'île de Walcheren, comme celles de la rive gauche de l'Escaut, avaient signalé l'apparition de la flotte ennemie. Le général Monnet, qui était alors à Middelburg, ordonna au général de brigade Osten, de se porter sur le-champ au camp de West-Kappelle, et d'y faire des dispositions pour empêcher le débarquement.

Les troupes françaises chargées de la défense de l'île, et formant la garnison de Flessingue, se composaient du premier bataillon colonial, du premier bataillon irlandais, d'un bataillon dit des déserteurs rentrés, enfin d'un régiment étranger, désigné sous le nom de premier régiment de Prusse, de trois bataillons, et fort de treize cents hommes, dont quelques-uns désertèrent dès les premiers coups de fusil. Il y

1809. Hollande et Belgique.

avait en outre un détachement de canonniers français, et trois compagnies d'artillerie hollandaise, exercées et animées d'un bon esprit.

Le général Osten, né en Belgique, et l'un des bons officiers de l'armée française, ayant réuni trois bataillons, qui présentaient un total de douze cents combattans, s'avança avec eux et quatre pièces de canon sur le Bree-Zand; mais il ne put empêcher les Anglais de débarquer au nombre de quinze à dix-huit mille hommes, sous les ordres du lieutenant-général sir David Dundas. Toutefois, il défendit le terrain pied à pied, et tua beaucoup de monde à l'ennemi. Se voyant débordé à la fois par la chaussée de Veer et le chemin pavé de Seroobkercke, il se retira d'abord sur Middelburg, et plus tard sous Flessingue, où il était rendu le 31 juillet au soir. Le général-major hollandais, Bruce, qui commandait pour le roi Louis en Zeelande, était à Veer avec une faible garnison : il abandonna ce poste à l'approche d'une colonne ennemie, pour se porter au fort de Bathz. Les Anglais, maîtres de Veer, firent entrer leur flottille dans le Veer-Gat et dans le Sloe. Dix vaisseaux de ligne français faisant partie de la flotte d'Anvers, sous les ordres du vice-amiral Burgues-Missiessy, étaient stationnés aux deux embouchures de l'Escaut. Ces bâtimens, en se retirant à l'approche des voiles ennemies, leur enseignèrent les passes dangereuses d'un fleuve qui coule sur un fond sablonneux et mouvant. Le 30, à la marée du soir, six des vaisseaux français avaient dépassé l'estacade : c'étaient *le Pulstuck*, *l'Anversois*, *le Commerce de Lyon*, *le Dantzig*, *le Dalmate* et *le Duguesclin; le Charlemagne* eût pu en faire autant ; mais *l'Albanais*, *le César* et *la Ville de Berlin* [1], ayant été obligés de mouiller entre Bathz et Waerden, l'amiral Mis-

[1] Presque tous ces vaisseaux avaient été construits sur les chantiers d'Anvers.

siessy préféra de rester dans l'est de l'estacade, afin de pouvoir toujours conserver en vue ces quatre vaisseaux, et leur porter des secours s'ils en avaient besoin. 1809. Hollande et Belgique.

Le 1[er] août, le général Rousseau, prévoyant la position difficile dans laquelle Flessingue allait se trouver, profita d'un vent du sud pour y envoyer, sur les péniches qu'il avait à Breskens, le bataillon du soixante-cinquième régiment sous la conduite du commandant Bousmard. La traversée fut courte ; ce bataillon, débris du régiment qui s'était couvert de gloire à Ratisbonne, fut placé, à trois heures du soir, en avant du faubourg du Vieux-Flessingue, à six cents mètres de la place, où il releva les troupes du général Osten, qui combattaient, depuis le matin, à découvert et corps à corps, contre les soldats anglais, bien supérieurs en nombre. Avant la fin du jour, le soixante-cinquième, fort de six cents hommes à peu près, en eut cent cinquante hors de combat. Ce système de défense, qu'adopta le général Monnet, et qu'il suivit constamment, était déplorable; car, trop faible pour vaincre les masses ennemies, il n'atteignit aucun but en sacrifiant ainsi l'élite de la garnison, et ne retarda pas d'un instant l'établissement des batteries.

Le chef de bataillon du génie, Guilley [1], employé dans le pays de Cadzand, s'était rendu à Flessingue en même temps que le soixante-cinquième; il avait ordre de conférer avec le général Monnet, d'observer les progrès des troupes ennemies employées au siége, et de rendre compte des ressources de la place.

Le 2, les Anglais débarquèrent dans l'île de Sud-Beveland,

[1] Cet officier, auquel nous devons une partie des détails de cette relation, rendit d'importans services pendant la campagne de Walcheren, et fut toujours honorablement cité dans les rapports officiels. C'est à lui que le royaume des Pays-Bas doit les beaux ouvrages de fortifications de Breskens et du Pays de Cadzand.

1809. Hollande et Belgique. et occupèrent la petite ville de Goes, qui en est le chef-lieu. Le général Bruce, retiré, comme nous l'avons dit, au fort de Bathz, l'évacua sans tirer un seul coup de canon, et mit tant de précipitation dans sa retraite, qu'une petite reconnaissance envoyée par l'amiral Missiessy, trouvant les canons encore sur leurs affûts, eut le temps de les jeter dans les fossés pour les soustraire aux Anglais. Une patrouille de trente hommes que le général ennemi, Hope, avait envoyée uniquement pour reconnaître la plage méridionale de l'île, prit possession du fort abandonné. Le général Bruce, après cet acte de lâcheté, osa se présenter devant Berg-op-Zoom, et demanda à y entrer; mais le général français, Tarayre, alors au service de Hollande, et gouverneur de la place que nous venons de nommer, refusa d'ouvrir ses portes au général fugitif.

L'occupation du fort de Bathz par l'ennemi était d'autant plus fâcheuse, que la sûreté de la flotte française se trouvait, par là, compromise. En effet, les batteries de Bathz pouvaient seules empêcher la communication de la branche occidentale de l'Escaut, où étaient les vaisseaux français, avec la branche orientale, que tenaient les bâtimens ennemis. Cette même occupation assurait aux Anglais la possession de la baie de Saeftingen, seul mouillage dans le fleuve, près d'Anvers, assez vaste pour qu'on pût y rassembler de grandes forces de mer, hors de la portée des batteries de la rive opposée. L'ennemi pouvait en outre, sous la protection de Bathz, passer le canal qui sépare Sud-Beveland du continent, et arriver par terre en très-peu d'heures sous les murs d'Anvers : fort heureusement les Anglais ne tentèrent point ce moyen d'attaque. La place d'Anvers, mal défendue et paralysée dans un premier moment d'épouvante, eût pu céder facilement à des efforts brusqués.

Cependant les gouvernemens français et hollandais venaient

d'être prévenus de la soudaine apparition des Anglais sur les côtes de la Zeelande. Le roi de Hollande en fut informé le 1er août à Aix-la-Chapelle, où il se trouvait alors, et partit aussitôt pour Amsterdam, afin de prendre les mesures que les circonstances exigeaient. D'Aix-la-Chapelle même, des courriers furent expédiés aux généraux commandant les divisions militaires françaises vingt-quatrième et seizième, pour qu'ils dirigeassent en toute hâte sur Anvers les troupes et les dépôts dont ils pouvaient disposer.

1809. Hollande et Belgique.

Le 3, au retour du chef de bataillon du génie, Guilley, à Breskens, le général Rousseau adressa au ministre de la guerre, H. Clarke, un premier rapport, qui fixa les idées sur la nature et les résultats probables de l'expédition ennemie. Le 4, il fit passer à Flessingue les deux bataillons du huitième régiment provisoire; le 5, un bataillon du quarante-huitième venu d'Anvers, et, le 6, un détachement de divers corps, fort de deux cent quarante hommes. Tous ces passages réussirent, parce que la flotte anglaise, qui avait débouché du Sloe, se tenait devant Ramekens, à l'embouchure du canal de Middelburg, et ne s'était pas encore réunie aux bâtimens stationnés à l'ouest et en aval de Flessingue; mais, après le 6 août, cette réunion, ayant eu lieu pour achever le blocus de Flessingue, toute communication devint impossible. Les embarcations que l'on expédia tombèrent dans la ligne des chaloupes anglaises, qui, pendant la nuit, croisaient à l'entrée du port.

Du 3 au 8 août, l'ennemi construisit des batteries devant la place, et retrancha sa ligne de contrevallation pendant que les troupes de la garnison, sous les ordres de l'infatigable général Osten, continuait à livrer au dehors des combats meurtriers. Le rempart tirait sans interruption comme sans avantage sur tous les points où l'on remuait de la terre. La batterie ennemie, qui, par son étendue et son commande-


1809. Hollande et Belgique.

ment, devait le plus inquiéter les assiégés, était établie sur la dune dite du *Nolle*, au saillant de la digue de mer, en aval et à neuf cents mètres de la place. Elle n'était point encore complétement armée; mais le général Monnet, supposant au contraire qu'elle était prête à jouer, résolut de la faire enlever, et ordonna une grande sortie pour le 8 août au point du jour. Flessingue, n'ayant ni chemin couvert ni ouvrages extérieurs, les troupes furent rassemblées derrière les courtines; on déboucha par les deux ponts jetés sur le fossé qui entoure la place du côté de la terre, et on fit une fausse attaque sur la chaussée de Middelburg. L'ennemi ne résista point à ce premier choc, ses avant-postes furent surpris et passés au fil de l'épée; mais il découvrit bientôt le but de la sortie : il porta au Nolle ses meilleurs bataillons et sa réserve, et là, les Français (commandés par le général Osten) eurent à soutenir, contre des forces decuples, un combat opiniâtre et sanglant. Il était impossible d'emporter la batterie; on s'y acharna cependant, et quelques hommes parvinrent jusqu'à l'épaulement, où ils se firent tuer. Enfin, après des prodiges de valeur, il fallut songer à la retraite, qui devenait difficile à une si grande distance de la place : elle s'effectua en bon ordre. Les Anglais poursuivirent à peine l'arrière-garde : quelques blessés seulement restèrent entre leurs mains.

De leur aveu, leur perte s'éleva à quinze cents hommes; les Français en eurent huit cents hors de combat. Le bataillon du quarante-huitième avait été le plus maltraité, sa compagnie de grenadiers était détruite. Cette affaire, brillante et malheureuse tout à la fois, devait décourager les assiégés, dont le nombre diminuait chaque jour.

Les troupes n'avaient point compris d'abord pourquoi on les lançait sans cesse contre la ligne ennemie; plus tard, elles s'imaginèrent que l'entêtement que le général Monnet mettait

à renverser les travaux des batteries provenait de la crainte dans laquelle il était de les voir commencer le feu, et, par suite de cette réflexion, les officiers subalternes, principalement les étrangers, furent persuadés que la place par elle-même n'était pas tenable, et que sa défense ne pourrait être prolongée pendant le bombardement. 1809. Hollande et Belgique.

Mais, avant de pousser plus loin le récit des opérations du siége de Flessingue, nous devons faire connaître ce qui se passait dans le même temps sur le continent.

A la réception des premières dépêches du général Rousseau, le ministre de la guerre s'était hâté d'informer l'empereur Napoléon, alors au château de Schoenbrunn, de l'apparition de la flotte britannique à l'embouchure de l'Escaut; mais, comme la circonstance était trop critique pour attendre avant d'agir les ordres du monarque, le comte d'Hunebourg (c'était alors le nouveau titre du ministre Clarke), après avoir pris ceux du prince archichancelier, crut devoir s'occuper immédiatement des mesures qui pouvaient accélérer la défense d'Anvers et des autres points menacés. Tout ce qui se trouvait de disponible en troupes dans les dépôts et dans les places des départemens du nord, fut dirigé sur la ville que nous venons de nommer. Les gardes nationales furent mises en activité, et le général sénateur Rampon eut ordre de se rendre à Anvers pour y commander en attendant que l'empereur eût désigné un général en chef. Plusieurs détachemens de la garnison de Paris, des généraux, des officiers supérieurs de toute arme, rappelés au service ou employés dans l'intérieur, se rendirent en poste à la même destination.

Le roi de Hollande arriva le 12 à Anvers, amenant avec lui un corps de six mille hommes, composé en partie de sa garde, et qui prit poste aux environs de cette place.

A cette époque, environ six à sept mille combattans français, valides ou non valides, se réunissaient sous les ordres

1809. Hollande et Belgique.

des généraux Rampon, Chambarlhac et Dallemagne. Le mouvement de ces troupes qui couvraient toutes les routes, trompant les espions de l'ennemi, ceux-ci firent des rapports exagérés, qui contribuèrent sans doute beaucoup à rendre les Anglais encore plus circonspects dans leurs opérations sur l'Escaut et sur le continent.

Le 13, au matin, les Anglais démasquèrent devant Flessingue six batteries, armées de quatorze mortiers, seize obusiers et dix pièces de canon de 36, opposées aux batteries du rempart dites le *Wite-Maur* et le *Platten-Dick*. Le feu fut entretenu pendant quarante-deux heures jusque vers le milieu de la nuit du 14 au 15. Une grande quantité de fusées à la *Congrève* faisaient partie des projectiles de l'ennemi. Le général Monnet, ayant repoussé la sommation qui lui fut faite à ce moment, le feu recommença dans la matinée du 15 avec la même vivacité de la part des assiégeans, et très mollement du côté de la place. L'incendie causé par les fusées incendiaires s'était manifesté dans plusieurs quartiers à la fois. Les canonniers étaient exténués de fatigue, et les affûts se trouvaient en grande partie hors de service; enfin les hostilités cessèrent tout à fait le 16, et la capitulation fut signée dans la matinée, bien qu'elle porte la date du 15. La garnison obtint les honneurs de la guerre, mais elle resta prisonnière pour être conduite dans la Grande-Bretagne. Cette dernière condition, à laquelle les troupes françaises étaient bien loin de s'attendre, leur causa une vive douleur, et elles manifestèrent la résolution de se défendre lorsqu'elles connurent leur sort; mais il n'était plus temps: déjà les Anglais occupaient les portes. Quatre mille hommes mirent bas les armes et furent conduits à Veere pour y être embarqués immédiatement; lord Chatam ne voulut pas même en excepter les généraux et les officiers.

Quelques habitans avaient été victimes du bombardement.

L'incendie avait détruit le beau bâtiment de l'hôtel-de-ville, et soixante-dix maisons : un plus grand nombre étaient fortement endommagées. 1809. Hollande et Belgique.

La reddition de Flessingue causa un vif mécontentement à Napoléon, et lui laissa des doutes sur la conduite du gouverneur de cette place. Il soumit les circonstances du siége à un conseil d'enquête, qui se prononça contre le général Monnet; un conseil de guerre le déclara coupable de lâcheté et de trahison, et le condamna à mort par contumace [1].

Le général Monnet n'est plus. Il importe, en rendant hommage à la vérité, de laver sa mémoire de la tache odieuse dont le couvrit cette condamnation. La discussion, à ce sujet, n'est pas seulement, pour l'historien, une bienséance, elle est un devoir.

Flessingue était une mauvaise place, sans autre dehors qu'une flèche, et sans chemin couvert. Son rempart, non revêtu et d'un faible commandement, avait, pour être à l'abri d'insulte, un fossé plein d'eau, de trente-six à quarante mètres de largeur, mais peu profond. Le seul bâtiment voûté à l'épreuve était un magasin à poudre nouvellement construit. Le gouverneur d'une telle place, en résistant seize jours à l'attaque réglée de vingt-cinq mille hommes, satisfaisait sans doute à toutes les obligations qu'impose l'honneur. Cette idée trompa le général Monnet et le perdit. Il se persuada qu'il avait été assiégé. L'impéritie des Anglais et leur résolution de prendre Flessingue en ruinant ses habitans, ne pouvaient réellement lui servir d'excuse; on le jugea sur ce qu'il avait fait et sur ce qu'il aurait pu faire.

Il commandait à Flessingue depuis 1803; il avait passé ces six années dans une entière sécurité, et, n'ajoutant pas foi

[1] Le général Monnet, resté en Angleterre jusqu'en 1814, revint en France après la restauration de la famille des Bourbons. Le roi le réintégra dans son grade et dans ses honneurs : il est mort en 1819.

1809. Hollande et Belgique. à ce que l'on publiait touchant l'armement de l'Angleterre, il n'avait rien préparé de longue main. L'enquête a prouvé qu'il exerçait un monopole scandaleux sur l'exportation des eaux-de-vie de grains; dénoncé pour ce fait au roi de Hollande, par les notables et les commerçans de l'île de Walcheren, il avait ainsi perdu l'estime des officiers et n'inspirait aucune confiance aux soldats. Il ne l'ignorait point, et cette certitude le tenait dans une sorte de dépendance, qui augmentait l'embarras de sa position militaire. Si, dès le 30 juillet, le général Monnet eût envoyé à Middelburg les vieillards, les femmes et les enfans de Flessingue; si, mettant à profit ce long intervalle de treize jours que les Anglais employèrent à construire leurs batteries, il eût blindé sa manutention, ses magasins et l'arsenal de la marine; enfin s'il eût ménagé sa garnison, au lieu de la compromettre en rase campagne, sans doute les Anglais, honteux d'avoir brûlé des maisons pour leur bon plaisir, auraient été forcés de rapprocher leurs batteries et de commencer les opérations d'un siége plus honorable et plus périlleux; mais la place n'en aurait pas moins succombé, parce que, privée de l'espoir d'être secourue, elle était naturellement à la merci d'un ennemi qui pouvait réparer ses pertes. On a dit que le général Monnet n'avait pas voulu tendre l'inondation : il est vrai que n'étant menacé que d'un bombardement, il devait peu songer à ce moyen de défense toujours désastreux. Toutefois le reproche n'est pas fondé, car il essaya de rompre la digue de mer en amont et à deux cent cinquante mètres du batardeau du fossé : si l'eau ne trouva pas d'issue vers l'intérieur de l'île, c'est que le flux, à cette époque, ne s'éleva pas à la hauteur du sol. Cependant l'hiver, les crues extraordinaires des rivières et les flots soulevés par les tempêtes rompent ou surpassent les digues et causent des inondations; mais dans la belle saison, et surtout lorsqu'il règne des vents d'est, qui, sur les côtes de la Hol-

lande, contrarient le mouvement du flux, il arrive souvent que les marées, même celles de syzygies (nouvelle ou pleine lune), ne s'élèvent pas au niveau du sol. Cette circonstance était applicable à Flessingue en août 1809. 1809. Hollande et Belgique.

La faute la plus grave du général Monnet fut toute entière dans la capitulation. Puisqu'il ne dépendait plus de lui de sauver la place, il fallait sauver l'honneur. Il choisit pour parlementaires deux jeunes capitaines, officiers d'espérance et personnellement recommandables, mais qui étaient encore sans habitude des affaires de guerre et sans vigueur d'esprit. Placés contre leur gré dans la plus pénible situation, en face de généraux anglais qui avaient sur eux une grande supériorité de grade, d'âge et de jactance, ils n'obtinrent rien, et seuls ils signèrent cette convention si dure, pour laquelle le général Osten et le colonel chef d'état-major Weikel n'avaient point été consultés. L'homme à envoyer aux Anglais était ce même général Osten qu'ils avaient vu à la tête des soldats, et dont ils avaient pu apprécier toute l'énergie. Guerrier intrépide, d'une stature colossale, étranger aux formes des discours, mais ayant l'éloquence du courage; Osten aurait dit aux généraux ennemis : « Nous sommes encore quatre mille soldats; nous ne voulons pas être vos prisonniers; laissez-nous rentrer en France, autrement nous irons braver la mort dans vos carrés, et Dieu sait ce qu'il vous en coûtera. »

Nul doute qu'un pareil langage eût imposé au lord Chatam, qui n'aimait pas les moyens extrêmes, et il est probable que la garnison de Flessingue n'eût pas été plus maltraitée que ces douze mille Français qui, n'ayant d'autre ressource que la fermeté de leur chef, et l'éloquence énergique du général plénipotentiaire, Kellermann, furent ramenés par les Anglais, de Lisbonne à Quiberon. Le général Monnet ne suivit point le noble exemple de Junot; il dédaigna l'utile intervention du

1809. Hollande et Belgique. brave Osten; il manqua d'instruction, de dévouement et d'énergie; mais il ne fut point traître.

Flessingue pris, la majeure partie des troupes anglaises passa dans l'île de Sud-Beveland pour appuyer, sur la rive droite de l'Escaut, les opérations de la marine. La flottille y était déjà entrée, ainsi que onze frégates, qui avaient eu, le 11, avec la grande batterie de Cadzand, un engagement insignifiant, pendant lequel chacune d'elles avait tiré plus de deux cents coups de canon. Le 14, huit vaisseaux, dont un de 80, avant de suivre la flottille et les frégates dans l'Escaut, s'étaient embossés à dix-huit cents mètres de l'entrée du port de Flessingue, et avaient fait contre la place un feu très-vif, auquel on ne répondit point.

En remontant le fleuve avec son escadre, l'amiral Strachan avait la conscience de la nullité de ses efforts. Après de grandes difficultés de navigation, il parvint jusqu'au delà de Bathz, d'où, voyant les dispositions prises par l'amiral Missiessy, il jugea que la ligne française était inattaquable. Effectivement elle pouvait être comparée à un vaste front de fortifications. Les forts de Lillo et de Liefkenshoeck, armés chacun de quarante bouches à feu de gros calibre, figuraient les bastions; les vaisseaux embossés, la courtine; et les canonnières, les ouvrages extérieurs. Les Anglais échangèrent donc quelques coups de canon pour la forme, et se disposèrent à sortir de l'Escaut comme ils y étaient entrés. Toutefois, un événement malheureux avait signalé, sur la rive gauche, cette tentative de l'ennemi. Une frégate ayant lâché sa bordée devant la batterie de Ter Neuse, dans le pays d'Axel, un obus vint éclater près du magasin de la batterie, qui contenait trois milliers de poudre en baril, et une grande quantité de gargousses. L'explosion tua ou mutila soixante-quinze hommes qui appartenaient à l'artillerie, à la cohorte de la Somme et à une compagnie suisse.

Cependant le maréchal prince de Ponte-Corvo était arrivé à Anvers le jour même de la capitulation de Flessingue. Il ne fallait pas moins que l'activité de ce chef pour organiser l'armée, ou plutôt la masse confuse qui s'était amoncelée dans les environs de la place que nous venons de nommer; pour débrouiller, dans des circonstances aussi critiques, le chaos inextricable dans lequel le service public était encore plongé. Le maréchal, malgré les efforts antérieurs du général Rampon et des autres généraux, trouva tout à créer; les travaux de défense étaient à peine commencés. On avait peu de munitions, d'artillerie, et l'on manquait de canonniers; la plupart des détachemens qui arrivaient journellement de l'intérieur, étaient, par le défaut de magasins, obligés de vivre de réquisitions, comme en pays ennemi.

1809. Hollande et Belgique.

Accompagné du roi de Hollande, qui se trouvait encore à Anvers, le prince de Ponte-Corvo passa en revue toutes les troupes qui composaient l'armée. A l'exception de la garde hollandaise, qui se faisait remarquer par sa brillante tenue, tous les autres corps présentaient l'aspect d'un rassemblement incohérent, mal armé et sans discipline. On y voyait des matelots, des chasseurs, des hussards, des dragons, même des cuirassiers, tous amalgamés ensemble, et formant des compagnies de fantassins. Dans ce mélange confus et bizarre de soldats de toutes les armes, il y avait des détachemens de Polonais, d'Hanovriens, et de toutes les différentes races d'hommes alors comprises sous la dénomination de Français; des prisonniers prussiens et espagnols avaient même été employés à la défense de l'Escaut. Mais tout en déplorant le désordre d'une telle armée, le prince de Ponte-Corvo songeait déjà au moyen de le faire cesser, et il n'épargna rien pour inspirer de la confiance et du dévouement à ces différentes troupes, étonnées de se trouver ensemble. Le roi de Hollande partit le soir même de cette revue pour Amsterdam.

1809. Hollande et Belgique.

Le maréchal parcourut ensuite la ligne de défense avec des ingénieurs, pour reconnaître les divers emplacemens où il devenait nécessaire de construire de nouvelles batteries. Il distribua les troupes de la manière qui lui parut la plus convenable. Une division fut placée à Berendrecht, occupant Sandvliet, et gardant les digues depuis la frontière de la Hollande jusqu'au fort de Lillo. Tout ce qui existait de cavalerie légère prit poste en deuxième ligne, à Stabroeck, pour se porter avec rapidité au secours des avant-gardes en cas d'attaque, et soutenir leur retraite sur Anvers, si elles étaient repoussées. Une autre division fut placée en échelons entre Capelle et Anvers, parallèlement au cours de l'Escaut. Les bataillons hollandais que le roi avait laissés sous les ordres du lieutenant-général Dumonceau, occupèrent Woensdrecht et Ossendrecht. Des cohortes de gardes nationales, réunies à Bruges, furent placées à Oostburg et à Ysendick. Ces troupes devaient servir de réserve à celles que commandait le général Rousseau, dans le pays de Cadzand. Une seconde réserve fut placée à Hulst. On formait à Gand un corps d'observation, dont le maréchal Moncey, duc de Conegliano, prit plus tard le commandement.

Les officiers du génie qui avaient accompagné le prince de Ponte-Corvo dans sa reconnaissance, eurent ordre de suivre sans relâche la construction ou plutôt les réparations du fort Frédéric-Henri, de tracer un nouveau fort à Ysendick, et d'élever diverses autres batteries sur les deux rives du fleuve. Le prince empêcha qu'on ne fît couler à fond, dans la passe de l'Escaut, un vaisseau rempli de pierres et de sable. C'était une mesure absurde ordonnée par le roi de Hollande, et qui aurait rendu, pour plusieurs années, le port d'Anvers inaccessible même aux bâtimens marchands. La révocation de cet ordre ranima les esprits abattus des commerçans d'Anvers.

On inonda les fossés d'Anvers et des forts Lillo et Liefkens-

hoeck; et les troupes qu'on avait fait baraquer sur les deux rives de l'Escaut, se tinrent prêtes à se porter partout où l'ennemi essaierait de tenter un débarquement. 1809. Hollande et Belgique.

Au 18 août l'armée avait à peu près douze mille hommes en état de combattre. Les cohortes de la garde nationale qui arrivaient journellement de l'intérieur, étaient sans uniformes, sans gibernes, et la plupart sans armes. Il ne se trouvait, à cette époque, que quatre pièces de campagne en état de servir; ce ne fut que le 22 qu'on parvint à en organiser une vingtaine, encore ces pièces n'avaient-elles qu'un seul caisson de munitions chacune; elles étaient traînées par des chevaux de réquisition. L'artillerie de la place d'Anvers était dans un grand délabrement, et manquait de poudre et de projectiles.

Les travaux ordonnés furent poussés avec vigueur; chaque jour, chaque nuit, un retranchement était terminé ou une nouvelle batterie se trouvait armée. Le 24, des moyens respectables de défense protégeaient déjà le défilé tortueux que présente l'Escaut entre Lillo et Anvers. Les inondations furent augmentées pour empêcher que les forts et les batteries situés sur les digues ne pussent être pris à revers, et les commandans de ces postes eurent ordre de les défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Les troupes prenaient les armes avant le jour, ou bien dès qu'on apercevait quelques mouvemens dans la ligne des vaisseaux ennemis. Les chefs de corps employaient ces momens d'attente à exercer leurs soldats aux évolutions, et les gardes avancées ne remettaient jamais leurs armes en faisceaux, avant d'avoir manœuvré plusieurs heures. La lenteur et l'inaction des Anglais donnèrent ainsi le temps et les occasions d'aguerrir l'armée, et d'instruire les recrues qu'on envoyait journellement.

Dans la soirée du 26, l'ennemi rangea tous les bâtimens de

1809. Hollande et Belgique. transport chargés de troupes dans le canal de Berg-op-Zoom, à la hauteur d'Ossendrecht ; le reste de son armée était en bataille derrière le fort de Bathz. Tout semblait annoncer un débarquement sur la rive droite, et une attaque générale pendant la nuit. On fit rentrer les trois vaisseaux d'avant-garde de l'escadre française entre la citadelle et le bassin d'Anvers. Aucune attaque n'eut lieu. On vit dès-lors diminuer chaque jour le nombre des vaisseaux ennemis.

Il paraît qu'en perdant l'espoir de réussir dans leur entreprise sur Anvers, les Anglais avaient eu le projet de lancer contre la flotte et les estacades des brûlots et des machines infernales, et de fermer l'Escaut en coulant dans les passes des carcasses pleines de pierres ou de blocs de maçonnerie. Le prince de Ponte-Corvo, instruit de ce dessein, prit sagement d'avance les mesures qui pouvaient le faire échouer ; mais l'ennemi ayant renoncé au projet d'incendier la flotte, comme à celui de l'attaque, les préparatifs du maréchal restèrent sans effet à cet égard, comme pour les débarquemens présumés.

Le 30, il ne restait plus que soixante voiles devant Bathz. L'ennemi, en abandonnant cette station, fit penser qu'il allait porter ses forces sur des points où l'on fût moins bien préparé à le recevoir. On le vit menacer à la fois la Hollande, les pays d'Hulst, d'Axel et de Cadzand, et les côtes de Flandre. Mais du côté de la Hollande il devait trouver la division du général Gratien, arrivant d'Allemagne, et les Hollandais s'armant de toutes parts pour la défense de leur territoire et de leur roi ; dans les pays d'Hulst, d'Axel et de Cadzand, une armée nouvellement réunie sous les ordres du maréchal Moncey. Le ministre directeur de la guerre, Dejean, premier inspecteur de l'arme du génie, faisait mettre à l'abri d'insulte toutes les places de la Flandre hollandaise, depuis Hulst jusqu'à Nieuport.

Le 4 septembre, on ne vit plus un seul bâtiment ennemi

dans la rade de Saeftingen. Les Anglais avaient évacué successivement Bathz et l'île de Sud-Beveland, pour réunir leurs forces à Walcheren, dont la garnison fut fixée à dix mille hommes. Le reste de l'expédition se rembarqua à Veere, à Flessingue et à Rammekens, sur les bâtimens de transport, qui mirent à la voile pour l'Angleterre. Le prince de Ponte-Corvo, qui fut remplacé bientôt après par le maréchal Bessières, duc d'Istrie, fit occuper Sud-Beveland; on construisit sur la rive du Sloe[1] plusieurs batteries, qui eurent de fréquens engagemens avec celles de l'ennemi, placées sur l'autre rive. Cet état de choses dura jusqu'au moment de l'évacuation de Walcheren; la flottille anglaise prit souvent part à ces engagemens.

1809 Hollande et Belgique.

Les maladies causées par l'insalubrité de la Zeelande avaient déjà commencé à faire de grands ravages dans l'armée ennemie. Quelques jours après la prise de Flessingue, une maladie endémique, appelée dans le pays : *fièvre des polders*, se manifesta parmi les soldats, avec une intensité qui alla toujours en croissant dans une progression effrayante. Le 22 août, les Anglais avaient déjà quinze cent soixante et quelques malades; le 26, trois mille; le 28, quatre mille; enfin, le 8 septembre, le nombre des fiévreux s'élevait à dix mille neuf cent quarante-huit. L'ennemi était obligé de vivre dans Flessingue, au milieu des ruines qu'il avait faites. Les vapeurs d'un incendie mal éteint, et les exhalaisons des cadavres à peine enterrés dans le sable autour des remparts auraient seules occasioné des maladies, alors même que l'influence délétère du climat n'eût pas été suffisante. Ces deux causes réunies avaient, dès le 30 août, tellement agi sur la garnison, que les généraux ennemis s'étaient vus dans l'obligation de faire relever les gardes deux fois dans le même jour. La

[1] Canal qui sépare l'île de Sud-Beveland de celle de Walcheren.

1809. Hollande et Belgique. mortalité fut si grande, qu'on n'enterra les morts que la nuit; mesure terrible, qui ne se prend que pour la peste, dans la crainte de frapper de terreur les survivans, et d'accroître ainsi le mal. Les chirurgiens anglais, désespérés et succombant eux-mêmes au fléau commun, demandaient leur remplacement et leur retour en Angleterre.

Lord Chatam, déjà avancé en âge, et ordinairement valétudinaire, était tombé malade presque en arrivant dans l'île de Walcheren. Ses compatriotes lui ont fait le reproche de s'être occupé presque exclusivement de sa santé et du soin d'avoir *de bon bouillon de tortue*, au lieu de se livrer aux détails de l'expédition qui lui était confiée.

Conquête des Anglais, l'île de Walcheren était devenue naturellement l'entrepôt de leurs marchandises, qui devaient être introduites frauduleusement en Hollande et en France. Cet avantage ne compensait point les sacrifices qu'exigeait la conservation du pays; et le gouvernement, sur les représentations de ses généraux, ordonna qu'il serait évacué. Cinq mille Anglais avaient été tués ou blessés lors de la descente et pendant le bombardement; neuf mille périrent de la fièvre des polders, à laquelle l'intempérance avait donné un caractère encore plus grave. Mais, avant de se rembarquer, et pour obéir aux ordres de lord Liverpool, les malheureux soldats, que poursuivait une mort presque certaine, furent encore obligés d'achever la destruction des fortifications de Flessingue. Le ministère britannique ne voulut point que l'armée évacuât l'île de Walcheren sans y laisser les traces de son séjour, la dévastation et des ruines. Un plan conçu par le colonel du génie Pilkington, et d'après lequel on pouvait détruire de fond en comble tout ce qui restait des établissemens maritimes et militaires des Français, fût remis au général en chef; Chatam, qui le fit exécuter. Le 21 septembre, jour du départ définitif de l'expédition anglaise, il n'existait plus à Fles-

singue aucun vestige du port et des fortifications. Tout avait été anéanti par les mines ou l'inondation de la mer. 1809. Hollande et Belgique.

La dernière frégate ennemie mit à la voile le 24. Le général Rousseau envoya aussitôt à Flessingue une chaloupe et trente hommes, qui prirent possession du port marchand. En même temps, le maréchal duc d'Istrie ordonnait au général Gilly de traverser le Sloe avec une division, et de marcher sur Middelburg.

Les Anglais avaient embarqué les munitions navales de Flessingue, tous les bois des chantiers et ceux provenant du dépècement d'une frégate et d'un brick en construction. L'arsenal de la marine était incendié; les murs des magasins à poudre, le revêtement des quais du port militaire, les bajoyers du sas, qui donnait entrée aux vaisseaux de ligne dans les bassins, n'existaient plus. Ces dégâts indiquent suffisamment ceux qui auraient eu lieu à Anvers: on les évalua à deux millions.

C'est ainsi que se termina presque sans combat et honteusement pour les Anglais une campagne où peu de ceux-ci succombèrent sous les coups des Français, mais qui fut, pour leur armée, aussi funeste, que si elle eût livré des batailles et éprouvé de grands revers.

Ce triste résultat, alors qu'on en avait annoncé emphatiquement un autre tout opposé, excita en Angleterre un mécontentement général et de fortes récriminations; blâmés hautement par la nation, les ministres furent accusés par le parlement d'avoir été les auteurs du désastre de Walcheren, par les fausses mesures qu'ils avaient prises pour le succès de l'expédition. Une commission d'enquête fut nommée au sein même de la chambre des communes, à l'effet d'examiner la conduite du ministère dans cette funeste entreprise. Le parti de l'opposition reprochait surtout aux ministres d'avoir prolongé inutilement l'occupation de Walcheren, et

1809. Hollande et Belgique. d'être devenus, par leur entêtement à cet égard, les assassins de plusieurs milliers de leurs compatriotes. Cette accusation parut si grave et si bien fondée, qu'elle entraîna la majorité des suffrages. En effet, dans le vote émis par la chambre des communes sur la question de savoir si les ministres seraient blâmés pour avoir conservé Walcheren si long-temps, l'affirmative fut de deux cent soixante-quinze voix contre deux cent vingt-quatre[1].

L'histoire, en sanctionnant cette décision de la majorité de la chambre des communes, doit aussi signaler la conduite du général chargé de diriger une expédition aussi importante. Anvers était le but principal de l'entreprise : centre et place d'armes du système de défense de l'Escaut, cette ville devenait un point d'appui précieux pour les opérations ultérieures. Les Anglais, par l'irrésolution et l'impéritie de lord Chatam, perdirent la plus belle occasion que la fortune leur eût offerte depuis long-temps de causer un dommage notable à leur ennemi ; Anvers ne serait peut-être pas devenu, entre les mains de Napoléon, un des plus beaux ports de l'Europe, et la jalouse Angleterre eût pu voir cinq ans plus tôt la destruction de l'arsenal maritime qu'elle redoutait.

[1] Tous les détails de ce débat ont été insérés dans le Journal officiel, *le Moniteur* Napoléon était bien aise que la honte de ses ennemis fût ainsi mise à découvert.

LIVRE SEPTIÈME.

GUERRE D'ESPAGNE.

CHAPITRE PREMIER.

SUITE DE L'ANNÉE 1809.

Suite des opérations militaires en Espagne; Bataille de Talavera de la Reyna; combat de l'Arzobispo; batailles d'Almonacid, d'Occaña; combat d'Alba de Tormez. — Opérations du général Suchet en Aragon; combat de Maria de Belchité, etc. — Opérations militaires en Catalogne; siége et prise de Gérone.

Tandis que Napoléon, châtiant l'imprudente Autriche, continuait d'étonner l'Europe par la rapidité de ses triomphes et par le déploiement des ressources de son génie militaire et politique; disséminées sur un terrain immense, livrées à elles-mêmes, affaiblies par les maladies endémiques, par des combats partiels et sans résultats, ne recevant d'ailleurs aucun renfort de l'intérieur de l'empire, les armées françaises, en Espagne, luttaient péniblement contre les nombreux et puissans obstacles qui s'opposaient à l'entière conquête de ce royaume. Pendant tout le cours de la campagne d'Autriche, elles n'avaient pu que se maintenir dans les positions où elles se trouvaient à la fin d'avril, et, si la valeur des troupes procura aux généraux qui les commandaient de fréquentes occasions de vaincre, ces succès isolés ne découragèrent point un ennemi actif et persévérant.

1809. Espagne.

1809. Espagne. La suite des événemens de la campagne de 1809 en Espagne prouva en effet que les lieutenans de l'empereur des Français ne pouvaient plus achever la soumission de ce royaume, parce que le défaut d'ensemble dans les opérations et l'absence d'un directeur suprême devaient nécessairement rendre illusoires les avantages remportés par chacun d'eux.

Personne n'admire plus que nous le grand et noble caractère que les habitans de la Péninsule ont déployé dans la guerre de leur indépendance; personne ne reconnaît mieux la légitimité de leur cause, et la généreuse constance avec laquelle ils ont combattu pour l'affranchissement de leur sol; mais, en examinant sans prévention et avec une rigoureuse impartialité les divers événemens de la guerre d'Espagne en 1809, on reconnaîtra que le grand œuvre de la libération de ce pays doit son élaboration à d'autres élémens.

Supposons que l'Autriche, résistant aux séductions de l'Angleterre, fût restée en paix avec la France, pourrions-nous affirmer que la nation espagnole, soutenue par les armes britanniques encore plus efficacement qu'elle ne l'a été, eût réussi à sortir victorieuse et libre de la lutte où elle s'était engagée avec le dominateur de l'Europe? Malgré son héroïsme, sa résignation à tous les sacrifices, sa devise patriotique de vaincre ou mourir, n'est-il pas probable au contraire qu'elle aurait cédé une seconde fois dans l'espace d'un siècle à la force des armes, qu'elle aurait reçu un souverain des mains de Napoléon, comme autrefois elle avait accepté un maître de celles de Louis XIV?

Au commencement de 1809, un monarque guerrier, entouré de tous les prestiges de la victoire, de l'appareil d'une puissance indomptable, commandait les armées françaises en Espagne. Il venait de vaincre et de détruire en quatre batailles rangées les forces que la nation insurgée en masse avait voulu lui opposer. La terreur que son nom inspirait était

telle, qu'une armée anglaise, accourue du Portugal au secours de ses alliés, s'était arrêtée tout à coup, incertaine si elle continuerait de marcher contre un ennemi déjà victorieux et avide de nouveaux triomphes. Cette armée de secours, aguerrie, bien disciplinée, était la seule ressource qui pût ranimer la constance, alors fortement ébranlée, des partisans de l'indépendance espagnole; toutefois, le prudent général qui la commandait n'hésita pas long-temps, comme on l'a vu, sur le parti qu'il avait à prendre. 1809. Espagne.

Au premier bruit de l'approche de Napoléon, il se hâta d'éviter un engagement dont il prévoyait l'issue, en fuyant par des sentiers vers lesquels la peur seule avait pu diriger sa marche. L'Espagne, privée de cet appui, et ne pensant même plus à réclamer des auxiliaires aussi timides, se trouvait donc désormais presque à la merci de son vainqueur, et sur le point d'être réduite à implorer sa générosité. Plusieurs villes avaient déjà donné l'exemple, en envoyant des députations au quartier-général de Napoléon. Quelques victoires encore, et cette nation si fière subissait, au moins pendant un certain temps, le joug d'une conquête complète.

C'est dans de telles circonstances, et lorsqu'un grand nombre d'Espagnols étaient déjà persuadés que la révolution opérée par les événemens de Baïonne et l'invasion de la Péninsule par les armées françaises, pourrait avec le temps amener la consécration des principes d'une sage liberté; c'est alors, disons-nous, que l'Autriche fait tout à coup des menaces de guerre, et que Napoléon se voit contraint de songer à la défense du territoire de ses alliés et de son empire. Le monarque français, cessant de poursuivre lui-même l'armée fugitive de sir John Moore, traverse l'Espagne avec la rapidité de l'aigle, et vole aux lieux où l'appellent un danger imminent et de nouveaux triomphes. Dès ce moment, les patriotes espagnols peuvent rouvrir leur cœur à l'espérance : Napo-

1809. Espagne. léon emmène avec lui sa garde, cette imposante réserve de l'armée. Il laisse après lui un roi faible, aussi incapable de garder une conquête que d'en entreprendre de nouvelles, et des lieutenans qui, n'étant plus retenus par la présence d'un chef suprême inflexible, se livreront, pour la plupart, aux écarts de leur amour-propre, à la fougue de leurs passions haineuses.

Que de moyens vont militer maintenant en faveur de la délivrance du sol espagnol! une alliance plus franche, plus intime s'établira entre l'Angleterre et les patriotes. Ceux-ci, débarrassés de l'ascendant terrible que Napoléon savait prendre sur tout ce qui l'entourait, rappelleront dans leurs rangs cette foule d'hommes timides, sans caractère, qui dans toutes les révolutions se rangent du côté où ils croient voir la force, le succès, et d'où ils attendent des avantages personnels. Les armées nationales, dispersées, anéanties en grande partie par Napoléon, se reformeront comme par enchantement : le véritable patriotisme viendra se confondre avec le fanatisme, qui a déjà armé tant de bras.

On a dû remarquer dans les premiers événemens que nous avons décrits de cette campagne de 1809, que tels furent en effet les résultats presque immédiats du départ imprévu de Napolén : plus d'accord entre les généraux, plus d'opérations combinées. Chacun cherche à faire la guerre pour son propre compte, s'il est permis de s'exprimer ainsi, et nul d'entre eux n'est assez désintéressé pour faire, en faveur d'un autre, le sacrifice de sa gloire personnelle. De là les malheurs de la seconde expédition de Portugal, les échecs éprouvés en Galice et dans les Asturies, échecs que ne compensent point quelques succès partiels, insignifians, et souvent presque aussi contraires au but général de l'invasion que des défaites réelles; de là la confiance des Espagnols, la formation subite de nouvelles armées aussi nombreuses et plus dévouées que les premières.

Les troupes nationales, réunies avec les troupes anglaises, osent défier encore les Français en bataille rangée, et disputer la victoire assez long-temps, pour qu'elle paraisse indécise. Sans le retour de Napoléon en France, où le rappelaient les préparatifs menaçans de l'Autriche, un pareil ordre de choses n'eût pas existé. C'est donc à la diversion opérée par la puissance que nous venons de nommer, bien plus qu'à sa propre énergie, que la nation espagnole allait devoir plus tard l'avantage de triompher de ses dominateurs, et de pouvoir asseoir les bases d'un gouvernement libéral. 1809. Espagne.

Les événemens qui nous restent à décrire confirmeront la vérité de cette assertion.

La funeste issue de la campagne du maréchal duc de Dalmatie en Portugal n'était point compensée par les victoires de Medellin et de Ciudad Real, puisqu'elle devait attirer, ainsi qu'on va le voir, l'armée anglaise sur le territoire espagnol, et provoquer une réunion de forces plus imposante et plus redoutable que celles qui venaient d'être défaites par le maréchal duc de Bellune et par le général Sebastiani.

Quelque temps après sa réunion en Galice avec le maréchal Ney, le duc de Dalmatie s'attacha à la poursuite du marquis de la Romana, qui parcourait de nouveau cette province à la tête de quinze à dix-huit mille hommes.

Le deuxième corps d'armée français marcha successivement sur Monforte, Villa-Franca et Viana; mais le général espagnol avait l'avantage de connaître parfaitement les localités; favorisé d'ailleurs par les habitans, il sut éviter presque toujours la rencontre de son adversaire. Pendant trois semaines à peu près que dura cette poursuite, il y eut à peine un engagement entre les deux partis, et, tandis que les colonnes espagnoles fatiguaient ainsi celles des Français par des marches et des contremarches, les paysans insurgés les harcelaient tantôt sur leurs flancs et tantôt sur leurs der-

1809. Espagne. rières. Enfin le maréchal Soult, ennuyé d'un genre de guerre aussi peu profitable, prit la résolution de quitter la Galice, et se dirigea, par la Puebla de Senabria et Benavente, vers Zamora, où il devait trouver de l'artillerie, de l'argent et tous les moyens de faire réparer l'habillement et l'équipement de son corps d'armée, afin d'être en mesure d'entrer de nouveau en campagne.

Le maréchal Ney ne fut guère plus heureux que le duc de Dalmatie dans son projet de réduire l'insurrection galicienne : après s'être avancé dans la direction de Vigo, il tenta de passer le Soto-Mayor au pont de Pago, et fut repoussé par la division du corps de la Romana aux ordres du général Morillo. C'est alors qu'il sentit la nécessité d'évacuer la province où il n'était plus assez fort pour se maintenir, surtout après le mouvement du maréchal Soult sur Zamora. Les militaires qui connaissent combien la Galice est montueuse, coupée de bois, de torrens, isolée d'une défense centrale de l'Espagne (il ne s'y trouve qu'une seule route qui puisse servir de ligne d'opérations), ne sauraient blâmer la détermination du maréchal duc d'Elchingen, bien qu'elle entraînât pour la France et pour le roi Joseph la perte irrévocable des ports de la Corogne et du Ferrol, où la marine espagnole restait à la disposition des Anglais[1]. Le corps d'armée fran-

[1] Il est vraisemblable que si le maréchal Ney se fût obstiné à rester en Galice, les défilés de la Sil et de Ponte-Cerrada auraient pu devenir ses fourches Caudines.

Les grandes routes propres à servir de ligne d'opérations étant peu multipliées en Espagne, celui qui a l'offensive, en menaçant de couper les chemins, fait abandonner le pays à celui qui garde la défensive, à moins que ce dernier n'ait des places fortes où il puisse déposer son artillerie et ses bagages : dans ce cas, de simples sentiers deviennent des lignes d'opérations. Si le général Dupont avait eu la ressource dont nous parlons, débarrassé de ses gros bagages (si bien nommés par les Romains *impedimenta*), il eût évité sans doute la capitulation de Baylen; car il pouvait alors effectuer sa retraite par les sentiers que lui offrait la Sierra-Morena.

çais fit sa retraite sur le royaume de Léon. Vers ce temps, le maréchal Mortier, duc de Trévise, se rapprocha de Valadolid avec ses troupes, et se mit en communication avec le maréchal Ney. 1809. Espagne.

Nous ne parlerons des opérations isolées des généraux Suchet et Saint-Cyr en Aragon et en Catalogne à la même époque qu'après avoir achevé de retracer celles des corps d'armée des maréchaux Ney, Soult, Mortier, Victor et du général Sebastiani, qui vont se trouver à peu près liées entre elles jusqu'à la fin de cette campagne.

Les Anglo-Portugais, après l'évacuation du Portugal et de la Galice par les maréchaux Soult et Ney, conçurent un plan dont la hardiesse contrastait avec la circonspection ordinaire aux généraux de la Grande-Bretagne, mais qui s'explique par la confiance qu'avaient inspirée à ceux-ci les derniers événemens de la campagne de Portugal.

Ce plan, concerté avec les Espagnols, n'était rien moins que de marcher directement sur Madrid. Les généraux anglais ne soupçonnèrent pas que le duc de Dalmatie, retiré à Zamora, mettrait autant d'activité à réarmer et à renouveler l'équipement des troupes qu'il avait ramenées du Portugal dans un état de dénuement qui démontrait bien les périls de cette retraite : ils comptèrent aussi beaucoup trop sur la coopération de leurs alliés. Dans sa téméraire présomption, sir Arthur Wellesley croyait pouvoir passer devant les cantonnemens des maréchaux Soult, Ney et Mortier, ainsi que les amiraux de sa nation avaient quelquefois passé avec succès devant une ligne d'embossage, et réussir ensuite à culbuter le premier corps d'armée qui se trouvait sur son chemin direct : il fut trompé dans son attente.

Le maréchal Victor, après avoir attiré à lui la division du général Lapisse, qui venait de faire une démonstration inu-

1809. Espagne. tile sur la place de Ciudad-Rodrigo, s'était porté sur Alcantara, où il avait traversé le Tage à la suite d'un engagement de peu d'importance avec quelques milices portugaises. Il fit faire le jour suivant quelques reconnaissances dans la direction de Castel Branco; mais, informé qu'un corps de huit mille Anglais et Portugais se trouvait à Abrantès, le maréchal conjectura avec raison que le maréchal Soult avait été arrêté dans sa marche sur Lisbonne, et par conséquent qu'il y aurait de l'imprudence à lui de pénétrer en Portugal sans connaître préalablement la situation des affaires dans ce pays; il dut même craindre de se voir bientôt attaqué lui-même par l'armée anglo-portugaise. Cette dernière considération le détermina à concentrer ses troupes aux environs de Truxillo, entre la Guadiana et le Tage, à l'effet d'assurer ses communications par le pont d'Almaraz, de couvrir Madrid et d'observer les mouvemens de l'armée espagnole aux ordres du général Cuesta, déjà réorganisée depuis sa précédeute défaite, et rentrée en campagne.

Le quatrième corps, toujours commandé par le général Sébastiani, avait pris ses cantonnemens dans la Manche depuis l'affaire de Ciudad-Real, et devait en cas de besoin donner la main au maréchal Victor. On va voir que ce dernier avait eu raison de craindre une très-prochaine agression de la part de l'armée anglo-portugaise.

En effet, après avoir abandonné, comme nous l'avons dit plus haut, la poursuite du maréchal duc de Dalmatie, le général sir Arthur Wellesley avait repassé le Duero pour venir occuper les villes de Thomar et d'Abrantès sur le Tage, afin de se trouver en mesure de pénétrer dans l'Estramadure espagnole par Coria et Placencia. Avant de commencer cette invasion, le général anglais, d'après les instructions de sa cour, avait cru devoir faire les démarches les plus instantes

auprès du gouvernement provisoire espagnol, pour que celui-ci lui confiât le commandement suprême de toutes les forces de la Péninsule ; mais les généraux espagnols avaient manifesté le plus grand éloignement pour une décision qui les aurait placés dans la dépendance d'un chef étranger, et la nation elle-même ne voulait consentir à accepter les secours de l'Angleterre qu'autant qu'ils auraient pour but direct et positif l'affranchissement de leur territoire sans avantage personnel pour l'armée auxiliaire. Aussi, malgré tous ses efforts, sir Arthur échoua dans sa démarche, et les fiers Espagnols s'obstinèrent à rester partie principale dans une guerre que seuls ils avaient osé entreprendre. 1809. Espagne.

Quel que fût le mécontentement du commandant en chef des forces anglo-portugaises, il dut le dissimuler, et continuer à se montrer disposé à servir la cause de l'indépendance espagnole.

C'est alors que le général Wellesley concerta avec la junte centrale du gouvernement le plan d'opération, dont nous avons parlé plus haut, et qui tendait à enlever Madrid aux Français. D'après ce plan, et tandis que le général espagnol Venegas, qui se trouvait dans la Manche avec un corps de vingt mille hommes, devait marcher directement sur la capitale de l'Espagne, le général anglais, ayant réuni son armée à Salvatierra sur la frontière du Portugal, se dirigea par Coria sur Placencia.

Le 20 juillet, il fit sa jonction avec l'armée espagnole du général Cuesta à Oropeza. L'intention de sir Arthur Wellesley était de forcer d'abord le corps du maréchal Victor, de rallier ensuite à Tolède l'armée du général Venegas, et, avec toutes ces forces réunies, de marcher sur Madrid ; il se flattait que les Français, ne pouvant réunir à temps une masse assez nombreuse pour s'opposer à son mouvement, l'occupation de Madrid lui présenterait peu de difficultés.

1809. Espagne. 27-28 juillet.

Bataille de Talavera de la Reyna. Cependant, à la première nouvelle de l'invasion de l'Estramadure espagnole par l'armée anglo-portugaise, le roi Joseph avait deviné en partie les projets de l'ennemi, et conçu les plus vives alarmes : dès le 22 juillet, il envoia au maréchal Soult l'ordre de réunir en toute hâte à son corps d'armée ceux des maréchaux Ney et Mortier, et de se porter à marches forcées sur Placencia, afin d'y couper la ligne de communication de l'armée anglo-portugaise, ou du moins de la forcer à ralentir sa marche sur Madrid. Ce mouvement du maréchal Soult devait être décisif, puisqu'il plaçait le général anglais entre deux armées, et l'on pouvait d'autant mieux compter sur sa réussite, que l'ennemi n'avait pour couvrir son flanc gauche et ses derrières que des détachemens laissés par le général Cuesta à Peraéls et au col de Banos, points par lesquels les Français devaient déboucher en venant de Salamanque.

Le général Sébastiani, qui couvrait Madrid du côté de la Manche avec le quatrième corps, se rapprocha à marches forcées de Tolède pour passer le Tage et se réunir au maréchal Victor, qui, de son côté, s'était porté de Truxillo vers le Tage, dans la direction de Talavera sur l'Alberche.

Le 23 juillet, le roi Joseph, accompagné du maréchal Jourdan, qui remplissait auprès de lui les fonctions de major-général, partit de Madrid avec sa garde et une division française, commandée par le général Dessolles, à l'effet de se réunir au maréchal Victor sur l'Alberche et de tenter d'arrêter l'ennemi assez long-temps pour attendre l'arrivée du général Sebastiani et le résultat du mouvement ordonné au maréchal duc de Dalmatie.

L'avant-garde du maréchal Victor, attaquée le 22 par les Anglo-Portugais à Talavera, évacua cette ville, et le maréchal lui-même, ne se croyant point assez fort pour résister aux troupes nombreuses qu'il avait devant lui, quitta sa

position sur l'Alberche pour se rapprocher de Tolède, où le général Sébastiani arriva le 25, après avoir habilement masqué son mouvement au général Venegas. Le roi Joseph fit ce même jour sa jonction avec les deux corps français dont nous venons de parler, et leur fit prendre position sur la rive gauche de la Guadarama. Les troupes françaises ainsi concentrées ne s'élevaient guère au-delà de quarante et quelques mille hommes. Ces forces étaient sans doute insuffisantes pour couvrir Madrid : il eût été plus convenable de se tenir sur la défensive, et de faire une guerre de chicane pour donner au maréchal Soult le temps d'opérer la puissante diversion dont il était chargé; mais on devait craindre aussi qu'en laissant s'engager davantage l'armée anglo-espagnole qui déjà avait poussé un parti considérable sous les ordres de sir Robert Wilson, par la rive droite de l'Alberche jusqu'à huit lieues de Madrid; il était à craindre, disons-nous, que cette armée ne tournât celle des Français et ne la prévînt dans sa retraite sur Madrid. D'un autre côté, le général Venegas pouvait arriver sur le Tage, et ce fleuve, qui est guéable en plusieurs endroits aux environs d'Aranjuez, lui offrait un libre passage, que les Français, par suite de leur faiblesse numérique, étaient hors d'état de défendre. Dans cette circonstance difficile, le roi Joseph crut devoir risquer les chances de l'offensive, et marcher directement sur l'armée ennemie. Trois mille hommes furent laissés à Tolède pour garder les ponts sur le Tage, et forcer le général Venegas à remonter ce fleuve jusqu'à Aranjuez, ce qui retardait sa marche de trois jours. Un régiment de dragons fut envoyé par la rive droite dans la direction de la résidence royale que nous venons de nommer, afin d'observer le mouvement présumé de Venegas, et d'en rendre compte au général Belliard, gouverneur de Madrid, qui, avec quelques bataillons, était chargé de la mission épineuse de contenir la nombreuse population

1809.
Espagne.

1809. Espagne. de cette capitale, qu'une fermentation alarmante agitait depuis l'approche des armées combinées.

L'armée française passa la Guadarama le 26 juillet au matin ; l'avant-garde du maréchal Victor rencontra celle du général Cuesta près d'Alcabon : l'attaquer, la culbuter et faire replier en désordre la troupe ennemie, fut pour les Français l'affaire de quelques instans. Le deuxième régiment de hussards tailla en pièces le régiment de dragons de Villa-Viciosa auprès de Torrijos. Le lendemain, l'armée continua son mouvement, et, ayant rencontré à Cazalejas un corps anglais qui s'était avancé pour couvrir la retraite du général Cuesta sur Talavera, elle repoussa cette avant-garde et la rejeta sur la rive droite de l'Alberche. Vers quatre heures après midi, le maréchal Victor passa cette rivière à gué; le seizième régiment d'infanterie légère, de la division du général Lapisse, culbuta à la baïonnette un détachement ennemi qui voulut défendre la rive droite et le poursuivit jusque sur le gros de son armée.

Les Anglo-Espagnols, disposés sur deux lignes, occupaient un beau plateau, leur droite appuyée au Tage, et couverte par de vieilles murailles et des clôtures de jardin qui avoisinent et entourent la ville de Talavera, ayant en avant de vastes champs d'oliviers, qui en rendaient l'approche plus difficile; leur gauche touchait à un mamelon élevé qui commandait la plus grande partie du champ de bataille, séparé du prolongement des montagnes de Castille par un vallon d'environ trois cents toises de développement. Le front de cette position était couvert dans sa longueur par le lit escarpé d'un torrent alors à sec, et tous les accidens du terrain avaient été mis à profit, soit en y élevant des ouvrages de campagne, soit en y faisant des abattis. L'armée espagnole tenait la droite, et les Anglo-Portugais la gauche.

Le mamelon qui servait d'appui à cette même gauche était, pour ainsi dire, la clef de toute la position ennemie. 1809. Espagne.

C'était contre ce point important qu'un général habile et doué de ce coup d'œil rapide qui détermine le succès d'une bataille aurait d'abord dirigé la plus grande partie de ses moyens, afin de s'en rendre maître en le faisant tout à la fois attaquer de vive force et en le tournant par la vallée; mais le roi Joseph était bien loin d'une pareille conception, et le maréchal Jourdan, qui eût peut-être été capable de guider l'inexpérience du monarque, n'osa pas prendre sur lui de contrarier les dispositions que celui-ci crut devoir prendre d'après l'avis des autres généraux.

Le jour commençait à tomber, lorsque l'armée française se trouva à portée de canon de la ligne ennemie : le maréchal Victor voulut essayer s'il ne pourrait pas, à la faveur de l'obscurité, s'emparer du mamelon dont nous venons de parler. En conséquence, il ordonna au général Ruffin de l'attaquer avec sa division, composée du dix-neuvième léger, des vingt-quatrième et quatre-vingt-seizième de ligne, tandis que celle du général Lapisse opérerait une diversion sur le centre de l'ennemi, sans cependant trop s'engager. Ce plan, qui, s'il eût réussi, mettait à découvert la gauche de l'ennemi et ne lui laissait plus d'appui pour sa ligne de bataille, l'aurait forcé à la retraite pour ne pas s'exposer à être défait. Ce plan échoua parce qu'il ne fut pas exécuté avec des forces suffisantes. Le vingt-quatrième régiment de ligne, trompé par l'obscurité, prit une fausse direction. Le quatre-vingt-seizième fut retardé dans sa marche par le passage du ravin; le neuvième léger arriva seul à mi-côte du mamelon : là, ne consultant que son ardeur, ce régiment s'élança pour en atteindre la crête, culbutant les premières troupes qui voulurent lui résister. Déjà il couronnait la hauteur, lorsque, attaqué par une division entière au moment même où, vain-

1809. Espagne. queur, il était épuisé par l'effort vigoureux qu'il venait de faire, il fut forcé de rétrograder jusqu'au pied de la position avec perte de trois cents hommes hors de combat. Le brave colonel Meunier reçut trois coups de feu dans cet engagement. Il était dix heures du soir : les troupes françaises, en marche dès avant la pointe du jour, étaient harassées de fatigue, et éprouvaient le plus grand besoin de repos. Le combat cessa, et les deux armées passèrent la nuit à se préparer à une bataille générale. Cette attaque infructueuse eut le grave inconvénient d'indiquer à l'ennemi le projet d'attaque du lendemain, et de lui faire sentir toute l'importance de conserver cette forte position; les Anglais employèrent une partie de la nuit à la garnir d'une artillerie formidable.

Le lendemain, au lever du soleil, les deux armées étaient rangées en bataille, et la canonnade s'engagea presque aussitôt. L'action qui allait avoir lieu devait décider du sort du Portugal, que l'armée anglaise était chargé de défendre, et peut-être même aussi de celui de toute la Péninsule. Les vieilles bandes qui composaient les premier et quatrième corps de l'armée française, accoutumées depuis tant d'années à vaincre les troupes de l'Europe coalisée, et à voir leur ardeur constamment secondée par les habiles combinaisons d'un grand capitaine, attendaient impatiemment le moment de combattre, et comptaient que le génie de Napoléon dirigerait encore une fois les efforts généreux qu'ils allaient faire pour le triomphe de sa cause.

Il paraît qu'éclairé par l'expérience de la veille, et averti du danger d'attaquer avec quarante mille hommes une armée presque double de ce nombre, occupant une position pour ainsi dire inexpugnable, le maréchal Jourdan était d'avis d'attendre que le maréchal Soult pût achever son mouvement sur les derrières de l'ennemi, et qu'il proposa en conséquence

de se tenir sur la défensive jusqu'à ce moment, qui ne pouvait pas être éloigné. 1809. Espagne.

On assure que le maréchal Victor, au contraire, n'écoutant que son impatience, dit au roi que c'était déshonorer l'armée française que de remettre une attaque déjà commencée, et que l'on découragerait par ce retard même les soldats si bien disposés à se mesurer avec l'ennemi. La nuit s'était passée à discuter ces deux opinions, et le roi Joseph, en opposition avec son caractère naturellement timide et irrésolu, venait de se décider cette fois pour le parti le plus hardi.

Le centre et la droite de la ligne ennemie ayant été reconnus d'un accès trop difficile en raison du ravin qui couvrait son front et du champ d'oliviers qui empêchait le développement de l'armée française, il fut résolu que l'on tenterait un nouvel effort sur la gauche de cette même ligne comme le seul point vulnérable. En conséquence, le maréchal Victor dut faire attaquer le mamelon, tandisque le général Sebastiani s'avancerait entre cette position et Talavera, à travers le bois d'oliviers.

A huit heures du matin, la division Ruffin recommença l'attaque de la veille : après de grandes pertes, les neuvième, vingt-quatrième et quatre-vingt-seizième régimens étaient parvenus jusqu'au sommet du mamelon, et se disposaient à enlever l'artillerie anglaise, lorsque leur choc fut arrêté par des troupes fraîches. Repoussés avec vigueur, ces trois régimens furent obligés de rétrograder jusqu'à leur position première. Cette attaque, n'étant point renouvelée par les autres divisions du maréchal Victor, le général ennemi pensa que l'intention des Français était de tourner le mamelon par la vallée. Il y fit aussitôt porter un corps considérable de cavalerie anglaise et espagnole, et plaça une division de cavalerie de cette dernière nation sur le prolongement des hauteur au-delà de cette position. Le temps s'écoula pendant ces

1809. Espagne. dispositions d'offensive, la canonnade annonçait seulement que les deux partis étaient encore aux prises ; mais elle cessa bientôt graduellement : la chaleur du jour à midi força les deux armées à suspendre mutuellement le combat.

Le roi Joseph et le maréchal Jourdan, ayant profité de cette espèce de trêve pour parcourir la ligne, se déterminèrent à diriger une attaque générale sur tout le front ; le maréchal Victor reçut ordre de faire attaquer le mamelon par ses trois divisions ; les troupes du général Sebastiani durent marcher contre la droite de l'ennemi, avec ordre de faire observer Talavera par la division de dragons du général Milhaud. La division de dragons du général Latour-Maubourg et celle de cavalerie légère du général Merlin furent placées derrière l'infanterie du maréchal Victor, afin de la soutenir et de pouvoir déboucher dans la plaine lorsque le mamelon serait enlevé. La garde royale et la division Dessolles furent placées en réserve derrière le général Sebastiani.

Le général en chef ennemi, placé sur la hauteur qui dominait tout le champ de bataille, était à même d'apercevoir les mouvemens de l'armée française, et avait ainsi le temps de les prévenir et de faire à l'avance les dispositions contraires. La position qu'occupait l'armée anglaise, d'un abord difficile en avant de son front et sur ses flancs, était accessible en arrière de sa ligne, et permettait à sir Wellesley de porter rapidement des renforts sur les points les plus menacés.

Pour aborder la ligne anglaise, les colonnes françaises avaient à passer le ravin dont nous avons parlé plus haut : elles ne pouvaient conserver entièrement leur formation, en s'avançant dans un terrain coupé, raboteux, inégal, qui mettait nécessairement quelque désordre dans leur marche ; d'un autre côté, le mamelon occupé par l'ennemi dérobait à la gauche de l'armée assaillante les mouvemens des colonnes de droite. Ainsi, bien que dans cette journée chaque corps de

l'armée ait combattu avec une bravoure sans égale, il n'y eut aucun ensemble dans leurs efforts. L'expérience d'un général habile aurait pu seule suppléer aux avantages que la nature du terrain refusait aux Français, et donnait si libéralement à leurs adversaires. 1809. Espagne.

L'attaque sur la droite commença par la division Leval, du corps du général Sebastiani. Cette troupe, s'étant avancée à travers le bois d'oliviers, se vit bientôt entourée par quinze mille Anglais; mais le général français, ayant appuyé sa gauche par un carré formé de l'un de ses régimens, attaqua l'ennemi à son tour, et le repoussa avec succès en lui faisant bon nombre de prisonniers.

Pendant ce temps, la division du général Lapisse, ayant attaqué le mamelon, fut repoussée après avoir eu son général et un grand nombre d'officiers et de soldats hors de combat. Le maréchal Victor rallia cette division au pied du mamelon, dont il renonça à s'emparer de front pour ne plus s'occuper que des moyens de le tourner. En conséquence, la division du général Vilatte s'avança dans la vallée, et celle du général Ruffin suivit le pied des hauteurs; les deux divisions de cavalerie, placées en seconde ligne, se tinrent prêtes à déboucher dans la plaine lorsque l'infanterie aurait fait une trouée. L'ennemi, ayant porté de nouvelles forces sur la division Leval, le roi Joseph s'aperçut que cette troupe était trop engagée, et il lui fit donner l'ordre de se reployer sur le terrain qu'elle devait naturellement occuper. Le général Sebastiani présida à l'exécution de ce mouvement, reforma sa ligne, et attendit, pour agir de nouveau, le résultat des dernières dispositions prises par le maréchal Victor.

Mais tous ces mouvemens avaient été aperçus par le général ennemi, qui fit avancer deux régimens de cavalerie pour charger les masses françaises. Ces régimens s'engagèrent dans le vallon, passèrent malgré le feu de l'infanterie entre les di-

1809. Espagne. visions Villatte et Ruffin, et vinrent charger avec une impétuosité sans égale la brigade de cavalerie légère du général Strolz, qui se trouvait, comme nous l'avons déjà dit, en seconde ligne.

Le dixième régiment de chasseurs à cheval, ne pouvant soutenir cette charge, ouvrit ses rangs; mais, bientôt rallié, il chargea ses adversaires en queue, tandis que le général Merlin, avec sa seconde brigade, les prenait lui-même en tête et en flanc. Un régiment de dragons légers anglais fut en entier détruit ou fait prisonnier : le second régiment se dispersa.

Cependant les colonnes dirigées contre le centre et la droite de la ligne anglaise échouèrent dans les différentes tentatives qu'elles firent pour rompre cette même ligne. Quelques-unes furent repoussées avec perte; la brigade des gardes anglaises, dans l'ardeur d'un premier succès, s'étant avancée au-delà de sa ligne, fut à son tour prise en flanc par le feu de l'artillerie et de l'infanterie françaises. Elle réussit avec beaucoup de peine à regagner la place qu'elle occupait avant : la chute du jour mit fin au combat. Les deux partis après avoir lutté ainsi sans un avantage marqué pour l'un ou pour l'autre, restèrent en possession de leur champ de bataille respectif.

Tous les rapports anglais et espagnols démontrent que l'ennemi s'attendait pour le lendemain à une nouvelle attaque de la part des Français, et que, loin de songer à prendre l'initiative, il passa la nuit à se fortifier dans sa position.

Sir Arthur Wellesley, d'un caractère temporiseur, se trouvait encore retenu par la mésintelligence qui commençait à s'établir entre lui et le général Cuesta. Il serait impossible d'expliquer autrement pourquoi ce dernier général n'avait pris aucune part à l'action, et comment, après s'être convaincu de la faiblesse numérique des Français, les deux chefs

ennemis, qui s'étaient avancés dans le but avoué de marcher sur Madrid, restèrent ainsi dans l'inaction, et ne cherchèrent pas à culbuter les seules forces qui pussent les empêcher d'arriver à cette destination. 1809. Espagne.

De son côté, le roi Joseph venait de se convaincre de l'extrême difficulté qu'il y aurait à forcer l'armée anglo-espagnole dans la position qu'elle occupait, et il n'était point d'ailleurs sans quelque inquiétude sur le mouvement de l'armée du général Venegas, à laquelle le général Sebastiani, par sa réunion au maréchal Victor, ouvrait en quelque sorte la route de Madrid; il connaissait également la marche du détachement aux ordres du général Wilson, et sa position à Escalona. En effet, le général Venegas, après la retraite du général Sebastiani, s'étant avancé, comme nous l'avons dit plus haut, dans la direction d'Aranjuez, avait occupé cette résidence royale, et menaçait fortement la ville de Tolède, qui n'avait alors pour sa défense qu'un faible corps de quinze cents hommes. Le général Wilson avait marché d'Escalona sur Naval-Carnero, à sept lieues de Madrid; et les habitans de cette capitale, peu intimidés par les faibles moyens répressifs que le général Belliard avait à sa disposition, se préparaient déjà à accueillir comme des libérateurs les détachemens ennemis. Trois bataillons français, qui formaient la garnison de Madrid, s'étaient renfermés dans le Retiro, où le général Belliard espérait pouvoir se défendre jusqu'à ce qu'on lui envoyât des secours. Dans ces circonstances critiques, le roi crut devoir se rapprocher de sa capitale, et ordonna la retraite de l'armée pendant la nuit du 28 au 29 juillet.

Le maréchal Victor se dirigea en conséquence sur Cazalejas, et fut suivi par le général Sebastiani. L'ennemi, qui s'était préparé à recevoir une nouvelle attaque, fut très-surpris lorsque, le 29 au matin, il s'aperçut que les Français n'étaient plus devant lui: ceux-ci, dans les trois journées des

1809. 26, 27 et 28, avaient eu près de dix mille hommes hors de
Espagne. combat ; la perte des Anglo-Espagnols n'avait été guère moins considérable.

Laissant le maréchal Victor sur l'Alberche, le roi marcha en toute hâte avec le corps du général Sebastiani, sa garde, et la division de réserve pour dégager Tolède ; il y jeta une division d'infanterie, et se porta le 1er. août avec le reste de ses troupes à Illescas, d'où il pouvait également marcher au secours du premier corps sur l'Alberche, s'opposer aux progrès du général Wilson, et contenir au besoin les habitans de Madrid.

8 août. *Combat du pont d'Arzobispo.* — Sir Arthur Wellesley, au lieu de poursuivre l'armée française sur l'Alberche, et de prouver ainsi qu'il avait réellement vaincu ses adversaires comme il l'annonçait pompeusement dans ses rapports, resta immobile dans sa position de Talavera jusqu'au 2 août, jour où il apprit le mouvement du maréchal Soult. Celui-ci, qui n'avait reçu que le 27 l'ordre de s'avancer sur les derrières de l'armée anglo espagnole, arrivait sur le Tage avec les corps des maréchaux Ney et Mortier par le col de Banos, Placencia et Navalmoral, se plaçant ainsi entre l'armée anglo-espagnole et le pont d'Almaraz, seul point qui restât au général ennemi pour rentrer en Portugal. Sir Arthur sentit qu'il n'avait pas un moment à perdre s'il voulait échapper au danger qui le menaçait pour être demeuré trop long-temps inactif à Talavera : il quitta précipitamment cette dernière ville, où il abandonna cinq mille blessés ou malades, qu'il recommanda à la générosité française, et laissant au général Cuesta le soin de soutenir sa retraite, il s'avança en toute hâte vers le pont d'Arzobispo, où il espérait pouvoir passer le Tage. Son attente ne fut point trompée ; et le 4 août l'armée anglaise se trouvait en effet sur la rive gauche de ce fleuve.

Les Espagnols suivirent le mouvement de leurs alliés; mais le maréchal Soult atteignit leur arrière-garde à Arzobispo le 8 août. 1809. Espagne.

Une division du cinquième corps aux ordres du maréchal Mortier occupa le plant d'oliviers qui touchait au faubourg d'Arzobispo, une autre s'échelonna sur la grande route, et une brigade fut placée derrière la cavalerie du maréchal Soult, qui se forma en face d'un gué que l'on venait de reconnaître au-dessus du pont; les autres troupes couronnèrent toutes les hauteurs de la rive droite. La cavalerie devait passer le gué pour prendre l'ennemi en flanc; quelques sapeurs portés en croupe par les cavaliers avaient ordre d'enlever les barricades et d'ouvrir un chemin à l'infanterie. Les dix-huitième et dix-neuvième régimens de dragons passèrent les premiers, s'élancèrent sur les batteries ennemies, entrèrent dans les redoutes et s'en emparèrent. Un grand nombre de canonniers espagnols furent tués sur leurs pièces, d'autres furent contraints de tirer sur leurs camarades en fuite. L'infanterie espagnole, forte de sept à huit mille hommes, chercha vainement à se former en bataille : chargée par les deux régimens de dragons que nous venons de nommer, elle fut culbutée et mise dans une déroute complète. Pendant ce temps-là, les sapeurs, qui avaient passé en croupe des dragons, gagnèrent le pont, coupèrent les palissades, enlevèrent les chevaux de frise qui les défendaient, et ouvrirent un passage à la division du général Girard; mais au moment où cette dernière troupe se réunissait aux dragons, on vit accourir à toute bride un corps de quatre mille chevaux, commandé par le duc d'Albuquerque, et composé en grande partie de régimens d'élite, parmi lesquels se trouvaient les carabiniers royaux et les gardes-du-corps. Cette troupe se forma sur trois lignes, et chacune de ses ailes débordait de plus de cent toises les deux faibles régimens français qui lui

1809. Espagne. faisaient face. Bientôt le général ennemi fit sonner la charge; les Espagnols, poussant de grands cris, s'ébranlèrent, et manœuvrèrent pour envelopper leurs adversaires; les dragons leur épargnèrent la moitié du chemin en allant à leur rencontre : la melée devint générale, et fut un instant si terrible, que le maréchal Soult hésita s'il ne ferait pas tirer à mitraille sur le tourbillon de poussière qui enveloppait les combattans, comme le seul moyen d'arrêter l'ennemi. D'après la force des Espagnols et le petit nombre des Français, il est probable que la perte des premiers eût été six fois plus forte que celle des seconds; mais ce moyen extrême ne fut pas employé, car, au bout de quelques minutes, la victoire se déclara pour les dragons. Les Espagnols se débandèrent de toutes parts en apercevant le reste de la cavalerie française, qui, après avoir passé le Tage, se formait sur la rive gauche. Une batterie d'artillerie légère avantageusement placée sur le bord du fleuve leur fit un mal considérable; les fuyards furent poursuivis jusqu'à deux lieues du Tage, la perte des Espagnols fut énorme, celle des Français ne fut que de quelques hommes tués et blessés.

L'infanterie du maréchal Mortier occupa la tête du pont d'Arzobispo, et garda la rive droite jusqu'à Talavera; le maréchal Ney, dont la présence devenait superflue depuis la retraite des deux armées anglaise et espagnole, se mit en marche vers Salamanque, à l'effet de s'opposer aux progrès d'un corps espagnol commandé par le duc d'el Parque, qui se trouvait aux environs de cette ville; le corps du maréchal Soult fut destiné à couvrir le pays entre Albuquerque, Coria, Placencia, etc., et à faire face à l'armée anglo-portugaise. Les Espagnols vaincus à Arzobispo firent leur retraite par les montagnes de Deleytosa pour se réunir à l'armée anglaise, et une autre partie alla joindre le général Venegas dans la Manche. L'armée anglaise, et le corps espagnol aux ordres

du duc d'Albuquerque, restèrent jusqu'au 20 août derrière le Tage, occupant Messa-d'Ibor et Jaraicejo, vis-à-vis Almaras, dont le pont de bateaux avait été coupé par les Espagnols; ces troupes se retirèrent ensuite sur la Guadiana, et, dans les derniers jours du mois, l'armée anglaise rentra définitivement en Portugal. 1809. Espagne.

Ainsi se termina l'expédition du général sir Arthur Wellesley dans l'Estramadure espagnole, expédition au moins aussi hasardée que celle tentée par le général Moore vers la fin de l'année précédente. L'armée anglo-espagnole serait entièrement tombée au pouvoir des Français si les corps des maréchaux Soult, Ney et Mortier fussent arrivés deux jours plus tôt en Estramadure; mais le roi Joseph n'avait envoyé que le 22 juillet au duc de Dalmatie l'ordre de concentrer les trois corps d'armée à Salamanque, et de s'avancer sur les derrières de l'armée ennemie. Le maréchal ayant reçu cet ordre le 27 seulement, s'était mis en route le 28, et malgré toute la diligence possible, il n'avait pu arriver que le 3 août à Placencia : ainsi le général anglais ne devait son salut qu'à l'irrésolution du roi Joseph. Le début de *ce héros*, que la cour de Londres éleva à la dignité de pair pour la prétendue victoire de Talavera, était loin d'annoncer cette haute réputation que d'autres circonstances également heureuses lui ont donnée. S'il ne fût pas entièrement défait à Talavera, il faut s'en prendre aux mauvaises dispositions arrêtées par le roi Joseph, qui, au lieu de faire attaquer sur-le-champ la gauche des Anglais avec de grandes masses, morcela le corps du maréchal Victor en petites colonnes, et les fit écraser sans aucun résultat dans les journées des 27 et 28. Le général anglais a osé dire dans ses rapports sur la bataille dont nous parlons, que, s'il ne poursuivit pas les Français sur l'Alberche, où ceux-ci restèrent plusieurs jours en position, ce fut *parce que la junte espagnole ne lui fournit pas des transports suffisans*,

1809. Espagne. supposition d'autant plus ridicule, que, en jetant les yeux sur la carte, on verra le peu de distance que l'armée anglaise avait à parcourir pour joindre les troupes du maréchal Victor.

9 août. *Bataille d'Almonacid.* — Nous avons dit que, après la bataille de Talavera, le roi Joseph, ne laissant sur l'Alberche que les troupes du maréchal Victor, s'était dirigé sur Tolède avec le corps du général Sebastiani, la garde, et la division de réserve aux ordres du général Dessolles; le 9 août au matin, le général Sebastiani, débouchant sur la rive gauche du Tage par le pont de Tolède, attaqua l'avant-garde du général Venegas, forte de huit mille hommes, et la chassa de la position qu'elle occupait. La cavalerie légère du général Merlin ayant rencontré un parti ennemi au village de Nambroca, le sabra et le fit prisonnier presque en entier; dans le même temps, le général Milhaud, avec sa division de dragons, passait le Tage à gué entre Aranjuez et Tolède. Un bataillon et trois escadrons qui défendaient ce gué furent taillés en pièces ou faits prisonniers. Le lendemain, cette division se réunit au quatrième corps et à la réserve, et tous ensemble se mirent en marche sur Almonacid, où le général Venegas se concentrait et paraissait vouloir tenter le sort d'un engagement général. Les Espagnols y étaient en position, leur gauche, couvrant la route de Mora, et s'appuyant à un mamelon détaché de la chaîne de montagnes qui courent des bords du Tage à ceux de la Guadiana; leur centre sur un plateau en avant du bourg d'Almonacid, et leur droite s'étendant sur des hauteurs, et couvrant la route de Tembleque; une réserve était placée en arrière sur une montagne très-élevée, d'un escarpement rapide, où se trouve situé le château d'Almonacid, et sur laquelle étaient placées quarante pièces de canon. Le général espagnol avait distribué sa cavalerie sur ses deux ailes.

Le général Sebastiani reconnut la position de l'ennemi et la jugea bien établie; toutefois, voulant profiter de l'ardeur dont les troupes étaient animées, il résolut d'attaquer sur-le-champ les Espagnols, bien que la division du général Dessolles, venant de Tolède, ne fût pas encore arrivée. Sentant que le succès de cette attaque dépendait de l'enlèvement du mamelon où s'appuyait la gauche de l'ennemi, et dans l'intention d'ailleurs de couper la route de Mora, qui est la communication la plus directe pour gagner la Sierra-Morena, le général français dirigea d'abord ses principaux efforts sur ce point décisif : les divisions polonaise et allemande se formèrent en colonnes serrées par brigade; la première attaqua de front, tandis que la seconde manœuvrait pour tourner le mamelon par sa droite : cette position, occupée par dix mille hommes des meilleures troupes de Venegas fut défendue quelque temps avec beaucoup de vigueur et d'opiniâtreté; mais le général prince Sulkowsky, s'élançant à la tête des Polonais, aborda les Espagnols au pas de charge, les culbuta, en fit un grand carnage, et se rendit maître du mamelon, pendant que la division allemande, ayant également réussi dans son attaque de droite, contraignait l'ennemi à prendre la fuite. Le colonel Sobolesky, du septième régiment polonais, officier de mérite et de la plus brillante bravoure, trouva la mort au milieu des rangs ennemis qu'il avait enfoncés. Sur le centre de l'armée espagnole, les généraux Liger-Belair et Rey, à la tête de deux brigades françaises, attaquèrent le plateau et le village d'Almonacid, défendus par douze mille hommes. Les Espagnols furent encore enfoncés sur ce point et obligés de prendre la fuite, laissant le champ de bataille couvert de leurs morts et de leurs blessés. Dans cet engagement, le trente-deuxième régiment de ligne soutint sa haute réputation ; le chef de bataillon La Martinière qui le commandait fut grièvement blessé, et en remit la direction au chef de bataillon Bausset.

1809. Espagne.

1809. Espagne. Le général Venegas, ainsi culbuté sur sa gauche et sur son centre, essaya de rétablir le combat, en portant sa cavalerie sur l'extrême droite des Français : ce mouvement, exécuté avec assez de précision, réussit; et les cavaliers espagnols, débordant en effet la droite du général Sébastiani, lui donnèrent un instant de l'inquiétude sur ce point. Le cinquante-unième régiment de ligne, appartenant à la division Dessolles, qui arrivait en ce moment sur le champ de bataille, se forma en carré sur un plateau, en arrière de la ligne des Français; mais quelques escadrons et quatre pièces d'artillerie furent portés également sur ce point par le général Merlin; le colonel Sparre, avec le cinquième de dragons, chargea vigoureusement la cavalerie ennemie au moment même où celle-ci venait d'être repoussée à bout portant par le septième régiment d'infanterie polonaise; cette charge acheva de mettre les Espagnols en déroute. Les régimens d'Alcantara et de Ferdinand furent presque entièrement détruits. Le général Venegas, chassé de sa première position, se retirait sur une hauteur où était placée sa réserve et cherchait à s'y maintenir, lorsque le général Sebastiani, ayant été joint par les autres régimens de la réserve, à la tête de laquelle se trouvaient le roi Joseph et le maréchal Jourdan, ordonna une nouvelle attaque. Le général Leval se porta avec les divisions polonaise et allemande sur le flanc gauche des Espagnols : le général Rey, avec les vingt-huitième et trente-deuxième régimens, soutenus par deux bataillons du cinquante-huitième et un du douzième d'infanterie légère, que conduisait le général Godinot, attaqua de front, et gravit la hauteur occupée par les Espagnols sous un feu violent de mitraille. Le général Liger-Belair, avec le soixante-quinzième, deux bataillons du douzième léger, et un du cinquante-huitième, marcha sur la droite de l'ennemi, et la força. En peu d'instans, les Français furent maîtres de toutes les hauteurs et du château. Les troupes espagnoles,

poussées dans la plaine, tentèrent encore de s'y rallier; mais, avant que le général Venegas eût réussi à rassembler ses bataillons épars, il fut chargé par les deux divisions des généraux Milhaud et Merlin avec tant d'impétuosité, qu'en moins de dix minutes il se trouva enfoncé sur tous les points, et mis dans la déroute la plus complète : infanterie, cavalerie, artillerie, s'enfuirent dans toutes les directions à travers champs. Les fantassins jetaient armes et bagages pour échapper plus rapidement aux poursuites de la cavalerie française. Les débris de l'armée espagnole ne trouvèrent leur salut que derrière les montagnes de la Guadiana. 1809. Espagne.

Dans cette journée, qui fait honneur au général Sebastiani, et qui couvrit de gloire les troupes qu'il commandait, les Espagnols eurent trois mille hommes tués sur le champ de bataille, une quantité plus considérable de blessés, et quatre à cinq mille prisonniers; trente-cinq pièces de canon, plusieurs drapeaux, cent caissons, deux cents voitures de bagages restèrent au pouvoir des vainqueurs : ceux-ci ne perdirent que cinq cents hommes tués et sept à huit cents blessés. Le général Sebastiani cita avec éloge dans son rapport les colonels Doguereau, chef d'état-major de l'artillerie; Legrand, du cinquante-huitième régiment de ligne; les chefs d'escadron de Tracy et de Lastour, ses aides-de-camp; les capitaines Lavœstine, Savoisy, Bonne et Miel : ces trois derniers avaient été grièvement blessés. La bataille d'Almonacid terminait la grande expédition combinée entre les généraux sir Arthur Wellesley, Cuesta et Venegas, dans l'intention de s'emparer de Madrid, et d'y établir la junte générale du gouvernement.

Le roi Joseph, que la valeur des Français venait ainsi de sauver d'un danger imminent, rentra dans sa capitale, qu'il avait été sur le point de voir tomber au pouvoir de ses ennemis. Jamais sans doute il ne put se flatter avec autant de raison de

1809. Espagne. jouir en paix du trône où l'avait placé son frère. A cette époque, l'armée française était victorieuse sur presque tous les points, les Espagnols paraissaient abattus par tant de revers, et les plus dangereux ennemis de la nouvelle dynastie venaient de se retirer de nouveau en Portugal. Un prince plus actif et plus guerrier que ce monarque eût mis à profit ces heureuses circonstances : il ne s'agissait que de fermer d'une manière solide l'entrée de l'Espagne à l'armée anglaise, et de distribuer ses troupes de manière à étouffer les insurrections dans l'intérieur; mais le roi Joseph n'avait point le caractère assez ferme pour obtenir un pareil résultat avec les moyens qu'il avait à sa disposition.

12 août. *Combat du col de Banos.* — Ce fut pendant son retour vers Madrid que le roi apprit que la colonne anglaise de sir Robert Wilson venait d'être mise en déroute le lendemain de la bataille d'Almonacid. Nous avons dit que, après le combat d'Arzobispo, le maréchal Ney s'était dirigé sur Salamanque. Le 12 août, le général Lorcet, commandant l'avant-garde du sixième corps, rencontra le général Wilson à Aldea-Nueva-del-Camino, à l'entrée du col de Banos; la position de l'ennemi, quoique très-forte, fut emportée au premier choc. Le troisième régiment de hussards exécuta une belle charge, dans laquelle bon nombre d'Anglo-Portugais furent sabrés et faits prisonniers. Ces derniers se rallièrent sur les hauteurs de Banos, dans une position presque inexpugnable : aux difficultés déjà très-grandes du terrain, le général Wilson avait ajouté des abattis, de profondes coupures, et avait fait séparer des quartiers de rocher pour fermer tous les sentiers par lesquels on pouvait arriver jusqu'à lui. Ces précautions annonçaient au reste un ennemi qui comptait peu sur la valeur de ses troupes : aussi les Français, oubliant les fatigues d'une marche de neuf lieues par une chaleur excessive, ne balancèrent point à attaquer les retranchemens der-

rière lesquels les milices de Wilson se croyaient en sûreté. 1809.
Les cinquantième et cinquante-neuvième régimens de ligne Espagne.
s'avancèrent avec une grande résolution, gravirent les hauteurs en poussant à l'avance des cris de victoire, et s'emparèrent des ouvrages ennemis malgré un feu très-vif d'artillerie. Le général Wilson essaya vainement de rallier cette troupe culbutée et dispersée. Le troisième régiment de hussards et le treizième des chasseurs achevèrent la déroute de l'ennemi, qui eut beaucoup de peine à trouver son salut dans les rochers de Monte-Mayor et de la Calzada.

Les Anglo-Portugais laissèrent douze cents tués et un pareil nombre de blessés sur le champ de bataille. La perte des Français ne s'éleva pas à plus de deux cents hommes tués et blessés. Le colonel La Ferière, du troisième de hussards, et le colonel Coste, du cinquante-neuvième régiment d'infanterie, s'étaient distingués particulièrement par leur brillante valeur et l'habileté de leurs dispositions. Tartre, soldat au cinquante-neuvième, enleva un drapeau après avoir tué ou dispersé le groupe d'ennemis qui le défendait. Ce trait de courage valut à ce brave la décoration de la Légion-d'Honneur.

Le résultat de ces différens combats fut de décourager momentanément les armées espagnoles et leurs alliés. Les mois de septembre et d'octobre se passèrent sans événemens importans : la tranquillité des provinces de Castille, du royaume de Léon et de la Haute-Estramadure, ne fut troublée que par quelques partis ennemis, qui, presque tous, furent facilement dispersés; c'est ainsi que le général Marchand, qui remplaçait provisoirement le maréchal Ney dans le commandement du sixième corps, battit auprès de Ciudad-Rodrigo un corps ennemi formé en partie de l'ancienne armée du marquis de la Romana, et commandé par le duc d'el Parque. A cette même époque, le maréchal duc de Dalmatie remplaça

1809. Espagne. le maréchal Jourdan dans les fonctions de major-général des armées françaises en Espagne.

Cependant, au commencement de novembre, la junte centrale, ayant réussi à rassembler de nouvelles forces, parut vouloir tenter encore une fois le sort des armes sans le concours des Anglais. Une armée de soixante mille hommes réunie en Andalousie osa se flatter encore de la conquête de Madrid, et, traversant rapidement la Sierra-Morena, s'avança dans la direction d'Aranjuez. Grace à la générosité intéressée du gouvernement anglais, cette armée était abondamment pourvue de tous les objets nécessaires pour entrer en campagne. Le cabinet de Saint-James avait envoyé des armes, des munitions, des effets d'habillement et d'équipement, et jusqu'à des chevaux. Quoique organisée avec toute la rapidité que réclamait le projet de surprendre Madrid, cette nouvelle armée espagnole était, par l'effet des secours de l'Angleterre, une des plus belles que l'insurrection eût encore mises sur pied. Composée des débris des troupes précédemment aux ordres des généraux Cuesta et Venegas, elle était sous le commandement du général Arizaga, choisi par la junte centrale pour remplacer le général Cuesta qui avait donné sa démission après le combat d'Arzobispo.

Ce mouvement des Espagnols, quoique exécuté à l'improviste et avec tout le secret nécessaire en pareille occasion, fut cependant connu assez tôt à Madrid pour que le roi Joseph, assisté des conseils du maréchal Soult, pût prendre les mesures qu'exigeait l'imminence de ce nouveau danger.

18 novembre. *Bataille d'Ocana.* — Dès le 12 novembre, l'avant-garde espagnole, composée de l'élite et de la presque totalité de la cavalerie, et précédant de plusieurs journées le gros des troupes, vint attaquer auprès d'Ocana la division de dragons du général Milhaud, qui avait en outre avec lui le septième régiment d'infanterie polonaise : après quelques charges,

qui amenèrent la cavalerie ennemie sous le feu du régiment polonais formé en carré, les dragons français culbutèrent les escadrons nombreux qui leur étaient opposés, et leur firent éprouver de grandes pertes, et surtout aux carabiniers royaux. C'est en grande partie à cet engagement d'avant-garde qu'il convient d'attribuer la victoire signalée que nous rapporterons bientôt, quoiqu'elle n'ait eu lieu qu'une semaine plus tard. En effet, la cavalerie ennemie, après avoir ainsi mesuré ses forces avec celle des Français, et après avoir surtout essuyé le feu terrible du carré polonais, n'osa pas donner à la bataille dont nous parlons, ni même faire l'arrière-garde, ce qui eût sauvé vingt-cinq mille prisonniers à l'armée espagnole. 1809. Espagne.

Le général Sebastiani, au corps duquel appartenaient les troupes qui venaient de combattre, garda le champ de bataille d'Ocana une semaine entière après l'action que nous venons de raconter; et si l'avant-garde ennemie eût attendu que le gros de l'armée fût en mesure de la soutenir, les Espagnols eussent pu venir garnir les bords du Tage; il aurait été bien difficile alors, aux Français, de conserver les ponts d'Aranjuez. On ne conçoit pas au reste comment l'ennemi ne fit pas d'autres efforts pour rejeter l'avant-garde française sur la rive gauche du Tage.

Le maréchal Soult, qui n'avait pas dû supposer que l'ennemi lui laisserait ce débouché, après avoir donné l'ordre au premier corps de s'avancer dans la direction d'Aranjuez, renforça le général Sebastiani d'une partie du corps du maréchal Mortier et de la division du général Dessolles. Bientôt après il ordonna au maréchal Victor de passer le Tage, et de s'avancer sur l'aile droite de l'armée ennemie, qui venait de s'établir dans la plaine d'Ocana, à deux lieues du Tage, et qui menaçait enfin, mais trop tard, de rejeter l'avant-garde française au-delà de ce fleuve.

Ocana, qui devait donner son nom à la mémorable

1809. Espagne. bataille que nous allons décrire, est situé dans une vaste plaine entièrement découverte; plus loin, on trouve de beaux bois d'oliviers assez clairs pour qu'on puisse y manœuvrer, mais cependant assez épais pour favoriser les mouvemens que l'on voudrait dérober à l'œil de l'ennemi.

L'armée espagnole était rangée en bataille sur ce terrain sur plusieurs lignes: la droite et le centre dans la direction de Noblejas à Ocana, et la gauche se prolongeant au-delà de cette dernière ville. Un rideau fermait cette position, défendue sur son front par un ravin profond, qui, partant d'Ocana, s'étendait presque jusqu'à l'extrémité de l'aile droite, et séparait la ville d'un plateau occupé par l'avant-garde française. Ce ravin, très-encaissé sur la route d'Ocana à Aranjuez, va en s'adoucissant vers le levant de cette même route, où le terrain en devient plus uni. Le maréchal Soult désirait donner au maréchal Victor, qui avait encore cinq lieues à faire pour arriver sur le champ de bataille, le temps d'achever son mouvement; mais le 18 au matin, les troupes légères de l'ennemi vinrent attaquer la division du général Leval sur le plateau dont nous venons de parler; les Français repoussèrent sans peine ces premières escarmouches, et se trouvèrent en présence de la ligne ennemie qui se déployait alors dans la position précédemment indiquée. Les bataillons du général Leval, étant à portée du but en blanc des pièces de campagne que l'ennemi avait sur son front, se virent dans l'alternative d'avancer pour s'emparer de cette artillerie, ou de se retirer précipitamment pour se mettre à l'abri de son feu. En principe, il eût été plus sage de rétrograder, afin de gagner du temps et d'attendre l'arrivée des colonnes du maréchal Victor; mais telle était l'ardeur des troupes françaises, qu'elles ne craignirent point, malgré l'infériorité de leur nombre, de se mesurer avec des adversaires qu'elles étaient sûres de vaincre.

La première brigade du général Leval, ainsi engagée sous la mitraille ennemie, continua donc à s'avancer quoiqu'elle souffrît beaucoup, et les maréchaux Soult et Mortier, entraînés eux-mêmes par ce mouvement en avant, le laissèrent effectuer en s'occupant aussitôt de le faire appuyer. Le général Senarmont, avec l'artillerie du premier corps, eut ordre de s'avancer pour mitrailler la ligne ennemie; le reste de l'infanterie s'ébranla pour soutenir la brigade déjà engagée. L'ennemi, après quelques feux bien nourris, recula en ligne et en assez bon ordre. Jusqu'alors rien n'annonçait encore un grand succès : la cavalerie du général Sebastiani, placée à l'aile gauche française, était encore fort éloignée, mais celle des Espagnols, postée derrière Ocana, ne faisait aucun mouvement; la ligne d'infanterie française, suivant parallèlement la ligne ennemie, se bornait à la pousser sur Ocana sans l'entamer; mais bientôt la cavalerie du général Sebastiani et celle de la garde royale, ayant gagné du terrain sur la gauche, abordèrent l'infanterie espagnole dans le bois d'oliviers, où il était très-facile à cette dernière de les arrêter. Les bataillons ennemis, se voyant entourés et chargés, se formèrent vainement en carrés : en quelques instans ils furent dispersés. La division de cavalerie légère du général Merlin sabra un bon nombre de fuyards, et fit mettre bas les armes à cinq mille hommes. Une brigade du général Milhaud chargea une autre colonne ennemie qui se retirait en toute hâte, la fit prisonnière presque en entier, et lui enleva toute son artillerie. Les Espagnols furent ainsi poursuivis le sabre aux reins jusqu'à la Guardia; à chaque pas, la cavalerie française ramassait de nouveaux prisonniers, et, dans la soirée, vingt mille hommes, cinquante pièces de canon, trente drapeaux, et une immense quantité d'armes de toute espèce étaient au pouvoir des vainqueurs. La division du général Latour-Maubourg, du corps du maréchal Victor, put

1809. Espagne.

1809. Espagne. seule arriver sur le champ de bataille à la fin de la journée et prendre part à l'action sur l'extrême droite des Espagnols.

Le général Arizaga, placé dans le clocher d'Ocana, d'où il voyait l'ensemble du mouvement des deux armées, n'avait point quitté ce poste pendant toute la bataille, ce qui ne doit pas donner une grande idée de ses talens et de son activité; car les Français étaient de moitié moins nombreux que les Espagnols, et si ces derniers eussent mis plus de vigueur dans leur attaque du matin, il est hors de doute qu'ils auraient placé leurs adversaires dans la position la plus critique. L'armée française avait le Tage à dos, et ne pouvait se retirer que par des défilés et des escarpemens, qui tous auraient été favorables aux Espagnols. Ainsi que nous l'avons dit, la cavalerie espagnole ne prit point part à l'action, et s'enfuit dès qu'elle aperçut celle des Français. D'après leur propre aveu, les Espagnols laissèrent plus de douze mille morts sur le champ de bataille; ils n'avaient point encore éprouvé de défaite plus sanglante et plus complète.

Telle fut l'issue de la mémorable bataille d'Ocana, où près de soixante mille Espagnols furent dispersés et anéantis par moins de trente mille Français. La liste des braves qui se distinguèrent dans cette journée est nombreuse; le maréchal Mortier, empressé de rendre justice à tous ceux qui avaient combattu sous ses ordres, recommanda dans son rapport à la bienveillance de l'empereur le général Girard, blessé en chargeant à la tête de sa division; les généraux de brigade Beauregard et Chauvel (les deux aides-de-camp de ce dernier, Boirol et Bargevin, avaient été blessés à ses côtés); les colonels Raymond, du trente-quatrième régiment; Chassereau, du quarantième; Pécheux, du soixante-quatrième; Weilande, du quatre-vingt-huitième; Briche, du dixième de hussards; Steemhault, du vingt-unième de chas-

seurs; Bouchu, commandant l'artillerie du cinquième corps; Gouré, premier aide-de-camp du maréchal; les colonels d'état-major Dambowsky et Delaage; les chefs de bataillon Meusnier, Pichard et Astruc du soixante-quatrième; Millet et Lechasset, du quarantième; Marquet et Monot, du quatre-vingt-huitième; Camus, du vingt-huitième d'infanterie légère; Fruchard, de l'artillerie; les chefs d'escadron Delapointe et Saint-Léger, du dixième de chasseurs; Delaval, du dixième de hussards; Hudry, de l'état-major général; les capitaines Hubé, des lanciers polonais; Bouvier, du vingt-huitième d'infanterie légère; Beaunier, Choisy et Durivaux, aides-de camp du maréchal; Mesclop, aide-de-camp du général Girard; Mahon, de l'état-major général; Peinel, du trente-quatrième; Mouillard, du soixante-quatrième; Lambert, de l'artillerie; Girard, du génie; le lieutenant Bret, du soixante-quatrième, et Muron, aide-de-camp du général Girard; le sous-lieutenant Collet, et le sergent Romblat, du soixante-quatrième, qui avait enlevé un drapeau à l'ennemi.

1809. Espagne.

Huit jours après la bataille d'Ocana, le général Kellermann remporta un avantage non moins remarquable dans la province de Salamanque, près de la ville d'Alba de Tormès. Nous avons déjà dit que le duc d'el Parque avait été battu près de Ciudad-Rodrigo par le général Marchand; mais, depuis sa défaite, ce général ennemi, ayant été renforcé par quelques nouvelles levées, s'était avancé à l'improviste sur Salamanque, et s'était emparé de cette ville qui n'était défendue que par une faible garnison. Informé de cet événement, le général Kellermann se mit en mouvement des environs de Valadolid, atteignit le 26 novembre l'avant-garde du duc d'el Parque à el Carpio, et la força à se retirer vers Salamanque.

Le lendemain, le général français dirigea son infanterie,

1809. Espagne. partie par Fresno et partie par Canta la Piedra, et porta sa cavalerie à la Boveda, sur la route de Salamanque. Le général Lorcet, qui commandait l'avant-garde, fit une telle diligence, que le 28, à deux heures après midi, il atteignit l'arrière-garde du corps espagnol, qui se retirait de Salamanque dans la direction d'Alba de Tormès; le duc d'el Parque occupait cette ville, et avait disposé ses troupes sur les deux rives de la Tormès. A trois heures, la cavalerie française commença à déboucher sur le plateau qui est en avant d'Alba, sur la rive droite; les Espagnols furent obligés d'accepter le combat et de faire soutenir les troupes qui se trouvaient sur ce côté de la rivière par celles qui étaient postées sur la rive gauche. Le duc d'el Parque, ne laissant alors qu'une seule division sur ce point, disposa les autres, ainsi que toute son artillerie, sur les hauteurs qui couronnent la ville d'Alba.

Les Espagnols, voyant qu'ils n'avaient affaire qu'à une avant-garde, commencèrent eux-mêmes l'attaque; le général Lorcet, beaucoup trop faible pour résister, prit le sage parti de rétrograder vers le gros de la cavalerie qui le suivait. La confiance de l'ennemi s'accrut par ce mouvement des Français, et il fit occuper les revers du plateau par des tirailleurs que soutenaient quelques pelotons de cavalerie. Le général Kellermann fit alors avancer les troisième et sixième régimens de dragons aux ordres du général Millet, en lui donnant ordre de se diriger, à la faveur d'un rideau qui couvrait sa marche, sur la droite du plateau; tandis que, avec le reste de la cavalerie, il s'y portait lui-même directement.

L'attaque générale de toute la ligne ennemie ne tarda pas à avoir lieu, et fut exécutée avec tant de vigueur et d'impétuosité, que les Espagnols lâchèrent pied presque aussitôt; leur cavalerie tourna bride sans même échanger un coup de sabre, et repassa la rivière en désordre. L'infanterie fut sabrée, et abandonna cinq pièces de canon.

Il restait au général ennemi une seconde ligne d'infanterie : la cavalerie française, arrivant sur elle avec toute la confiance qu'inspire un premier succès, fut accueillie par un feu très-meurtrier, qui l'obligea de se retirer. Ce mouvement rétrograde s'exécuta au pas, et les cavaliers, achevant de sabrer les fantassins qu'ils avaient d'abord dépassés, furent se reformer derrière de nouvelles brigades qui s'avançaient pour prendre part au combat. Le général Kellermann disposa les quinzième et vingt-cinquième régimens de dragons en colonne pour charger la cavalerie espagnole, qui était revenue pour soutenir son infanterie. La seconde ligne de l'ennemi se trouva débordée par ce mouvement, dont le succès fut complet, et la cavalerie espagnole prit encore une fois la fuite pour ne plus reparaître. Le colonel Ornano, à la tête du vingt-cinquième de dragons, chargea en flanc l'infanterie ennemie, et lui enleva quatre pièces de canon. Les Espagnols s'étant retirés sur une hauteur, la cavalerie française se borna à les tenir en échec en attendant l'arrivée de la brigade d'infanterie du général Maucune. Il était nuit lorsque celui-ci fut en mesure de seconder les efforts de la cavalerie; cependant, malgré l'obscurité, qui permettait à peine de se diriger par des chemins et des passages inconnus, le général Kellermann n'hésita point à faire exécuter l'attaque qui devait terminer la journée. Elle fut si terrible et si bien soutenue, que les Espagnols, qui s'étaient formés en carré, lâchèrent pied au premier choc, et se précipitèrent dans les ravins pour échapper plus promptement à la poursuite de leurs adversaires. Le général Maucune, trouvant le plateau abandonné, suivit les fuyards au bruit confus des voix, et entra presque aussitôt qu'eux dans la ville d'Alba de Tormès. Là, tombant sur la queue de la colonne ennemie sans tirer un coup de fusil, il lui tua deux cents hommes à la baïonnette, se rendit maître du pont, et enleva l'artillerie qui le défendait. La nuit était

1809. Espagne.

1809. Espagne. si obscure, que l'infanterie française ne dépassa point la ville d'Alba; les Espagnols, profitant des ténèbres, se dispersèrent dans les bois et dans les vignes voisines, de manière que le lendemain il fut impossible au général Kellermann de suivre leurs traces et d'achever leur destruction comme il se l'était proposé. Le jour même de ce combat, les Français entrèrent dans Salamanque, que l'ennemi avait entièrement évacué.

Il nous reste maintenant, pour terminer le récit des événemens militaires en Espagne dans le cours de l'année 1809, à rapporter les opérations des corps d'armée qui occupaient les provinces d'Aragon et de Catalogne.

avril.-décem. *Suite des opérations militaires dans le royaume ou province d'Aragon; combats de Maria, de Belchite; expéditions et autres combats partiels, etc.* — Nous avons dit, à la fin du volume précédent, que le général Suchet avait été appelé au commandement du troisième corps de l'armée française en Espagne, immédiatement après la reddition de Saragosse. Dès les premières campagnes, et comme officier supérieur, Suchet avait signalé son début dans la carrière des armes par des actions d'éclat qui attestaient autant de talent que de valeur. Elevé au grade de général, il avait justifié cet avancement soit en remplissant les fonctions de chef d'état-major, soit en coopérant à la tête d'une division aux succès ou aux glorieux efforts des armées françaises en Italie. Lieutenant du maréchal Masséna dans la célèbre campagne de Gênes, on l'a vu contenir avec une poignée de soldats sans vivres et sans vêtemens les nombreuses troupes autrichiennes qui menaçaient d'envahir les départemens du midi de la France. Il avait alors non-seulement protégé les frontières de sa patrie, mais encore préparé, par une utile diversion, le passage des Alpes, la victoire de Marengo et la rapide et seconde conquête de l'Italie.

Ainsi, depuis long-temps, le général Suchet s'était mon-

tré digne du choix que Napoléon faisait de lui pour remplacer Junot, duc d'Abrantès, dans le commandement du troisième corps. Avec des troupes peu nombreuses, affaiblies par les pertes d'un siége aussi long que meurtrier, on va le voir arrêter, battre et disperser des forces considérables, dirigées par des chefs entreprenans et expérimentés, et, plus tard, prendre des places devant lesquelles avaient échoué déjà des généraux habiles [1], protégées par des ouvrages redoutables, défendues avec toute la valeur et l'opiniâtreté que donnent l'amour de la patrie et la crainte de l'esclavage. Enfin, non moins bon administrateur que général consommé, par l'ordre et la discipline qu'il maintiendra dans sa petite armée, par son caractère conciliant, ses formes nobles et affectueuses, ses soins paternels, Suchet saura conquérir la bienveillance et le respect des peuples, et exciter au plus haut degré l'amour, la confiance et la reconnaissance des soldats.

Chargé de contenir toute la province d'Aragon, le général Suchet avait réparti ses troupes sur les points les plus importans. Vers la fin de mars, il fut obligé, sur l'ordre du roi Joseph, de détacher une de ses divisions pour concourir à l'expédition des Asturies. Quelques jours auparavant, six compagnies de la brigade du général Habert, imprudemment laissées à Monzon sur la Cinca et près des frontières de la Catalogne, y avaient été prises, parce que le débordement de la rivière rendit leur retraite sur Barbastro impossible. Le capitaine Rubichon, commandant cinquante cuirassiers du treizième régiment, détachés avec cette infanterie, prit, pour échapper à l'ennemi, qui avait attaqué Monzon en force, une résolution encore plus téméraire que courageuse. Il traversa la Cinca à la nage; mais il perdit la moitié de ses hommes et de ses chevaux, qui disparurent dans les

[1] Entre autres Lérida, que le Grand Condé ne put parvenir à soumettre.

1809. Espagne. flots d'un torrent grossi par la fonte subite des neiges. Cette double diminution de forces devenait fâcheuse dans la situation où se trouvait alors le général Suchet.

En Catalogne, les troupes du septième corps, réunies pour protéger le siége de Gérone, déjà commencé à cette époque, comme on le verra plus bas, ne pouvaient plus opérer aucune diversion vers les frontières de l'Aragon. Le général français qui commandait en Navarre, loin d'être en état de faire un mouvement en faveur du général Suchet, lui avait demandé au contraire des secours pour se maintenir contre les bandes nombreuses et aguerries qui infestaient cette province. Un pareil état de choses parut opportun au général Blacke pour s'avancer dans l'Aragon, dont il avait déjà envahi la lisière, et pour pénétrer même jusqu'à Saragosse. Il avait rassemblé à cet effet près de vingt mille hommes de troupes régulières, et de nombreuses bandes de miquelets qui devaient protéger ses flancs et harceler les troupes du général Suchet sur tous les points : cette infanterie était soutenue par quelque cavalerie et une artillerie assez nombreuse.

Informé de la marche et des projets de son adversaire, le général Suchet rallia d'abord tous ses détachemens, et concentra son faible corps d'armée sur les rives du Gallego et de la Huerba, pour couvrir la capitale de la province. Les 13 et 14 juin, le général ennemi fit des démonstrations pour reconnaître les forces des Français et la nature du terrain où elles étaient postées. Le 15, il s'avança avec le gros de son armée vers Maria, sur la Huerba. Le général Suchet, qui n'avait guère que six mille hommes réunis sur ce point, manœuvra d'abord de manière à attirer les Espagnols sur un terrain qui lui fût favorable. Donnant ensuite le signal d'une attaque vigoureuse, il enfonça en quelques instans la ligne ennemie et la mit dans une déroute complète. Les cuirassiers du treizième régiment, commandés par le colonel Daigre-

mont; les hussards du quatrième régiment, ayant à leur tête le colonel Burthe; enfin un escadron de chevau-légers polonais, après avoir fourni les charges les plus brillantes, poursuivirent les vaincus, et jonchèrent le champ de bataille, ainsi que ses issues, de morts et de blessés: les fuyards trouvèrent leur salut dans les montagnes. Vingt-cinq pièces de canon avec leurs caissons, trois drapeaux, un général, huit officiers supérieurs, quatre cents soldats prisonniers, tels furent les trophées de ce combat, où les Espagnols avaient eu en outre plus de douze cents hommes tués. Le général Suchet eut à se louer de la tranquillité des habitans de Saragosse en cette circonstance. Ils voyaient combattre sous leurs yeux une armée nombreuse, accourue dans l'intention de les délivrer, et qui, probablement, comptait sur leur coopération; mais ils ne firent aucun mouvement en sa faveur, soit que les terribles et récens malheurs du siége qu'ils avaient eu à soutenir eussent glacé de crainte le petit nombre d'entre eux encore disposés à tenter un nouvel effort, soit qu'ils fussent contenus par l'ascendant d'un chef dont ils redoutaient la valeur, et qui, par sa modération, leur inspirait déjà une grande confiance.

1809. Espagne.

Le combat de Maria venait de sauver Saragosse. Le général Suchet sentit qu'il fallait suivre cet avantage avec toute l'activité possible, afin d'expulser entièrement de l'Aragon une armée encore bien redoutable malgré sa défaite. Il se mit donc sur-le-champ à la poursuite de Blacke, l'atteignit à Bolorrita, où il cherchait à rallier ses troupes, et le força à continuer jusqu'à Belchite son mouvement rétrograde: les Français firent prisonniers, dans cette marche, quarante-cinq officiers et cinq cents soldats du régiment des chasseurs de Murcie.

Le 18, le général Suchet trouva l'armée espagnole rangée en bataille devant Belchite: ayant reçu pendant la nuit un renfort de quatre mille hommes, et se fiant d'ailleurs aux

1809 Espagne. bonnes positions qu'occupaient ses troupes, le général Blacke avait cru pouvoir tenter le sort d'un nouveau combat, afin d'arrêter la marche victorieuse de son adversaire. Le centre de la ligne espagnole était sur une hauteur appelée le Calvaire, défendu par un fossé et protégé par la ville, qui a une enceinte et des portes; la gauche et la droite derrière des espèces de retranchemens naturels, et un couvent.

Le général Suchet, ayant déployé ses troupes dans la plaine en avant de Belchite, fit avancer un bataillon d'infanterie légère vers le centre ennemi, pour l'occuper sur ce point, tandis que le général Habert se portait en colonne serrée sur les hauteurs à droite de la ville, et que le général Musnier marchait en colonne par bataillon sur la gauche des Espagnols, pour les déborder et les charger ensuite vigoureusement. Ces mouvemens furent exécutés avec la plus grande précision. Le premier bataillon du cent quatorzième régiment et le régiment polonais, premier de la Vistule, abordèrent l'ennemi avec impétuosité, sous un feu terrible de mitraille. Blacke tenta vainement de faire soutenir son infanterie par quelques escadrons. Le colonel Burthe, à la tête du quatrième régiment de hussards, eut bon marché de cette mauvaise cavalerie, qui tourna bride au premier choc. Un boulet de l'artillerie française, ayant fait sauter un des caissons espagnols, mit la plus grande confusion dans les rangs ennemis. Bientôt toutes les positions furent enlevées : l'ennemi abandonna neuf pièces de canon et toutes ses munitions; les soldats, en fuyant, jetaient leurs sacs et leurs fusils pour courir plus vite. Les hussards français sabrèrent presqu'en entier le régiment de Valence, qui voulut se rallier à quelque distance du champ de bataille : tout ce qui put échapper à la mort fut fait prisonnier. Ce combat, dans lequel les Français eurent à peine quarante morts et deux cents blessés, tant leur attaque avait été brusque et bien dirigée, leur valut, outre

les neuf canons dont nous venons de parler, un drapeau, vingt-trois caissons, des voitures de bagages, une grande quantité de fusils et plus de quatre mille prisonniers; sept à huit cents Espagnols avaient été tués : les troupes victorieuses campèrent le soir à Alcaniz.

1809. Espagne.

Ainsi, quelques jours avaient suffi à six mille Français pour détruire ou disperser l'armée de Blacke.

En rappelant à ses troupes les brillans avantages qu'elles venaient de remporter, le général Suchet leur disait dans son ordre du jour du 21 juin : « Soldats ! que ces succès vous apprennent à juger de votre force; lorsque la confiance en vous-mêmes et la discipline vous conduiront, vous serez toujours invincibles. Nous habiterons des camps; nous nous y exercerons, nous y formerons les jeunes gens qui arrivent dans nos rangs, et nous conserverons cette mâle énergie qui constitue les armées françaises. Je veillerai à votre bien-être; le pays fournira à votre subsistance, et vous, par votre discipline, vous rendrez la sécurité aux habitans; vous ramenerez à la soumission et à la paix les hommes égarés, victimes de quelques chefs ambitieux et des intrigues anglaises; vous ferez aimer par votre conduite le gouvernement du frère de notre empereur. »

Après le combat de Belchite, le général Suchet revint établir son quartier-général à Saragosse, pour y préparer les moyens nécessaires à ses opérations subséquentes. Il s'occupa d'abord d'améliorer l'organisation de son corps d'armée, et de mettre à profit les ressources du pays, afin de pourvoir constamment à l'entretien, à la nourriture et à la solde des troupes : il créa des magasins de vivres, de munitions, d'habillement, d'équipement et d'armement en tout genre[1].

[1] La prévoyance et la sollicitude du général Suchet sur des objets aussi importans, secondées par son chef d'état-major le général Saint-Cyr-Nuguès, et par l'ordonnateur en chef Bondurand, furent telles que, dans les circonstances

1809. Espagne. Tout en remplissant avec un plein succès cette tâche importante, le général Suchet disposa ses troupes de manière à conserver des communications faciles avec la France, et à faire une guerre active aux nombreuses bandes qui désolaient sur tous les points les frontières de l'Aragon. Pour jouir de quelque sécurité dans l'intérieur de cette vaste province; pour pouvoir y lever des contributions en argent et en nature, et pour en assurer la rentrée dans Saragosse, il fallait que des soldats aguerris, conduits par des chefs expérimentés, et tout à la fois audacieux et prudens, fussent presque toujours en campagne. Ces sortes d'expéditions ne demandaient pas moins de force physique et de patience que de valeur et d'intelligence; les hommes qui y étaient destinés tour à tour avaient à supporter les marches les plus pénibles et les plus rudes fatigues : car, à peine battus et dispersés sur un point, les insurgés, souvent plus hardis après une défaite qu'avant le combat, se présentaient sur un autre avec une persévérance infatigable. Le général Suchet, obligé de mettre à de fréquentes et périlleuses épreuves le dévouement de ses troupes, savait soutenir et ranimer leur zèle par des ordres du jour, où le soldat comme l'officier lisait la mention honorable de ses actions, et où tous les traits de courage étaient recueillis avec une exactitude scrupuleuse, qui excitait l'enthousiasme et maintenait l'ardeur générale. Chacun

les plus critiques, le troisième corps, devenu depuis armée d'Aragon, ne cessa jamais de recevoir ses distributions de vivres, et que le paiement de la solde n'éprouva pas un mois de retard. Cependant les ressources dans un pays ravagé presque sur tous les points, et épuisé par un siége ruineux, étaient bien rares, surtout pendant les premiers mois du commandement du général Suchet. L'ordre de l'administration, l'exacte discipline observée par les soldats, la confiance inspirée aux habitans, semblèrent multiplier ces mêmes ressources, et elles fournirent au général, prompt et sévère dans la répression des abus, les moyens d'alimenter et de payer ses troupes sans être à charge à la France, d'où il ne tira jamais, en aucun temps, ni argent, ni provisions.

voulait mériter la même distinction, d'autant plus souhaitée, 1809.
qu'elle était presque toujours suivie ou de la décoration des Espagne.
braves ou de l'avancement à un grade supérieur. Dans ces expéditions partielles, où tant de dévouement et d'actions d'éclat restent presque toujours ignorées, les troupes ne sont pas moins dignes de l'estime et de la reconnaissance de leur pays, que sur ces vastes champs de bataille arrosés du sang de plusieurs milliers d'hommes, dans ces actions dont les bouches de la renommée se fatiguent à redire les moindres particularités[1].

Les paysans qui avaient marché sous les drapeaux de Blacke, n'ayant plus de point de rassemblement après la déroute de Belchite, s'étaient éparpillés dans les montagnes pour recruter les anciennes bandes de miquelets ou en former de nouvelles.

C'est ainsi que les Espagnols, toujours vaincus et jamais soumis, animés par ce courage que rien ne peut abattre, parce que l'amour de la patrie en est le moteur, opposèrent aux Francais dans toute la Péninsule, mais surtout en Aragon et en Catalogne, la même résistance que leurs fiers aïeux avaient jadis opposée aux Carthaginois, aux Romains, aux Goths, aux Maures, à Charlemagne et à Louis XIV.

Dès le commencement de juillet, ces bandes, bien que sans espoir d'être secourues par des troupes régulières, ne se montraient pas avec moins d'audace sur les frontières de la Navarre, de la Vieille-Castille, du royaume de Valence et de la Catalogne. Une d'entre elles, commandée par un nommé

[1] « Il est peu d'événemens à la guerre où des officiers et de simples soldats ne fassent de ces prodiges de valeur qui étonnent ceux qui en sont témoins, et qoi ensuite resteot pour jamais dans l'oubli. Si un général, un prince, un monarque eût fait uoe de ces actions, elle serait consacrée à la postérité; mais la multitnde de ces faits militaires se nuit à elle-même; et, en toot genre, il n'y a que les choses principales qui restent dans la mémoire des hommes. » (VOLTAIRE, *Siècle de Louis* XV.)

1809. Espagne. Pedrosa, avait osé s'avancer près de Barbastro, où était campé le colonel Robert avec une brigade d'infanterie. Les grenadiers et voltigeurs des cent seizième et cent dix-septième régimens culbutèrent facilement cette masse d'insurgés, et la mirent en fuite avec perte de ses canons, de ses munitions et de ses bagages. Le colonel Rouelle et les chefs de bataillon Dandifredi et Mathis, à la tête de plusieurs colonnes de cette même brigade Robert, achevèrent de disperser tous les rassemblemens des environs.

Dans le même temps, le général Habert, ayant sous ses ordres deux bataillons et cinquante hussards du quatrième, attaquait à Palengua la bande de Perena, lui tuait trois cents hommes et la poursuivait jusque dans les montagnes inaccessibles où elle parvint à se réfugier.

Un parti plus redoutable que les bandes que nous venons de nommer s'était formé des débris de l'armée de Blacke, et se montrait à la même époque du côté de Daroca : le brigadier-général, Villa-Campa, en avait pris le commandement. Ce chef, plein d'activité, de ressources, expérimenté, infatigable, était très-propre au genre de guerre qu'il avait embrassé, surtout dans un pays où il exerçait une très-grande influence, et où il pouvait à son gré appeler la population des villages sous ses drapeaux : il avait d'abord cherché à surprendre quatre compagnies polonaises, postées à Gallocanta; mais ce projet avait échoué par la vigilance du général Klopiski et par la fermeté du colonel Kosinowski. Depuis, il fit successivement d'autres tentatives, qui furent également sans succès. Battu pendant deux mois, et poursuivi de village en village par le colonel Henriot, du quatorzième régiment de ligne, dont les forces ne s'élevaient pas à plus de deux mille hommes, Villa-Campa était venu se réfugier dans la grande chaîne des monts de Castille, qui s'étend jusqu'en Aragon : il avait fait du couvent de Nostra-

Senora de la Tremendad sa principale place d'armes, et le dépôt de toutes ses munitions. 1809. Espagne.

Ce monastère est bâti sur le sommet d'une montagne de trois quarts de lieue d'étendue, détaché de la chaîne des monts de la Castille, dont elle couvre en quelque sorte les communications. Aux pieds ramifiés de ce Saint-Gothard des Castilles, naissent les fleuves du Tage, du Jucar, du Guadalviar, et de dix à douze autres rivières accroissant ces trois fleuves, qui versent leurs eaux dans la Méditerranée. Les sources de la Guadiana sont éloignées de ce départ principal d'environ vingt lieues.

Villa-Campa avait avec lui cinq mille hommes de troupes de ligne et beaucoup de paysans; des prêtres et des moines de la Castille, portant une croix rouge sur leurs vêtemens, s'étaient joints à cette petite armée pour exciter le fanatisme et fomenter l'insurrection.

Le général Suchet, sentant combien les insurgés, maîtres d'un poste aussi formidable et aussi inaccessible, pouvaient apporter d'obstacles à ses projets, ordonna au colonel Henriot de reconnaître la position, mais de ne rien compromettre, attendu l'insuffisance des moyens qu'il avait à sa disposition. Cet officier, obligé de laisser quelques détachemens pour la sûreté du territoire dont il avait le commandement [1], partit le 23 novembre de Daroca, distant de quinze lieues de la Tremendad, à la tête du quatorzième régiment de ligne, du treizième de cuirassiers, de quatre compagnies d'élite, et d'un bataillon du deuxième régiment de la Vistule, avec deux pièces de canon et un obusier. Arrivé le 25 au pied du mont Tremendad, le colonel Henriot fit ses dispositions d'attaque, et, après huit heures d'un combat opiniâtre, il s'em-

[1] C'étaient les districts ou *corregimientos* de Calatayud, de Daroca, d'Albarracin, et partie de celui de Teruel.

1809. Espagne. para du couvent, qui fut livré aux flammes. Il avait fallu enlever chaque mamelon à la baïonnette, et gravir une montagne de la plus haute élévation par des chemins en zigzags, étroits et escarpés, qui fournissaient aux Espagnols les moyens d'arrêter à chaque pas leurs adversaires. Toutefois, la perte des premiers fut de cinq cents hommes tués ou blessés et quelques prisonniers; celle des Français n'alla pas au-delà de douze, dont deux tués. Ceci serait incroyable, si l'on ne connaissait pas tout l'avantage du tir de bas en haut. Les colonels Daigremont et Kosinowski, le chef de bataillon Petit, le chef d'escadron Saint-Georges, le capitaine d'artillerie Camp, et surtout le colonel Henriot, qui avait si habilement dirigé cette audacieuse expédition, reçurent en cette occasion les justes témoignages de la satisfaction du général Suchet.

Pendant que ces diverses actions se passaient vers les montagnes de Castille, qui forment au sud-ouest les limites de l'Aragon, les bandes de Pedrosa, de Perenna et du colonel Baget, chassées des vallées de la Vero et de l'Alcanadre, s'étaient réunies de l'autre côté de la Cinca, et faisaient des excursions jusqu'aux bords du Segre. Le colonel Burthe, avec ses hussards et un bataillon du cent seizième de ligne, surprit un de ces partis à Torre de Segre, lui tua cent cinquante hommes et fit cinquante prisonniers, parmi lesquels se trouvaient le colonel Baget et deux capitaines. Le général Habert, ne laissant point de repos aux autres bandes, les défit également en plusieurs rencontres, dont la plus remarquable fut celle qui eut lieu près du village de Pons, où les insurgés eurent trois cents hommes tués et un plus grand nombre de blessés.

Le colonel Dupeyroux, posté à Caspe, battit, avec un bataillon de son régiment (le cent quinzième) un corps de quatorze cents hommes, qui, de Batea, s'était avancé sur le

cantonnement français. L'ennemi s'enfuit précipitamment après avoir laissé plus de quatre-vingts hommes sur le champ de bataille. 1809. Espagne.

L'adjudant-commandant Plique opérait vers ce temps le désarmement et la soumission des Cinco-Valles, dans le Haut-Aragon, et le général Baget, après avoir parcouru avec le troisième régiment de la Vistule une partie des montagnes qui séparent l'Aragon de la Castille et de la Navarre, communiquait avec les troupes qui occupaient Soria dans la Nouvelle-Castille. Il avait, dans cette excursion, dissipé les bandes qui infestaient le pays, rétabli l'ordre, et fait rentrer la contribution en nature.

Mais l'honneur d'un combat plus périlleux que ces derniers était réservé, vers les frontières de la Catalogne, au chef de bataillon La Peyrollerie, du cent dix-septième régiment. Une bande de deux mille hommes, en grande partie Catalans, s'était rassemblée depuis peu vers Colona, au nord-est de l'Aragon. Nous avons déjà fait remarquer que les Catalans, ainsi que les Aragonais, combattant dans les montagnes, ne le cédaient point aux meilleures troupes légères des peuples les plus guerriers [1].

[1] Le paysan catalan, en général, est grand, bien fait, fortement constitué; sa figure est mâle et fière: une jambe nerveuse et bien proportionnée le rend propre à courir dans les montagnes, et son habillement facilite encore sa légèreté naturelle. Il porte des espardilles, ou espèce de cothurne, des bas de peau qui prennent depuis les malléoles jusqu'au pli du genou, une culotte courte et une veste à manches. Pendant les froids rigoureux, il ajoute à ces vêtemens un manteau court et très-léger, qui sert à lui couvrir le corps. Sa tête est couverte d'un large bonnet de laine. Toujours armé d'un fusil de chasse, il porte ses cartouches dans une ceinture, dont le devant est disposé à cet effet en petits compartimens, comme ceux d'une giberne. Ainsi vêtu et armé à la légère, et attendant presque toujours son adversaire sur la cime des plus hautes montagnes, combien le Catalan ou l'Aragonais n'avait-il pas d'avantage sur le soldat français, écrasé sous le poids d'un énorme sac, d'une giberne gênante, d'un fusil trop pesant, souvent hors de proportion avec la taille de celui qui s'en sert, et

1809. Espagne. Le chef de bataillon La Peyrollerie, menacé dans ses cantonnemens de Benavarre, marcha au devant de l'ennemi en remontant la rivière d'Isavena. Il le rencontra au village de Roda, et le fit attaquer sur ses flancs par deux colonnes aux ordres du chef de bataillon Desorties et du capitaine Gressart; tandis que lui-même, à la tête d'un bataillon, soutenu de deux obusiers de montagnes, attaquait le centre. Les insurgés, prévenant cette attaque, descendent des hauteurs qu'ils occupent, et se jettent avec impétuosité sur les tirailleurs qui précèdent les colonnes; mais quelques obus lancés sur cette masse désordonnée, et une charge à la baïonnette, l'arrêtent dans son élan : les Espagnols, mis en déroute, laissent quarante morts sur le terrain. Le lieutenant Coutanceau enlève leur drapeau, et ils sont menés battant jusqu'à deux lieues plus loin.

Le lendemain, le chef de bataillon La Peyrollerie prit position au-delà de Bonanza et de Calvera. A neuf heures du soir, présumant que l'ennemi se gardait mal, il le fit entourer par quatre compagnies d'élite. Plus de deux cents Catalans furent tués à coups de baïonnette dans cette surprise de nuit; un plus grand nombre resta prisonnier; le jour seul mit fin au carnage. Cette expédition avait été exécutée avec tant de prudence et de célérité, qu'elle ne coûta aux Français que quatre tués et sept blessés. Elle valut au brave La Peyrollerie le grade de colonel déjà sollicité pour lui long-temps avant l'affaire.

Le général Blacke, commandant l'armée espagnole en Catalogne, venait d'échouer dans les tentatives qu'il avait succes-

enfin sous l'attirail d'un habillement incommode. L'institution des voltigeurs dans nos bataillons d'infanterie est sans doute une des meilleures innovations modernes : elle a causé beaucoup de mal à l'ennemi; mais, en donnant à cette troupe, dans l'origine, un armement, un équipement et un habillement plus analogues avec le but de sa formation, on en eût tiré un bien meilleur parti.

sivement faites dans le courant de novembre et de décembre, soit pour ravitailler Gérone, soit pour en faire lever le siége. N'osant plus tenir la campagne avec des troupes tant de fois battues, il prit le parti de les disséminer jusqu'à nouvel ordre dans les places de Balaguer, Lérida, Tarragone et Tortose. Les bandes se trouvaient ainsi appuyées par des garnisons nombreuses qui pouvaient leur fournir des officiers expérimentés, des renforts aguerris, et des secours de toute espèce. Elles reparurent alors avec plus d'audace sur les bords de l'Ebre, du Segre, et dans les vallées qui confinent la Catalogne; mais la prévoyance du général Suchet, et l'infatigable activité de ses soldats, surent confondre, sur tous les points, les projets de l'ennemi. Le colonel Robert, déployant toujours la même intelligence et la même valeur, l'attaqua deux fois vers Alcarras, sur les rives de la Noguera, le chassa des hauteurs environnantes, lui tua beaucoup de monde, et s'empara d'une certaine quantité d'armes et de munitions. Le colonel La Peyrollerie repoussa près de Bernes le partisan Seratu, qui, sorti de Lerida, était parvenu à réunir une nouvelle masse de quinze cents à deux mille paysans. Il le battit à Jenova, et lui fit cent prisonniers. Le général Habert passa le Segre sur trois colonnes, et contraignit le reste de cette bande à chercher son salut dans Lerida. Le 28 novembre, l'adjudant-major Berry, n'ayant avec lui que deux cents hommes, défendit la ville de Tudela, attaquée et presque envahie par un corps de douze cents hommes. Retranché sur le pont de l'Ebre que l'ennemi n'avait plus qu'à forcer pour être maître de la ville, Berry, avec sa poignée de braves, non-seulement repoussa tous les efforts de ses nombreux adversaires, mais contraignit ceux-ci d'abandonner Tudela après avoir perdu près de cent hommes morts et un plus grand nombre de blessés, qui restèrent prisonniers. Le 29, la faible garnison de Belchite repoussait un autre dé-

1809.
Espagne.

tachement ennemi de quatre cents hommes. Enfin, le 6 décembre, le général Musnier s'étant porté sur Batea avec le cent quinzième de ligne et le premier de la Vistule, pour en chasser un rassemblement de cinq à six mille paysans, leur fit éprouver une perte de cent vingt hommes, s'empara de plusieurs magasins de vivres et de quatre cent mille cartouches. Tous ces insurgés étaient armés de fusils anglais.

Pour dégager les frontières de France, le général Suchet fit désarmer à cette même époque les vallées de Bielsa et de Gistain. Une colonne française, qui pénétra dans la vallée de Venasque, en chassa quinze cents miquelets qui s'y étaient réunis. Le fort de Venasque, armé de neuf bouches à feu, et bien approvisionné en vivres et en munitions, tomba au pouvoir des vainqueurs à la suite de cette expédition.

Ainsi se termina la campagne de 1809 en Aragon : les opérations du général Suchet présentent en résultat une armée détruite, une vaste province conquise dans l'espace de quelques jours, des bandes de miquelets, sinon anéanties, du moins dissipées sur tous les points, mises hors d'état d'agir de concert, et par conséquent de pouvoir rien entreprendre d'inquiétant. Ce résultat est obtenu par un corps d'armée dont l'effectif est à peine de seize mille hommes, obligé de faire face à la fois sur tous les points à des ennemis persévérans dans leurs attaques, inébranlables dans les sentimens de haine et de vengeance que leur inspirent le fanatisme religieux et l'amour de la patrie, et qu'excite constamment l'active protection de l'Angleterre, prodigue de ses armes, de ses munitions, de son or même, en Aragon comme dans les autres provinces de la Péninsule.

Suite des événemens militaires en Catalogne; combat de Valls; le maréchal Augereau remplace le général Saint-Cyr dans le commandement de l'armée de Catalogne; prise de la ville d'Hostalrich; siége et prise de Gérone, etc., etc. — Nous avons laissé le corps d'armée de Catalogne, que commandait le général Gouvion Saint-Cyr, cantonné entre les places de Tarragone et de Barcelone [1]. Les ressources en vivres qu'offrait le pays furent bientôt épuisées. Dès la fin de janvier 1809, il fallait, pour se procurer des subsistances, que les troupes françaises se répandissent dans les contrées montagneuses qui sont au nord-ouest du littoral de la Catalogne, entre les deux places que nous venons de nommer, et chacune de ces fréquentes incursions occasionait des pertes considérables. Le général en chef des Espagnols, Reding, n'osant pas encore hasarder une affaire générale, harcelait les fourrageurs et postait des détachemens dans tous les défilés afin de multiplier les obstacles. C'est ainsi qu'il cherchait d'un côté à décourager ses adversaires, et de l'autre à ranimer la confiance de ses troupes. Certain que la disette devenait extrême dans le cantonnement français, il fit camper un régiment suisse au col de San-Cristina, pour fermer les débouchés des plaines de Valls, et du pays fertile que les Espagnols nomment *el Campo de Tarragona*. Les troupes françaises étaient continuellement aux prises avec ce détachement ennemi : dans un de ces engagemens, le capitaine Longot, à la tête d'un escadron du vingt-quatrième de dragons, fit prisonnier un détachement de cinquante Suisses, posté sur le chemin de Tarragone, et sabra un escadron espagnol jusque sous les murs de cette place.

1809. Espagne.

Le général Saint-Cyr, réduit aux plus durs expédiens par le manque absolu de vivres, mit ses troupes en mouvement

[1] Voyez tome XVIII, pag. 235.

1809. Espagne. du 15 au 30 février, pour occuper le pays entre les rivières de Gaya et de Francoli. La division Souham, qui se dirigeait par le col de San-Cristina, trouva cette position évacuée par les Suisses, qui avaient craint d'être tournés par la division italienne aux ordres du général Pino; celui-ci tenta inutilement dans sa marche de s'emparer du monastère de San-Creuss. Des paysans insurgés, au nombre de huit à neuf cents, s'y étaient retranchés, et ne voulurent consentir à aucune capitulation. Le général Saint-Cyr fut fort étonné de parvenir sans résistance sur les rives du Francoli : il avait cru que l'ennemi lui disputerait le terrain, et cette absence déconcertait tous ses calculs. Il établit la division italienne à Pla, et la division française à Valls, petite ville sur la rive gauche du Francoli, pour observer l'entrée des défilés de Montblanch.

Dans la nuit du 24 au 25 février, le général Reding sortit des défilés dont nous parlons, et déboucha par Pica-Moxon; au point du jour, l'armée espagnole était rangée en bataille sur la rive droite du Francoli, dans une position fort avantageuse : sa gauche s'appuyait aux montagnes d'Alcover, que couronnaient de nombreuses bandes de miquelets. Son centre et sa droite, qui s'étendait près de Villa-Longa, étaient protégés par l'escarpement de la rivière, qui coule dans cette partie, an milieu de rochers taillés à pic. Une nuée de miquelets débordait le flanc droit de la division française, et commença l'attaque par une fusillade des plus vives. Le général Reding, sachant qu'il n'avait devant lui qu'une seule division, fit passer le Francoli à ses meilleures troupes; un combat acharné s'engagea bientôt entre les Suisses de l'armée espagnole, le premier régiment d'infanterie légère, et le quarante-deuxième de ligne; de part et d'autre, on déploya des efforts inouis et une rare valeur. Le vingt-quatrième régiment de dragons, quoique placé sur un ter-

rain difficile, arrêta l'ennemi par plusieurs charges décisives, et son brave colonel Delort fut grièvement blessé. Le projet du général espagnol était de brusquer l'attaque pour écraser la division Souham, s'emparer de Valls et se porter ensuite rapidement sur la division italienne, se flattant d'un succès complet, et de renouveler, ainsi qu'il l'annonça hautement à ses officiers, la catastrophe de Baylen; mais les bonnes dispositions du général Souham et la vigueur de ses troupes firent échouer cette entreprise. Les Espagnols, après un combat qui dura six heures, étaient rejetés sur la rive droite du Francoli, lorsque la division italienne, conduite par le général Saint-Cyr en personne, arriva sur le champ de bataille. Vers deux heures du soir, les troupes françaises prirent à leur tour l'offensive : l'ennemi fut tourné à sa gauche par un bataillon du premier d'infanterie légère, qui traversa le Francoli ayant de l'eau jusqu'aux aisselles, et par le vingt-quatrième de dragons. Voyant sa droite menacée par les chasseurs royaux italiens et par les dragons Napoléon, rebuté non moins qu'affaibli par ses efforts infructueux contre une seule division, l'ennemi, disons-nous, fut bientôt enfoncé et mis en pleine déroute. Le vingt-quatrième de dragons le poursuivit à outrance : le dragon nommé Bouzon blessa grièvement le général Reding d'un coup de sabre, et le lieutenant Bertinot, officier de la plus belle espérance, était au moment de faire le général ennemi prisonnier, lorsqu'il fut tué d'un coup de feu à bout portant [1].

1809. Espagne

On suivit les Espagnols l'épée dans les reins jusque sous

[1] Ce fait a été consigné dans les *Fastes de la nation française*, en ces termes : « ..... Le jeune Bertinot, à la tête de son peloton, dans le moment le plus critique et sur le terrain le plus difficile, exécuta une charge vigoureuse, qui eut le plus grand succès : son cheval fut tué sous lui, percé de sept balles; mais cet intrépide officier, remontant aussitôt sur un autre qu'un dragon de sa compagnie venait de prendre, chargea de nouveau, culbuta avec son peloton les

1809. Espagne. le canon de Tarragone, où ils rentrèrent dans le plus grand désordre : ils perdirent leur artillerie et leurs bagages, et on leur fit quinze cents prisonniers. Le général Reding, dont tout l'état-major fut sabré par les dragons du vingt-quatrième, mourut quelques jours après des suites de sa blessure, et du chagrin profond que lui causait sa défaite d'autant plus humiliante, qu'il s'était vanté d'une victoire décisive. C'est ainsi que le général Saint-Cyr eut la gloire de laver l'affront fait aux armes françaises dans la désastreuse journée de Baylen [1].

Le général Saint-Cyr, après cette victoire, fit occuper la ville de Reuss, la seconde ville de la Catalogne pour la population, l'industrie, le commerce et la richesse; mais alors entièrement dépourvue de grains et n'offrant que des ressources pécuniaires. Les troupes françaises purent à peine y séjourner un mois, parce que le général en chef s'y trouvait sans communication, non-seulement avec la France, mais encore avec Barcelone.

Avant de quitter Reuss et Valls pour revenir prendre des cantonnemens auprès de Barcelone, le général Saint-Cyr conclut avec le général en chef espagnol Blacke, successeur de Reding, une convention, d'après laquelle les malades et les blessés hors d'état d'être transportés étaient mis sous la

ennemis qui se trouvaient sur son passage, et il allait se saisir du général en chef Reding, déjà blessé par le dragon Bouzon, lorsqu'il reçut lui même le coup mortel. Toute l'armée sentit vivement la perte de ce vaillant officier, et son colonel, ainsi que ses dignes compagnons, applaudirent au juste tribut d'éloges que nous payons à la mémoire du jeune héros moissonné dans leurs rangs et couvert de lauriers. »

[1] Pour consacrer le souvenir de la capitulation de Baylen, la junte suprême avait créé un ordre militaire ayant pour décoration deux épées en sautoir, au bas desquelles on voyait un aigle suspendu par les serres; on y lisait en exergue : *Journée du 22 juillet* 1808. Le général Reding avait été nommé immédiatement un des grands officiers de cet ordre; les Français, dans le combat de Valls, firent prisonniers un grand nombre d'officiers revêtus de cette décoration.

protection des troupes qui reprenaient possession du pays, et confiés à la générosité espagnole sans pouvoir être considérés comme prisonniers de guerre. Ce traité, qui honore la sagesse autant que l'humanité du général Saint-Cyr, fut religieusement observé de part et d'autre : les deux armées furent souvent dans le cas de profiter de cet accord généreux. La division Souham, ayant trouvé à son arrivée à Reuss un grand nombre de malades et de blessés espagnols, avait donné l'exemple d'une telle conduite, inspirée par la modération, la loyauté et l'humanité, et qui apporta de grands adoucissemens aux calamités de cette guerre funeste. 1809. Espagne.

Les insurgés, de plus en plus opiniâtres, avaient profité de l'éloignement de l'armée française pour bloquer une seconde fois la place de Barcelone. Ils étaient revenus se poster au pont du roi et au col d'Ordal, d'où le général Urbin Devaux les avait chassés avec cette intrépidité qui entraîne le soldat, et dont il donnait souvent l'exemple.

Quelque temps après cette affaire, le même général, chargé de faire une reconnaissance auprès du mont Serrat, se laissa emporter par trop d'ardeur, et, dépassant ses instructions, il gravit la montagne jusqu'au sommet pour s'emparer du monastère, où il eut l'imprudence de laisser ses soldats reposer et vivre à discrétion pendant deux jours. Les moines, là comme ailleurs, ennemis toujours implacables et dangereux, couvrant leur perfidie de toutes les démonstrations d'un accueil bienveillant, se concertèrent avec les insurgés, qui accoururent aussitôt pour garnir les défilés et couper la retraite au détachement français; ce ne fut qu'après une grande perte en tués et en blessés, que le téméraire général, après des efforts inouis, parvint à se faire jour à travers les bandes qui le fusillèrent presqu'à bout portant. Cette faute de discipline fut punie par un mois de détention au fort de Mont-Joui de Barcelone, et par sa mention dans l'ordre du jour de

1809. Espagne. l'armée. Un pareil châtiment, exigé par la subordination, et auquel le général en chef ne souscrivit qu'à regret, loin de nuire, ajouta, par sa cause même, à la réputation du brave Devaux dans l'esprit des troupes.

A cette époque, la place de Saragosse, ayant été enfin soumise, un détachement de l'armée qui l'assiégeait, composé du dixième régiment de hussards et de deux bataillons sous les ordres du colonel Briche, vint communiquer avec les troupes de l'armée de Catalogne. Il avait percé avec des peines incroyables à travers les montagnes les plus escarpées, et successivement défendues par des miquelets depuis Fraga sur les frontières de la Catalogne jusqu'à Valls : les soldats, éprouvés par une telle expédition, étaient de trop bons auxiliaires pour que le général Saint-Cyr ne les retînt pas quelque temps auprès de lui.

Au commencement d'avril, l'armée de Catalogne occupait auprès de Barcelone Sabadel et Tarrasa, d'où elle se mit bientôt en marche pour Vique. Le général Saint-Cyr dirigea les divisions Pino et Souham à travers les hautes montagnes de Caldas, San-Felice-de-Cudinas et Centelles, pour couvrir le défilé de la Garriga et d'Agua Freda, par où marchèrent le quartier-général, l'artillerie et les bagages. Dans ces mouvemens, habilement ordonnés et non moins bien exécutés, les troupes italiennes, placées à l'avant-garde, chassèrent l'ennemi des formidables positions où il se trouvait embusqué, et se montrèrent dignes du poste honorable qui leur était confié.

La ville de Vique, où l'armée française vint prendre position, est située dans un vallon fertile, mais resserré de tous côtés par des montagnes presque inaccessibles; elle est bâtie régulièrement, et contient une population de douze mille ames; tous ses habitans, hommes, femmes, vieillards, enfans s'étaient enfuis à l'approche des Français : l'é-

vêque seul et un de ses vicaires étaient restés. Ce prélat était un de ces hommes respectables qui honorent un saint ministère; alliant à des sentimens modérés, à une instruction solide, à des mœurs pures, le plus ardent patriotisme; recevant avec égard les Français et leurs chefs, mais invariablement attaché à la cause de son pays, et ne dissimulant point les vœux qu'il formait pour le succès des armes espagnoles. La haute considération que ses qualités et ses vertus inspiraient aux généraux français ne se démentit point un seul instant, et, lorsque plus tard l'armée fut forcée d'abandonner ses blessés et ses malades dans Vique, ce digne évêque leur fit un rempart de son corps contre les fanatiques habitans, qui, dans un transport de fureur, voulaient les égorger. Il avait eu la précaution de les réunir dans une salle de son palais, pour répondre non-seulement de leur sûreté, mais encore pour les faire traiter sous ses yeux avec tous les soins que réclament à la fois l'humanité et la religion. La plus vive reconnaissance, comme le sentiment d'une vénération profonde, nous ont fait un devoir de consigner ici cet hommage mérité pour l'un des plus vertueux ministres de la religion chrétienne.

1809.
Espagne.

Au bout de deux mois de séjour, toutes les ressources de la vallée de Vique furent consommées. Les chevaux avaient mangé les blés en herbe, et le plus cruel spectacle était, à son retour, réservé à cette population expatriée, qui, pour prix de son dévouement, se trouva menacée de la plus horrible famine; mais les Catalans supportaient tous ces maux avec une admirable résignation, en songeant que tous ces sacrifices seraient plus que compensés, s'ils aboutissaient à maintenir intacts leur honneur, leur gloire, leurs droits et leur indépendance. A Vique, comme dans les autres cantonnemens occupés précédemment par l'armée française, la disette forçait les soldats à se répandre au loin dans le pays;

1809. Espagne. les subsistances qu'ils achetaient par ces excursions pénibles étaient toujours teintes de leur sang; ils ne les obtenaient guère sans livrer des combats, qui à la vérité coûtaient cher aux Espagnols, mais qui, réitérés presque tous les jours, affaiblissaient sensiblement les bataillons français.

Pour donner une juste idée de la nature de cette guerre, il suffira de remarquer que depuis le mois de novembre 1808, l'état-major n'avait fait expédier ni reçu aucun courrier; que le général en chef n'avait pu donner de ses nouvelles qu'en risquant une frêle barque au travers des croisières anglaises et espagnoles; et que, pour assurer le retour d'un aide-de-camp, porteur des premiers rapports officiels au prince major-général Berthier, il avait été nécessaire d'envoyer à la rencontre de cet officier jusqu'aux frontières de France un corps de trois mille hommes. Ce détachement, attaqué en allant et en revenant, avait essuyé des pertes considérables. Le premier régiment d'infanterie légère avait été surtout fort maltraité; mais il prouva en cette occasion, comme en toutes les autres, le plus généreux dévouement et la plus rare intrépidité. Que de braves soldats dont les derniers instans ne furent pas même adoucis par la consolation de recevoir des nouvelles de leur famille, et qui se battirent cependant avec d'autant plus d'ardeur pour jouir de cette satisfaction si vive pour un cœur attaché à son pays, qu'ils en étaient privés depuis plus de six mois!

Le général Saint-Cyr, autant par le manque de vivres que pour se rapprocher de Gérone, dont il voulait commencer le siége, quitta Vique, passa les défilés de San-Hilario, et vint établir son corps d'armée dans les plaines du Ter, sa droite à l'étang de Sils et sa gauche à Bascano; il fit prendre ensuite une position plus concentrée autour de Fornell, où il avait son quartier-général, afin d'être en mesure d'agir sur tous les points où l'ennemi pourrait se présenter pour secourir Gérone.

Dans les premiers jours de juillet, le général Saint-Cyr, qui attendait impatiemment l'issue des mesures qu'il avait prises pour accélérer la reddition de la place qu'il tenait étroitement bloquée, reçut l'avis qu'il allait être remplacé dans le commandement de l'armée de Catalogne par le maréchal Augereau, duc de Castiglione; mais, en attendant ce successeur, il continua de repousser avec succès les tentatives faites par l'ennemi pour ravitailler Gérone, tant à Brunola et Bascano, que sur la montagne dite des Anges, à Palamos, San-Felice et près de Fornell. Le premier régiment d'infanterie légère et le vingt-quatrième de dragons, formant la brigade du général Bessières, le quarante-deuxième régiment commandé par le colonel Espert-Latour, les brigades italiennes des généraux Mazzuchelli et Fontana, se distinguèrent particulièrement dans ces différentes actions.

Le général Pino, par de promptes et habiles manœuvres, enveloppa, le 10 juillet, le colonel anglais Morkhall, qui, avec une colonne de quatorze cents hommes commandés par de bons officiers, espérait, à la faveur des bois dont le pays est couvert, pénétrer dans Gérone. Cette colonne ennemie, après l'échange de quelques coups de fusil, fut réduite à mettre bas les armes. Le colonel anglais, sous le prétexte de porter à ses soldats la convention qu'il venait de signer, se sauva à toute bride, abandonnant ainsi sa troupe à la discrétion du vainqueur, et bravant le mépris qui devait suivre une conduite aussi déloyale. Dans une autre action près de Fornell, le général Saint-Cyr battit complétement un fort détachement commandé par le général Blacke en personne, lui enleva le convoi qu'il voulait introduire dans Gérone, dispersa les Espagnols dans les montagnes, força son adversaire à se rembarquer au plus vite, et obtint un dernier succès, d'autant plus honorable, que le général ennemi avait fait de très-bonnes dispositions pour atteindre son but. Toutefois, il ne

1809. Espagne. put empêcher l'avant-garde espagnole, commandée par le brigadier-général O'Donnell, de pénétrer dans la place.

L'impartialité qui préside à notre relation nous fait un devoir de dire qu'après les attaques infructueuses tentées par l'ennemi contre les postes de Brunola et de Bascano, le général Saint-Cyr, trompé et par les rapports de ses espions et par les mouvemens habiles du général Blacke, crut, contre toute probabilité et toute vraisemblance, que les Espagnols s'étaient mis en marche dans la nuit du 30 août pour lui livrer bataille en avant d'Hostalrich. Dans cette supposition il porta toutes ses forces vers Rio d'Avenas et Mallorquinas, évacua les postes si utiles et si nécessaires de Brunola et de Bascano, qu'il eût fallu au contraire renforcer, et fit avancer une grande partie de la division Souham, employée à couvrir le siége, au-devant de la prétendue armée, qu'on attendit vainement pendant toute la journée; tandis que le général Blacke, recueillant le fruit de sa ruse, faisait filer sur la rive droite du Ter, dégarni de troupes depuis Bascano jusqu'à Gérone, un corps de quatre mille fantassins et cinq cents chevaux sous les ordres du général Garcia-Conde. Ce détachement escortait un convoi de quinze cents mulets chargés de vivres et de munitions de toute espèce, lequel entra dans Gérone sans éprouver de difficultés. L'erreur du général français, en relevant l'espoir des Espagnols, retarda pour long-temps la prise de Gérone.

Le maréchal Augereau, que le mauvais état de sa santé avait retenu plus d'un mois à Perpignan, vint prendre le commandement de l'armée dans les derniers jours de septembre.

Le général Blacke, encouragé par le succès de la tentative que nous venons de rapporter, continuait à rôder autour des postes de l'armée française, épiant une nouvelle occasion de jeter des secours dans Gérone. Le 28 octobre, il s'empara du

village de Brunola; mais voyant les préparatifs faits pour le chasser de cette position d'où il menaçait tous les cantonnemens français, il se décida à l'abandonner pour se placer à quelques lieues en arrière sur les hauteurs de San-Coloma et Fanès, avec ses troupes d'élite, les Suisses et les gardes wallonnes; il occupa et fortifia en même temps le village de ce nom: les maisons furent crénelées et toutes les avenues barricadées et retranchées. L'infanterie ennemie qui pouvait s'élever à six mille hommes, était appuyée par quatre escadrons déployés en bataille en avant de San-Coloma. Le général Souham forma le projet hardi d'attaquer l'ennemi dans ce poste avantageux. Le quarante-deuxième régiment le tourna par la droite, en gravissant des hauteurs très-escarpées, tandis que trois bataillons du premier d'infanterie légère s'avançaient sur San-Coloma, et que deux bataillons du troisième régiment de la même arme, menaçaient de déborder l'ennemi par sa gauche. Un seul escadron du vingt-quatrième de dragons, sous les ordres du capitaine Brejean, était chargé de soutenir le premier d'infanterie légère.

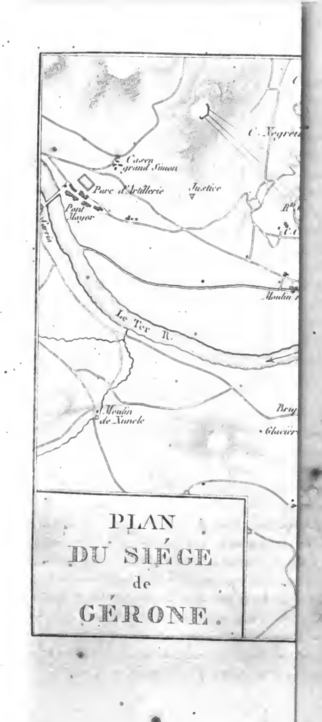
1809. Espagne.

Les dragons espagnols s'étant ébranlés pour charger la colonne qui s'avançait directement sur San-Coloma, celle-ci évita le choc en se retirant sur un terrain élevé, et laissa, par ce mouvement, l'escadron du vingt-quatrième entièrement à découvert: ainsi réduits à se défendre contre une cavalerie trois fois supérieure en nombre, les dragons français n'hésitèrent point à s'élancer sur leurs adversaires; ceux-ci furent renversés et défaits complétement, avec perte d'un grand nombre de chevaux et de cavaliers tués, blessés ou pris. Electrisés par un si bel exemple, les bataillons du troisième léger emportèrent le village, et en peu d'instans toutes les positions de l'ennemi furent occupées par les autres colonnes, et les camps brûlés. Dans cette journée, les Espagnols laissèrent sur le champ de bataille douze cents hommes tués ou

1809. Espagne. blessés grièvement ; le nombre de leurs prisonniers s'élevait à trois cents, parmi lesquels trois lieutenans-colonels. Ils ne revenaient pas de leur étonnement, et ne pouvaient concevoir comment, avec des forces si inférieures, opposées à des troupes d'élite, ils avaient été débusqués d'une position inexpugnable.

Blacke, malgré la dispersion de son armée dans les montagnes après le brillant combat de San Coloma, ne crut pas devoir renoncer à l'espoir de ravitailler Gérone : il rassembla à cet effet des magasins à Hostalrich, petite ville adossée au fort de ce nom, et située à mi-côte d'une montagne. Quoique suffisamment protégée par la forteresse qui la domine, il la mit à l'abri d'un coup de main, et y jeta une garnison de deux mille hommes de troupes de ligne sous les ordres du brigadier don Quadrado. La place, fermée par un bon mur, et garnie de quelques tours dont l'une était armée de deux pièces de canon et d'une circonférence remarquable, offrait tous les moyens de faire une longue résistance ; tous les habitans avaient pris les armes pour renforcer la garnison. Ces difficultés n'arrêtèrent point le général Pino, chargé de s'emparer, avec sa division, de ce poste important. La brigade du général Mazzuchelli escalada les murs à l'aide d'échelles qu'elle trouva dans les maisons du faubourg : tous les Espagnols furent passés au fil de l'épée, et les magasins évacués ou détruits.

Nous avons dit que, dans l'une des tentatives faites par le général Blacke pour secourir Gérone, l'avant-garde de l'armée ennemie, commandée par le brigadier Henri O'Donnell, avait réussi à pénétrer dans la place. Ce général, qui sera bientôt appelé à jouer un rôle important dans cette guerre, comme chef de l'armée de Catalogne, conçut le projet hardi de sortir de Gérone, de traverser l'armée française et de gagner, malgré tous les obstacles, les hauteurs de San-Coloma,



C. Negrett
Casern grand Simon
Parc d'Artillerie
Justice
Pont Mayor
Le Ter R.
Moulin de Xunele
Bry
Glacier
PLAN
DU SIÉGE
de
GÉRONE

pour se réunir à l'armée dont il faisait partie. Le corps qu'il commandait était à charge à la garnison qui manquait de vivres; et le gouverneur de la place pressa lui-même O'Donnell d'exécuter sa résolution. Cette sortie, conduite avec autant d'intelligence que de fermeté, s'effectua au milieu de la nuit la plus obscure : les Espagnols, dirigés par de bons guides, marchant en bon ordre et dans le plus profond silence, tuèrent à coups de baïonnette les sentinelles et les gardes établis sur leur passage. Le général Souham courut le danger d'être pris et fut réduit à se sauver à travers champs sans savoir quelle direction il devait prendre; ses bagages tombèrent au pouvoir des Espagnols, et l'un de ses gens fut tué à la porte même du quartier qu'il occupait. La cavalerie française, qui s'était formée au premier bruit, entendit les fantassins espagnols marcher dans l'intervalle de ses escadrons, mais elle n'osa rien entreprendre dans une obscurité aussi profonde, par crainte des plus funestes méprises; les bataillons, effrayés et surpris, après s'être ralliés en désordre, furent près d'en venir aux mains les uns contre les autres. La marche rapide des troupes espagnoles abrégea, fort heureusement, cette cruelle incertitude. Un piquet avancé du vingt-quatrième de dragons fit feu sur l'ennemi, qui riposta : dès-lors le régiment put suivre les traces de la colonne fugitive; mais il ne l'aperçut qu'au point du jour et lorsqu'elle gravissait les hauteurs de San-Coloma. Comme elle était déjà hors d'atteinte, les dragons ne purent lui prendre qu'environ deux cents traîneurs harassés de fatigue et accablés par le sommeil. Quelques dames de Gérone qui fuyaient avec cette colonne pour échapper à la famine et aux horreurs d'un prochain assaut, tombèrent également au pouvoir des cavaliers français.

1809. Espagne.

Gérone, située au confluent des rivières d'Ona et de Ter, dans l'angle saillant que forment ces deux rivières, est adossée à une chaîne de montagnes, qui la commande au nord, à l'est

1809. Espagne. et au sud-est. Sur ces montagnes s'élèvent trois forts qui se prêtent un secours mutuel et qui rendent de ce côté la ville inattaquable. Le plus important de ces forts, appelé le Mont-Joui [1], est bâti sur un rocher escarpé qui domine la ville au nord. La garnison tant de la place que des forts était de huit mille hommes sous les ordres du général Alvarez. Ce gouverneur se montra le digne émule de celui de Saragosse, et comme lui se couvrit de gloire par une belle défense; son dévouement était bien secondé par les habitans, résolus de défendre leur ville jusqu'à la dernière extrémité, et de s'ensevelir, à l'exemple des Sagontins, sous des monceaux de ruines et de cadavres. Des proclamations énergiques, des écrits incendiaires, des caricatures, des chansons burlesques, des fêtes patriotiques, des processions solennelles, des prières publiques, l'exposition de la châsse de saint Narcisse, patron de la Catalogne, au nom duquel les prêtres et les moines promettaient des miracles, la délivrance de la ville ou l'extermination des assiégeans; enfin tout ce qui pouvait exciter contre les Français la haine, la dérision, le mépris et l'indiguation, fut mis en usage. Les prêtres et les moines passaient successivement du pied des autels sur les remparts et dans les tranchées, où ils cherchaient les postes les plus périlleux. L'exaltation des esprits était telle enfin, que les dames de la ville, pour porter des vivres et des munitions aux combattans, des secours aux blessés, formèrent une compagnie militaire sous la dénomination de Sainte-Barbe; ils remplirent leurs généreuses et volontaires obligations avec un courage bien au-dessus de la faiblesse de leur sexe.

Les troupes destinées au siége de la place se composaient de la division française aux ordres du général Souham, de la division italienne commandée par le général Pino, et d'une troi-

[1] *Mons Jovis*. Plusieurs positions ont une pareille dénomination, parce que l'on y avait probablement élevé autrefois un temple à Jupiter.

sième, formée de trois régimens de la confédération du Rhin, sous le commandement du général Verdier; le général Samson commandait le génie, et le général Taviel l'artillerie. La place avait été totalement investie dès le 4 juin, et l'on avait commencé presque aussitôt deux attaques principales, l'une à la rive gauche du Ter, l'autre contre le Mont-Joui et les redoutes détachées qui le défendaient; car il convient d'observer qu'indépendamment des trois forts dits du Mont-Joui, du Connétable et du Capucin, le gouverneur Alvarez avait fait construire des redoutes, soit pour défendre l'approche de ces mêmes forts, soit pour lier et protéger leur communication avec lui.

1809. Espagne.

La tranchée fut ouverte dans la nuit du 8 au 9 juin; on établit promptement une batterie de mortiers à la première attaque et deux batteries de canons à celle du Mont-Joui. Le feu, qui commença le 14 au point du jour, fut si vif et si bien dirigé, que l'artillerie des redoutes dont nous avons parlé plus loin, se trouva démontée, pendant que les bombes lancées de la batterie placée sur la rive gauche du Ter, portaient l'incendie et la destruction dans les principaux quartiers de la ville: pendant la nuit du 13 au 14 on s'était emparé du Moulin neuf et du faubourg de Pedreto, ce qui mit les avant-postes des assiégeans à demi-portée de fusil des ouvrages de la place.

Le 17, à sept heures du matin, les assiégés firent une sortie sur le faubourg de Pedreto, avec mille hommes tirés du Mont-Joui et cinq cents tirés de la garnison de la place. Les avant-postes se replièrent sur un bataillon du seizième régiment de ligne placé au Moulin neuf. Ce bataillon s'étant formé, marcha à l'ennemi et le rejeta, la baïonnette aux reins, jusque dans les fossés du Mont-Joui, tandis que le colonel Legras, du deuxième régiment de ligne westphalien, marchait avec quatre compagnies sur les bords du Ter, et fusillait, à bout portant, la colonne sortie de la ville. Cette dernière

1809. Espagne. troupe sa décida bientôt à la retraite, en laissant une centaine de morts sur le champ de bataille; on lui fit quelques prisonniers, dont deux officiers.

Le 19, les batteries recommencèrent leur feu sur les redoutes qui défendaient le Mont-Joui, des colonnes s'avancèrent sur les glacis de ses ouvrages, malgré le feu de mitraille, et les Espagnols, effrayés de l'audace des assaillans, abandonnèrent les redoutes, bien qu'elles ne fussent entamées par aucune brèche. Ces ouvrages ainsi enlevés, le général Taviel fit établir une nouvelle batterie contre une troisième redoute que l'ennemi prit le parti d'évacuer en mettant le feu à une fougasse, pour faire sauter l'ouvrage; on trouva sept bouches à feu dans les trois redoutes.

L'attaque du Mont-Joui commença immédiatement. Cette entreprise sur un roc vif et escarpé nécessitait de grands travaux et devenait très-difficile; mais on pensa que ce fort, qui peut en quelque sorte être considéré comme la citadelle de Gérone, une fois pris, amènerait la reddition de la place. Ce calcul, qui eût été vrai dans un autre temps, ne l'était pas dans les circonstances présentes : on aurait vraisemblablement obtenu des résultats plus décisifs en emportant d'abord la place qui était un centre de communication indispensable pour les forts, le dépôt général des vivres et des munitions, et le foyer d'une résistance opiniâtre. Outre les obstacles qu'opposait le terrain, les assiégeans eurent encore à lutter contre de violens orages et des pluies continuelles, qui, tombant par torrens, dégradaient les ouvrages et rendaient leur achèvement impraticable. Malgré toutes ces contrariétés, dès le 25 juin une batterie de mortiers fut mise en état de jouer, et l'on construisit avec activité d'autres batteries de brèche : l'artillerie y déploya un zèle infatigable; toutefois, le Mont-Joui, aussi intrépidement défendu qu'il était attaqué, ne tomba au pouvoir des Français que le 10 août, à six heures

du soir. Quelques jours auparavant, une attaque avait été tentée infructueusement et avait coûté cher aux assaillans, surtout au bataillon de vélites de la garde royale italienne, qui fut presque totalement détruit. Cette belle troupe, depuis son entrée en campagne avec le général Duhesme, l'année précédente, s'était battue, dans toutes les rencontres, avec un courage digne des grenadiers français. Le Mont-Joui, emporté d'assaut, n'offrit plus aux assaillans qu'une masse de décombres; et les Espagnols, après une aussi longue résistance, firent leur retraite si à propos, qu'on ne put les empêcher, du moins en grande partie, de se réfugier dans Gérone. Le général Verdier, dans son rapport officiel au ministre de la guerre, observait que c'était la première fois qu'une opération aussi périlleuse avait été faite dans le cours de la guerre depuis quinze ans. « Elle a, disait-il, présenté d'autant plus de difficultés, que nous avons été forcés de travailler sur le roc, et que tous ces travaux ont été artificiels et faits à la sape volante, devant un ennemi des plus acharnés. »

1809. Espagne.

On ne trouva dans le fort que dix-huit bouches à feu, presque toutes hors de service. L'attaque audacieuse qui avait rendu les Français maîtres du Mont-Joui, n'imposa point aux défenseurs de Gérone; elle ne fit au contraire que redoubler leur fureur. En vain des milliers de bombes et d'obus écrasaient les maisons, en vain des soldats intrépides et dévoués cherchaient à pénétrer par des brèches déjà praticables, la résistance des assiégés croissait en raison de l'imminence des dangers qui rendaient partout inutile l'intrépidité des assiégeans. Deux assauts furent successivement repoussés, et laissèrent les brèches jonchées de l'élite des soldats français, italiens et westphaliens. Trois colonels, quatre officiers supérieurs et beaucoup d'autres officiers subalternes furent tués en donnant l'exemple de la plus haute valeur. Les soldats échappés au fer ou au feu de l'ennemi, succombaient

1809. Espagne.

victimes de l'intempérie de la saison et des exhalaisons fétides d'une terre couverte de cadavres ; la mort faisait surtout d'affreux ravages dans quelques maisons désertes de Figuières, qu'on avait transformées en ambulance, où les malheureux soldats, entassés sur un peu de paille, périssaient par milliers, sans secours, sans soins, sans médicamens, quelquefois même sans alimens et dans un état d'abandon bien déplorable.

Les pertes essuyées par les assiégés, le manque de munitions, la famine qui commençait à se faire sentir, et une maladie épidémique qui exerçait déjà d'horribles ravages, avaient enfin affaibli l'ardeur de la garnison et des habitans de Gérone, lorsque le maréchal Augereau ordonna au général Pino d'enlever le faubourg dit de la marine, ainsi qu'une grande redoute construite de ce côté, et au général Verdier de pénétrer de vive force dans le faubourg de la Gironella. La première de ces opérations, qui présentait de grandes difficultés, fut dirigée, le 6 décembre, par le général Pino, avec une prudence et une habileté consommées, et exécutée avec une valeur exemplaire par les brigades des généraux Mazzuchelli et Fontana. Les deux faubourgs furent occupés et la redoute emportée. Les assiégés, ainsi resserrés et réduits à la dernière extrémité, voulurent toutefois tenter un dernier effort avant de capituler. Ils firent, le 7, à onze heures du matin, une sortie générale tant de la ville que des deux forts le Connétable et le Capucin, à l'effet de recouvrer la redoute et les faubourgs qu'ils avaient perdus la veille ; mais les grenadiers du sixième de ligne et du deuxième léger italien opposèrent, en défendant les ouvrages, une résistance égale à l'ardeur qu'ils avaient déployée pour s'en emparer. Le général Amey qui était en position au-dessous du Mont-Joui, vint prendre l'ennemi en flanc et le contraignit à fuir avec précipitation. Une colonne de troupes italiennes qui agissait simulta-

nément sur les revers des deux forts le Connétable et le Capucin, se joignit au général Amey, et enlevèrent ensemble les redoutes du Calvaire et du Cabildo. 1809. Espagne.

Ce dernier événement prépara et amena la reddition de Gérone. Etroitement bloquée dès les premiers jours de juin, cette place avait soutenu avec un admirable dévouement un siége de plus de six mois, pendant lequel les assiégeans et les troupes qui les protégeaient avaient montré une persévérance et une intrépidité au-dessus de tout éloge. Cette conquête coûtait des sommes immenses à la France, obligée de fournir les munitions et les vivres, tant pour les corps assiégeans que pour l'armée destinée à l'appuyer ; à peine le pays près des embouchures du Ter avait-il pu suffire à la subsistance de quelques détachemens. La perte des Français peut être évaluée à vingt mille hommes, tant devant la place que dans les hôpitaux. La capitulation de la place et des forts, conçue en six articles, fut signée le 10 décembre à sept heures du soir: elle mit au pouvoir de l'armée française huit drapeaux, cinq mille hommes et deux cents pièces de canon. L'article 2 stipulait que tous les habitans seraient respectés; mais l'empereur ordonna que tous les moines seraient conduits en France avec la garnison. Le gouverneur Alvarez, malade au moment de la capitulation, fut envoyé au fort de Figuières, où il mourut peu de jours après. L'armée fut la première à regretter que ce respectable officier n'eût pas été traité par le maréchal Augereau avec tous les égards dus à son patriotisme, à ses vertus et à son dévouement.

Immédiatement après la prise de Gérone, le maréchal duc de Castiglione réunit la division Souham, et chargea ce général de poursuivre les bandes de miquelets retirés dans la Haute-Catalogne, et de venger tout le mal qu'ils avaient faits pendant le siége, en détruisant les convois venant de France, et en massacrant avec férocité les escortes et les hom-

1809. Espagne. mes isolés. Le général Dumoulin, en se rendant en France, n'avait échappé de leurs mains que par miracle et dangereusement blessé d'un coup de feu. Le maréchal Augereau, lui-même, n'avait dû son salut qu'à la compagnie d'élite du vingt-quatrième de dragons, qui lui servait d'escorte dans une tournée qu'il fit pendant le siége.

Cette expédition, l'une des plus difficiles de cette guerre, confiée au général Souham, fut conduite avec habileté et exécutée avec un grand courage. Comme la prise de Gérone enlevait aux insurgés un de leurs principaux points d'appui, le général Souham trouva dans les esprits des dispositions plus favorables qu'il ne s'y était attendu.

En arrivant à Besalu, la division rencontra quelques centaines de miquelets, qu'elle dispersa après en avoir tué ou blessé un grand nombre. Les paysans pris les armes à la main furent passés par les armes. Après plusieurs autres engagemens du même genre, avec les bandes de Cherfos, Claros et Rovira, à Olot, Campredon et Saint-Paul, le général Souham se dirigea sur Rippoll, ville célèbre par son abbaye et ses manufactures d'armes, et où s'était refugiée la bande de Claros, réduite à onze cents hommes. La première brigade de la division commandée par le général Augereau, marcha directement sur la ville, tandis que la seconde brigade, commandée par l'adjudant-général Devaux, tournait cette position en passant par le pont de Canas. Ces mouvemens combinés eurent un plein succès. La colonne de Devaux gravit les hauteurs qui dominent Rippoll au sud et à l'ouest, et en débusqua l'ennemi. La ville fut occupée, et comme les insurgés paraissaient vouloir se défendre sur une montagne escarpée, le général Souham la fit tourner par un bataillon du premier régiment léger. L'ennemi, qui s'aperçut de ce mouvement, se retira dans un village au bas de cette montagne, d'où il fut encore chassé avec perte d'un bon nombre de

morts et de blessés. Le général Augereau se porta ensuite sur Ribas, en expulsa un autre détachement de miquelets, et reçut les soumissions des habitans de cette petite ville et des villages environnans. Le général Souham fit détruire dans Rippoll tout ce qui servait à la fabrication des fusils, comme forges, usines, ateliers, en un mot tous les objets employés à ces travaux. Le lendemain, la division vint prendre position à Olot, où elle devait rester cantonnée provisoirement. 1809. Espagne.

Le colonel Delort, commandant l'avant-garde de la division; le chef de bataillon Reverend, les capitaines Bouilly et Saint-Simon, l'aide-de-camp Dumas, et le sous-lieutenant Denis, furent mentionnés honorablement dans le rapport que le général Souham adressa au maréchal Augereau sur cette expédition.

N. B. La relation que l'on va lire, et dont les documens ne nous sont point parvenus en temps utile, nous a paru, toutefois, trop intéressante, pour négliger de la consigner dans notre ouvrage. Cet article aurait trouvé naturellement sa place en tête du paragraphe qui traite de l'expédition du général Stuart (p. 235 et suiv. de ce volume), si les faits nous eussent été communiqués plus tôt.

1808. Italie. 5 octobre. *Prise de l'île de Caprée.* — Les Français étaient maîtres depuis deux ans du royaume de Naples, et l'île de Caprée était encore entre les mains des Anglais. Ce point d'appui leur donnait le moyen de faire une contrebande très-active sur toutes les côtes, et d'entretenir une agitation dont ils espéraient profiter. A peine arrivé dans sa capitale, Murat, impatient de se signaler par quelque tentative, résolut de s'emparer de Caprée. Cette entreprise offrait des difficultés pour ainsi dire insurmontables [1]; le roi Joseph l'avait vainement essayée par deux reprises, la tempête avait dispersé l'expédition.

L'île de Caprée [2], où Tibère se croyait à l'abri des vengeances de Rome et de l'indignation du monde, est enceinte de rochers qui, dans les onze douzièmes de son pourtour, ont plusieurs centaines de pieds au-dessus du niveau de la mer. Depuis deux ans, le général anglais sir Hudson Lowe, le même qui commande aujourd'hui à l'île de Sainte-Hélène, ajoutait des fortifications à ces obstacles naturels : quatre forts avaient été construits, on avait effacé au ciseau ou par le secours des mines quelques sentiers qui serpentaient le long des précipices, et le général anglais donnait une guinée à

[1] Après avoir visité Caprée, le ministre Salicetti écrivait : « J'y ai trouvé les Français, mais je ne puis pas croire qu'ils y soient entrés.

[2] En italien *Capraïa*.

tout habitant qui parvenait à s'introduire dans l'île par quelque voie qui n'eût pas encore été reconnue. Quarante pièces de canon armaient ce formidable boulevart, et, au moment de l'attaque, la garnison était de plus de deux mille hommes. 1808. Italie.

L'île de Ponza, où l'ennemi avait constamment quatre ou cinq frégates, et d'où on entendait le bruit du canon de Caprée, augmentait encore les dangers de l'entreprise, puisqu'on ne pouvait pas opposer une force navale égale, et que, dans huit ou neuf heures de marche, les vaisseaux anglais et siciliens arrivaient au point d'attaque.

Tant de difficultés n'arrêtèrent pas les Français. Le roi ordonna la réunion de moyens d'embarcations, choisit seize cents hommes d'élite, et en donna le commandement au général de division Lamarque, son chef d'état-major, qui s'était distingué au siége de Gaëte et de Maratea, et qui, récemment, venait, après une multitude de combats, de soumettre trois provinces. L'expédition partit de la rade de Naples dans la nuit du 4 au 5 octobre 1808. Nous allons la suivre avec quelques détails puisés dans le rapport officiel et dans les journaux de Naples et de Rome. Nos lecteurs nous sauront gré de les faire assister à une scène aussi singulière qui se passait sous les yeux de toute la ville de Naples, c'est-à-dire de cinq cent mille habitans, qui, se pressant sur les quais et sur les promenades, en suivaient les progrès et en attendaient le dénouement.

Le vent, d'abord favorable, ne tarda pas à faiblir, et, à la pointe du jour, le convoi était encore à huit milles, près de trois lieues, de l'île de Caprée, qui, à mesure qu'on approchait, semblait exhausser dans les airs ses cimes menaçantes. Bientôt une vive tourmente succéda au calme, et les flots se brisaient avec tant de force contre les rochers qu'il était impossible d'en approcher. Ce ne fut qu'à trois heures après midi que, tandis que les bombardes et les canonnières

1808. Italie. napolitaines faisaient un feu très-vif sur les batteries qui défendaient le port, les petites embarcations qui portaient les troupes purent longer la côte pour chercher un point de débarquement. Recherche inutile : partout des rochers qui s'élevaient perpendiculairement à quatre-vingts, cent, deux cents, quatre cents pieds. Un moment, on crut qu'il faudrait revenir sans rien entreprendre; enfin, on essaya, dans un rentrant où la mer battait avec moins de force, de dresser une échelle : on l'attacha avec des cordes; quelques hommes, à la tête desquels on doit distinguer l'adjudant-général Martial Thomas et le chef d'escadron Livron, hissèrent une seconde échelle sur la première; on ne tarda pas d'en ajouter une troisième, et c'est par cet étrange chemin que, sous le feu d'une batterie et de douze à quatorze cents Anglais qui se réunissaient sur ce point, on escalada la première enceinte de l'île.

A quatre heures et demie, le lieutenant-général Lamarque étant monté avec environ cinq cents hommes, on essaya vainement d'emporter les positions supérieures qu'occupait l'ennemi; comme on ne pouvait y parvenir que par un talus rapide et découvert, tous ceux qui se présentaient recevaient une mort inévitable [1].

Le général Lamarque, voyant qu'il avait déjà perdu le quart de son monde, se décida à attendre la nuit, et s'occupa à mettre en ordre les renforts qui, à chaque instant, lui arrivaient. Pour inspirer une généreuse résolution à ses troupes dont il attendait un grand effort, il donna en même temps l'ordre à toutes les embarcations de s'éloigner, s'ôtant ainsi tout moyen de retraite. A sept heures, les soldats, mis en

[1] Le texte italien porte : « Questa discesa fu fatta sotto il fuoco inevitabile di una batteria, e per mezzo di scale ancinnate, che danna parte appoggiavano sulla base vacillante de legni mentre ondeggiavano, dall' altra sospesse alla punta viva de massi. »

bataille au milieu des ténèbres, montèrent dans le plus grand silence et sans répondre un seul coup de fusil au feu des Anglais : on les enfonça à coups de baïonnette. Le colonel Hausell, qui commandait sur ce point, y périt, et on fit dans la nuit plus de onze cents prisonniers, parmi lesquels le régiment entier, *le Royal-Malte*. A la pointe du jour, le fort Sainte-Barbe se rendit. Les troupes du roi Murat s'étaient emparées de la partie supérieure de l'île, qui, conservant son ancien nom grec, s'appelle encore Ana-Capri; mais les Anglais tenaient la partie inférieure qui a deux ports, et nous pouvions être affamés sur les hauteurs que nous avions conquises avec tant de dangers; les secours attendus de Ponza et de la Sicile pouvaient arriver d'un moment à l'autre : il était donc instant d'occuper la grande marine, et de resserrer l'ennemi dans la place de Capri, la citadelle, les forts Saint-Michel et Saint-Salvador; mais, pour descendre d'Ana-Capri, il fallait tenter une expédition presque aussi périlleuse que pour y monter. Cette haute partie de l'île ne communique avec la basse que par un escalier, qui, suspendu sur l'abîme, a cinq cent quatre-vingts marches, chacune d'une coudée de hauteur; il ne peut y passer qu'un homme de front, et dix à douze pièces de 36 et vingt chaloupes canonnières le battaient à petite portée. Le général se décida à le descendre en plein midi, et cette audace fut couronnée d'un succès complet. Toute la grande marine fut occupée le même jour.

1808. Italie.

On avait fait de grands efforts de courage, il fallait des prodiges de patience et de travaux pour terminer l'entreprise. On fit un petit port dans les Thermes de Tibère qui n'étaient pas découverts par l'artillerie de la place : quatre cents hommes attelés à des pièces de 24 les traînèrent à travers des rochers jusqu'au sommet du mont Solaro, point le plus élevé d'Ana-Capri, d'où l'on dominait la citadelle. On construisait

1809. Italie.

en même temps des batteries de brèche et des batteries à boulets rouges le long de la mer pour repousser les vaisseaux anglais qui étaient déjà signalés, mais qui luttaient contre les vents contraires; ils arrivèrent enfin, et six frégates, cinq bricks, une trentaine de bombardes et de canonnières, et une vingtaine de bâtimens de transports entourèrent l'île, et assiégèrent les assiégeans. C'est alors que les Napolitains, qui voyaient les communications interrompues, commencèrent à craindre pour le succès : le roi se rendit à Massa, et y réunit toutes ses canonnières, quelques bâteaux de transport chargés de vivres et de munitions dont on commençait à manquer. Ce convoi, saisissant un moment favorable où les vaisseaux anglais s'étaient laissés affaler sous l'île, et où le vent ne leur permettait pas de se relever, traversa toute leur escadre, mit en fuite les canonnières ennemies, et malgré le feu de toutes les batteries des Anglais, aborda aux Thermes de Tibère.

Cette entreprise, en doublant le courage des assaillans, jeta la terreur dans l'esprit des assiégés, qui, malgré un secours de deux cents canonniers et de cinq cents hommes de bonne infanterie qui étaient déjà entrés dans la place, l'espérance d'un renfort de trois mille hommes qui étaient embarqués sur les transports, voyant leurs murailles tomber en brèche et l'assaut se préparer, rendirent la place et les forts, abandonnant toute l'artillerie, les vivres et les munitions. Parmi les officiers qui se distinguèrent, on doit citer le capitaine de génie Nempde, aujourd'hui maréchal-de-camp.

FIN DU DIX-NEUVIÈME VOLUME.

IMPRIMERIE DE C. L. F. PANCKOUCKE.

